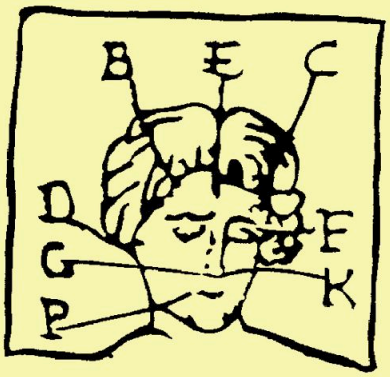
corpus

revue de philosophie

n° 58
Emile Meyerson



CORPUS DES ŒUVRES DE PHILOSOPHIE EN LANGUE FRANÇAISE

PUBLIEE AVEC LE CONCOURS DU CNL ET DE L'UNIVERSITE DE PARIS X NANTERRE

N° ISSN : 0296-8916

corpus

revue de philosophie

n° 58

Émile Meyerson

mis en œuvre par
Bernadette Bensaude Vincent,
Eva Telkes-Klein et Frédéric Fruteau de Laclos

© Revue éditée par l'Association pour la revue Corpus, 2010

N° ISSN : 0296-8916

TABLE DES MATIÈRES

Emile Meyerson

Bernadette Bensaude Vincent
Avant-propos 5

Une épistémologie à revisiter

Anne Fagot-Largeault
Meyerson : science et philosophie 9

Sophie Roux
Meyerson et les mathématiques 23

François Pépin
Un historien à rebours de l'histoire ?
Meyerson et l'épistémologie historique de la chimie..... 47

Françoise Balibar
Einstein et Meyerson : éloges et malentendus..... 63

Michel Bitbol
Aux rives de l'île de la raison
Meyerson et la physique quantique..... 81

Eva Telkes-Klein
Émile Meyerson : « Coucher avec ma chimère »
Itinéraires parisiens d'un Juif polonais..... 99

Philippe Oriol
Meyerson face à l'Affaire Dreyfus 115

Stéphan Soulié
L'intégration d'Émile Meyerson à la communauté
philosophique : le rôle de Xavier Léon et du réseau
de la Revue de métaphysique et de morale 129

Peter Schöttler

Marcel Boll, physicien-philosophe et critique d'Émile Meyerson 143

Dominique Merllié

Entre Meyerson et Lévy-Bruhl : Hélène Metzger 159

Frédéric Keck

Le problème de la causalité chez Meyerson et Lévy-Bruhl 173

Jean Seidengart

Science et réalité chez Meyerson et Cassirer : les ressorts philosophiques d'un grand débat épistémologique au XXe siècle 187

Noemí Pizarroso

Émile Meyerson et la psychologie de son temps 201

Sarah Terquem

L'héritage du dialogue entre Émile Meyerson et Lucien Lévy-Bruhl dans le développement de la « psychologie historique » d'Ignace Meyerson 217

Elie During

Entre Bergson et saint Thomas : la correspondance Metz-Meyerson 235

Bernadette Bensaude Vincent

Meyerson rationaliste ? 255

Anastasios Brenner

La position continuiste d'Émile Meyerson 275

Frédéric Fruteau de Laclos

Meyerson à l'épreuve du constructivisme contemporain ... 287

Isabelle Stengers

La plausibilité du diagnostic meyersonien 305

Liste des sommaires : voir notre site http://www.revuecorpus.com

AVANT PROPOS DE L'ÉDITEUR

L'œuvre d'Émile Meyerson a profondément marqué l'épistémologie française naissante au XXe siècle. Son premier livre *Identité et réalité* (1908) eut un grand retentissement dans la communauté philosophique française et même internationale et lui a permis de participer à la vie comme aux débats philosophiques.

Après une éclipse de plus d'un demi-siècle, voici que son œuvre refait surface. Après *De l'explication dans les sciences*, les *Essais* (1936) ont été réédités dans la collection Corpus des œuvres philosophiques en langue française, en 2008[1]. *Du cheminement de la pensée* (1931) est en réédition chez Vrin[2]. Un gros volume de correspondances françaises de Meyerson révèle la vie de ce personnage et son insertion dans les réseaux des milieux intellectuels parisiens[3]. Quelques pièces inédites extraites du fonds d'archives déposé aux Central Zionist Archives à Jérusalem dévoilent des faces cachées – parfois surprenantes –

---

1 Émile Meyerson, *De l'Explication dans les sciences*, Paris: Payot, 1921, 3 vol ; 2e éd. 1927, réédition dans le Corpus des œuvres de philosophie en langue française, Paris, Fayard, 1995. Émile Meyerson, *Essais*, 1936, réédition dans le Corpus des œuvres de philosophie en langue française, Paris, Association Corpus/EUD, 2008.

2 Émile Meyerson, *Du cheminement de la pensée*, Paris, Alcan, 1931, réédition avec une présentation par F. Fruteau de Laclos à paraître chez Vrin, 2010.

3 Émile Meyerson, *Lettres françaises*, éditées par B. Bensaude-Vincent et E. Telkes-Klein, Paris, CNRS éditions, 2009.

de son activité[4]. Enfin de belles études sur Meyerson témoignent d'un regain d'intérêt pour sa pensée[5].

C'est le moment de redécouvrir sa pensée et de réévaluer son œuvre à partir d'une relecture de ses ouvrages, comme à travers le réseau de ses correspondants. Ce numéro présente des contributions de divers auteurs, philosophes et historiens. Elles émanent d'un colloque organisé en décembre 2009 à Nanterre et à Paris par l'Institut de recherches philosophiques de l'Université Paris Ouest (EA 373), et l'Institut d'histoire et de philosophie des sciences et des techniques de l'Université Paris 1, auxquels fut associé le Centre de recherche français de Jérusalem.

---

4 Émile Meyerson, *Mélanges. Petites pièces inédites*, édités par Eva Telkes-Klein et Bernadette Bensaude-Vincent, à paraître chez Champion, 2010.

5 Frédéric Fruteau de Laclos : *L'épistémologie d'E. Meyerson. Une anthropologie de la connaissance* (Vrin 2009) ; *Le cheminement de la pensée selon E. Meyerson* (PUF, 2009), *Meyerson* (Belles Lettres, à paraître). Voir aussi le numéro de *Archives de philosophie*, 70/3, 2007 consacré à Meyerson et les sciences humaines et le collectif *L'histoire et la philosophie des sciences à la lumière de l'œuvre d'Émile Meyerson*, sous la direction de E. Telkes-Klein et E. Yakira, Paris, Honoré Champion, 2010.

UNE ÉPISTÉMOLOGIE À REVISITER

MEYERSON : SCIENCE ET PHILOSOPHIE

1. Meyerson, philosophe des sciences

Le thème des rapports entre science et philosophie est un thème récurrent chez Émile Meyerson : « science et philosophie peuvent si peu se passer l'une de l'autre …[1] ». La dernière partie du livre *De l'explication dans les sciences* (*ES*)[2] s'intitule : « Raison scientifique et raison philosophique[3] ». Et dans *La déduction relativiste* (*DR*), au paragraphe sur « la distinction entre la science et la philosophie[4] », on lit que science et philosophie poursuivent le même but (rationaliser le réel – donc le *détruire* !), à ceci près que la science « cherche à atteindre par des voies détournées, graduellement, ce à quoi la philosophie croit pouvoir parvenir d'un coup ».

La ligne générale qu'on va suivre ici est celle de Meyerson lui-même. Le terrain propre du philosophe est l'épistémologie. Ce n'est pas la métaphysique. « L'homme fait de la métaphysique comme il respire, sans le vouloir et surtout sans s'en douter la

---

1 Émile Meyerson, *De l'explication dans les sciences*, Paris, Payot, 1921, 3 vol. ; 2e éd. 1927; réédition dans le Corpus des œuvres de philosophie en langue française Paris, Fayard, 1995 (plus loin désigné par les initiales *ES*) ; fin du Livre III, p. 504.

2 Les abréviations *IR*, pour *Identité et réalité*, 3e édition ; *ES*, pour *De l'explication dans les sciences*, 2e édition, et *DR*, pour *La déduction relativiste*, sont de Meyerson lui-même, dans la Préface du livre *Du cheminement de la pensée*, Paris, Payot, 1931, vol. 1, p. xvi. Ce dernier sera désigné par les initiales *CP*.

3 *ES*, *op. cit.*, Livre IV, ch. XV à XVIII.

4 Émile Meyerson, *DR*, Paris, Payot, 1925 ; repr. Paris, Gabay, 2000 (*DR*) ; ch. XXII, § 195, p. 269.

plupart du temps[5] ». « La science de nos jours est saturée d'ontologie, et les savants, en dépit de ce qu'ils affirment expressément eux-mêmes, font de la métaphysique comme en ont fait, de tout temps, leurs devanciers[6] ». « Science et métaphysique poursuivent toutes les deux le même but, la connaissance du réel[7] ». La pensée commune, la science, font de la métaphysique. La sagesse philosophique selon Meyerson sera d'éviter d'en faire.

Meyerson est chimiste de formation. Il a pratiqué la chimie au laboratoire : à Heidelberg chez Bunsen, puis un an au Collège de France, dans le laboratoire de Paul Schutzenberger, et deux ans comme ingénieur dans l'industrie des colorants (à Argenteuil), dont il a démissionné avec l'objectif de se mettre à son compte pour fabriquer un colorant bleu. C'est une expérience de terrain limitée, d'autant que de son stage au Collège de France il dit surtout que, « ayant les bibliothèques sous la main », il a dévoré l'histoire de la chimie de Hermann Kopp (4 volumes) et le traité de chimie de Jean-Baptiste Dumas (8 volumes)[8]. Meyerson restera toute sa vie un grand lecteur de travaux scientifiques et d'ouvrages philosophiques[9].

Pourquoi lire ces livres ? Pour comprendre comment la raison humaine fonctionne, pour étudier le « cheminement de la pensée » : c'est le titre de son dernier grand ouvrage, dont

---

5 *ES*, *op. cit.*, Livre I, ch. I, p. 20. Voir aussi l'article : 'Le sens commun vise-t-il la connaissance ?', *Revue de métaphysique et de morale*, 30:1, 1923 repris dans : Émile Meyerson, *Essais*, Paris, Vrin, 1936, p. 1-11.

6 *ES*, *op. cit.*, Livre III, ch. XIV, p. 503.

7 Émile Meyerson, *Lettres françaises*, éd. B. Bensaude-Vincent & E. Telkes-Klein, Paris, CNRS, 2009 (*Lettres*), 1908, s.d.

8 Hermann Kopp, *Geschichte der Chemie*, Braunschweig, Vieweg, 1843-1847. Jean-Baptiste Dumas, *Traité de chimie appliquée aux arts*, Paris, Béchet jeune, 1828-1845.

9 Voir : Émile Meyerson, *Du cheminement de la pensée*, Paris, Alcan, 1931, 3 vol. (*CP*). Le volume 3 de *CP*, entièrement consacré aux notes et à la bibliographie, donne une idée palpable de l'étendue de ses lectures. Son érudition fut célèbre : M. Meyerson « a tout lu ! », écrit André Metz *Meyerson. Une nouvelle philosophie de la connaissance*, Paris, Alcan (1934, p. 9-10).

l'objectif affiché est de généraliser à la « pensée commune », ou au « savoir extra-scientifique » (les humanités), des observations inspirées de l'étude du savoir scientifique[10]. La prise de conscience de leur démarche intellectuelle reste, chez les scientifiques, le plus souvent floue. La tâche philosophique, telle que Meyerson la conçoit, est d'opérer cette prise de conscience. C'est l'interprétation meyersonienne du « *connais-toi toi-même* » socratique, étendu à l'espèce humaine.

Le biais par lequel ce thème est abordé dans le présent essai est comparatif. Émile Meyerson est l'exact contemporain de Henri Bergson et Edmund Husserl (nés en 1859). Alfred N. Whitehead (né en 1861) a juste deux ans de moins. Il les cite tous les trois, parmi d'autres[11]. Bergson, Husserl, Whitehead, sont (comme Meyerson) trois philosophes qui construisent leur philosophie dans un rapport avec la science, en écartant à la fois l'idéalisme de Hegel et le positivisme de Comte, ou l'objectivisme naturaliste. L'érudition de Meyerson l'a fait passer pour un historien des sciences. Le mépris de la génération suivante pour son réalisme[12] a disqualifié son ontologie. Meyerson était cependant,

---

10 *CP, op. cit.*, Préface.

11 Meyerson cite Bergson avec grand respect, mais le qualifie d'idéaliste. Il connaît Husserl comme logicien, cite *Grundgesetze der Mathematik, begriffsschriftlich abgeleitet*, Jena, 1893 (*Philosophie de l'arithmétique*), *Logische Untersuchungen*, 2e éd., Halle, 1913 (*Recherches logiques*), *Formale und transzendentale Logik*, Halle, 1929 (*Logique formelle et logique transcendantale*). Il ne mentionne pas « Philosophie als strenge Wissenschaft », texte publié en 1910 dans *Logos*, 1 : 289-314. Il n'aime pas beaucoup Whitehead, caché derrière la forte personnalité de Russell, mais il connaît : *An Enquiry Concerning the Principles of Natural Knowledge* (Cambridge, 1919, 1925) ; *The Concept of Nature* (Cambridge, 1920), et *Science and the Modern World* (New York, 1925). Il ne semble pas connaître *Process and Reality*, paru en 1929 dans une première édition assez fautive ; l'édition corrigée paraîtra en 1978, longtemps après la mort de Meyerson (1933). Noter que Meyerson lit Husserl en allemand et Whitehead en anglais, et qu'il cite ces auteurs en les traduisant lui-même librement en français.

12 Voir le propos de Gaston Bachelard (né en 1884), dans *L'activité rationaliste de la physique contemporaine*: « L'atomisme était la doctrine, par excellence, des chosettes … Émile Meyerson disait que le physicien est *chosiste* … [Bergson affirmait que l'intelligence humaine] serait spécifi-

et entendait être, un *philosophe des sciences*, et un philosophe qui joue dans la cour des grands, c'est-à-dire, qui discute Hegel et Comte, Schelling et Whitehead[13]. Ses élèves (comme André Metz[14]) et ses premiers commentateurs (George Boas, Thomas Kelly[15]) l'ont pleinement reconnu comme philosophe. L'histoire des sciences, et l'histoire de la philosophie, sont ses outils de travail (un « moyen », dit-il[16]). Son premier livre, *Identité et réalité* (*IR*), s'ouvre sur la déclaration que l'ouvrage « appartient, par sa méthode, au domaine de la philosophie des sciences ou *épistémologie* », et se clôt sur « quelques conclusions relatives à la philosophie des sciences[17] ».

2. Meyerson et Bergson

À l'égard de Bergson, Meyerson marque une grande déférence. Ils se sont écrit, ils se sont rencontrés, il l'admire. Ils ont quelque chose en commun : ils prennent la science au sérieux. La science est la matière sur laquelle ils travaillent. C'est un travail livresque. Dans l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* (1889) Bergson a travaillé sur des données issues de la psychophysiologie naissante, ou *psychophysique*. Dans *Matière et Mémoire* (1896), Bergson a minutieusement examiné des données sur la mémoire des mots et l'aphasie sensorielle, et dans un article il avoue: « la littérature de l'aphasie est énorme. Je mis cinq ans à

---

quement adaptée à la connaissance des solides… » (Paris, PUF, 1951, p. 82).

13 *ES*, *op. cit.*, Livre III, ch. XIII.

14 André Metz, *Une nouvelle philosophie des sciences, le causalisme de M. Émile Meyerson*, 1928 ; repris sous un autre titre : *Meyerson. Une nouvelle philosophie de la connaissance*, 2e éd rev. corr., Paris, Alcan, 1934.

15 George Boas, *A Critical Analysis of the Philosophy of Emile Meyerson, Baltimore, 1930*. Thomas R. Kelly, *Explanation and Reality in the Philosophy of Emile Meyerson*, Princeton, N.J., 1937.

16 Meyerson, *Identité et réalité*, Paris, Payot, 1908 ; 2e éd. revue et augt., 1912 (*IR*) ; Avant-propos, p. xvii.

17 *IR*, *op. cit.*, Avant-propos, p. vii, xix.

la dépouiller[18] ». Dans *L'Évolution créatrice* (1907) il est question d'embryologie, d'évolution des espèces vivantes, du second principe de la thermodynamique. Dans *Durée et simultanéité* (1922), Bergson confronte ses propres idées à celles d'Einstein. Meyerson, lui aussi, a réfléchi sur la relativité, et s'il mentionne volontiers les physiciens (Boltzmann, Maxwell, Bose), il cite aussi la synthèse de l'urée par Friedrich Woehler, les travaux d'Yves Delage sur la fécondation artificielle, ceux de Wilhelm Roux sur la mécanique du développement, et l'apport de Charles Darwin[19].

Une première différence est que la réflexion de Bergson se nourrit des apports de la littérature scientifique la plus récente, tandis que Meyerson dit et redit qu'il vaut mieux étudier la science ancienne, périmée, pour comprendre la démarche intellectuelle, tandis que la science contemporaine, nous la tenons spontanément pour vraie, nous sommes moins attentifs à ses procédés qu'à son contenu ontologique, nous croyons que le monde est ainsi fait, cette croyance nous aveugle, elle est *naïve*[20].

Justement, Bergson revendique pour le philosophe qui se penche sur la science une *intuition* dont le « point de départ est la vérité scientifique[21] ». Il tient donc la science pour *vraie*, mais superficielle parce que conceptualisante. Il pose que « philosopher consiste à invertir la direction habituelle du travail de la pensée[22] », et à aller saisir quelque chose que la science laisse voir, mais ne saisit pas. Le réel que la science aborde de l'extérieur, l'intuition philosophique va le saisir de l'intérieur, en se coulant dans « la

---

18 Bergson, 'Le parallélisme psychologique et la métaphysique positive', *Bulletin de la Société française de philosophie*, 1901, I (2): 33-34 et 43-57; reproduit dans *Ecrits et paroles*, tome 1, 1957, p. 147.

19 Voir : *ES*, *op. cit.*, Livre II, ch . VII et VIII, *passim*.

20 *ES*, *op. cit.*, Livre IV, ch. XVIII, p. 683.

21 Voir l'exposé de la pensée bergsonienne par Edouard Le Roy, 'Science et philosophie', *Revue de métaphysique et de morale*, 1899-1900, 7 : 375-425 (I), 504-562 (II), 708-731 (III), et 1900, 8 : 37-74 (III, suite).

22 Bergson, 'Introduction à la métaphysique', *Revue de métaphysique et de morale*, 1903; repris avec modifications dans : *La Pensée et le mouvant*, 1934, VI, § VI, p. 214. Cité par Meyerson dans la Préface de *CP*, p. ix.

vie même des choses[23] ». C'est une intuition métaphysique, une union fusionnelle avec le devenir créateur qui est le *fond* de la réalité.

Meyerson a bien saisi ce que Bergson entend faire[24]. Mais Meyerson sait que la science, au cours de son évolution, nous a fait changer d'ontologie cinquante fois[25]. On a cru au phlogistique, à l'éther ; à la conservation de la matière, au principe d'inertie, et à l'accroissement de l'entropie. On a identifié la matière à l'espace (continu), et pensé que le « fond » de la réalité est une poussière discontinue d'atomes. Ces tâtonnements des hypothèses scientifiques n'ont rien d'anormal. Le philosophe des sciences s'en tient à son programme. « Le rôle de l'épistémologue [...] consiste [...] à suivre la science en son développement, non point [...] pour la régenter, mais pour accomplir une œuvre essentiellement différente de celle du savant lui-même, en essayant de préciser les processus de pensée qu'il met en œuvre[26] ».

Et pourtant, le passage juste cité suit de peu l'affirmation que la science, comme la philosophie, « cherche à connaître l'être[27] ». Alors ? La différence entre le savant et le philosophe, pour Meyerson, c'est que le savant « maintient vigoureusement l'existence, comme cause de la sensation, d'un être situé en dehors du moi[28] », si bien que, quand il rencontre une anomalie non résorbable dans ses schémas explicatifs, il l'attribue à une irrégularité du réel, et s'efforce de perfectionner sa théorie pour qu'elle rende mieux compte de ce qui est observé. Le philosophe,

---

23 Bergson, *ibid.*, § VIII, p. 216. Voir : Fagot-Largeault, 'Le philosophe et la science, selon Bergson', *Annales bergsoniennes IV*, *L'évolution créatrice 1907-2007 : épistémologie et métaphysique*, Paris, PUF, 2008, p. 45-57.

24 « Il pénètre jusqu'aux *données immédiates* » : *ES, op. cit.*, Livre IV, ch. XV, p. 527.

25 Voir : *IR, op. cit.*, sur les variétés de mécanisme (ch. II) ; *CP, op. cit.*, Préface, p. XII-XIII ; et l'article 'Philosophie de la nature et philosophie de l'intellect', in : *Essais, op. cit.*, p. 59-105.

26 *DR, op. cit.*, ch. XXV, § 292, p. 385-386.

27 *DR, op. cit.*, ch. XXV, § 280, p. 370.

28 *Ibid.*

lui, se borne à constater que le savant, occupé à rationaliser le réel, bute régulièrement sur des anomalies qu'il n'arrive pas à résorber. Le philosophe ici est plus lucide que le savant. Tandis que le savant complique obstinément sa théorie pour essayer de régulariser le fait irrégulier, le philosophe nomme la difficulté, et la prend au sérieux : il y a de l'irrationnel (non résorbable), et l'irrationnel, c'est le devenir. Le devenir n'est pas régularisable. À la dissipation de la chaleur, au principe de Carnot (ou second principe de la thermodynamique), on ne prête pas assez d'attention : « le principe de Carnot est un *fait*, et même le fait de beaucoup le plus important de la science entière[29] ».

Cette fois Meyerson vise, à travers l'échec scientifique, sa signification ontologique. L'univers est une « marche sans retour », et notre entendement « cherche à rétablir l'identité » parce que cette marche sans retour lui « répugne »[30]. Là où Bergson cherchait une fusion quasi-mystique entre l'intuition philosophique et ce que le réel a de plus profond (la durée), Meyerson perçoit un irréconciliable désaccord entre l'attente de la raison et la factualité du réel : « la concordance entre le rationnel et le réel ne saurait être complète[31] ». Largeault note le caractère conflictuel de cette relation : « à une nécessité-identité devenue totalitaire s'oppose une contingence devenue un irrationnel en révolte[32] ».

Le fait non résorbable, c'est ce qu'Aristote appelait génération et corruption (il n'y a pas seulement de l'être : il y a du *venir à l'être*, et du *cesser d'être*). Bergson aborde le devenir sous le premier aspect, celui de la « création de nouveauté », dont la saisie est le privilège du philosophe à l'écoute de la science. Meyerson le voit plutôt sous l'angle du *cesser d'être*. Whitehead insistera sur son ambition de traiter le second aspect à la

---

29 *IR*, *op. cit.*, ch. VIII, p. 307.

30 *Ibid.*, p. 302.

31 *IR*, *op. cit.*, ch. XII, p. 444.

32 Jean Largeault, 'Émile Meyerson, philosophe oublié', *Revue philosophique*, 3, 1992, p. 273-295.

hauteur où Aristote a traité le premier[33]. La thèse de Meyerson, c'est que notre raison présuppose la stabilité de l'être, alors que l'être fuit.

3. Meyerson et Husserl

La confrontation de Meyerson avec Husserl est moins directe, et la distance plus grande, à première vue. Edmund G. Husserl est appelé par son second prénom : G. Husserl. Il est appréhendé par Meyerson comme un philosophe des mathématiques et de la logique. Meyerson est davantage tourné vers les sciences expérimentales.

Husserl admet sans discussion que l'objectif de la science est de dégager des *lois*, et que l'unité de la science est l'unité de la théorie qui exprime la cohérence des lois[34]. Meyerson, dès le premier chapitre de son livre *Identité et réalité*, pose que les lois sont, certes, utiles, mais que le « principe de légalité » ne suffit pas. « La loi est une construction idéale qui exprime, non pas ce qui se passe, mais ce qui se passerait si certaines conditions venaient à être réalisées[35] ». Les lois nous servent à prévoir et agir, mais la science ne sert pas seulement l'action (comme Bergson l'a prétendu) ; la science cherche à *expliquer*, c'est-à-dire à trouver des *causes* (en passant, Meyerson s'inscrit ainsi contre le positivisme de Comte).

---

33 « Almost all of *Process and Reality* can be read as an attempt to analyze perishing on the same level as Aristotle's analysis of becoming », Whitehead, 'Process and Reality', in : *Symposium in Honor of the Seventieth Birthday of Alfred North Whitehead*, Harvard University Press, 1932, repr. in : Alfred N. Whitehead, *Essays in Science and Philosophy*, New York, Philosophical Library, 1947 ; rééd. New York : Greenwood Press, 1968 ; Part II, p. 117.

34 Edmund Husserl, *Logische Untersuchungen*, Bd. 1, *Prolegomena zur reinen Logik*, Tübingen, 1900, vol. I, XI, § 62.

35 *IR*, *op. cit.*, ch. I, p. 22.

Husserl admet par ailleurs que la connaissance scientifique est universelle et intemporelle (« supratemporelle[36] »), qu'elle est « l'union des vérités[37] ». Or, pour Meyerson, la connaissance scientifique évolue, elle progresse, elle ne débouche jamais sur des vérités immuables et définitives. Les deux univers de pensée sont donc réellement éloignés. Cependant, Husserl reproche à la science telle que les scientifiques la pratiquent d'être naturaliste, naïvement objective, donc peu rigoureuse. C'est bien ce que Meyerson constate : les scientifiques quand ils ont une bonne théorie posent que les entités dont parle la théorie sont des choses (objectivisme), et que « la marche des choses est conforme à celle des raisonnements[38] ».

La solution proposée par Husserl consiste à rapatrier l'exigence de rigueur scientifique dans la philosophie, par-delà les errements de Hegel et de Dilthey qui ont relativisé la philosophie à l'histoire. La philosophie, complémentaire de la science, va lui donner un fondement. Elle fait observer que l'être « objectif » est appréhendé comme corrélat de la conscience (qui lui donne l'être), et propose l'acte de réduction phénoménologique (l'objet étudié est visé comme essence) : il s'agit de mettre entre parenthèses, en suspens, la question de l'existence, et de s'installer dans un subjectivisme transcendantal (la conscience est la condition de possibilité de l'être perçu, expérimenté, etc). Ce qu'il y a de *radical* dans cette position philosophique, selon Husserl lui-même[39], c'est que les « choses » sont appréhendées comme *idées*, données à l'intuition immédiate.

---

[36] Husserl, *Philosophie als strenge Wissenschaft*, 1911 ; tr fr Q. Lauer, *La philosophie comme science rigoureuse*, Paris : PUF, 1955, p. 113. Voir aussi : A. Fagot, *La philosophie considérée comme science*, mémoire de DES, sous la direction de René Poirier, Université de Paris, 1960, 2e partie : 'La voie transcendantale'.

[37] « Der Zusammenhang der Wahrheiten » : *Logische Untersuchungen*, *op. cit.*, I, XI, § 62.

[38] 'Philosophie de la nature et philosophie de l'intellect', *Essais*, *op. cit.*, p. 69.

[39] Voir les dernières pages de Husserl, *Philosophie als strenge Wissenschaft*, *op. cit.*

Le transcendantal n'est pas la tasse de thé de Meyerson. Mais on constate qu'il laisse le savant se prendre au jeu du réalisme naïf, et lui, comme philosophe, n'entre pas dans le jeu ; il n'adopte pas le réalisme naïf, mais en prenant la voie de la « philosophie de l'intellect », c'est-à-dire en s'intéressant à la subjectivité du savant, il construit un autre réalisme qui est moins naïf. Le message envoyé au savant est celui-ci : votre entreprise rationnelle tend à unifier la diversité du réel, elle n'y parvient pas complètement ; vous expliquez une anomalie, une autre anomalie apparaît. En dépit de vos efforts vous n'arrivez pas à réduire le monde réel à un grand système déductif. Vos explications se périment, les faits échappent toujours par quelque côté à vos rationalisations. Or la philosophie, telle que l'entend Meyerson, ne se périme pas. Si notre chimiste-philosophe concède qu' « en philosophie, tout n'est que diversité et contestation[40] », sa manière de procéder présuppose implicitement qu'il y a des positions philosophiques entre lesquelles on circule, mais que le platonisme est encore possible, et l'aristotélisme aussi, et que la dialectique de Hegel[41], quoi qu'on en dise, n'a pas fait prendre une ride à la logique d'Aristote – comme si la pensée philosophique échappait au temps.

4. Meyerson et Whitehead

Avec les thèses de Whitehead, Meyerson a explicitement un débat dans l'ouvrage *Du cheminement de la pensée*, au chapitre sur « La cohérence des attributs[42] ». Ce débat glisse (note 37) vers une confrontation avec Bertrand Russell[43].

---

40 *ES*, *op. cit.*, Livre IV, ch. XV, p. 509.

41 *ES*, *op. cit.*, Livre III, ch. XI, p. 344.

42 *CP*, *op. cit.*, Livre II, ch. II, § 77, § 78, p. 122-127 (vol. 1), et notes (vol. 3) p. 793-804.

43 Bertrand Russell, *The Analysis of Matter*, New York : Harcourt, Brace & Company, 1927.

Dans le livre *The Concept of Nature*, Whitehead a consacré tout un chapitre aux théories de la « bifurcation de la nature[44] ». Il y dénonce l'habitude prise (que nous devons, pense-t-il, à l'influence sur la pensée occidentale de la doctrine aristotélicienne) de croire qu'il y a des *choses* dont nous percevons les *attributs* (comme : le *bleu* du ciel). L'étude physique de la lumière a creusé un fossé entre les propriétés réelles de la lumière (comme sa longueur d'onde, qualité *première*), et le bleu que nous voyons (qualité *seconde*). Le problème est alors celui de la continuité (ou discontinuité) entre le monde perçu par nos sens, et le monde conceptualisé par la science. Whitehead déplore que la présentation faite par la physique de la lumière et du son ne rejoigne en aucune façon notre expérience concrète de la lumière et du son. Le développement de la science au XVIIe siècle a induit une *bifurcation* de la nature en « deux systèmes de réalité », d'un côté la nature vécue, où les arbres sont verts, les oiseaux chantent, le soleil réchauffe, les tissus sont doux au toucher [notre vécu des choses], et de l'autre un système tourbillonnaire de particules et de vide, de photons qui viennent heurter nos yeux et impressionner la rétine [la réalité physique], sans que nous puissions établir un rapport intelligible entre le phénomène physique et le réel vécu. La science a délaissé les qualités secondes, puisqu'elles ne sont pas des qualités des choses, mais de notre perception. D'après Whitehead, une philosophie de la nature devrait pouvoir réhabiliter ces qualités secondes, relier les deux mondes, montrer le rapport entre l'agitation des molécules dans le foyer et le rougeoiement du feu. Il juge que, pour ce faire, il est indispensable de se débarrasser de l'ontologie substantielle (il y a un substrat, et des qualités du substrat), héritée de la logique d'Aristote, et adopter une ontologie relationnelle. Il n'y a pas des choses, qui ont des propriétés ; il y a des événements,

---

44 Alfred North Whitehead., *The Concept of Nature* (The Tarner Lectures), Cambridge University Press, 1920, ch. II; tr. fr. J. Douchement, *Le concept de nature*, Paris: Vrin, 1998.

qui sont interconnectés[45]. Il construit une philosophie centrée sur cette notion d'événement (*event*), censée tenir ensemble les deux branches de la bifurcation. Meyerson reproche à Whitehead la « manière un peu leste[46] » dont il rend Aristote responsable d'un péché … imaginaire. La distinction entre les choses et leurs propriétés est, pour Meyerson, fondamentale, et aussi familière au sens commun qu'à la science. Une ontologie d'événements interconnectés lui est complètement opaque, et réintégrer le qualitatif dans la physique relève à ses yeux d'un « syncrétisme[47] ».

Entre le sens commun et la science, Meyerson croit qu'il y a continuité en ce qui concerne les opérations de la pensée, les processus intellectuels : en science comme dans la vie courante on cherche à expliquer (et non pas seulement à décrire des enchaînements réguliers). Les lois servent à prédire. Prédire n'est pas expliquer. « Le postulat de causalité ne se confond nullement avec celui de légalité[48] ». Expliquer, c'est trouver la raison pour laquelle un effet se produit. La bonne explication dévoile que l'effet était déjà là, dans la cause, qu'il y préexistait. Pour Meyerson, causalité signifie déductibilité. « Ainsi le principe de causalité n'est que le principe d'identité appliqué à l'existence des objets dans le temps[49] ». Résumons. Expliquer c'est *relier*, et finalement *identifier*, l'objet étudié à ses causes. Le paradoxe est qu'on veut expliquer un changement, et on le fait en montrant qu'il n'y a pas de changement, puisque l'effet se ramène à la cause. Meyerson est clairement conscient de ce paradoxe : « nous ne pouvons, cela n'est pas douteux, satisfaire complètement notre tendance causale, notre besoin d'identité, car ce qu'il postule en

---

45 Voir : Fagot-Largeault, 'Interconnectedness', dans A. Benmakhlouf, éd., *Alfred Whitehead, l'univers solidaire*, Nanterre : Université Paris-X, 1999, coll. *Le temps philosophique* n° 5, p. 55-79.

46 *CP*, *op. cit.*, p. 794 : note 29 au Livre II, ch. II.

47 *CP*, *op. cit.*, p. 793-794 : note 28 au Livre II, ch. II.

48 *IR*, *op. cit.*, p. 19.

49 *IR*, *op. cit.*, p. 38.

dernier lieu, c'est l'anéantissement du phénomène[50] ». D'où le constat d'échec auquel aboutit *Identité et réalité* : « la manière dont les corps agissent les uns sur les autres est aussi peu concevable que leur action sur nos sens[51]. » Il y a là deux « irrationnels », et là où Whitehead pariait sur une réconciliation, Meyerson parle de « limite infranchissable ». « Cet échec de l'effort déductif n'est pas pour nous surprendre. Nous savons que la raison ne procède que d'identité en identité ; elle ne peut donc tirer d'elle-même la diversité de la nature[52] ». La causalité *efficiente*, qui se traduit dans la nature par le changement, et qui (comme Meyerson l'a fort bien vu) donne son sens à l'action, reste ici l'énigme, où perce l'irrationalité de la nature[53].

Mais pour Meyerson il y a discontinuité entre la représentation (image) du monde issue du sens commun (fondée sur l'expérience sensible), et la représentation que la science donne du monde. La science ne respecte pas le monde du sens commun. Elle dit que le rouge n'appartient pas au velours, et elle parle de choses qu'on ne voit ni ne sent (atomes, ondes, champs électriques). La science médicale affirme que la « crise de foie » n'existe pas. La science *détruit* l'ontologie du sens commun en élaborant une ontologie nouvelle, qui tout en étant plus éloignée de la sensation, est en même temps « moins fugitive, plus perdurable[54] ». Bref, la science n'est pas phénoméniste (comme le voudraient les positivistes) ; elle corrige l'ontologie naïve du sens

---

50 *IR*, *op. cit.*, p. 445.

51 *IR*, *op. cit.*, p. 329-330.

52 *IR*, *op. cit.*, p. 448.

53 Le rêve de la raison, que Meyerson réfute, mais dont il accepte la prémisse, c'est que le réel est rationnel. Dans la conclusion de *IR*, il cite Spinoza : « L'ordre et la suite des idées sont les mêmes que l'ordre et la connexion des choses » – « *Ordo et connexio idearum idem est ac ordo et connexio rerum* » (*Ethique*, Livre II, Prop. VII). Une étude scientifiquement intéressante de la causalité efficiente exige précisément l'abandon du postulat que l'ordre des événements se calque sur l'ordre des idées dans un raisonnement déductif.

54 *ES*, *op. cit.*, Livre I, ch. I, p. 40.

commun, elle introduit des objets nouveaux (elle découvre que l'atome de carbone est un tétraèdre), et même si la conception du réel qu'elle donne à un moment donné est hypothétique, quand elle chasse une ontologie, c'est au profit d'une ontologie nouvelle, qui remplace l'ancienne. Le monde de la perception admet l'irrationnel, la diversité, le changement, les surprises. Le monde tel que reconstruit par la science chasse l'irrationnel. Tout a une cause, tout s'explique. La philosophie, il faut le reconnaître, est allée du côté de la science, et même elle a voulu encore plus que la science que le monde soit un grand système cohérent, unifié. D'ailleurs, quand un savant se hasarde à donner une conception scientifique générale, on dit qu'il fait de la philosophie[55]. Et l'on sait que ces tentatives sont révisables, conjecturales, mais qu'il faut « persévérer dans l'effort vers un but inaccessible par essence[56] ».

Le monde interconnecté de Whitehead est très différent du monde cisaillé de Meyerson, clivé entre un destin de la raison qui cherche à tout unifier, et une réalité qui se prête jusqu'à un certain point à la systématisation, mais qui sape sournoisement l'effort d'unification, comme pour rappeler que la pensée ne peut pas engendrer l'être.

Je note en terminant que dans la perspective de Meyerson, si les résultats scientifiques se périment, implicitement la philosophie édifiée sur une science périmée ne se périme pas. L'intérêt de la présente étude comparative, un peu cavalière, est de relativiser cette supposition.

Anne FAGOT-LARGEAULT
Collège de France

55 *DR*, *op. cit.*, ch. XXII, § 196, p. 270.

56 *CP*, *op. cit.*, Préface, p. xxvi.

MEYERSON ET LES MATHÉMATIQUES[1]

Introduction

Mes réflexions sur Meyerson et les mathématiques ont pour origine trois questions :

1) Une idée reçue est que, des trois synthèses de Meyerson — *Identité et réalité*, *De l'explication dans les sciences* et *Du cheminement de la pensée* —, seule la dernière analyse les mathématiques, en elles-mêmes aussi bien que dans leurs rapports avec la pensée. La première question est donc de déterminer si cette idée reçue est correcte ou bien si l'on peut trouver dans les deux autres ouvrages des indications significatives sur le statut des mathématiques et sur leur fonction dans une théorie de la connaissance.

2) La deuxième question consiste à examiner une autre idée reçue, cautionnée cette fois par Meyerson. À plusieurs reprises, ce dernier a déclaré qu'il avait répété la même chose dans tous ses ouvrages : les outils conceptuels seraient restés identiques, mais appliqués à des objets ou dans des domaines divers, de la physique quantique à la pensée primitive. Il s'agit dans ce cas de savoir si cette déclaration est fondée, ou bien plutôt si l'on doit,

---

[1] Dans cet article, j'utilise les abréviations suivantes :

CP = *Le cheminement de la pensée*, Paris, Félix Alcan, 1931.

ES = *De l'explication dans les sciences* (1921), reprise de la 2e édition (1927), Paris, Fayard, 1995.

IR = *Identité et réalité* (1908), 5e édition, Paris, Vrin, 1951.

LF = *Lettres françaises*, éditées par B. Bensaude-Vincent et E. Telkes-Klein, Paris, CNRS-Éditions, 2009.

BSP = *Bulletin de la société française de philosophie.*

RMM = *Revue de métaphysique et de morale.*

par-delà l'identité des termes, souligner l'existence de différences de signification ou d'application telles que l'identité des outils conceptuels en devient problématique.

3) Meyerson s'est trouvé confronté à un ensemble d'épistémologues que, reprenant une expression de Léon Brunschvicg, il qualifie d'idéalistes mathématiques, d'un côté l'école de Marbourg avec Ernst Cassirer, Paul Natorp et Hermann Cohen, de l'autre, Gaston Milhaud, mais surtout Brunschvicg lui-même[2]. S'il s'avère qu'il y a des thèses sur les mathématiques ailleurs que dans *Du cheminement de la pensée*, et qu'il y a certains infléchissements d'un lieu à l'autre de son œuvre, on peut se demander dans quelle mesure les critiques adressées à l'idéalisme mathématique ont évolué.

Dans cet article, j'analyse les trois synthèses de Meyerson avec ces trois questions en arrière-plan : je ne les examine pas explicitement l'une après l'autre, ni *a fortiori* dans un ordre prédéterminé, mais plutôt de biais et au fur et à mesure qu'elles interviennent.

Identité et réalité

Dans *Identité et réalité*, les mathématiques sont, pour dire les choses d'un terme meyersonien, oblitérées. Meyerson donne deux explications de cette oblitération : la première découle de sa stratégie anti-positiviste, la seconde tient à son refus de la méthode introspective. Leur examen conduit à mettre en lumière une certaine équivocité de l'identité, qui a une portée générale pour la compréhension de cet ouvrage.

L'objectif principal d'*Identité et réalité* est de réfuter le positivisme, présenté comme une doctrine réductionniste consistant à soutenir qu'on peut, d'un point de vue épistémologique, se dispenser de la notion d'explication, mais surtout qu'on doit éliminer, au profit des lois, les catégories ontologiques de cause

2 Meyerson à Couturat, 26 juillet 1912, *LF*, p. 118.

et de substance[3]. La stratégie contre cette doctrine consiste à exhiber des aspects de la science qui seraient irréductibles aux lois. Si maintenant on précise que les lois sont des rapports mathématiques, on obtient la thèse selon laquelle la scientificité d'un domaine est proportionnelle à la quantité de rapports mathématiques qui s'y trouve. C'est de fait la thèse par laquelle sont identifiés les idéalistes mathématiques : il s'agirait de rejetons de Comte, soutenant que les rapports — mathématiques — nous dispensent des supports — ontologiques[4]. Meyerson s'oppose donc à eux en utilisant la même stratégie que pour s'opposer aux positivistes : il s'agit de montrer contre les seconds qu'il existe des aspects de la science non réductibles à la science légale et contre les premiers qu'il existe des aspects de la science que ne capturent pas les rapports mathématiques.

Ainsi, dans la préface à la deuxième édition (1912), estimant que les objections épistémologiques à son ouvrage « ont pour fondement une conception, différente de la [sienne], du rôle des mathématiques[5] », Meyerson répond en exhibant ce qu'il estime être des faits de l'histoire des sciences. Ainsi, les sciences médiévales n'étant pas quantitatives, les mathématiques ne pourraient expliquer toute la science[6]. Il mentionne aussi le cas de l'atomisme, qu'il s'efforce constamment, contre Brunschvicg, de dissocier des mathématiques en arguant qu'atomisme ancien et atomisme moderne sont similaires et que le premier n'est pas lié aux mathé-

---

3 G. Milhaud, « Une théorie récente de la causalité », *La revue du mois*, XIV, 83, 10 nov. 1912, p. 541-562, ici p. 556-559, et L. Brunschvicg, « La philosophie d'Émile Meyerson », *RMM*, 33, 1926, p. 39-63, ici p. 42-43, ont remarqué que Meyerson assimile les schèmes de la causalité et de la substance.

4 Meyerson et Brunschvicg ramènent leur désaccord à la question de savoir s'il peut y avoir des rapports sans supports. Voir *BSP*, 9, 1909, Séance du 31 déc. 1908, p. 80, p. 88, p. 91 ; *BSP*, 13, 1913, Séance du 31 oct. 1912, p. 43-44 ; L. Brunschvicg, « La philosophie d'Émile Meyerson », *RMM*, 33, 1926, p. 39-63, cit. p. 56-57.

5 *IR*, Préface, p. x.

6 *Ibid.*, p. xi.

matiques[7]. Ainsi, sans nier le fait que les mathématiques sont partout dans la science moderne, Meyerson tire argument des sciences qui ne sont pas de part en part mathématiques — parfois, la chimie joue aussi ce rôle — pour conclure que « dans la théorie générale du savoir et dans la genèse de la science en particulier, les mathématiques ne doivent pas non plus pouvoir tout expliquer à elles seules[8] ». Dans un passage des Conclusions ajouté en 1912, il avance un argument similaire contre Cassirer et Natorp. Ces derniers estiment que la causalité prépare la voie de la légalité et que la substance constitue, par rapport à la fonction, une construction auxiliaire dont on se débarrasse une fois le but atteint. Meyerson juge que ses analyses de l'attraction universelle chez Newton ou de notre tendance à supprimer le temps montrent que l'on ne peut pas se débarrasser de la substance pour se contenter de la fonction pure[9]. Demeure toujours un reste ontologique, qui est supposé réfuter l'idéalisme mathématique comme le positivisme.

En ce point, il convient de distinguer entre une thèse faible et une thèse forte. La thèse faible que Meyerson estime étayer sur les faits de l'histoire des sciences est celle dont on vient de faire état : les rapports mathématiques ne rendent pas compte de tous les aspects des sciences. La thèse forte est en revanche une thèse de philosophie de la connaissance : les rapports mathématiques sont par définition insuffisants, parce qu'il ne satisfont pas une tendance profonde de l'esprit humain, la tendance vers une identité

---

7 *IR*, Conclusions, p. 509 et ch. VII, p. 260-269, p. 286. Pour la discussion avec Brunschvicg voir *BSP*, 13, 1913, Séance du 31 oct. 1912, p. 44.

8 *IR*, Préface, p. xi.

9 *IR*, Conclusions, p. 491, et p. 508-509, se référant à E. Cassirer, *Substanzbegriff und Funktionsbegriff*, Berlin, 1910, p. 404, et à P. Natorp, *Die logische Grundlagen der exakten Wissenschaften*, Berlin et Leipzig, 1910, p. 70-72. Ces mêmes Conclusions, p. 443-444, indiquent que la source méthodologique de l'erreur de Cassirer aurait été de faire trop confiance à la philosophie spontanée des savants ; voir également le compte rendu que Meyerson donne de *Das Erkenntnisproblem* pour la *RMM*, 19, 1911, p. 100-129, cit. p. 122-129.

ontologique[10]. Dans le cas de la thèse faible, on constate qu'une fois les mathématiques enlevées de la science, il peut arriver qu'il y ait un reste ; dans le cas de la thèse forte, on soutient que les mathématiques se doublent toujours et nécessairement d'ontologie, de causalité et de substantialité, la nature de l'esprit humain étant tel qu'il ne peut pas se satisfaire des seuls rapports mathématiques.

Ainsi, c'est la thèse forte que Meyerson en vient à soutenir sur l'énergie, et c'est cette thèse forte que Brunschvicg et Milhaud critiquent. Le premier avance qu'une définition de mathématiques peut être autosuffisante, le second que la manière dont Meyerson entend établir sa thèse est méthodologiquement problématique[11]. Meyerson lui-même y insiste, contrairement à la masse, l'énergie ne peut pas être ramenée à un coefficient qu'on traiterait comme une propriété des corps, elle « reste un rapport » et « n'est qu'une intégrale » : la seule définition exacte qui peut en être donnée n'est pas une définition verbale, mais précisément, sa définition en tant qu'intégrale[12]. Mais, à moins de se laisser aller à un paralogisme de la substance analogue à celui que Kant avait dénoncé à propos du passage cartésien de la fonction *Je pense* à l'existence d'une substance pensante, Meyerson ne peut passer de l'énoncé *Il y a un X qui se conserve* à l'énoncé *Il y a une substance qui se conserve*[13]. De surcroît, à moins de présupposer ce qu'il veut démontrer, il ne peut pas soutenir à la fois que seule

---

10 *IR*, Conclusions, p. 508.

11 G. Milhaud, « Une théorie récente de la causalité », *op. cit.*, p. 541-562, ici p. 554-555, et L. Brunschvicg, « La philosophie d'Émile Meyerson », *op. cit.*, p. 47-48. Pour un exposé de ces critiques et une défense de Meyerson, voir F. Fruteau de Laclos, *L'épistémologie d'Émile Meyerson. Une anthropologie de la connaissance*, Paris, Vrin, 2009, p. 45-51.

12 *IR*, ch. v, p. 231-233.

13 Meyerson commet ce paralogisme en affirmant trouver dans un énoncé de Poincaré, « il y a quelque chose qui demeure constant » une confirmation du principe d'identité (*IR*, ch. v, p. 234).

une définition mathématique de l'énergie est correcte et que seule la définition verbale qui l'assimile à une chose révèle les tendances de l'esprit humain[14].

Dans la lettre à Couturat de 1912 déjà évoquée, Meyerson avance un second argument pour justifier l'oblitération des mathématiques, d'ordre méthodologique. Il dit avoir procédé directement à l'étude des sciences physiques, sans avoir étudié préalablement les mathématiques, en raison de l'« étroite relation » qui existe entre les mathématiques et la raison[15]. Cette connexité aurait pour conséquence que la philosophie des mathématiques est étude de l'esprit par lui-même, autrement dit selon Meyerson introspective, et à ce titre exposée aux risques d'illusion qu'avait repérés Comte. De Comte, Meyerson avait en effet tiré une leçon qui fonde son recours à l'histoire des sciences : l'introspection est, sinon par principe impossible, en tout cas moins fiable que l'examen des produits effectifs de la pensée[16]. En somme, la philosophie des mathématiques serait presque nécessairement illusoire, parce que l'esprit n'y aurait affaire qu'à lui-même. L'argument n'est pas convaincant, mais conforme à deux passages stratégiques d'*Identité et réalité* qui présentent les mathématiques comme si elles étaient totalement homogènes à l'esprit et foncièrement hétérogènes aux choses mêmes[17].

Dans le premier passage, Meyerson soutient les deux thèses suivantes à propos des équations chimiques. Première thèse, il est faux d'écrire des réactions chimiques sous forme d'équations

---

14 Voir par ex. *IR*, ch. VIII, p. 317 : « L'énergie n'est en réalité qu'une intégrale ; or, ce que nous voudrions, c'est une définition substantialiste [...] ». Voir également les passages qui affirment que les rapports sont transformés en choses (*IR*, ch. VI, p. 245, ch. XI, p. 426, *passim*).

15 Meyerson à Couturat, 26 juillet 1912, *LF*, p. 119.

16 Voir *IR*, Avant-Propos, p. xvi ; *CP*, Préface, p. x.

17 « Stratégiques ». Le premier passage se conclut par la reprise d'une page de Poinsot citée en exergue d'*Identité et réalité*, et discutée par Brunschvicg, qui y voit une confirmation de ses thèses anti-meyersoniennes, voir *BSP*, 9, 1909, Séance du 31 déc. 1908, p. 80-81, p. 87-88, p. 90-91. Le second passage se trouve dans le fameux chapitre sur le principe de Carnot.

dans lesquelles les éléments présents avant et après la réaction figurent de l'un et de l'autre côté d'un signe d'égalité, car ces deux séries d'éléments ne sont pas identiques dans le temps, précisément parce qu'il y a réaction. Deuxième thèse, le fait que nous écrivions malgré tout des équations — c'est-à-dire alors même que nous savons que ces équations sont trompeuses — révèle la tendance de notre esprit à l'identité, y compris lorsque c'est à la condition d'éliminer ce que seul le temps accomplit, à savoir la réaction qui fait passer de la première série d'éléments à la seconde[18]. Meyerson fait ainsi de l'égalité présente dans toute équation une manifestation de l'esprit, inadéquate par définition aux phénomènes.

C'est peut-être plus clair encore dans le second passage. Il est cette fois question d'équations concernant des assiettes et des poutres, avec le dessein explicite de montrer que l'exigence d'identité qui caractérise notre esprit est une illusion, qui trahit nécessairement des phénomènes marqués par l'irréversibilité du temps : écrire une équation mathématique, c'est traiter comme identiques les phénomènes auxquels renvoient les expressions qui figurent de chaque côté du signe d'égalité, alors qu'en fait ils ne le sont pas. Une assiette a été cassée en trois morceaux, je peux exprimer cela, écrit Meyerson, par l'équation « A (l'assiette) = B+C+D (les morceaux) », mais les deux états de l'assiette ne sont pas identiques. De la même façon, on peut bien écrire « 4+3 = 7 », mais une poutre de sept mètres n'est pas égale à une poutre de quatre mètres plus une poutre de trois mètres[19]. Autrement dit, les deux expressions qui figurent de part et d'autre du signe d'égalité sont bien égales, mais cette égalité cesse de valoir quand on passe de l'équation au monde réel, celui des assiettes et des poutres.

L'argument est pour le moins curieux. Il revient à faire comme si, en écrivant l'égalité numérique « 7 = 4+3 », nous pensions qu'il existe une identité ontologique entre une poutre de sept

---

18 *IR*, ch. v, p. 247-252.

19 *IR*, ch. ix, p. 319-321.

mètres et deux poutres, l'une de quatre mètres et l'autre de trois mètres, ou encore, pour introduire un nouvel exemple, entre un diamant de sept grammes et sept diamants de chacun un gramme. Mais ce n'est pas le cas. Lorsque nous écrivons « 7 = 4+3 », nous pensons certainement que nous pouvons remplacer « 7 » par « 4+3 » dans n'importe quelle expression numérique, et tout aussi bien que, dans toute opération marchande où l'on nous demanderait de payer sept diamants, nous pourrions sortir de notre porte-monnaie quatre diamants, puis, de notre poche, trois autres diamants. Nous ne pensons pas pour autant qu'un diamant de sept grammes est ontologiquement identique à deux diamants, l'un de quatre et l'autre de trois grammes. Meyerson soutient qu'il y a problème à passer du monde mathématique des équations au monde réel des assiettes, des poutres et des diamants ; en fait, le problème est dans la confusion qu'il introduit ici entre équivalence fonctionnelle et identité ontologique. Pour l'imiter cependant lorsqu'il cherche ce que les erreurs mêmes indiquent du fonctionnement de l'esprit, on peut se demander ce que cette confusion révèle des structures constitutives d'*Identité et réalité*.

En un mot, cela révèle l'équivocité de l'identité. On peut en effet récapituler ainsi ce qui précède : i) on a rencontré, en particulier à propos de l'énergie, la thèse forte que les mathématiques ne satisfont pas pleinement la tendance à l'identité de notre esprit ; ii) on a vu que les équations mathématiques résultent de la tendance de notre esprit à rechercher l'identité, même lorsque c'est au prix d'une trahison des phénomènes. Autrement dit, en simplifiant, les mathématiques (i) ne satisfont pas notre esprit identitaire et (ii) sont une expression de notre esprit identitaire.

Ces deux propositions peuvent coexister seulement si l'identité se dit de deux manières au moins. Ce que montre de fait l'architecture d'ensemble d'*Identité et réalité*. L'exigence d'identité intervient et dans la science causale et dans la science légale. Dans la science causale, l'atomisme résulte d'une exigence d'identité, en ce sens que, par-delà la diversité des phénomènes dans l'espace et dans le temps, il affirme l'existence de petites

substances, les atomes, auxquels les phénomènes peuvent être réduits[20]. Dans la science légale, les principes de conservation résultent eux aussi d'une exigence d'identité, puisque énoncer un principe de conservation, c'est affirmer l'identité d'une grandeur à travers le temps[21]. Mais l'identité est-elle, pour ainsi dire, identique ici et là ? Il me semble que non, l'identité substantielle déterminant la réduction atomiste diffère de l'identité d'équivalence ou d'invariance qu'on trouve dans les principes de conservation. De la coexistence de ces deux notions d'identité résulte l'ambivalence des mathématiques : totalement homogènes à l'esprit, mais incapables de le satisfaire pleinement. Plus généralement, la distinction aurait importé pour qui entendait déterminer *a posteriori* quelles sont les opérations de l'esprit connaissant : si ces identités ne sont pas les mêmes, il n'y a pas de raison que soient identiques l'opération de l'esprit consistant à poser une identité ontologique et l'opération de l'esprit consistant à poser une équivalence.

De l'explication dans les sciences

Un des infléchissements dans *De l'explication dans les sciences* consiste en ce que le principe d'identité est reformulé comme schéma d'identification : dès lors, les mathématiques ne sont plus oblitérées. L'idéalisme mathématique est cependant toujours critiqué, mais cette fois à titre de métaphysique. L'examen de cette critique conduit à souligner la complexité de la catégorie de l'irrationnel et à montrer que la critique de l'idéalisme mathématique n'a pas évolué alors même qu'était formulé le paradoxe épistémologique.

---

[20] Sur la double déduction dont résulte l'atomisme, voir S. Roux, « Histoire de la physique classique et historicité des sciences chez Meyerson », *L'Histoire et la philosophie des sciences à la lumière d'Émile Meyerson (1859-1933)* sous la direction d'E. Telkes-Klein et d'E. Yakira, Paris, Honoré Champion, 2010, p. 91-114.

[21] Sur la catégorie de principe plausible, voir l'article de Isabelle Stengers, « La plausibilité du diagnostic meyersonien » dans ce numéro.

De l'explication dans les sciences met en avant un schéma d'identification plutôt qu'une identité toujours plus ou moins substantielle. C'est la grande leçon que Meyerson a trouvée dans la dialectique hégélienne. D'après Hegel lu par Meyerson, le principe d'identité A = A ne présenterait aucun intérêt s'il n'était qu'une tautologie. En réalité, bien plus qu'un principe d'identité substantiel, ce qui opère à chaque fois que nous pensons, c'est un processus d'identification, par lequel une identité est reconnue malgré ou en dépit d'éléments manifestement divers, ou, plus exactement, par lequel l'identité est affirmée alors que le divers est posé. C'est pourquoi, au terme de l'examen de deux équations mathématiques, Meyerson propose d'employer l'expression « schéma » ou « processus d'identification », entendant par là « non seulement l'acte par lequel nous reconnaissons l'identique là où il existe, mais encore l'acte par lequel nous ramenons à l'identique ce qui nous a, tout d'abord, paru n'être pas tel[22]. »

Il n'est pas indifférent que, pour justifier ce changement d'expression et le changement conceptuel qui le fonde, Meyerson recourt à deux identités mathématiques, l'identité remarquable $(a+b).(a-b) = a^2-b^2$ et le théorème de Pythagore. Contrairement à Hegel, il estime que le processus d'identification vaut dans tous les domaines de la pensée, y compris donc en mathématiques[23]. Il s'agit donc de montrer que, même là où il ne semble y avoir que tautologie et identité, de la diversité intervient : les deux expressions qui figurent de chaque côté du signe d'égalité ne sont

---

22 *ES*, ch. v, p. 191. Sur l'espèce d'illumination que produisit Hegel chez Meyerson, nonobstant tous les errements de sa philosophie de la nature, voir Meyerson à Weber, [1921], *LF*, p. 914 ; Meyerson à Challaye, [1924], *LF*, p. 108-109.

23 Le paradoxe est que c'est Hegel lui-même, le premier à avoir saisi le schéma d'identification, qui en a exclu à tort les mathématiques, où pourtant ce schéma se manifeste dans toute sa pureté (*ES*, ch. xi, p. 468-480). L'échec de la philosophie de la nature hégélienne ne vient cependant pas selon Meyerson d'une négligence des mathématiques, mais de la réduction de la multiplicité des irrationnels à un irrationnel premier, l'irrationnel constitutif de l'arithmétique en général, le divers comme tel, l'être-autre (*ibid.*, p. 460, p. 483, p. 493).

pas à proprement parler identiques. Dans une équation arithmétique, la diversité est celle des nombres naturels, dont aucun n'est identique à l'autre[24]. Dans le théorème de Pythagore, la diversité est celle des figures et de leur position respective ; plus généralement, les irrationnels de la géométrie sont les trois dimensions de l'espace et le cinquième postulat d'Euclide[25]. Contrairement à ce qu'affirmait *Identité et réalité*, le divers qui est posé et laissé de côté est inhérent à l'équation mathématique même, ce n'est pas quelque chose qui lui advient du dehors lorsqu'elle est utilisée par le chimiste, le briseur d'assiettes, le charpentier, ou le propriétaire de diamants. Dans ces conditions, on pourrait penser que Meyerson se rapproche de l'idéalisme mathématique en posant une sorte de continuum entre les mathématiques et la physique. En fait, il n'en est rien : Meyerson, qui avait alors pleinement connaissance des thèses de Brunschvicg, critique longuement l'idéalisme mathématique. Ce dernier n'est plus entendu non plus comme une théorie de la connaissance dérivée du positivisme, mais comme une métaphysique, la métaphysique qui attribue au monde une structure mathématique[26].

C'est une fois encore en considérant ce qu'est une équation que Meyerson pense montrer que l'idéalisme mathématique est une tentation chimérique[27]. Il affirme d'abord que, dans une équation physique, les nombres sont, non pas abstraits, mais

---

24 *ES*, ch. V, p. 173-178.

25 *Ibid.*, p. 181-183. L'Appendice XXI, p. 960, mentionne les géométries non-euclidiennes, mais n'en conserve pas moins l'idée d'une prégnance de la géométrie euclidienne : une géométrie non-euclidienne perdrait en force explicative en tant qu'elle s'opposerait au sens commun.

26 *Ibid.*, p. 650, p. 655. Meyerson précise qu'il ne vise pas le pan-algébrisme de l'école de Marburg, pourtant présenté comme la « forme la plus définie » d'idéalisme mathématique, mais, en raison de la prégnance des explications spatiales, sur laquelle il ne transigera jamais (*ES*, ch. XV, p. 641-642 et p. 652, renvoyant à ch. VIII, p. 384 sqq.), le pan-géométrisme — dont on se demande pour tout dire quels seraient les représentants au début du siècle dernier. Quoiqu'il y ait chez Meyerson un hommage appuyé à l'école de Marbourg, sa véritable cible est manifestement Brunschvicg.

27 Je reprends *ES*, ch. XV, p. 656-661.

concrets, en ce sens qu'ils ne désignent pas des quantités pures, mais, par exemple, des temps et des espaces. Il appelle « interprétation » le passage des nombres abstraits aux nombres concrets et en souligne la nécessité. Même en géométrie, remarque Meyerson, il y a interprétation car les quantités seules ne suffisent pas à indiquer qu'une longueur multipliée par une autre longueur est une surface. De même, c'est une interprétation qui permet de savoir qu'on a affaire à des vitesses quand on divise des temps par des nombres. En revanche n'ayant pas d'interprétation qui nous indique ce que font des pommes divisées par des poires, nous n'avons rien à en dire. Le tournant de l'argumentation de Meyerson est le moment où, si l'on peut dire, il interprète l'interprétation en soutenant qu'elle consiste à ajouter une qualité au nombre abstrait, à lui attacher une classe déterminée de phénomènes, ou le lier à un élément irréductible, bref, écrit Meyerson, à reconnaître l'irrationnel. On touche ici un point qui appelle des éclaircissements, car la catégorie de l'irrationnel réunit des choses différentes.

Dans *Identité et réalité*, l'irrationnel était génériquement défini comme ce que la raison pose à titre de fait établi, dont elle ne peut rendre compte, et trois irrationnels seulement étaient mis en avant : d'une part les deux limites du mécanisme que sont l'action d'un corps sur un autre et la sensation qu'un corps occasionne sur un organisme sentant, d'autre part le principe de Carnot en tant qu'il manifeste l'irréductibilité du cours du temps[28]. L'irrationnel apparaissait donc comme ce qui limite la raison spécifiquement en tant qu'elle exige la causalité, puisque la tentation du mécanisme et la réduction du temps sont des manifestations propres de l'exigence de causalité. Dans *De l'explication* en revanche, la catégorie de l'irrationnel regroupe au moins quatre choses[29].

---

28 *IR*, ch. IX, en particulier p. 336-337 et p. 362-363.

29 Voir D. Parodi, « De l'explication dans les sciences par Émile Meyerson », *RMM*, 31, 1924, p. 585-597, cit. p. 594-595. Sur l'inflation des irrationnels, voir aussi l'article de B. Bensaude-Vincent, « Meyerson rationaliste ? » dans ce numéro.

i) L'irrationnel peut être, pour parler le kantien, le divers de la sensation, mais aussi le phénomène appréhendé selon la diversité de l'espace et du temps. On a alors à faire à l'autre du sujet connaissant sous sa forme la plus générale, au donné entendu sous sa forme la plus indistincte, à l'existence physique même[30].

ii) L'irrationnel peut être ce qui limite la raison en tant qu'elle est causale, c'est le cas des trois irrationnels d'*Identité et réalité*. On a alors à faire à l'autre du sujet connaissant en tant que celui-ci applique le principe de causalité : si l'on admet l'ubiquité de ce principe, ce deuxième irrationnel touche comme le premier à peu près toute forme de connaissance, mais, étant lié à la causalité, il a quelque chose de plus spécifique que le divers de la sensation.

iii) L'irrationnel peut être, c'est une nouveauté, relatif à une science déterminée, il en délimite alors le domaine d'objectivité. L'irrationnel de l'arithmétique est le divers des nombres naturels, les irrationnels de la géométrie euclidienne sont les trois dimensions de l'espace et le postulat d'Euclide. Mais ce ne sont là que les premiers termes d'une longue série. Meyerson avance à cette occasion l'idée que, tout en abritant un irrationnel spécifique, chaque science oblitère les irrationnels des autres sciences : elle ne les considère pas pour ce qu'ils sont pour les autres sciences, à savoir, précisément, des irrationnels. Cela vaut même pour les irrationnels des sciences qu'elle utilise, comme la physique utilise les mathématiques ou la physiologie, la physique[31].

---

30 F. Fruteau de Laclos, *L'épistémologie d'Émile Meyerson*, *op. cit.*, p. 213-217, défend l'irrationnel contre la réduction du divers de la sensibilité qu'opèrent R. Blanché et E. Castelli, mais il est *aussi* cela : la première tâche n'est pas de savoir s'il est plutôt ceci que cela, mais de sérier tout ce qu'il est.

31 *ES*, ch. VI, p. 493 et *ES*, ch. XV, p. 662-663. Sur l'oblitération des irrationnels d'une science dans les sciences qui en dépendent, voir *ES*, ch. XI, p. 491-492 ; cette idée apparaît sans être développée dans le *BSP*, 9, 1909, Séance du 31 déc. 1908, p. 87.

iv) L'irrationnel est enfin ce qui, dans l'état donné d'une science, se présente comme un donné historique, ainsi en est-il des constantes en physique, ou encore des dimensions des molécules dans la chimie de l'époque de Meyerson[32]. Comme le précédent, cet irrationnel est relatif à une science particulière ; contrairement à lui cependant, il n'est pas constitutif d'un domaine d'objectivité scientifique, mais dépend de l'état historique des sciences[33].

La distinction de ces quatre irrationnels aide à comprendre ce qui, selon Meyerson, tient en échec l'idéalisme mathématique : il échoue parce qu'il prétend constituer le physique à partir du mathématique, ce qui serait « sauter par-dessus l'irrationnel »[34]. Plus précisément, deux irrationnels font de ce saut une rupture de continuité non-contrôlée. En premier lieu, il y a un saut « de la quantité pure à la quantité spatiale », c'est alors l'irrationnel propre de la géométrie euclidienne qui intervient, en particulier parce qu'une figure n'est pas seulement une quantité. Le deuxième saut est celui qui fait passer de la quantité spatiale à la quantité physique, alors que, *pace* Descartes, on ne peut pas réduire les phénomènes à l'espace : un argument récurrent de Meyerson est la discontinuité qu'introduisent les atomes dans le continuum de l'espace[35].

Ces deux sauts correspondent à deux coupures que Meyerson avait repérées dans les textes de 1912. Cherchant à expliquer pourquoi *Identité et réalité* a été mal compris par les épistémologues, Meyerson remarquait, dans la Préface de 1912, que ces derniers présupposent que la raison humaine « ne se heurte qu'à un obstacle unique, ne rencontre qu'une seule coupure de terrain, celle entre la logique et les mathématiques ». Or, note-t-il aussitôt, il en est une seconde, bien plus importante, la coupure

---

32 *ES*, II, ch. VI, p. 275-276.

33 *Ibid.*, p. 280-281.

34 *ES*, IV, ch. XV, p. 670-671.

35 Voir la critique que fait Meyerson de Brunschvicg, *BSP*, 13, 1913, Séance du 31 oct. 1912, p. 39-40.

qui apparaît entre les mathématiques et la physique[36]. Dans la lettre à Couturat déjà citée, Meyerson va jusqu'à dire que « la distinction fondamentale, la coupure entre le rationnel, les mathématiques d'une part, et la physique d'autre part » constitue « le côté le plus essentiel de [s]on travail[37] ». Il vise alors vraisemblablement Brunschvicg, qui, depuis *La modalité du jugement*, plaçait la rupture, non pas entre mathématiques et physique, mais entre proposition et jugement, entre déduction et construction, enfin entre pensée ordinaire, langue naturelle et logique d'un côté et, de l'autre, pensée scientifique, mathématiques et physique[38].

Dans *Identité et réalité*, cette coupure entre mathématiques et physique était rapportée au dualisme sémantique plutôt que métaphysique qui opposait terme à terme l'identité (la causalité, la raison, la logique) et la réalité (le divers, l'irrationnel, les phénomènes physiques mêmes). On pouvait assurément se demander si Meyerson avait de quoi défendre ce dualisme alors même qu'il entendait procéder en épistémologue et rester au seuil de la métaphysique[39]. Mais du moins la coupure instituée était-elle conforme aux structures constitutives d'*Identité et réalité.* Peut-on en dire autant dans *De l'explication* ? Que devient ce dualisme lorsque le schéma d'identification a remplacé le principe d'identité ? En fait, le « paradoxe épistémologique » montre que le dualisme est démultiplié plutôt que supprimé. Suivant une suggestion esquissée à la fin *d'Identité et réalité*, Meyerson avance en effet la thèse que l'esprit, tout aussi bien que la nature, procède de deux tendances antagonistes : la dualité n'est pas seulement entre l'esprit et la nature, elle est à la fois au cœur de l'esprit et au

---

36 *IR*, Préface, p. xii.

37 Meyerson à Couturat, 26 juillet 1912, *LF*, p. 118-119.

38 Pour l'énoncé de cette thèse dans un contexte meyersonien, voir L. Brunschvicg, *BSP*, 13, 1913, Séance du 31 oct. 1912, p. 41 ; L. Brunschvicg, « La philosophie d'Émile Meyerson », *op. cit.*, p. 49 ; Brunschvicg à Meyerson, 9 septembre 1929, *LF*, p. 100.

39 Sur la manière dont Meyerson évite la métaphysique, voir *IR*, p. 460, p. 483, p. 485 ; la question de savoir s'il y réussit effectivement est posée par G. Milhaud, « Une théorie récente de la causalité », *op. cit.*, p. 554.

cœur de la nature[40]. Mais, dans ces conditions, il eût été plus satisfaisant de voir dans l'idéalisme de Brunschvicg une conséquence de la dualité qu'on trouve au cœur de l'esprit. En tout état de cause, il est assez singulier que, malgré les différences entre *Identité et réalité* et *De l'explication*, la critique de l'idéalisme mathématique en reste à l'affirmation d'un dualisme de sens commun.

Du cheminement de la pensée

Du cheminement de la pensée introduit la notion d'opération mentale. Cette notion est supposée permettre de rendre compte aussi bien de la nécessité que du développement des mathématiques. Elle conduit cependant à côtoyer de près l'idéalisme mathématique, tout en le récusant une fois de plus au nom d'un dualisme de sens commun.

Le problème que posent les mathématiques selon Meyerson a été formulé dans le compte rendu *Du cheminement dans la pensée* que donna Dominique Parodi. « La pensée, nous est-il dit, qui tend à l'identité pure, n'évite la tautologie que par l'apport incessant de l'expérience [...]. Mais comment en serait-il ainsi en mathématiques ? L'expérience y intervient-elle ? Tout ne se passe-t-il pas [au contraire] ici comme s'il y avait dans la pensée mathématique elle-même, dans sa faculté d'opérer, de construire, une puissance d'innovation et comme de création[41] ? » À la fin de ce passage, pointe une thèse de Parodi – que l'esprit est une puissance de construction, d'innovation et pour tout dire de création[42]. Dans les premières lignes néanmoins, le problème

---

40 *IR*, Conclusions, p. 475 et *ES*, p. 825-830. Pour une analyse détaillée du paradoxe épistémologique, voir F. Fruteau de Laclos, *L'épistémologie d'Émile Meyerson*, *op. cit.*, p. 209-221.

41 D. Parodi, « "Le cheminement de la pensée" selon M. Émile Meyerson », *RMM*, 39, 1932, p. 387-415, cit. p. 406-407. Voir également Parodi à Meyerson, 1er août 1931, *LF*, p. 733-734.

42 Dans « "De l'explication dans les sciences" par Émile Meyerson », *op. cit.*, p. 592-593, Parodi avait affirmé que les analyses de Meyerson étaient

présenté est bien celui de Meyerson. Dans le schéma d'identification, le propre de l'esprit est d'identifier un divers provenant du réel en tant que celui-ci est objet d'expérience : on ne peut donc appliquer aux mathématiques ce schéma sans leur attribuer une origine empirique. Si Meyerson voulait montrer que le schéma de l'identification est le propre de l'esprit en général, il lui fallait donc repérer le type d'expérience qui, dans les mathématiques, est susceptible de donner du grain à moudre à l'identification.

Le problème est d'autant plus pressant que, dans un chapitre où il reprend presque mot pour mot les développements présents dans *De l'explication* sur le schéma d'identification, il écarte explicitement la possibilité que ce divers soit un produit de l'esprit. Cette possibilité avait été explorée par Hermann Cohen : pour ce dernier, la seule manière d'accomplir le programme kantien d'une théorie de la connaissance pure consistait à ne supposer absolument rien d'extérieur à la pensée, en particulier pas d'intuitions sensibles. Ainsi soutenait-il que la construction du nombre ne suit pas la saisie de l'objet, mais en est la condition. Contre Cohen, Meyerson réaffirme dans le chapitre en question la dualité entre identité et réalité, entre pensée et sensation : « [...] chez nous, c'est l'identique ou la tendance à l'identité seule qui vient de l'intellect. Le divers, lui, vient de la sensation, c'est-à-dire du réel[43]. » Comment donc le réel advient-il aux mathématiques ?

Pour répondre à cette question, Meyerson se tourne une fois encore vers le théorème de Pythagore et vers l'identité remarquable $(a+b).(a-b) = a^2-b^2$ [44]. Au premier abord, il ne fait que reprendre l'analyse déjà proposée dans *De l'explication*, en

limitées par leur point de départ objectif, la chimie : il suggérait que d'autres analyses auraient été possibles si Meyerson avait pris comme champ d'étude les mathématiques, où la construction l'emporte sur la réduction, la création et la diversification sur l'identification. Sur les thèses de Parodi, voir F. Fruteau de Laclos, *Le cheminement de la pensée selon E. Meyerson*, Paris, PUF, 2009, p. 22-24.

43 CP, II, chap. I, § 69, p. 104-105, avec une référence à H. Cohen, *Logik der reinen Erkenntnis*, Berlin, 1902, p. 11. L'affirmation de la dualité entre pensée et sensation ouvrait déjà ce chapitre, voir § 59-60, p. 92-93.

44 *CP*, III, chap. II, § 198, p. 330-333.

complétant Hegel par le Frege des *Grundgesetze der Mathematik*, qui soulignait que l'égalité ne peut être définie strictement, sinon comme coïncidence absolue ou identité. Meyerson trouve chez Frege la confirmation de sa thèse que l'égalité de deux membres d'une équation signifie seulement leur identité à certains égards ou sous certaines déterminations, par exemple l'identité de deux corps ne doit pas s'entendre absolument, mais seulement comme une identité à l'égard de leur volume[45]. Mais cette analyse ne peut valoir pour les nombres eux-mêmes, qu'on ne peut pas considérer « à certains égards » comme on le fait dans le cas des corps. Aussi Meyerson avance-t-il une notion nouvelle, décisive pour comprendre son analyse des mathématiques, la notion d'acte de l'esprit ou d'opération de la pensée, qui peut rappeler certains aphorismes du Valéry des *Cahiers*[46], mais qui provient bien plus certainement du Brunschvicg des *Étapes de la philosophie des mathématiques*[47].

Meyerson introduit cette notion par une analyse de ce que devrait être notre manière d'énoncer les opérations numériques. Au lieu de « sept plus cinq égale douze », il conviendrait d'écrire « sept plus cinq font douze » ; on se référerait alors plus clairement à

---

45 *Ibid.*, § 199, p. 333-335, se rapportant aux *Grundgesetze der Mathematik, begriffschriftlich abgeleitet*, Iéna, 1893, vol. II, p. 70-75.

46 P. Valéry, *Cahiers*, Paris, Gallimard, 2 vols., 1973-1974, vol. II, p. 789 (1916, B, VI, 49) : « [...] on peut se demander si les *actes* doivent définir les choses ou bien les *choses* et leurs combinaisons *observées* définir les actes. Le premier cas est celui précisément des mathématiques. Le second celui du langage ordinaire ». *Id.*, p. 811 (1935, XVIII, 202) : « La mathématique est science des *actes sans choses* — et par là des choses que l'on peut définir par des actes. *Faire, pouvoir* sont des mots essentiels ». Voir également *ibid.*, p. 780 (1901, II, p. 241) ; p. 822 (1940-41, XXIV, 91).

47 Dans *Les étapes de la philosophie mathématique*, Paris, Félix Alcan, 1912, Brunschvicg, suivant contrairement à Meyerson Lévy-Bruhl, non seulement pose que les opérations sont antérieures à la numération (§ 3-7, p. 7-14), mais cherche à identifier dans des pratiques non discursives l'origine des mathématiques, ainsi l'échange un contre un dans le cas de l'arithmétique (§ 284-293, p. 464-475) ou le dessin dans le cas de la géométrie (§ 309-36, p. 497-507).

l'acte et à l'opération dont « + » est le symbole mathématique[48]. Il y a plus ici que le passage de l'identité substantielle d'*Identité et réalité* à l'identification schématique repérée dans *De l'explication* ; il ne s'agit plus seulement de constater une identité à certains égards, mais de la construire, en agissant effectivement sur les éléments figurant de part et d'autre du signe d'égalité. Qu'en est-il de cette opération de construction ? Meyerson suit ici Edmond Goblot : la construction est une opération mentale, les opérations mentales consistant en des « représentations d'actions objectives, exécutables dans un monde réel[49] ». C'est assez élémentaire, pour ne pas dire trivial. Parce que nous avons manipulé des collections d'objets — des tas de cailloux — nous serions capables de les réitérer mentalement, sous forme de représentations abstraites. Depuis le premier chapitre d'*Identité et réalité*, c'est la première mention d'un lien, via la notion d'opération, entre connaissance et action, l'expérience intervenant ici étant bien plutôt une expérimentation. Même en admettant qu'il y ait là l'origine des mathématiques, deux questions restent en suspens. En premier lieu, si les mathématiques ont une origine empirique, d'où vient leur nécessité ? En second lieu, cette origine empirique suffit-elle à rendre compte d'objets mathématiques plus complexes que les premiers nombres naturels, et du progrès des connaissances en mathématiques ? Les réponses que Meyerson donne à l'une et à l'autre question reposent encore sur la notion d'opération mentale.

Cette notion permettrait, en premier lieu, de rendre compte de la nécessité qui imprègne les mathématiques[50]. Une opération mentale est comme on vient de le voir empruntée au monde réel, elle représente une opération concrète ; mais elle a ceci de mental que, procédant à une sorte de substitution d'objet, elle porte non sur un objet réel, mais sur une idée[51]. Étant donné ces deux faces de l'opération mentale, il estime ici avoir de quoi tenir les

48 *CP*, III, ch. II, § 201-202, p. 335-339.

49 *Ibid.*, § 202, p. 339.

50 *Ibid.*, § 205, p. 340-343.

51 *Ibid.*, § 211, p. 349.

deux bouts : d'un côté, comme elle est empruntée au monde réel, on aurait une source du divers ; d'un autre côté, comme elle s'effectue sur du mental, le résultat obtenu ne dépendrait pas de la constatation empirique du résultat, mais, dit Meyerson toujours à la suite de Goblot, il viendrait de ce qu'on constate la conclusion nécessaire d'un raisonnement. La nécessité que nous attribuons à un résultat mathématique serait alors simplement psychologique, ce serait la conscience que nous avons suivi certaines règles de dérivation[52]. Une conclusion de ce genre est pour le moins hâtive. Si l'on essaye malgré tout de suivre Meyerson, il faut noter que, selon lui, notre esprit, pour pouvoir opérer, est amené à hypostasier les concepts abstraits : il nous est impossible, c'est encore une fois le besoin d'ontologie, d'opérer sur des concepts sans leur attribuer une sorte de réalité[53]. Meyerson entend alors montrer que le mouvement d'hypostase et de concrétisation ne touche pas spécifiquement nos concepts mathématiques, mais tous nos concepts absolument, les objets du sens commun eux-mêmes résultant de cette hypostase : « tout le réel, tout ce à quoi nous attribuons, de façon ou d'autre, de l'existence, est-il et pourra-t-il jamais être d'une nature autre que celle d'un concept[54] ? » Cette question, purement rhétorique appelle une remarque. Le réel intervient sous deux formes distinctes dans le processus que décrit Meyerson : dans l'opération concrète qui est à l'origine de l'opération mentale tout d'abord, ensuite en tant qu'il résulte d'une hypostase. Dès lors, si ce qui résulte d'une hypostase est « réel » tout aussi bien que le « réel » qui nous permet de faire des tas de cailloux, on côtoie de très près l'idéalisme mathématique. Nous reviendrons sur cette question après avoir rappelé la manière dont Meyerson entend rendre compte, toujours grâce à la notion d'opération mentale, du progrès dans les sciences.

Meyerson attribue le progrès de la physique à sa confrontation renouvelée avec un divers parfois inopiné, en tout cas

---

52 *Ibid.*, § 205, p. 342-343.

53 *Ibid.*, § 211, p. 353.

54 *Ibid.*, § 215, p. 355.

toujours différent. Or le divers arithmétique, d'après ce qui précède, semble être un divers construit une fois pour toutes en référence à des opérations concrètes. Dans ces conditions, on ne voit pas comment expliquer le développement de l'arithmétique au-delà des nombres naturels. La notion d'opération et la thèse que les concepts sur lesquels les opérations mentales s'effectuent sont hypostasiés et traités comme s'ils étaient réels le permettraient cependant : les mathématiques progresseraient en appliquant à des objets toujours nouveaux les mêmes opérations, ou, plus exactement, en constituant de nouveaux objets par l'extension des mêmes opérations[55]. Examinant en effet la genèse successive des différents ensembles de nombres, Meyerson reprend ce qui est à son époque chose admise : la création d'un nouvel ensemble de nombres naît de l'extension des opérations établies sous certaines conditions pour un ensemble antécédent de nombres. Par exemple, les nombres fractionnaires résultent de l'extension de la division et les nombres négatifs de l'extension de la soustraction. Cette genèse avait été résumée par le principe de Hermann Hankel, selon lequel l'équivalence de deux formes exprimées par des signes de l'arithmétique universelle demeure quand on désigne par ces signes non plus des grandeurs données, mais des grandeurs quelconques[56]. Meyerson n'hésite pas à voir dans ce principe une nouvelle manifestation du schéma de l'identification : les anciens et les nouveaux nombres sont d'une certaine manière traités comme s'ils étaient identiques, alors qu'en fait ils ne le sont pas[57]. Une fois encore cependant, nous devons nous demander si l'identité est identique : l'identité porte maintenant sur des opérations ; elles sont supposées conduire à l'hypostase de nouveaux objets, mais ceux-ci ne sont pas créés comme les

---

55 La particularité du progrès mathématique était signalée dans le *BSP*, 9, 1909, Séance du 31 déc. 1908, p. 86-87.

56 *CP*, III, chap. II, § 220-228, p. 370-386. Sur cette genèse, voir également F. Fruteau de Laclos, *Le cheminement de la pensée*, *op. cit.*, p. 27-32. Brunschvicg, *Les étapes de la philosophie mathématique*, *op. cit.*, § 270, p. 442-443, expose et critique le principe de Hankel.

57 *CP*, § 229, p. 386-387.

objets du sens commun. En effet, le sens commun ne se départ pas du matériau initial fourni par la sensation, il le prend en charge pour construire à partir de lui une chose identique ; en arithmétique, le matériau originaire (les cailloux) est laissé de côté. Cela, Meyerson semble le reconnaître lorsqu'il remarque qu'il y a là une analogie qui est imposée, grâce à laquelle les concepts sont construits[58].

Pour conclure ce parcours, on peut se demander ce qu'il en est de la critique de l'idéalisme mathématique dans *Du cheminement*. Si en effet l'esprit a la capacité de traiter comme s'ils étaient réels les objets mathématiques, la coupure entre mathématiques et physique semble s'effacer à plus d'un titre. L'ultime chapitre *Du cheminement*, consacré précisément à exposer et à critiquer les vues de Brunschvicg, développe les deux points suivants. En premier lieu, la conséquence de tout ce qui précède est qu'il existe une communauté de fond, ou une simple différence de degré, entre la pensée mathématique et la pensée non-mathématique, donc en particulier la physique. De ce point de vue, la coupure qu'il présentait dans les textes de 1912 comme l'élément décisif de son premier livre semble abandonnée[59]. En second lieu, Meyerson maintient cependant sa critique de l'idéalisme de Brunschvicg : il y a quelque chose d'irrationnel qui résiste, quelque chose de réel qui n'est pas réductible à l'identification de la raison, bref un certain dualisme est inévitable[60]. Ainsi, ce qu'il appelle « une métaphysique instinctive, dualiste par essence, du sens commun » non seulement fait le fond de sa résistance au pan-mathématisme, mais scande son ouvrage tout entier[61]. En un sens, c'était déjà ce dualisme qui faisait le paradoxe épistémologique.

---

58 *Ibid.*, § 244, p. 406-409.

59 *Ibid.*, ch. VI, § 438, p. 686-687.

60 *Ibid.*, § 440-443, p. 689-694.

61 Voir ainsi *CP*, I, ch.. II, § 43, p. 66 ; II, ch.. I, § 59, p. 105 ; IV, ch. VI, §, p. 689, *passim*.

Conclusion

Qu'est-ce ce donc qui sépare et qui réunit les trois œuvres que nous avons parcourues ? La manière dont l'épistémologie d'*Identité et réalité* oblitère les mathématiques et instaure une coupure entre celles-ci et la physique correspond à un dualisme métaphysique fondamental chez Meyerson. Ce dualisme fondamental se démultiplie dans le paradoxe épistémologique que formule *De l'explication*, tout en fournissant le fond de sa critique de l'idéalisme mathématique. Alors même que *Du cheminement* incorpore les mathématiques sous le schéma de l'identification, recouvrant ainsi l'ancienne coupure entre physique et mathématique, le dernier mot semble être pour maintenir leur dualisme.

Sophie Roux
Université de Grenoble / Institut universitaire de France

UN HISTORIEN À REBOURS DE L'HISTOIRE ? MEYERSON ET L'ÉPISTÉMOLOGIE HISTORIQUE DE LA CHIMIE

Il est bien connu que Meyerson fut chimiste et l'on peut penser que la chimie, qu'il ne pratiqua plus ensuite, resta une base importante de son épistémologie historique. Pourtant, la physique est au cœur des analyses de tous ses livres et c'est à ses concepts et principes que les premiers chapitres d'*Identité et réalité* s'intéressent. La chimie ne serait-elle alors qu'une partie de l'édifice physique, voire une science subalterne à la physique au sens strict ? L'importance de l'histoire de la chimie, en particulier la chimie ancienne, suggère une réponse négative. La chimie semble même occuper une place centrale dans l'épistémologie historique de Meyerson. C'est ce que montre l'analyse de la célèbre mais souvent méconnue controverse entre les partisans du phlogistique et Lavoisier.

La place de la chimie dans une étude holiste du matériau historique

Dans la préface de la seconde édition d'*Identité et réalité*, Meyerson s'explique sur sa méthode de détermination de l'aprioriique par une analyse *a posteriori* des sciences. Il s'agit de partir des productions scientifiques en les traitant comme une « matière brute ». Meyerson considère l'histoire des sciences comme un donné à travailler, en soulignant la production et non le résultat ou la méthode. Cette manière de faire accorde une place privilégiée à l'histoire de la chimie. Meyerson déclare en deux endroits de cette préface avoir été guidé par ce champ, d'abord en évo-

quant explicitement la chimie prélavoisienne[1], puis en expliquant les raisons du report en fin de volume d'un chapitre essentiel (le dixième). Or ce chapitre concerne les théories dites non mécaniques et fait une large place à la chimie qualitative. Ces éclaircissements livrés par Meyerson suggèrent de compliquer voire d'inverser la lecture de l'épistémologie d'*Identité et réalité* : si l'ouvrage commence par la physique et un mécanisme qui peut sembler d'inspiration philosophique et physique, sa structure profonde est ancrée dans l'analyse de la chimie qualitative. Cette présence de la chimie signale ainsi un premier paradoxe : le principe d'identité s'enracine dans une science apparemment éloignée de ses manifestations les plus nettes (le mécanisme de la physique classique). Autre paradoxe : le guide de l'ensemble correspond à ce qu'on désigne parfois comme la préhistoire de la chimie.

D'autres textes confirment cette prégnance de l'histoire de la chimie. Bernadette Bensaude-Vincent souligne plusieurs passages significatifs de la correspondance[2] qui justifient pleinement l'image d'un chimiste devenu philosophe en passant par l'histoire de la chimie[3]. *De l'Explication dans les sciences* se montre de son côté plus explicite sur l'importance du phlogistique. L'appendice concernant « la résistance à la théorie de Lavoisier », de grande qualité historique[4], précise l'intérêt central de Meyerson pour cette question, qui tourne essentiellement autour du fait que la chimie prélavoisienne « nous soit à la fois si proche et si

---

1 *Identité et réalité*, 2e éd., Paris, Alcan, 1912, p. x.

2 B. Bensaude-Vincent, « Meyerson critique ou héritier de Comte », *Dialogue*, 47 (2008), p. 7.

3 B. Bensaude-Vincent, « Meyerson, chimiste philosophe », E. Telkes-Klein et E. Yakira éd., *L'histoire et la philosophie des sciences à la lumière de l'œuvre d'Émile Meyerson*, Paris, Honoré Champion, 2010, p. 67-90.

4 Meyerson ne dépend plus des références d'Hermann Kopp, alors que la plupart des analyses de la chimie ancienne d'*Identité et réalité* s'appuyaient sur son *Histoire de la chimie* de 1845. Cela montre que Meyerson a poursuivi par des recherches personnelles l'étude précise de la chimie du XVIIIe siècle.

lointaine »[5]. Mais n'oublions pas ce que Meyerson dit en passant, à savoir que cette question constitue un terrain familier pour lui, en raison de ses travaux antérieurs[6]. Il est fort possible que cela joue dans son argument selon lequel la facilité à comprendre les raisonnements de ces chimistes permet d'éviter toute déformation rétrospective[7]. Car Meyerson cherche à penser une histoire à l'intérieur de la science, entre des théories pleinement scientifiques et pourtant opposées à plusieurs égards. C'est tout un art de la mise en perspective que Meyerson dessine : le choix de la chimie du XVIIIe siècle se justifie par un double sentiment de familiarité, car c'est bien une science que cette chimie du phlogistique, et d'étrangeté car cette science est malgré tout éloignée de la nôtre. L'article posthume « De l'analyse des produits de la pensée », sorte de discours de la méthode rétrospectif, systématise ce principe de décalage, par des « voies bizarres »[8], à l'égard de l'introspection et de toute pensée trop proche afin de saisir le cheminement de la pensée. Là encore, le phlogistique est mentionné comme un cas paradigmatique.

Il semble donc que Meyerson aborde l'histoire de la pensée scientifique à partir de l'histoire de la chimie. Mais raisonne-t-il aussi, en un certain sens, en chimiste ? N'y a-t-il pas, dans cette manière de se donner un matériau brut à travailler tout en reléguant au second plan la question des résultats et des normes méthodologiques, une attitude récurrente de l'épistémologique chimique ? Meyerson refuse de prédéterminer son objet, notamment par une épistémologie fixant le rôle des mathématiques par rapport à la physique[9]. En ce sens, il se donne bien avec l'histoire une

---

5 Émile Meyerson, *De l'Explication dans les sciences*, Paris, Payot, 1921, 2e éd. 1927, cité dans l'édition du Corpus des œuvres de philosophie en langue française, Paris, Fayard, 1995, p. 889.

6 *Ibid.*, p. 888.

7 *Ibid.*, p. 889.

8 « De l'analyse des produits de la pensée » 1934, in *Essais*, Paris, Payot, 1936 cité dans l'édition du Corpus des Œuvres philosophiques en langue française, Paris, Association Corpus/EUD, 2008, p. 131.

9 *Identité et réalité*, *op. cit.*, *supra*, p. x,

matière brute et non un objet déjà construit. On peut d'ailleurs souligner que Meyerson emprunte, pour penser cette position de l'histoire des sciences, une image chimique. Ainsi, le terme de « résidu », présent dès la Préface à la seconde édition (p. ix), illustre le reste que l'on obtient si l'on enlève la légalité à l'histoire des sciences. Ce qui intéresse Meyerson est bien ce qui *reste* de cette sorte de réduction chimique. Néanmoins, le vocabulaire emprunte aussi à d'autres sciences, par exemple les mathématiques (« dénominateur » et image de la soustraction).

Pourtant, de bons arguments limitent cette hypothèse d'un ancrage dans la chimie de cette épistémologie historique. Notamment, le primat accordé au mécanisme conçu dans son sens le plus large comme explication par le déplacement d'une matière homogène (ou la moins qualitativement déterminée) s'apparente davantage à un modèle physique. Celui-ci semble même correspondre à une forme de réduction des matières et opérations des chimistes à un schéma explicatif physique. Meyerson serait-il alors aussi, voire surtout, un penseur de l'universalisation du mécanisme contre les qualités occultes ? Cependant, Meyerson formule aussi un concept de mécanisme qualitatif qui, pour être dépassé par le mécanisme universel sous l'angle de l'application du principe d'identité, n'est pas évacué ni considéré comme préscientifique. Sous cet angle, la chimie pourrait intervenir comme un lieu privilégié où le divers résiste au principe d'identité. Plus précisément, elle *serait ce divers* : le mécanisme qualitatif peut être pensé comme un divers résistant au principe d'identité qui s'y trouve pourtant.

L'étude holiste de la matière historique est soulignée lorsque Meyerson répond aux objections épistémologiques qu'on lui a adressées : « nous prétendons n'avoir conclu qu'*a posteriori*, c'est-à-dire après nous être placé en face de la science physique considérée comme un tout. »[10] Cette approche implique la possibilité et la pertinence d'une lecture en quelque sorte achronique de l'histoire, où l'on cherche des points communs et non des

[10] *Identité et réalité*, Préface à la seconde édition, p. x.

ruptures ou des évolutions fondamentales, où l'on envisage les variations sans opposer l'ancien et le nouveau. Une conséquence importante de cet usage de l'histoire comme moyen est indiquée à propos de la chimie : la dispersion des analyses de la chimie du XVIIIe dans plusieurs perspectives et chapitres[11]. *De l'Explication dans les sciences* souligne aussi que chaque moment est une combinaison de procédés de la raison que l'on peut analyser dans des perspectives différentes[12]. D'où une récurrence des objets historiques prolongeant cette dispersion dont Meyerson s'excuse presque. Qu'il cherche à l'atténuer, par une étude suivie de la querelle du phlogistique, est en fait un élément central et original de son épistémologie historique[13]. Il nous faudra alors envisager que Meyerson applique déjà à cette histoire brute, non un schéma *a priori* qui la structure, mais son principe d'identité dans le temps : cette histoire serait une sorte d'histoire naturelle au sens baconien, regroupant des données sans que le temps fasse obstacle aux rapprochements. D'où la question de savoir ce qui, dans l'histoire comme en science, *résiste* à cette identification et l'empêche de fondre son objet dans une pure identité. En quoi l'histoire des sciences est-elle encore une histoire malgré la prégnance d'un principe *a priori* anhistorique ?

Soulignons pour l'instant la fécondité de cette approche qui permet des parcours originaux de l'histoire. Contre le récit d'une grande histoire, et même contre une périodisation scandant l'histoire, la démarche permet une circulation diversifiée. Ainsi, les rapports de la chimie prélavoisienne à la chimie postérieure se démultiplient : non seulement la rupture n'est pas marquée, est même niée sur certains plans, mais Meyerson peut lire

---

11 « La recherche historique étant pour nous non pas un but, mais un moyen, il se trouve que la genèse des conceptions n'est pas toujours exposée conformément à l'ordre chronologique et que des considérations relatives à la même science, voire à la même phase d'évolution d'une science particulière, sont dispersées dans différents chapitres [...]. » *Identité et réalité*, *op. cit.*, p. xvii.

12 Préface de *De L'Explication dans les sciences*, *op. cit.*, p. 15.

13 *Ibid.*

l'ancienne chimie comme plus nette sur certaines opérations conceptuelles. En variant les points de vue, Meyerson peut même valoriser la modernité de l'ancienne chimie. Le tout d'une histoire comme matière brute ouvre une variété de parcours possibles qui s'écartent des récits du progrès de la scientificité.

Une histoire sans nouveauté ? La conservation de la matière

En France, il est courant de penser l'histoire de la chimie à partir de la « révolution lavoisienne ». C'est un lieu commun qui résiste aux analyses historiques et épistémologiques qui en montrent la fragilité[14]. À l'époque de Meyerson, c'est encore plus flagrant et Hélène Metzger aura encore à lutter pour faire valoir que l'histoire de la chimie du XVIIIe siècle n'est pas la préchimie de Lavoisier. Toutefois, Meyerson envisage toujours avec prudence cette apparente rupture et met des guillemets à l'expression de « révolution lavoisienne », qu'il reprend à Berthelot[15]. Il peut donc sembler que Meyerson s'inscrive plutôt dans une tradition germanique où la figure de Stahl est valorisée pour réduire l'originalité lavoisienne. Ce n'est pourtant pas une image exacte, car Meyerson ne cherche pas à réduire la nouveauté apportée par Lavoisier. La continuité dans l'histoire de la chimie n'est pas à comprendre comme une « précursorite » : Meyerson ne cherche pas à déconstruire une grande figure, comme celle de Lavoisier, en lui cherchant des précurseurs, ni à suggérer que toutes les découvertes ou théories scientifiques furent anticipées. Jean Rey, chimiste célèbre rétrospectivement – mais ignoré en son temps – pour avoir indiqué en 1630 que l'augmentation du poids d'un métal calciné pourrait être due à l'air, n'est pas un précurseur. Car une autre interrogation émerge : Rey présupposait un principe, la conservation de la matière, qui se situe à un autre niveau que celui de

---

14 Voir B. Bensaude-Vincent, *Matière à penser. Essais d'histoire et de philosophie de la chimie*, Nanterre, Presses Universitaire de Paris Ouest, 2008, p. 151-173.

15 *Identité et réalité*, *op. cit.*, p. 167.

l'expérience et de la théorie scientifique particulière. Une nouvelle subversion de l'origine et des grandes ruptures apparaît donc : non le précurseur dans le temps, mais un postulat nécessaire au travail scientifique c'est-à-dire l'*atemporalité d'un principe rationnel*[16].

L'engagement de Meyerson dans l'histoire et l'épistémologie de la chimie est donc dès le départ orienté par un rapport complexe au temps. L'atemporalité d'un principe permet de circuler dans l'histoire en dépassant la question de la scientificité. Meyerson semble inverser la perspective historique : non plus chercher des anticipations pour annuler la nouveauté ou la distribuer dans le temps, mais montrer la résistance, peut-être l'éternelle résilience d'une théorie ancienne.

Dans *Identité et réalité*, la première vraie présentation du débat concerne la conservation de la matière et son rapport au poids. Meyerson souligne que Rey cherche davantage à expliquer les variations de poids des métaux dans certaines opérations chimiques qu'à interroger un principe de conservation en lui-même. La nouveauté de Lavoisier semble donc éclatante, d'autant plus que Meyerson présente alors la chimie du XVIIe siècle comme une sortie récente du « brouillard semi-mystique des recettes alchimiques »[17]. On s'attendrait alors à une présentation traditionnelle de la révolution chimique lavoisienne, qui perd d'ailleurs pour l'occasion ses guillemets. Meyerson considère que les chimistes du XVIIIe se focalisaient sur la qualité et non la quantité, rappelant le soulagement de Macquer lorsqu'il apprit que les attaques de Lavoisier contre le phlogistique se fondaient seulement sur des « raisons de quantité »[18]. En un mot, la conservation de la matière

---

16 Voir « Jean Rey et la loi de conservation de la matière », premier texte de Meyerson publié dans la *Revue scientifique* en 1884 (republié dans les *Essais*, *op. cit.*). B. Bensaude-Vincent (« Meyerson, chimiste philosophe », *op. cit.*) souligne l'expression de poids envisagé « selon la raison », c'est-à-dire dans le vide et absolument, ainsi que la « tournure » « essentiellement déductive » de l'esprit et la « puissance » du « raisonnement » de Rey (*Essais*, p. 230-232).

17 *Identité et réalité*, *op. cit.*, p. 178.

18 *Ibid.*, p. 182.

à partir du poids serait une nouveauté concomitante à celle des mesures quantitatives. Or jusque là, il n'y a rien de révolutionnaire dans l'historiographie de la chimie. Faut-il en conclure que, paradoxalement, Meyerson souligne la nouveauté lavoisienne d'une manière assez classique et fait de son principe de conservation de la matière une rupture historique ?

Les choses se compliquent cependant et plusieurs renversements s'opèrent. D'abord, Meyerson fait valoir que la conservation s'est révélée dans l'histoire de la chimie un principe *à peu près* valable. Il montre au final que la valeur des analyses pondérales repose sur certaines conventions fondamentales[19]. Ces remarques ne visent pas à nuancer la portée du principe de conservation, ni à affaiblir la force de ce que Lavoisier à clarifié et promu. Il s'agit en fait d'un déplacement profond du problème : en montrant que le principe n'a qu'une validité empirique approximative, Meyerson en vient à la question de son aprioricité[20]. C'est une méthode particulièrement novatrice : l'aprioricité n'est pas envisagée à partir des conditions de possibilité d'une expérience comme chez Kant, ni des limites métaphysiques de l'expérience pour atteindre certains concepts ou catégories comme chez Leibniz, mais à partir des limites empiriques et opératoires des théories scientifiques. Autrement dit, un principe semble *a priori* lorsqu'il se maintient face à des résultats qui en soulignent pourtant les limites, en l'occurrence l'approximation empirique. La formulation claire du type d'aprioricité défendu par Meyerson le présente alors comme étant seulement une tendance, la restriction étant soulignée par le texte[21].

Qu'en est-il alors de l'histoire de la transition lavoisienne ? Meyerson ne propose plus l'histoire d'une rupture et toujours pas celle de l'avènement d'une scientificité plus grande. Au contraire, l'histoire devient celle d'une lente maturation du concept de masse, clé de la conservation de la matière. La chimie montre que l'esprit

---

19 *Ibid.*, p. 191.

20 *Ibid.*, p. 192 et suivantes.

21 *Ibid.*, p. 196.

humain, pour atteindre ses concepts fondés sur ses propres principes *a priori*, a besoin d'une histoire qui est celle de la maturation et des résistances. Cela éclaire une thèse connue : l'indétermination du principe de conservation est un trait essentiel qui en signe l'origine apriorique[22]. L'histoire récente de la chimie montre alors que l'association entre masse et poids perd de son évidence : plusieurs expériences et certaines théories en révèlent la fragilité. L'évidence du principe de conservation de Lavoisier devient, à la fin du chapitre, non seulement le fruit d'une maturation historique, mais une « illusion » dans sa tendance à réaliser complètement le principe et à le déduire *a priori*. Mais cette illusion est le meilleur révélateur de la tendance apriorique à la conservation, en particulier celle de la masse. Tel est le double regard jeté sur et par l'histoire de la chimie.

Une chimie révélatrice : l'identité dans le temps

L'idéal vers quoi tend le principe d'identité, incarné par la causalité comme identité dans le temps, offre une nouvelle perspective. On y voit la chimie replacée au cœur d'un examen plus général du principe d'identité dans sa tendance profonde, c'est-à-dire l'élimination du temps dans la conservation. L'analyse envisage la chimie à travers la catégorie de limite : limite de la conservation dans l'histoire de la chimie, limite de certaines théories de conservation, mais aussi limite du principe d'identité. C'est en tant qu'elle offre le théâtre d'un effort et d'une résistance que l'histoire de la chimie est ici révélatrice.

Le chapitre « L'élimination du temps » d'*Identité et réalité* s'ouvre sur une analyse de la chimie du XVIIIe siècle. Meyerson résume les conceptions qui faisaient du phlogistique un principe donateur de propriétés, en particulier métalliques. Notons que sur le plan historiographique cette présentation est un peu dépassée car elle ne considère pas assez l'existence des principes comme agents en interrelations, notamment à travers les affinités, qui tendent à remplacer l'ancienne catégorie de principe donateur

22 *Ibid.*, p. 200.

largement issue de l'alchimie. Mais l'essentiel n'est pas là, car ce qui pourrait sembler un archaïsme historiographique permet à Meyerson de souligner en un sens la modernité de cette théorie sous l'angle de l'explication par équation. Commençons par dire que Meyerson voit, sur le plan proprement historique, dans la théorie du phlogistique une explication parfaitement traductible dans des équations dont l'usage est postérieur. C'est un trait apparemment anodin mais qui a son importance. Car l'historiographie de la chimie affronte en permanence la contradiction entre l'utilité d'une traduction des théories anciennes dans le vocabulaire et les schémas contemporains, surtout lorsqu'on veut les comprendre comme d'authentiques travaux scientifiques, et la méfiance légitime envers une requalification rétrospective qui fausse la lecture. L'intérêt de la démarche de Meyerson est de fonder la traduction en déplaçant le problème des corps et des opérations vers le régime d'explication. Or sous cet angle l'explication par le phlogistique a la même structure, quoique concrètement le phlogistique ne soit pas un oxygène négatif et que son dégagement ne soit pas une oxydation inversée. C'est ce qu'illustre la présence, à quelques lignes d'intervalle, de deux équations estimées, non identiques dans les corps et les opérations concrètes, mais analogues dans le type d'explication : « Chaux de mercure + phlogistique = mercure métallique » et « HgO = Hg + O »[23].

Y a-t-il alors symétrie explicative ? En fait, Meyerson souligne aussi que, dans l'équation lavoisienne, le grand mérite est la considération systématique des poids. Or cela modifie le sens du signe « = » qui exprime alors une égalité de poids et non seulement la constance des corps. Mais ce gain est paradoxalement nuancé au moment même où Meyerson l'exprime : l'identité est seulement « précisée »[24]. En abordant une troisième équation prenant en compte les dégagements et absorbations de chaleur, la suite de l'analyse tend finalement à justifier la première équation. Laissons de côté ce qui, pour être remar-

[23] *Ibid.*, p. 247.

[24] *Ibid.*, p. 248.

quable à l'époque de Meyerson, est aujourd'hui un lieu commun des historiens de la chimie (le phlogistique offrait une théorie « très acceptable du phénomène tel qu'il avait été observé à l'époque »). Insistons en revanche sur une nouvelle parenté entre l'avant Lavoisier et le contemporain : les phlogisticiens « avaient bien le sentiment qu'il fallait ajouter un "principe" à la chaux de mercure pour produire du mercure métallique et que c'était là une condition générale : le fait qu'en remplaçant le terme phlogistique par celui d'énergie on obtient dans bien des cas des propositions presque exactes n'est pas une pure coïncidence. »[25]

Pour nous en tenir aux équations phlogisticienne et lavoisienne, cette perspective rétrospective n'est pas une illusion de mauvais historien, mais prend sens en raison de l'épistémologie de Meyerson. Elle permet de mettre en regard le gain en précision de l'identification et une certaine constance explicative. C'est pourquoi, si la moindre précision peut être en quelque façon compensée par un meilleur sentiment de la nécessité d'un principe positif (phlogistique ou énergie) soutenant l'explication des corps et de leurs propriétés, le phlogistique peut apparaître tout aussi explicatif.

C'est encore ce qui apparaît lorsque Meyerson envisage un mécanisme universel tout en rejetant ses limites du côté du manque d'avancement de la chimie. Contrairement à ce qu'il pourrait sembler, il ne s'agit pas de vanter le mécanisme mais de souligner ses résistances. Car l'essentiel à ce moment est l'indétermination du principe central du déplacement qui constitue en quelque sorte le reste de l'explication aboutie (tout changement réel est nié, sauf un déplacement). Cette indétermination permet d'identifier les diverses équations en considérant le fait de l'identification et en délaissant comme subalterne ce qui exactement se déplace et comment. Le manque d'avancement de la chimie est donc un atout positif en ce qu'il manifeste la résistance permanente du réel et de l'opératoire, tout en exhibant la constance d'un effort d'identification.

---

25 *Ibid.*, p. 249.

Terminons cette analyse par un rapprochement remarquable effectué dans le chapitre 3 de *l'Explication dans les sciences*, où l'étude du phlogistique suit l'examen de l'analyse humienne de la causalité. Le rapprochement tient à un dépassement de limite similaire dans sa structure et sa puissance révélatrice. Du côté philosophique, Meyerson souligne la force logique de la critique opérée par Hume pour faire valoir *par contraste* la force, sur un plan cette fois-ci psychologique (au sens le plus large), d'un instinct causaliste déductif : la méconnaissance de « l'enseignement essentiel de Hume » « nous donne une idée de la puissance de l'instinct philosophique qui pousse la pensée humaine à affirmer la déductibilité, la rationalité du monde extérieur, et l'attitude des physiciens dans cette question du choc cesse dès lors de nous étonner[26]. » C'est en soulignant la tension entre deux forces puissantes, quoique de nature différente, que Meyerson dissipe l'étonnement devant la prégnance d'un mode de raisonnement scientifique. Mais le plus frappant vient avec l'analyse des fictions posées par l'esprit scientifique qui souligne tous leurs défauts reconnus pour en montrer la nécessité :

> nous ne nous étonnerons point de constater que la science, pour expliquer des phénomènes qui sont pourtant palpables, familiers, se sert fréquemment d'êtres plus ou moins fictifs, créés par elle *ad hoc : obscurum per obscurum* a-t-on dit souvent, et l'on pourrait même dire : le clair par l'obscur [selon la théorie positiviste][27]

Meyerson en vient ensuite au phlogistique, qu'il présente paradoxalement : l'affirmation de la force de la théorie s'accompagne d'une analogie avec les vertus dormitives raillées par Molière[28]. On retrouve un contraste entre le mérite indiscutable de Lavoisier et le mérite « considérable » des partisans du phlogistique. Cette histoire par contraste ne cherche cependant

---

26 *De l'explication dans les sciences*, *op. cit.*, p. 102.

27 *Ibid.*, p. 102.

28 *Ibid.*, p. 106.

pas à attribuer à chacun le mérite qui lui revient dans une espèce de tribunal rétrospectif, mais à en tirer une conclusion sur le plan du travail de l'esprit scientifique, à savoir que toute théorie revendique nécessairement et légitime un droit à se concentrer sur certains faits, à en inférer l'existence de certains êtres derrière les propriétés, en occultant volontairement d'autres faits. Le phlogistique peut alors devenir le modèle de la *science la plus naturelle*, celle qui prolonge le mieux les « tendances les plus profondes du véritable esprit scientifique[29] ». Le renoncement à cette théorie et à ce qu'elle représente – l'attribution des propriétés effectives à un être se déplaçant – fut non seulement long et difficile, mais fait sombrer la science dans un univers où l'explication est plus « malaisée ». Il y a comme une nostalgie dans ce passage, qui redouble en quelque sorte la peine qu'eurent les plus grands chimistes à abandonner le phlogistique à la fin du siècle. Mais il ne s'agit pas de réactiver une science ancienne, plutôt de saisir ce qui en elle incarne au plus près ce que notre esprit cherche invinciblement.

C'est toute l'originalité de l'épistémologie historique de Meyerson qui apparaît : la science la plus naturelle n'est pas celle des premiers temps ni celle qui est à la pointe de la modernité, mais celle qui a pu, dans un contexte particulier, unifier un grand nombre de faits autour d'un être postulé dont les propriétés et les déplacements expliquaient suffisamment ce qui était connu. D'où la place remarquable du phlogistique, théorie scientifique élaborée, réfutée, devenue en quelque façon étrange, mais toujours si *familière*.

Une histoire univoque ? L'unification de la matière

Une question semble souligner davantage les problèmes inhérents à la méthode de Meyerson. Il s'agit de la tendance que la chimie, comme les autres sciences, marquerait à viser l'unité de la matière en réduisant les qualités postulées dans les corps premiers. La difficulté est historiographique mais touche aussi le

[29] *Ibid.*, p. 107.

cœur du prolongement du mécanisme du déplacement par l'identité des constituants. Meyerson estime qu'avant le XVIIIe siècle (et même alors la transformation fut très lente), les chimistes étaient de l'avis de Boyle qui posait l'existence d'une matière universelle. Meyerson veut montrer à partir de l'histoire des sciences que la tendance à l'unification déborde la causalité (identité dans le temps) pour viser l'être lui-même. Or il semble que la chimie aurait dû lui résister bien davantage. A-t-il sous-estimé l'existence d'une chimie aux principes spécifiques dont les opérations ne sont pas expliquées par un corpuscularisme universel ?

Pourtant, là encore, Meyerson se montre nuancé et son analyse offre des renversements. En premier lieu, dans le chapitre sur l'unité de la matière, on assiste ensuite à un curieux paradoxe historique. On pourrait le nommer le retour de l'énigme du mixte[30]. Cette énigme, qui parcourt toute la chimie prélavoisienne, semble disparaître avec Lavoisier, à juste titre diront les historiens cultivant la révolution lavoisienne. Elle consiste dans l'interrogation suivante : qu'arrive-t-il aux éléments chimiques formant un mixte, c'est-à-dire un mélange complet où les éléments ne gardent pas leur existence indépendante ? Meyerson, qui considère que les éléments se maintiennent mais voient leurs propriétés changer, place ce problème au cœur de la chimie[31]. Le régime chimique d'explication ne peut se passer de la pluralité des éléments. Il y a certes une tendance profonde des chimistes à chercher, par-delà la spécificité des éléments, une sorte d'élément ultime, signe pour Meyerson du principe d'identité dans sa version la plus profonde : l'unité de la matière. Mais la chimie est bien un lieu de résistance tout autant que de manifestation de cette tendance : « l'abandon de l'immutabilité des éléments bouleverserait profondément [...] l'édifice entier de la chimie ». D'où la

30 Sur cette énigme et son rôle dans le positionnement de la chimie, voir B. Bensaude-Vincent, *Matière à penser*, *op. cit.* p. 51-64, et « Le mixte, ou l'affirmation d'une identité de la chimie », *Corpus, revue de philosophie*, n° 56, p. 117-142.

31 *Identité et réalité*, *op. cit.*, p. 266 et suivantes.

conclusion paradoxale mais typique : la chimie, en résistant à l'unification de la matière, manifeste encore mieux l'enracinement de cette tendance dans l'esprit[32].

Au final, il semble que la dualité que Meyerson voit dans la chimie prélavoisienne entre une reconnaissance latente de la spécificité des éléments et le maintien d'une matière universelle dont la transmutation serait l'indice soit le résumé de la *condition chimique*. C'est même plus profondément le signe de la condition de la science que la chimie incarne en tant qu'elle est par excellence aux prises avec les qualités. Car les qualités chimiques sont comme un écho des qualités sensibles :

> Sans doute, le phénomène est modification dans le temps, mais il est modification d'une diversité *existante* – à aucun moment nous ne trouvons la réalité autrement que diverse, d'une diversité infinie. Cette diversité est manifestement qualitative, puisque c'est la diversité de notre sensation.[33]

« De l'analyse des produits de la pensée » récapitule ces rôles révélateurs de la chimie prélavoisienne. À partir du phlogistique, Meyerson associe dans la même analyse l'argumentation de l'identité du raisonnement scientifique à travers le temps, la mise en avant d'un style de raisonnement chimique jouant sur l'hétérogénéité qualitative de matières, la naturalité d'un raisonnement fondé sur des « éléments de qualité pure », et l'apprentissage d'un « sacrifice nécessaire » : le passage par une analyse quantitative[34].

Conclusion : épistémologie et histoire

Le cas de la chimie du XVIIIe siècle met en valeur le double rapport que l'épistémologie et l'histoire entretiennent chez Meyerson. D'un côté, l'histoire complique, nuance et enrichit ce qui pourrait sinon sembler un principe abstrait. Sous cet angle, la chimie

---

32 *Ibid.*, p. 268.

33 *Ibid.*,, p. 270.

34 « De l'analyse des produits de la pensée », *op. cit.*, p. 135.

confirme les analyses de l'œuvre qui soulignent l'envers du principe d'identité, à savoir la résistance et les limites qu'oppose le donné[35]. Mais la chimie suggère qu'il ne s'agit pas seulement du donné naturel, mais aussi du matériau brut que constitue l'histoire : cette dernière, à travers la pluralité des théories et des parcours, résiste à son tour à une lecture qui voudrait seulement y retrouver certains principes *a priori*. D'un autre côté, l'épistémologie meyersonienne suscite une lecture attentive, riche et fine d'une science passée communément traitée comme préscientifique. L'épistémologie du principe atemporel offre donc le formidable paradoxe de mieux entrer dans l'histoire de la chimie que l'historiographie ambiante et que l'épistémologie bachelardienne de la révolution permanente.

François PÉPIN
Lycée J-B. Say (Paris), Chercheur associé à l'EA 373
Université Paris Ouest Nanterre La Défense

35 Voir Frédéric Fruteau, *L'épistémologie d'Émile Meyerson. Une anthropologie de la connaissance*, Paris, Vrin, 2009.

EINSTEIN ET MEYERSON : ÉLOGES ET MALENTENDUS

La Déduction relativiste, ouvrage de Meyerson datant de 1925, traitant de la théorie d'Einstein, traverse les années, auréolé de l'appréciation flatteuse de ce dernier : dans un compte-rendu du livre paru en 1928 dans *La Revue philosophique*, Einstein loue la « finesse du logicien », l'« instinct du psychologue », le « vaste savoir », la « simplicité de l'expression » et, *last but not least*, conclut par ces mots : « Le livre de M. Meyerson est, j'en suis convaincu, un des plus remarquables qui aient été écrits sur la théorie de la relativité du point de vue de la théorie de la connaissance[1].»

La publication de ce compte-rendu a une histoire[2] qu'il n'est peut-être pas inutile de retracer rapidement ici, car elle est à la fois drôle et pénible. En 1925, peu de temps après la publication de *La Déduction relativiste* donc, Einstein qui apparemment avait déjà lu le livre fait dire à Meyerson, par l'entremise de Jacob Klatzin, fondateur avec Nahum Goldman de l'*Encyclopedia Judaïca*, qu'il en a apprécié le contenu. Ne tenant plus de joie (« je l'espérais à peine »), Meyerson en profite pour

---

1 A. Einstein, « À propos de *La Déduction relativiste*, de M. Émile Meyerson », traduit de l'allemand par André Metz, *La Revue philosophique*, 150, 1928, p. 161-166. Reproduit dans A. Einstein, *Œuvres choisies*, vol. 3, Paris, Le Seuil/Editions du CNRS, 1993, p. 223-228.

2 Cette citation et les suivantes proviennent de l'échange de lettres entre Einstein et Meyerson de juin 1925 à février 1930, publié dans A. Einstein, *Œuvres choisies*, vol. 4, Le Seuil/Editions du CNRS, 1989, p. 223-227 et É. Meyerson, *Lettres françaises*, éditées par B. Bensaude-Vincent et E. Telkes- Klein, Paris, CNRS éditions, 2009, p. 190-206.

avancer ses affaires. Tout en protestant de son désir de ne pas importuner le grand homme (« je me rends bien compte de l'exagération de mes prétentions, sachant bien que vous avez mieux à faire, et des choses plus importantes »), Meyerson en demande un peu plus :

> -Ne pourriez-vous pas me sacrifier encore un petit quart d'heure pour m'écrire à ce sujet ? Ne vous ai-je pas, ici et là, compris de travers ?... Quelle est votre opinion sur ma conception de la relativité ? Quels sont les points qui vous ont choqué dans le livre... Sous quel jour vous apparaît ma théorie de la connaissance ?

En 1927, Einstein qui a rencontré Meyerson à Paris en 1926, chez lui, le soir « après 6 heures », entouré de sa sœur et de ses nièces, et qui a été visiblement séduit (« Un fameux vieux bonhomme. Ce fut mon plus beau moment à Paris »), s'exécute, acceptant même de transformer ses remarques en un compte-rendu de *La Déduction relativiste*. « J'apprends, lui écrit Meyerson un peu plus tard, que vous êtes en train de rédiger un article sur mes œuvres philosophiques [sic] ». Le vieux bonhomme ne perd pas le nord : « Rien dans ma carrière de philosophe ne m'a rendu plus fier que le jugement si favorable dont vous m'avez gratifié. Et le fait qu'un tel jugement, émanant de vous-même, sera, comme on peut l'espérer, porté à la connaissance du public par des voies autorisées, contribuera de façon décisive [...] à attirer l'attention sur les conceptions que je défends ».

Mais Einstein fait de la résistance passive. Il envoie en juin un article portant sur *La Déduction relativiste* et uniquement sur cette partie de l'« œuvre philosophique » de Meyerson. Celui-ci se confond en remerciements tout en laissant échapper sa déception sous forme de dénégation : « *Die kalle zu schoen*, comme on dit chez nous ». écrit-il. « *Die kalle zu schoen* », version yiddish de « La mariée était trop belle », expression utilisée pour se plaindre, à tort, de ce qu'une chose apporte plus qu'on en attendait. Or tel n'est pas du tout le cas. Aux yeux de Meyerson, la mariée n'est pas assez belle ; mais, comment se plaindre ? Car, comme l'on dit, « il aurait mauvaise grâce de se plaindre » et c'est bien là l'expression qu'il aurait dû utiliser. Faisant contre mau-

vaise figure bon cœur, Meyerson annonce qu'il donne l'article (écrit en allemand) à traduire en français. Sans pour autant renoncer à en obtenir plus, il propose à Einstein d'annoter, lui Meyerson, cette traduction, autrement dit de répondre aux objections formulées par Einstein dans son compte-rendu et d'engager ainsi une discussion publique. « Il me tiendrait à cœur, cher et honoré Professeur, que nous nous *entendions* l'un et l'autre, autant que faire se peut, ne serait-ce même que dans le sens où les Anglais disent *we agree to differ* ». Le 20 juillet, Meyerson envoie à Einstein la traduction accompagnée d'« annotations relatives à votre compte-rendu[3] ». Il en profite pour s'ouvrir à Einstein d'un souci qui le tient, manière d'en redemander encore un peu plus, tel Oliver Twist : *Please, sir, I want some more* :

> Dans le dernier paragraphe de votre compte rendu, vous dites de mon livre qu'il est l'un des plus intéressants, etc. Il s'agit là dans votre bouche d'un compliment extrêmement élogieux. Mais il semble aussi signifier *implicitement* que d'autres œuvres philosophiques sont pour ainsi dire ex æquo avec la mienne dans cette compétition. Je ne m'en étais quasiment pas soucié auparavant [...] : [or] ce que m'avaient rapporté certaines personnes de connaissance qui vous avaient parlé, m'inclinait à penser que vous teniez mon travail pour *le* meilleur (sur le terrain de la théorie de la connaissance).

Un peu lassé par tant d'insistance, Einstein déclinera l'invitation à entamer une discussion, visiblement sans fin. En

---

3 Je remercie vivement Frédéric Fruteau de Laclos de m'avoir signalé l'existence du manuscrit (faisant partie du Fonds Meyerson des *Central Zionist Archives* de Jérusalem) où les « corrections » apportées par Meyerson au texte d'Einstein, que je croyais impossibles à retrouver, –apparaissent explicitement. On trouvera dans F. Fruteau de Laclos, *L'épistémologie d'Emile Meyerson. Une anthropologie de la connaissance*, Paris, Vrin, 2009, p. 116-117, une version d'une partie du texte d'Einstein tel qu'il est paru finalement, où les modifications et les coupes ou ajouts apportés par Meyerson à la première version envoyée par Einstein, telles qu'on les lit sur le manuscrit du Fonds Meyerson, sont signalées (entre crochets et au moyen d'italiques).

termes polis, il laisse entendre que c'est à prendre ou à laisser. L'article paraîtra, traduit par Metz, incluant toutes les corrections suggérées par Meyerson[4].

De fait, les corrections apportées par Meyerson, pour importantes qu'elles aient été à ses yeux, ne modifient pas fondamentalement le contenu des objections faites par Einstein aux thèses développées par Meyerson dans *La Déduction relativiste*.

1. Sur le mot « relativisme »

Einstein écrit : « Monsieur Meyerson désigne par le nom de 'relativisme' le système de déduction de la théorie de la relativité. Il faut ici bien avoir soin de ne pas prendre ce système pour un mode de penser nouveau [...] comme pourraient le suggérer certains passages du livre[5] ». L'objection d'Einstein ne porte donc pas sur la confusion possible avec la doctrine philosophique qui porte le nom de relativisme, comme on pourrait s'y attendre, mais plus subtilement sur le fait qu'en utilisant ce mot, Meyerson laisse supposer que la théorie de la relativité constitue un nouveau mode de pensée, une rupture par rapport à l'ancienne physique pré-einsteinienne. Or la théorie de la relativité n'a pas cette ambition ; il s'agit simplement, dit son auteur, d'une *adaptation*. Adaptation des lois fondamentales de l'ancienne physique au principe de relativité sous sa forme mathématique : les équations de la physique doivent être covariantes par rapport à toutes

---

4 F. Fruteau de Laclos (*op. cit.*, p. 112) suggère que la rencontre avec Meyerson à Paris marque chez Einstein un changement de position à l'égard du Cercle de Vienne. Il cite à l'appui de cette affirmation le récit de la lecture que fit Schlick aux membres du Cercle d'une lettre que lui avait envoyée Einstein, dans laquelle celui-ci se déclarait opposé au positivisme et reconnaissait être « un métaphysicien ».

5 Par exemple, « Ce qu'ils [les constructeurs de la théorie de la relativité] ont cherché à établir, ce n'est rien moins qu'un véritable système de déduction globale, dans le sens où la physique cartésienne ou la philosophie de la nature hégélienne constituaient un tel système » (*La Déduction relativiste*, p. 124).

les transformations ponctuelles du continuum d'espace-temps à quatre dimensions. « Ce n'est donc pas la théorie physique tout entière qui est neuve, c'est uniquement son adaptation au principe de relativité », écrit Einstein.

Curieusement, après avoir ainsi critiqué Meyerson pour avoir laissé entendre que la théorie de la relativité ne serait pas en conformité avec la physique antérieure, Einstein semble annuler cette critique en ajoutant la phrase suivante : « Il me semble qu'à tout prendre, l'auteur [Meyerson] partage entièrement cette manière de voir [celle d'Einstein]... ». Le lecteur vacille et se demande s'il a bien lu. Sans plus d'explication, Einstein ajoute entre parenthèses les références à plusieurs pages de *La Déduction relativiste*. Mais quand on se reporte aux pages indiquées, on constate (à une exception près sur laquelle je reviendrai) que si le mot « conformité » y figure bien, la conformité dont il est question est celle que manifesterait la théorie de la relativité, non pas avec la physique antérieure, mais bien avec l'épistémologie anti-positiviste de Meyerson lui-même.

Un tel relâchement de la part d'Einstein dans l'enchaînement des idées, frisant l'incohérence, ne s'explique à mon avis que par l'historique que je viens de retracer de ce compte-rendu. La dernière phrase a été ajoutée par Einstein pour tenir compte des remarques de Meyerson, « pour en finir » en quelque sorte (l'affaire durait depuis près de deux ans), sans souci excessif de cohérence entre le début et la fin du paragraphe. Quant aux références inadéquates à certaines pages de *La Déduction relativiste*, leur présence s'explique de la même façon : Einstein a simplement recopié les indications de page fournies par Meyerson cherchant à le convaincre de leur accord sur le fond ; *they agree to differ*.

Mais, sur le fond justement, Einstein avait-il raison de soupçonner Meyerson de voir dans la théorie de la relativité la marque d'un changement par rapport aux tendances générales déjà manifestées par la physique ? La théorie de la relativité doit-

elle être décrite comme une « adaptation » des lois existantes au principe de relativité ? Ce qu'elle est indubitablement ; mais se réduit-elle à cela ? Rien n'est moins sûr.

Il est intéressant, à cet égard, de noter que le compte-rendu d'Einstein a été rédigé entre 1925 et 1927, à une époque où la discussion sur le type d'objet dont traite la physique quantique battait son plein. On sait qu'Einstein, profondément troublé par la découverte (à laquelle il avait contribué avec l'invention des quanta de lumière en 1905) de ce qu'on avait appelé la dualité onde-corpuscule, opposait une résistance tenace à l'idée que les quanta puissent être autre chose que « des éléments réels », analogues aux particules de la mécanique classique parce que porteurs d'énergie et de quantité de mouvement – et donc doués de propriétés directionnelles, tout comme les corpuscules matériels. Einstein poursuivait cette idée depuis 1917 (date de son article sur l'émission dirigée[6]) et venait de la consolider, en 1924, en démontrant, sur la base des travaux que lui avait envoyés un physicien indien, Satyendra Nath Bose, la pertinence théorique de l'analogie entre quanta de lumière et particules de matière.

En un mot comme en cent, Einstein était, dans ces années-là, plus persuadé qu'il ne l'avait été jusqu'à présent et qu'il ne le serait plus tard, que les quanta, ces nouveaux objets, doivent être traités comme les particules de la mécanique classique, en termes d'énergie et de quantité de mouvement (ou impulsion) formant dans l'espace de Minkowski un quadri-vecteur, le « quadri-vecteur impulsion-énergie ». Dans ces conditions, les déclarations de Meyerson affirmant que « le réel de la théorie relativiste est, très certainement, un absolu ontologique, un véritable être en soi, plus absolu et plus ontologique encore que les choses du sens commun et de la physique pré-einsteinienne[7] » ne pouvaient être du goût d'Einstein, réticent à l'idée qu'une

---

6 A. Einstein, « Théorie quantique du rayonnement », *Physikalische Zeitschrift*, vol. XVIII, 1917 : trad. fr. in A. Einstein, *Œuvres choisies*, vol.1, Paris, Le Seuil/Editions du CNRS, 1989, p. 134-147.

7 É. Meyerson, *La Déduction relativiste*, *op. cit.*, p. 79.

« théorie physique entièrement neuve » soit en gestation. Il est remarquable, en revanche, que Meyerson, qui ne parle pas de l'article d'Einstein de 1905 sur les quanta de lumière – article dont on sait pourtant aujourd'hui qu'il ne peut être dissocié de la théorie de la relativité (restreinte) car il établit un lien entre cette théorie et l'émergence d'une nouvelle ontologie –, ait su repérer dans la seule théorie de la relativité l'amorce d'un changement d'ontologie. Nul doute que son aversion pour toute forme de positivisme l'a aidé à voir ce que d'autres ne voyaient pas[8].

S'agissant de positivisme justement, il est probable que l'insistance d'Einstein sur le processus d'adaptation des lois au principe de relativité, auquel se réduirait selon lui la théorie de la relativité, n'a pas dû plaire à Meyerson qui ne pouvait qu'y voir la marque d'un positivisme rémanent chez le grand savant (*Nobody is perfect*), qu'il imaginait tout aussi convaincu que lui de ce que les lois ne disent pas le tout de la physique et que le but de la physique n'est pas d'établir des lois mais de fournir des explications.

On le voit, le dialogue tant espéré par Meyerson ne pouvait être qu'un dialogue de sourds. Impression confirmée par la lecture de l'une des références, la troisième, signalées par Meyerson à Einstein en vue de le convaincre que le reproche de voir la théorie de la relativité comme un nouveau mode de pensée est infondé. Cette référence (le chapitre XVIII de *La Déduction relativiste*) porte en effet sur une comparaison entre le « relativisme » et le « mécanisme », défini comme « l'explication du réel par la masse

8 Einstein peut difficilement être inclus dans ces « autres » : sa vie, entre 1907 et 1935, n'a cessé d'être placée sous le signe du doute quant à la « réalité des quanta » (c'est-à-dire leur caractère particulaire) ; elle n'a été qu'une succession ininterrompue de revirements intérieurs dont on n'a nécessairement qu'une faible idée. Si l'on envisage Einstein, l'homme, autrement que comme un ovni miraculeux et inhumain, on s'étonne qu'il ne soit pas devenu fou ; la résistance à la folie est probablement son symptôme.

et le mouvement[9] ». Meyerson, au terme de son analyse, arrive à la conclusion que « plus nous l'examinons de près, et plus la prétendue opposition entre le relativisme et le mécanisme tend à s'atténuer et presque disparaître ». Il attire l'attention d'Einstein sur ce passage, preuve selon lui de ce qu'il ne voit pas dans le « relativisme » une nouvelle physique. Or, s'il est une chose dont Einstein avait conscience, depuis longtemps, avant même de devenir Einstein, c'est bien que la physique ne peut plus, depuis longtemps, être identifiée au mécanisme. Pour s'en convaincre, il suffit de relire, par exemple, son *Autobiographie* :

> La théorie de Faraday et Maxwell a montré qu'il existe des phénomènes [...] qui, de par leur nature, ne sont pas liés à la matière pondérable [...] c'est ainsi qu'on abandonna insensiblement l'idée que la mécanique est au fondement de la physique ; depuis lors coexistent deux types d'éléments conceptuels : [les points matériels et les champs ; à noter que le champ n'a pas chez Meyerson le statut de concept] [...] état intermédiaire [...] insatisfaisant [...] qui est loin d'être dépassé[10].

À noter que ceci a été écrit en 1949.

Il y a fort à parier que la confrontation de sa théorie au mécanisme, telle qu'elle est organisée par Meyerson, a dû paraître incongrue à Einstein. Tant il était persuadé que l'un des mérites principaux de sa théorie était d'avoir rompu définitivement avec le mécanisme en tant qu'explication (par la masse et le mouvement) des phénomènes électromagnétiques et de n'en avoir retenu que le principe structurant, le principe de relativité, pour élargir son domaine d'application aux lois de l'électromagnétisme. Il devait lui sembler que, contrairement à ce que dit

---

9 É. Meyerson, *La Déduction relativiste*, *op. cit.*, p. 229.

10 A. Einstein, *Autobiographisches- Autobiographical Notes*, paru dans *Albert Einstein : Philosopher-Scientist*, édité par A. Schilpp, Evanston, North Western University Press, 1949. trad. fr. in *Œuvres choisies d'Albert Einstein*, Paris, Le Seuil/CNRS, vol. 5, 1991, p. 28.

Meyerson, plus on examine de près sa théorie, plus s'approfondit le fossé qui sépare le mode d'explication relativiste de l'explication mécaniste.

2. La géométrisation de la physique

« Il y a une confusion à éviter dans l'interprétation de certaines affirmations de M. Meyerson et notamment celle-ci "La relativité ramène la physique à la géométrie" » écrit Einstein. Il est sûr que les affirmations allant dans ce sens ne manquent pas dans *La Déduction relativiste* :

> L'explication relativiste est avant tout une explication géométrique » ; « la confusion [au sens de coalescence] entre la physique et la géométrie » ; « Dans le relativisme considéré en son aboutissement, *tout* est géométrique et n'est que cela, alors que dans les théories mécanistes, la géométrie se trouve simplement appliquée à des concepts (atome chimique, particule matérielle) qui sont d'une essence autre que géométrique » ; « Donc, en tant que cette géométrie, selon les témoignages que nous avons cités, remplacera la physique[11]… »

Einstein est sur ce point catégorique : le mot « géométrique » dans toutes ces occurrences (« employé dans ce type d'idées ») est « entièrement vide de sens ». Ainsi écrit-il à Meyerson le 31 août 1927 : « Sur le deuxième point, le premier étant la caractérisation incorrecte qu'a faite Einstein de sa propre position par rapport à l'ensemble de la physique, celui de la "géométrisation", je n'ai pas changé d'avis. Je pense toujours que le mot "géométrique" ne veut absolument rien dire ici ». Visiblement, la chose lui tient à cœur. La raison invoquée par Einstein dans son compte-rendu est que la théorie de la relativité n'a rien changé : la géométrie n'a jamais été opposée à la physique, n'a jamais été cette science *a*

[11] É. Meyerson, *La Déduction relativiste*, *op. cit.*, respectivement p. 90, 120, 125.

priori que certains prétendent qu'elle est ; car dit Einstein « la géométrie est la science des possibilités de déplacement des corps solides ».

C'est là une idée empruntée à Helmholtz qu'Einstein a reprise dans « La géométrie et l'expérience » (1921)[12], un texte qui est devenu l'un des grands classiques de l'histoire des sciences. Meyerson ne cite pas ce texte ; rien ne prouve d'ailleurs qu'il ait pu seulement se le procurer car il s'agit d'une conférence prononcée lors de la séance publique de l'Académie de Berlin, publiée uniquement dans les *Sitzungsberichte* de cette Académie. Ceux qui aujourd'hui ont lu « La géométrie et l'expérience » reconnaîtront sans peine dans cette caractérisation de la géométrie comme science des déplacements des corps solides un élément clef de la construction théorique qui permet à Einstein de définir ce qu'il appelle « la géométrie pratique ». Celle-ci se distingue de « la géométrie axiomatique » – celle de Hilbert et de son école, construction logico-formelle où les termes « droite », « point », etc. sont définis, sans aucune référence à un contenu intuitif (on pourrait aussi bien les appeler « table », « chaise », etc.), de façon implicite, par l'ensemble cohérent des axiomes dans l'énoncé desquels ils entrent. La géométrie pratique, qu'« invente » Einstein est obtenue à partir de cette géométrie formelle, en faisant correspondre aux schèmes conceptuels vides de celle-ci des objets de la réalité sensible. Pour cela, il n'est besoin, dit Einstein, que d'ajouter à la géométrie formelle, euclidienne par exemple, la proposition (que je désigne par commodité par la lettre P), selon laquelle « les corps solides se comportent, quant à leurs positions possibles, comme les corps à trois dimensions de la géométrie euclidienne [prototype de géométrie formelle, dont les objets sont définis par des axiomes] » ; les propositions de la géométrie axiomatique euclidienne sont ainsi transformées en propositions sur le comportement des corps solides. Il faut être aveugle pour ne pas voir qu'ainsi définie, la géométrie pratique euclidienne est

[12] A. Einstein, « *Geometrie und Erfahrung* », *Sitzungsberichte der Preussische Akademie der Wissenschaften*, 1921 ; trad. fr. in A. Einstein, *Œuvres choisies*, vol. 5, *op. cit.*, p. 70-81.

une science de la nature. Et Einstein de conclure : « nous pouvons tout simplement la considérer comme la branche la plus ancienne de la physique », allusion probable à Archimède.

À cette conception de la géométrie comme science de la nature (et non pas comme science *a priori*, sur le mode kantien), Einstein attache une importance toute particulière car sans elle, dit-il, il lui aurait été impossible de bâtir la théorie de la relativité générale. En effet, c'est en constatant que dans le cadre de la théorie physique de la relativité restreinte (imposant la contraction des longueurs), les corps solides ne satisfont pas aux règles de la géométrie euclidienne (énoncés communs aux deux géométries, formelle et pratique), qu'il décida de changer de géométrie pratique – c'est-à-dire de changer de géométrie axiomatique formelle – et de la remplacer par une géométrie axiomatique non euclidienne –, pour ensuite lui faire subir le processus de transformation de géométrie formelle en géométrie pratique, c'est-à-dire lui adjoindre la proposition P (adaptée au cas non-euclidien en remplaçant euclidien par non-euclidien, et les corps rigides par les horloges et règles intervenant dans la théorie de la relativité). Il obtient ainsi un ensemble d'énoncés sur le comportement des corps réels, autrement dit, une théorie physique, la théorie de la relativité générale.

Si maintenant on se demande ce que la théorie de la relativité a changé dans les rapports entre physique et géométrie, on doit conclure qu'elle a révélé la nécessité d'une distinction entre géométrie axiomatique (théorie mathématique) et géométrie pratique (science de la nature). En effet, tant que les énoncés de la géométrie euclidienne (géométrie axiomatique à l'origine) convenaient à la description du comportement des corps rigides réels, la distinction restait invisible et la proposition P implicite ; la géométrie pouvait passer pour une construction théorique indépendante, « distincte de toutes les disciplines jusqu'alors classées sous la rubrique "physique" ». Avec la relativité générale, nous sommes entrés dans une époque où le type de géométrie pratique permettant de décrire le comportement des corps n'est pas donné *a priori* ; il est imposé par la nature, et donc objet de détermination empirique. Riemann ne disait rien d'autre.

Ces explications étaient nécessaires pour faire comprendre l'irritation (poliment lissée) que manifeste Einstein à l'encontre de Meyerson. La théorie de la relativité n'a rien changé à la nature des rapports entre physique et géométrie[13]. En revanche elle a infléchi le cours de l'histoire de la géométrie elle-même et dédoublé la signification du mot « géométrie ». Ce n'est pas la physique qui s'est géométrisée mais la géométrie qui s'est scindée en deux : géométrie mathématique et géométrie physique (en ce sens, on pourrait presque parler de physicalisation de la géométrie, mais ce serait ambigu car la géométrie est aussi restée une science formelle).

La position d'Einstein ne se comprend pas si on ne la replace pas dans le contexte de l'histoire de la géométrie à la fin du XIXe siècle et au début du XXe – dont Meyerson ne semble pas avoir eu une connaissance bien approfondie[14]. Le débat – savoir si les énoncés de la géométrie sont des vérités nécessaires en dehors de toute référence intuitive ou si au contraire la géométrie formalise les relations entre corps naturels – ne date pas de la fin du XIXe siècle. Au cœur du débat, se trouve posée, depuis

---

13 Selon Einstein, parler de géométrisation n'a pas de sens : la physique a toujours fait usage de concepts empruntés à la géométrie. Par exemple, la théorie de Maxwell utilise le concept de vecteur, et en établit même certaines propriétés, sans qu'il vienne à l'idée de personne de parler de géométrisation à son propos.

14 S'agissant des géométries non euclidiennes, par exemple, Meyerson s'autorise d'une déclaration de Poincaré pour considérer leur effet sur la théorie physique comme nul et non advenu (*Identité et réalité*, [1908], 5e édition, Paris, Vrin, 1951, p. 33). Poincaré a effectivement écrit que si l'on constatait un jour des différences entre données empiriques et énoncés de la géométrie euclidienne, on les attribuerait plus sûrement à la nature de la lumière qu'à celle de l'espace (et donc à la géométrie euclidienne). Dans *La Déduction relativiste*, Meyerson, note simplement que cette prévision ne s'est pas révélée exacte. Outre que la déclaration de Poincaré doit être replacée dans son contexte (la défense d'un certain conventionnalisme), il faut souligner que Poincaré, successeur de Riemann dans le domaine algébrique, avait sur l'évolution de la géométrie des idées beaucoup plus complexes que ce que semble imaginer Meyerson.

Descartes, la question des rapports entre ces deux branches des mathématiques que sont l'algèbre et la géométrie. Que la géométrie ait été pendant longtemps à la recherche de sa propre définition, c'est ce dont témoigne l'abondance des adjectifs destinés à qualifier telle ou telle partie ou conception de « la » géométrie, envisagée comme une discipline unique : analytique, projective, descriptive, pure, euclidienne, non euclidienne – adjectifs auxquels il convient d'ajouter, depuis l'avènement de la théorie de la relativité générale, les qualificatifs pratique et axiomatique. Einstein n'est pas le premier à avoir envisagé l'existence de deux géométries. Herman Günther Grassmann, par exemple, soutenait déjà dans son *Ausdehnungslehre* de 1844 que la géométrie ne doit pas être considérée comme une branche des mathématiques au même titre que l'arithmétique ou la théorie combinatoire, car, disait-il, la géométrie se rapporte à quelque chose qui est donné par la nature (l'espace)[15]. En conséquence, il faut qu'existe à côté de ce que nous appelons la géométrie une branche des mathématiques ayant pour objet de développer de façon autonome et abstraite les lois que la géométrie attribue à l'espace ; la géométrie doit être doublée en quelque sorte, justifiée du point de vue mathématique en tout cas, par une théorie mathématique dont soit bannie toute forme de référence à l'intuition spatiale, en particulier dans l'énoncé de ses axiomes qui doivent être pensés à l'instar de ceux sur lesquels est construite l'arithmétique. À cette science Grassmann donne le nom d'*Ausdehnungslehre*, science de l'extension, relevant des mathématiques pures, dont l'application à l'espace (celui que fournit la nature) donne la géométrie, science naturelle de l'espace.

En citant Grassmann, je n'entends nullement rabattre Einstein sur Grassmann (sur bien des points la science de l'espace de Grassmann diffère de la géométrie pratique d'Einstein, ne serait-ce que par la référence aux corps solides que fait Einstein et qu'on ne retrouve pas chez Grassmann), mais seulement signaler

---

[15] H. Grassmann, « Die *Ausdehnungslehre* von 1844 und die geometrische Analyse », *Gesammelte mathematische und physikalische Werke*. Ersten Band, Leipzig, Teubner, 1894.

que l'idée d'une disjonction de la géométrie en deux disciplines, l'une mathématique et l'autre physique, était une idée assez communément partagée. Une chose est sûre : pour Einstein, il y a belle lurette qu'il n'est plus possible de parler, comme le fait Meyerson, de « la géométrie », en toute naïveté, comme si le mot avait la même signification pour tout le monde.

Mais une telle naïveté, venant d'un non-mathématicien, justifie-t-elle qu'Einstein qui, par ailleurs se montre si accommodant à l'égard du « vieux bonhomme » qu'il a rencontré à Paris – au point de reprendre à son compte des assertions de Meyerson avec lesquelles il n'est pas tout à fait d'accord – use tout à coup d'une formule très cassante : « le terme "géométrique" employé dans cet ordre d'idées est entièrement vide de sens » ?

La réponse, me semble-t-il, se trouve dans le texte même du compte-rendu que fait Einstein du livre de Meyerson. En effet, ces remarques désobligeantes sont adressées non pas au lecteur du compte-rendu, ni même à Meyerson, mais à Arthur Eddington et surtout à Hermann Weyl, dont les idées sur la géométrie, idées sophistiquées et instruites, dénuées de toute naïveté, sont la cible visée par Einstein. Einstein écrit en effet :

> D'autre part, l'essentiel des théories de Weyl et d'Eddington pour la représentation du champ électromagnétique n'est pas dans l'annexion de ce champ à la géométrie, mais dans le fait qu'elles montrent un chemin possible pour arriver à représenter sous un aspect unique la gravitation et l'électromagnétisme, alors que les deux champs correspondants entraient jusqu'alors dans la théorie sous des formes logiquement indépendantes l'une de l'autre[16].

Il s'agit d'une allusion aux tentatives d'Eddington et surtout de Weyl, en vue de prolonger la théorie de la relativité générale, qui est une théorie de la gravitation, et uniquement de la gravitation, en y incluant le traitement du champ électromagnétique –

[16] A. Einstein, « À propos de *La Déduction relativiste*… », *op. cit.*, p. 226.

jusqu'alors objet de l'électromagnétisme de Maxwell, réécrit sous une forme compatible avec le principe de relativité restreinte par Einstein lui-même dans son article de 1905.

Or Weyl n'adopte pas sur la géométrie le même point de vue qu'Einstein. Pour lui, prendre acte de la scission de cette discipline en deux sous-disciplines, est un aveu d'échec. Au contraire, s'appuyant sur un nouveau concept mathématique du calcul infinitésimal, celui de connexion affine, élaboré après l'achèvement de la théorie de la relativité (par Levi-Civita, Elie Cartan et Weyl), il entend développer plus avant la géométrie, de telle sorte qu'elle devienne par elle-même (et non pas par transformation d'énoncés mathématiques formels en énoncés pratiques) une science de l'espace.

> Nous croyons, écrit-il, que cette théorie [celle qu'il présente en 1918, pure géométrie infinitésimale] est une géométrie véritable, une doctrine de l'espace lui-même, et non pas seulement, telle la géométrie d'Euclide et presque tout ce qu'on a coutume d'appeler géométrie, une théorie des formes possibles dans l'espace [...] J'entends développer ici une pure géométrie infinitésimale qui, d'après ma propre conviction, englobe l'univers physique comme un cas particulier[17].

Et en effet, Weyl réussira sur la base de cette géométrie infinitésimale, à incorporer l'électromagnétisme à la structure même de l'espace-temps, alors que chez Einstein, l'électromagnétisme apparaît en tant que source de champ, extérieur à l'espace-temps lui-même.

Pour le dire rapidement, Weyl pense que l'espace-temps de la relativité générale « renferme un principe réel d'engendrement des phénomènes physiques[18] » alors qu'Einstein y voit une structure formelle régissant le comportement des corps physiques moyennant

---

17 H. Weyl, « Reine Infinitesimalgeometrie », *Mathematische Zeitschrift*, 1918.

18 L. Boi, « Réflexions épistémologiques et historiques sur la géométrisation de la physique et la nature de l'espace-temps », Séminaire *Pensée des Sciences* de l'ENS rue d'Ulm, mai 1998. Version remaniée et élargie disponible sur la toile : www.philo.umontreal.ca/textes/Boi.pdf.

l'ajustement impliqué par la proposition P adaptée aux règles et horloges[19]. Plus fondamentalement peut-être, le problème est de savoir si l'espace (à trois dimensions) et le temps, tels que la physique classique (newtonienne) les a séparés, sont encore repérables individuellement au sein du continuum quadridimensionnel d'espace-temps. S'il est vrai que Meyerson a raison, comme l'indique Einstein dans son compte-rendu, de bannir l'expression vulgarisatrice de « spatialisation du temps », il n'est pas sûr cependant que l'on puisse régler le problème, comme le fait Meyerson, en affirmant que « la géométrie recèle un élément qui n'est point d'essence purement rationnelle, un élément de qualité » (p. 40).

De fait, le problème du statut de l'espace à trois dimensions au sein du continuum d'espace-temps reste ouvert, aujourd'hui, alors que l'on tente d'unifier la gravitation et la théorie quantique (en vue de produire une théorie de la gravitation quantique). Comme l'indique Roger Penrose, orfèvre en la matière, les théories actuelles (« variables d'Ashtekar » ou « réseaux de spin »), dépendent pour leur formulation même d'une description dans un espace à trois dimensions, et non, comme il conviendrait, d'une description plus globale dans l'espace-temps : « Vouloir étendre [les résultats acquis dans le cadre de ces théories] à l'espace à 4 dimensions, c'est ouvrir une véritable boîte de Pandore de problèmes ». La difficulté rencontrée est liée au problème, plus général du traitement, de l'évolution dans le temps qui, selon la théorie d'Einstein, doit être exprimée dans le formalisme à quatre

[19] Einstein voit bien ce que cette solution a de peu satisfaisant : les règles et les horloges sont des éléments différant de toutes les autres choses (champs et particules) dont traite la physique. Ce sont des éléments théoriques autonomes alors qu'ils devraient apparaître comme des solutions des équations fondamentales. Einstein pense cependant que, dans l'état encore imparfait de la théorie (elle n'inclut pas le champ électromagnétique, précisément), on ne peut guère faire mieux, si l'on exclut *a priori* l'idée de ne rien dire.

dimensions, formalisme dans lequel il n'est pas possible de la distinguer d'un simple changement de l'une des coordonnées. Et Penrose de conclure, de façon instruite mais guère plus satisfaisante que l'appel de Meyerson à un « élément de qualité » de l'espace, que tout cela est « *profoundly problematic*[20] ».

Françoise BALIBAR
Professeur émérite
Université Paris VII Denis-Diderot

[20] R. Penrose, *The Road to Reality. A Complete Guide to the Laws of the Universe*, Londres, Random House, 2004, p. 954 dans l'édition paperback, New York, Vintage Books, 2007.

AUX RIVES DE L'ÎLE DE LA RAISON
MEYERSON ET LA PHYSIQUE QUANTIQUE

Il semble que l'irrationnel
puisse se dissoudre
dans des formes rationnelles appropriées.

G. Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique*

Comme d'autres philosophes des sciences de sa génération, qui ont élaboré leur pensée sur la base de la science classique, Meyerson se sent défié par les révolutions scientifiques du premier quart du XXe siècle, et il cherche à en rendre raison sans bouleverser ses thèses antérieures. Venant après *La déduction relativiste*, sa réaction face à la naissance de la théorie quantique est contenue pour l'essentiel dans certains passages de *Du cheminement de la pensée*[1], et dans son opuscule de 1933 *Réel et déterminisme dans la physique quantique*[2]. Elle suit les réflexions, confidentielles ou inédites, de Hugo Bergmann[3] et Alexandre Kojève[4] ; et elle précède celles de Gaston Bachelard[5], de Grete

1 É. Meyerson, *Du cheminement de la pensée*, Paris, Alcan, 1931. Voir également F. Fruteau de Laclos, *L'épistémologie d'Emile Meyerson. Une anthropologie de la connaissance*, Paris, Vrin, 2009.

2 É. Meyerson, *Réel et déterminisme dans la physique quantique*, Paris, Hermann, 1933.

3 H. Bergmann, « The controversy concerning the law of causality in contemporary physics », in R.S. Cohen & M.W. Wartofsky (eds.), *Logical and Epistemological Studies in Modern Physics*, Dordrecht, Reidel, 1974.

4 A. Kojève, *L'idée du déterminisme,* Paris, Le livre de poche, 1990.

5 G. Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique,* Paris, Alcan, 1934.

Hermann[6], et d'Ernst Cassirer[7]. Comparé à ces tentatives contemporaines d'interpréter philosophiquement la physique quantique, l'essai de Meyerson apparaît cependant le plus embarrassé. On y lit à la fois le désir d'absorber la théorie quantique dans le cadre préalable d'*Identité et réalité*[8], et la reconnaissance à demi-mot de son caractère quasi-inassimilable sauf dépassement futur de la physique par elle-même.

En vérité, Meyerson se trouve placé sur la défensive philosophique à peu près sur tous les terrains à la fois.

• Sur le terrain épistémologique, Meyerson est confronté à l'inclination phénoméniste, voire crypto-positiviste, de plusieurs physiciens créateurs de la physique quantique, et à la montée en puissance du positivisme logique du cercle de Vienne[9]. Il se juge donc obligé de revenir à la charge contre Auguste Comte et le positivisme qui affirme (à tort selon lui) que la science a pour seul but l'action. Il lui oppose sa conviction de principe qu'à travers la dynamique de la raison, la science cherche à dévoiler la *nature* des choses, et qu'en tout état de cause la concession des physiciens au positivisme n'est qu'un renoncement résigné et momentané à leur pulsion réaliste[10].

• Sur le terrain ontologique, Meyerson se sent gêné par le grand chantier de refonte, voire de mise en suspens radicale, qui travaille la physique quantique. Il s'attaque vigoureusement aux thèses de physiciens comme Langevin et Planck, qui proposent d'abandonner la notion d'individualité des objets microscopiques. Car sans individualité, dénonce-t-il, il n'y a pas d'identification possible. Et sans identification rien ne permet de mettre en route le travail central de la raison, dont le but prochain est justement

---

6 G. Hermann, *Les fondements philosophiques de la mécanique quantique*, Paris, Vrin, 1996.

7 E. Cassirer, *Determinism and indeterminism in modern physics*, New Haven, Yale University Press, 1956.

8 É. Meyerson, *Identité et réalité*, Paris, Alcan, 1908.

9 M. Schlick, *Philosophical Papers II (1925-1936)*, Dordrecht, Reidel, 1979.

10 E. Meyerson, *Du cheminement de la pensée*, *op. cit.*, §51et 52.

d'établir l'identité de domaines d'objets par-delà leur variété et leurs changements, et dont l'horizon (certes inaccessible mais mobilisateur) est l'unité immuable de la sphère parménidienne.

• Sur le terrain nomologique, Meyerson tente de réaffirmer la prééminence de la causalité concrète, face à la pure légalité valorisée par le positivisme. La causalité, rappelle-t-il, requiert un *support* permanent qui rende compte de la « préformation » d'une suite initialement bornée de conséquents dans leur antécédent, alors que la légalité se contente d'établir des suites ouvertes de rapports entre phénomènes. Meyerson croit alors prendre l'avantage sur son adversaire positiviste en le confrontant à l'échec du déterminisme, et donc de la version archétypale de la légalité, en physique microscopique. Mais le principe de raison leibnizien, qui exige l'assignation d'une cause à chaque événement, et qui prend la forme de l'*identification* de l'effet à sa cause, est au moins autant mis à l'épreuve que le déterminisme. Tout ce que peut faire Meyerson, dans ces conditions, est de souligner que sa propre école de pensée est plus disposée à battre en retraite face à la pression des nouvelles théories physiques que l'école positiviste. Les positivistes, accuse-t-il, font feu de tous bois (y compris en acceptant l'éclatement de l'ontologie) pour sauver quelque chose du déterminisme. Au contraire, la doctrine meyersonienne admet d'emblée que le programme rationnel d'établissement d'identités a des limites en fait et en droit. Le réel, est-il déjà signalé en 1908, dans *Identité et réalité*, ne se prête que jusqu'à un certain point à l'identification ; et il ne peut pas en être autrement si l'on veut faire place à la possibilité que du nouveau survienne dans le monde. Dans ces conditions, déclare Meyerson, la nouvelle physique quantique peut être tenue pour un simple (mais considérable) approfondissement du domaine de l'« *irrationnel* » dans les sciences de la nature.

Réalisme scientifique, conservatisme ontologique, et concession d'irrationalité. Tels sont donc les trois fronts de ce qui nous apparaît aujourd'hui comme le combat d'arrière-garde de Meyerson. Chacun d'entre eux vaut d'être réexaminé, mais c'est sans doute,

nous le verrons, la question de l'irrationalité qui recèle le plus de leçons. En la soulevant, Meyerson a jeté involontairement un éclairage intéressant sur l'origine de l'indétermination quantique.

Pour commencer, Meyerson ne pouvait pas ignorer que le levier de pensée qui a permis en 1925 la première formulation achevée de la mécanique quantique, à savoir la *mécanique matricielle* de Heisenberg, Born et Jordan, a été la « réduction aux observables », autrement dit l'abandon des images spatio-temporelles du mouvement des électrons dans l'atome et leur remplacement par leurs seules fréquences mesurables d'émission-absorption électromagnétique. Pas davantage la part d'inspiration positiviste de Heisenberg[11] et de Pauli, ne lui avait-elle sans doute échappé ; ni l'insistance de Bohr à n'interpréter la théorie quantique que comme un « symbolisme » dont la fonction est de prédire des événements expérimentaux constatables à l'échelle du laboratoire[12]. De là vient le besoin qu'éprouve Meyerson de défendre son réalisme scientifique aux allures souvent « chosistes » contre une vague opposée qui déferlait à l'époque. Mais cette défense s'avère-t-elle efficace ?

La réponse à cette question doit être nuancée. Il faut d'abord reconnaître à Meyerson la valeur incontestable de son grand argument de principe en faveur d'un réalisme méthodologique ; Kant l'avance déjà contre Hume dans ses *Prolégomènes*, et son actualité se confirme à travers l'idée d'un « réalisme motivationnel[13] ». Cet argument est que, sous un présupposé positiviste exclusif, les scientifiques arrêteraient trop vite leur investigation ; ils l'arrêteraient dès qu'une mise en ordre légale et une efficacité technologique suffisante au regard des besoins reconnus seraient atteintes. Au contraire, sous le présupposé réaliste, les scientifiques désirent *comprendre*. Ils ne s'interdisent pour cela aucune

---

11 W. Heisenberg, *La partie et le tout*, Paris, Albin Michel, 1971, p. 51, 90.

12 N. Bohr, *Physique atomique et connaissance humaine*, Paris, Folio Gallimard, 1991, p. 208.

13 A. Fine, *The Shaky Game*, Chicago, University of Chicago Press, 1986, p. 109 ; K.M. Darling, « Motivational realism: The natural classification for Pierre Duhem », *Philosophy of Science*, 70, 2003, pp. 1125-1136.

représentation auxiliaire, dans l'espoir que celle-ci leur montre quelque chose de l'essence même des choses. Ils approfondissent l'enquête bien au-delà des exigences pratiques du moment, et ils débouchent souvent ainsi sur de nouveaux domaines d'intervention initialement inconcevables. Laissé à lui-même, le positivisme se contente en somme d'une statique de l'ordre apparent, tandis que le réalisme est le moteur d'une dynamique de la raison[14] dont l'horizon d'*identité* totale ne cesse d'exercer son attrait et de favoriser les dépassements.

Pourtant, si le vrai terrain du débat entre réalisme et anti-réalisme scientifique est celui du pouvoir mobilisateur et heuristique, et si la décision entre ces deux pôles doctrinaux ne peut être prise qu'en examinant ce que font effectivement les scientifiques pour atteindre un optimum de fécondité dans leur investigation, il faut aussi entendre les arguments en sens inverse. C'est sans doute Bachelard qui les a formulés le plus tôt, dans *Le nouvel esprit scientifique*. Lorsqu'on lit dans cet ouvrage que la nouvelle physique considère, à rebours de la pensée réaliste, « le réel comme un cas particulier du possible[15] », qu'elle substitue « la cohérence à la causalité[16] », ou qu'elle cherche à faire une « synthèse vraiment *phénoméniste* de la matière et de ses actions[17] », on a du mal à ne pas y voir une réplique point par point à Meyerson, même lorsqu'il n'est pas ouvertement visé. Parmi ces nombreux éléments de réplique, l'un des plus intéressants consiste en une réciproque exacte de la valorisation méthodologique exclusive du réalisme. À la fin d'un long passage où Bachelard critique cette fois nommément Meyerson, et ne retient du réalisme scientifique que son rôle psychologique, il remarque que ce rôle même est marqué par l'instabilité : « Jamais la science

---

[14] É. Meyerson, « La notion de l'identique » (1933-1934), in *Essais*, Paris, 1936, réédition Paris, Corpus des œuvres de philosophie en langue française, 2008, p. 212.

[15] G. Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, P.U.F., éd. 1968, p. 58, 82.

[16] *Ibid.*, p. 57.

[17] *Ibid.* p. 61.

n'avait eu un tel dédain des êtres qu'elle crée. Elle les abandonne à la moindre difficulté[18] ». L'instabilité étant considérable, et les changements de représentation de monde laissant subsister des intervalles de flottement où les chercheurs sont privés d'images consensuelles et où ils doutent de la possibilité même d'en forger de nouvelles, l'anti-réalisme méthodologique y devient impératif. Contre ceux qui voudraient ne voir dans de telles époques de « science révolutionnaire » qu'une exception, et chercheraient à leur opposer l'unique norme réaliste et iconodule des époques de « science normale » au sens de Kuhn, Bachelard fait du « bref instant de la découverte » le révélateur de la vraie nature de la recherche scientifique. « C'est en restituant ces instants (…) qu'on constitue l'esprit scientifique dans son dynamisme et sa dialectique[19] ». Si la pensée réaliste offre son leurre pour inciter les chercheurs à aller jusqu'au bout des voies déjà balisées, et à en tirer le maximum de fruits initialement imprévisibles, jusqu'au point où des contradictions apparaissent et où un besoin de renouveau se fait sentir, la pensée anti-réaliste est un feu intellectuel qui fait entrer les idées préconçues en fusion et ouvre la voie aux mutations créatives.

Le seul point, crucial il est vrai, sur lequel Bachelard se démarque du positivisme est celui-là même qui lui semble accuser encore la différence avec le réalisme qu'il combat chez Meyerson : il s'agit de l'usage de la modalité du *possible* à travers le pouvoir constructif des mathématiques. Si les créateurs de la théorie quantique ne sont pas *vraiment* positivistes, en dépit de leurs quelques professions de foi allant dans ce sens, c'est qu'ils ne peuvent éviter d'appuyer leur élaboration théorique sur des expériences fictives, c'est-à-dire sur des expériences possibles[20] ; et que leur usage même des mathématiques, ces programmes abstraits d'expériences à réaliser, les rend tributaires d'un tel élargissement de leur pensée au-delà des faits actuels.

---

18 *Ibid.*, p. 133.

19 *Ibid.*, p. 134.

20 *Ibid.*, p. 57.

La position de Meyerson au sujet de l'ontologie est au moins aussi délicate ; mais il faut là encore lui reconnaître un certain degré de pertinence avant de la mettre à l'épreuve. La conviction initiale de Meyerson, exprimée dans *Identité et réalité*, est que la formulation et l'utilisation d'un cadre ontologique voisin de celui du monde quotidien sont consubstantielles à l'activité scientifique. Une théorie scientifique réduite à son cadre formel et légal, à la connexion anticipée des phénomènes possibles, lui semble inconcevable. Dès lors, il se croit autorisé à inverser la proposition centrale de l'épistémologie de Cassirer, en affirmant la prééminence de la substance sur la fonction[21]. Même dans le cas où les scientifiques ne parviendraient pas à élaborer une ontologie adaptée à une situation théorique nouvelle, insiste-t-il, leur travail ne se passerait pas pour autant de tout support ontologique ; il continuerait de s'appuyer sur les ruines d'une ancienne ontologie, impuissant qu'il serait à la détruire entièrement[22] faute de remplaçante. Il faut admettre que cette dernière remarque de Meyerson, formulée près de vingt ans avant la naissance de la forme aboutie de la mécanique quantique, a quelque chose de prophétique. Après tout, c'est exactement ainsi que les choses se sont passées. L'effondrement de l'ontologie classique dualiste de corps dotés de trajectoires spatio-temporelles et de champs de forces distribués dans l'espace et dans le temps, n'a pas été suivi d'une totale abstinence ontologique, mais d'une époque de fragmentation de l'imaginaire ontologique. Les restes épars des représentations de corpuscules et de forces continuent de circuler et de servir de supports verbaux en physique contemporaine, alors même qu'il n'est plus question d'en poursuivre la logique jusqu'au bout, cette logique étant sans cesse interrompue et relayée par celle des formalismes quantiques qui leur sont foncièrement étrangers. Meyerson pousse son avantage sur ce point dans son écrit de 1933. Les physiciens quantiques, observe-

---

21 É. Meyerson, *Identité et réalité* (conclusion), in S. Laugier & P. Wagner (eds.), *Philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 2004, p. 88.

22 *Ibid.*, p. 78.

t-il avec satisfaction, ont beau avoir été confrontés à la plus extrême menace contre l'ontologie de corps matériels capables de mouvement continu, ils restent *de facto* attachés au réalisme naïf. Plutôt que d'abandonner l'ontologie traditionnelle, ils préfèrent continuer à s'exprimer analogiquement en ses termes, quitte à recourir à des correctifs appropriés quand c'est nécessaire, ou quitte à articuler de façon lâche ses lambeaux désormais disjoints (comme les images d'ondes et de corpuscules, dont on peut faire alterner l'usage dans le compte-rendu d'un phénomène microscopique)[23]. L'une des raisons de cette persistance est que les physiciens ont besoin de présupposer l'existence d'objets du sens commun proches des dimensions du laboratoire, et qu'il leur est naturel d'en extrapoler la présupposition en deçà de ces dimensions, vers le domaine microscopique. Cela leur est naturel parce que c'est seulement ainsi qu'ils réussissent à manipuler conceptuellement les avancées de leur science et à en parler autour d'eux[24].

En dépit de la justesse des remarques de Meyerson sur le plan de la *psycho-sociologie* de la recherche, il faut souligner qu'elles nous maintiennent au-dessous du seuil d'exigence nécessaire pour appréhender *philosophiquement* l'étendue de la nouveauté quantique, et l'ampleur de la fracture qu'elle introduit dans l'histoire des conceptions scientifiques. Bachelard et Cassirer se sont avérés beaucoup plus aptes que Meyerson à en prendre la mesure, le premier parce que la naissance même de sa pensée a été contemporaine de celle de la physique quantique, et le second parce que ses conceptions antérieures étaient d'emblée réceptives au tournant pris par la nouvelle physique. Bachelard admet certes, comme Meyerson, que le physicien ne peut éviter de traiter ses instruments de laboratoire comme il le ferait d'objets du sens commun ; mais il récuse la validité de leur extrapolation vers le microscopique, et souligne au contraire une profonde discontinuité

---

[23] É. Meyerson, *Réel et déterminisme dans la physique quantique*, *op. cit.*, p. 18-19 ; voir également É. Meyerson, *Du cheminement de la pensée*, *op. cit.*, § 50.

[24] *Ibid.*, p. 19-20.

d'échelle. Dans le domaine microscopique, le physicien se trouve contraint à « résorber » son réalisme naïf, et à « effacer » ce qui lui reste de substantialisme[25]. Il a besoin d'une véritable *rééducation* de son imaginaire, pour éviter de demeurer à tout jamais dans l'ornière de la représentation courante du projectile corporel[26] et d'en traîner derrière lui les étincelles éteintes. Il doit *désapprendre* le savoir qui lui a tant coûté à acquérir, et saisir que, dans une physique à la fois quantique et relativiste, la chose se dissout en mouvement, le corpuscule n'a d'autre réalité que celle du processus dans lequel on le trouve agissant, la substance chimique n'est qu'une potentialité de réaction, l'atome n'est plus tant un être qu'un devenir, en somme la *réalisation* se substitue au réel[27]. Tous les garde-fous de Meyerson s'en trouvent transgressés, puisqu'il faut admettre que, dans cet apparaître en flux, il ne saurait plus être question d'un corpuscule doté de stricte *permanence* : « sa matière échappe totalement au principe d'*identité* »[28]. L'individualité tombe du même coup, ce qui n'a rien de dommageable pour la physique puisqu'elle « touche désormais le réel par son appartenance à une *classe* »[29]. La classe « électrons » est définie par les paramètres de masse et de charge, tandis que l'individu « électron » est contredit par la statistique quantique[30]. Au moins doit-on admettre, avec Kojève[31], que s'il est impossible de maintenir *à la fois* le déterminisme et le principe d'individualité, rien ne fait pencher davantage la balance en faveur de l'un ou de l'autre. Le principe d'individualité fait vraiment partie de ce que la physique microscopique met en suspens, et aucun argument de principe ne peut affaiblir ce constat.

---

25 G. Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique*, *op. cit.*, p. 133.

26 *Ibid.*, p. 93.

27 *Ibid.*, p. 62, 65, 68, 81, 85.

28 *Ibid.*, p. 86.

29 *Ibid.*, p. 128.

30 M. Bitbol, *Mécanique quantique, une introduction philosophique*, Paris, Champs-Flammarion, 1997, §4-3-2, 4-4-2.

31 A. Kojève, *L'idée du déterminisme*, *op. cit.*, p. 260.

À cela, Cassirer ajoute une *explication* de cette mutation éloquemment décrite par Bachelard. L'explication, c'est la subordination de l'ontologie à la méthodologie, des objets aux procédures d'objectivation. S'il n'y a plus moyen d'*accéder* à la permanence d'une entité et à la continuité d'une trajectoire, alors il n'y a même pas de sens à *poser* cette entité et à lui attribuer un tracé spatio-temporel[32]. Meyerson apparaît à cette aune comme quelqu'un qui se condamne au fixisme ontologique parce qu'il adhère à un fixisme méthodologique, comme un penseur qui n'a pas su voir le renouveau des objets de la physique parce qu'il n'a pas admis la plasticité des formes par lesquelles des régions d'objectivité sont constituées.

Il reste à cerner le thème du déterminisme, considéré à l'unanimité des philosophes de l'époque comme la principale pierre d'achoppement de la physique quantique. La question du déterminisme avait été posée d'emblée par les créateurs de la théorie quantique, qui la démêlaient d'ailleurs mal de celle de la causalité, et qui restaient assez imprécis dans leurs définitions de l'un comme de l'autre. Dès 1926, Max Born notait ainsi que la mécanique quantique ne dit rien sur l'état exact des particules (au sens classique d'un énoncé de leur position et de leur quantité de mouvement) après une collision, mais seulement sur la *probabilité* de les trouver dans un certain volume de l'espace des configurations. « Ici, concluait-il, se pose tout le problème du déterminisme. Du point de vue de notre mécanique quantique, il n'existe pas de grandeur qui, dans un cas particulier, déterminerait causalement l'effet d'une collision[33] ». Quelques mois plus tard, en 1927, Heisenberg tirait un enseignement encore plus tranché de ses *relations d'incertitude, d'inexactitude, ou d'indétermination* :

---

32 E. Cassirer, *Determinism and Indeterminism in Modern Physics*, *op. cit.*, p. 178.

33 M. Born, « Sur la mécanique quantique des collisions », in J. Leite-Lopes & B. Escoubès, *Sources et évolution de la physique quantique*, Paris : Masson, 1994, p. 131.

« la mécanique quantique établit l'échec final de la causalité »[34]. À l'instar de Hugo Bergmann, Meyerson discute et nuance ces affirmations en introduisant des concepts plus discriminants. Selon lui, il est en principe pensable de retenir la causalité, au sens d'identification substantielle entre la cause et l'effet, sans pour autant sauver la légalité déterministe, au sens d'une connexion stricte entre phénomènes permettant la prévision certaine. L'exemple des atomes d'Epicure, avec leur *clinamen*, est avancé pour illustrer cette possibilité : les atomes sont supposés ici avoir une permanence et une individualité, tandis que leur comportement inclut une part d'aléatoire ; ils peuvent être identifiés comme cause d'un événement, sans que cet événement soit pour autant prévisible[35]. En physique quantique, remarque en passant Meyerson, la situation pourrait même être plus favorable à la causalité que dans ce cas d'école emprunté à la philosophie grecque, parce qu'il ne semble rien y avoir de plus en elle que la description d'une *incertitude* conjointe sur la position et la quantité de mouvement : « Ces constatations de la physique du sous-atomique n'aboutissent qu'à une affirmation d'ignorance – mettons même d'une ignorance définitive ; nous ne pouvons dire où se trouve le corpuscule, ou, si nous prétendons le savoir, nous ne pouvons dire quel est son mouvement[36] ». Sur ce point, il faut le dire, Meyerson semble assez partial. L'interprétation de la probabilité quantique comme traduction d'une « ignorance » de ce qui se passe réellement était dès cette époque exclue par beaucoup de physiciens. Elle n'était ouvertement défendue que par Einstein, qui accusait la mécanique quantique d'être une théorie « incomplète ». Et elle ne l'était à demi-mot que par Max Born, qui substituait à l'ignorance contingente, fût-elle définitive,

---

34 W. Heisenberg, « The physical content of quantum kinematics and dynamics », in J.A. Wheeler & W.H. Zurek, *Quantum Theory and Measurement*, Princeton, Princeton University Press, 1983, p. 83.

35 É. Meyerson, *Réel et déterminisme dans la physique quantique*, *op. cit.*, p. 11.

36 *Ibid.* p. 45 ; également É. Meyerson, *Du cheminement de la pensée*, *op. cit.*, § 50.

une ignorance *de principe*[37]. Louis de Broglie, référence principale et grand admirateur de Meyerson, soulignait dans un esprit assez proche de Born que « l'impossibilité de la mesure simultanée précise de deux grandeurs conjuguées a son origine dans l'existence même du quantum d'action[38] ».

Meyerson ne s'attarde cependant guère sur cette possibilité de sauver artificiellement le déterminisme en le déclarant existant bien qu'inconnaissable. Pour Meyerson, comme pour Schlick qu'il cite en l'approuvant, le déterminisme, au moins autant que la causalité, est « un principe régissant la raison mais non le réel[39] ». Le fait que le réel s'y conforme en certaines de ses régions ne garantit en rien la pérennité de l'accord. Et là où l'accord est perdu, à l'encontre de ce qui se passait en physique classique, c'est le signe qu'un nouvel *irrationnel* se manifeste[40]. Un irrationnel plus envahissant et plus protéiforme que jamais, puisque, en plus de l'acausalité, c'est aussi la chimère d'une association des images ondulatoire et corpusculaire qui impose de le reconnaître comme tel[41]. La rencontre avec l'irrationnel à l'issue d'une poussée contrariée de la raison n'est certes pas une spécificité de la physique quantique, mais elle y est plus massive et plus essentielle.

Plusieurs autres auteurs, à part Schlick et Meyerson, ont insisté sur le statut programmatique plutôt qu'ontologique, régulateur plutôt que constitutif, d'un principe de causalité généralement compris dans un cadre de pensée kantien. C'est tout particulièrement le cas de Cassirer, qui considère que le principe de causalité concerne la méthode (scientifique) et non pas les contenus de connaissance, qu'il est un principe prescriptif plutôt que descriptif. Tout ce qu'exige ce principe, écrit Cassirer, est que

---

37 Voir A. Einstein & M. Born, *Correspondance 1916-1955*, Paris, Seuil, 1972, p. 179 suiv.

38 L. de Broglie, *Les incertitudes d'Heisenberg et l'interprétation probabiliste de la mécanique ondulatoire*, Paris, Gauthier-Villars, 1982, p. 72.

39 É. Meyerson, *Réel et déterminisme dans la physique quantique*, *op. cit.*, p. 44.

40 *Ibid.*

41 É. Meyerson, *Du cheminement de la pensée*, *op. cit.*, §38.

le processus de mise en ordre des phénomènes par des fonctions mathématiques ne soit pas arrêté arbitrairement à mi-chemin, mais que son universalisation soit sans cesse *recherchée*[42]. Pour autant, ces auteurs sont loin de recourir à la même catégorie fourre-tout que Meyerson. Pas plus qu'ils ne croient (dans un style peut-être néo-hégélien) qu'une fraction du réel est intrinsèquement rationnelle, ils ne considèrent une autre fraction du réel comme intrinsèquement irrationnelle. À rebours de ce que pense Meyerson, la raison n'est pas pour eux un pouvoir d'appréhension de certaines « fibres » accommodantes du réel, définitivement mis en échec dès qu'il s'écarte de leur trame, mais une fonction d'investigation ordonnée qui ne reconnaît aucune restriction d'usage imposée de l'extérieur d'elle-même. Dès lors, le projet organisateur de la raison ne s'arrête pas au premier obstacle, mais se redéfinit et se défléchit afin de contourner l'obstacle. La raison scientifique, en particulier, n'abandonne pas son principe de causalité face à la nouvelle physique, mais cherche un nouveau domaine qui ne s'oppose pas à son application. Or, il existe bien un tel domaine en mécanique quantique, que pratiquement tous les auteurs contemporains de Meyerson ont reconnu. Le nouveau domaine légitime d'application du principe régulateur de causalité en physique microscopique est désigné comme l'ensemble des *fonctions d'onde* par Kojève[43], comme « *le cas pur* » (par opposition aux mélanges statistiques) par Cassirer[44], ou comme la *probabilité* par Bachelard[45]. Ce domaine accueillant à la rationalisation causale est d'ailleurs très bien esquissé, de manière précoce et transparente aux regards philosophiques de l'époque, dans l'analyse offerte par

---

42 E. Cassirer, *Determinism and indeterminism in modern physics*, *op. cit.*, p. 60.

43 A. Kojève, *L'idée du déterminisme*, *op. cit.*, p. 172.

44 E. Cassirer, *Determinism and indeterminism in modern physics*, *op. cit.*, p. 127.

45 G. Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique*, *op. cit.*, p. 118.

Heisenberg en 1929 de la complémentarité (au sens de Bohr) entre la causalité et la localisation spatio-temporelle. Selon Heisenberg, qui est revenu deux ans après sur sa condamnation formelle de 1927, le principe de causalité *reste parfaitement applicable en théorie quantique*. Il suffit pour cela qu'on ne le fasse pas porter sur les coordonnées spatio-cinématiques, mais seulement sur les fonctions permettant de prévoir (de manière probabiliste) ces coordonnées[46]. Dès lors, martèle Bachelard, manifestement peu séduit, une fois de plus, par les idées de Meyerson, il n'y a pas lieu du tout de considérer que les particularités nomologiques de la physique quantique relèvent d'une irruption de l'« irrationnel » dans les interstices microscopiques de la matière. Contrairement à lord Kelvin, qui « trouvait (…) irrationnelles les lois du calcul des probabilités », Bachelard souligne en effet non seulement que la forme probabiliste de légalisation est l'œuvre de la raison, mais encore que la convergence des probabilités évaluées et des fréquences mesurées peut être prise pour le meilleur témoin de la « perméabilité de la nature pour la raison[47] ». La raison est en définitive assez flexible pour enserrer de toutes parts ce qu'on peut croire « irrationnel » en première analyse, et pour lui imposer une forme inédite d'ordre : « plus l'esprit est délié, moins l'irrationnel est compact[48] ».

La référence un peu trop insistante de Meyerson à l'irrationnel est-elle pour autant dénuée d'enseignements ? Je suis convaincu qu'il n'en est rien. Pour comprendre le sens de l'irrationnel chez Meyerson, il est utile d'établir un inventaire et une analyse comparée des (rares) secteurs de la connaissance que cet auteur désigne comme des échecs ou des limites de la raison dans les sciences. J'en ai relevé trois, qui sont hautement

---

46 W. Heisenberg, *Les principes physiques de la théorie des quanta*, Paris : Gauthier-Villars, 1972, pp. 52-53.

47 G. Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique*, *op. cit.*, p. 116-118.

48 *Ibid.*, p. 88.

significatifs. Deux de ces secteurs, nous l'avons vu, sont l'indéterminisme quantique et la dualité onde-corpuscule. Mais avant cela, Meyerson avait fait ressortir deux secteurs plus anciens de résistance obstinée à l'avancée du rationnel. L'un est l'irréversibilité des processus physico-chimiques, qui s'exprime par le second principe de la thermodynamique, et qui manifeste l'impuissance des strictes identités quantitatives (comme l'égalité de l'énergie initiale et de l'énergie finale) à rendre compte à elles seules de ce qui arrive[49]. L'autre est la limite de l'auto-connaissance de la raison, qui a pour conséquence la créativité imprévisible des communautés de chercheurs[50]. N'y a-t-il pas à présent un point commun décisif entre ces secteurs d'investigation taxés d'irrationalité ?

Ce point commun, parfois apparent et parfois cryptique, c'est que dans les trois secteurs se manifestent les conséquences de *l'inséparabilité du connaissant et du connu*. Travailler en vue de cette séparation a été une décision méthodologique prise à la naissance de la science classique, mais le projet a rencontré ses bornes tantôt au point de départ tantôt au point d'arrivée des itinéraires de recherche qui en sont issus. Cela est évident en ce qui concerne le *point de départ* de l'enquête que l'on peut situer dans la volonté et la raison : lorsqu'il y a volonté d'enquêter sur la volonté ou programme de rationalisation de la raison, il faut tenir compte de la part d'auto-référence de la démarche, de l'impossibilité de distinguer complètement l'instrument et l'objet de la recherche ; et cette prise en compte, à son tour, implique de lui reconnaître un angle mort qui est ce que Meyerson appelle l'« irrationnel ». Les choses sont un peu plus délicates à voir dans les autres cas, qui représentent des points d'arrivée ou des aboutissements de l'enquête scientifique. Pourtant, à l'examen attentif, on s'aperçoit qu'ils portent en eux la même empreinte

---

49 É. Meyerson, *Identité et réalité* (conclusion), in : S. Laugier & P. Wagner (eds.), *Philosophie des sciences*, *op. cit.*, p. 100.

50 É. Meyerson, « La notion de l'identique » (1933-1934), in É. Meyerson, *Essais*, *op. cit.*, p. 221.

d'inséparabilité que l'auto-connaissance. On sait ainsi que, malgré tant d'efforts historiques pour le nier, le second principe de la thermodynamique ne se comprend aisément que comme manifestation de *notre* échelle « grossière » d'analyse des processus microscopiques[51]. L'irréversibilité, ce défi cinglant à l'effort d'identification et de symétrie qu'exerce la raison, pour le dire comme Meyerson, n'est pas un trait propre du champ naturel objectivé, mais une conséquence de l'imbrication insurmontable entre la nature explorée et la source anthropologique du processus d'exploration[52]. Le cas de l'indétermination quantique est sans doute encore plus clair, puisque dès 1927 Heisenberg l'avait attribuée à la « perturbation » des processus microscopiques par l'acte même de mesurer[53]. Comme le résume Bachelard, l'indétermination reflète « l'interférence essentielle de la méthode et de l'objet »[54]. Cette façon qu'avait Heisenberg à ses débuts de distinguer par la pensée un processus microscopique « en soi » et un geste extrinsèque d'appréhension cognitive « perturbante » a été ensuite vigoureusement critiquée par Bohr lui-même[55]. Mais, une fois écartée l'image si parlante de la perturbation, il reste que le phénomène quantique incorpore de manière inanalysable le procédé de sa manifestation, et que l'indétermination, ainsi d'ailleurs que les phénomènes ondulatoires[56], sont dérivables à partir du fait même de cette incorporation[57].

---

51 P.C.W. Davies, *The Physics of Time Asymmetry*, Berkeley, University of California Press, 1974.

52 M. Bitbol, « The concept of measurement and time symmetry in quantum mechanics », *Philosophy of science*, 55, 1988, 349-375.

53 Voir également É. Meyerson, *Du cheminement de la pensée, op. cit.*, § 48.

54 G. Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique*, *op. cit.*, p. 122.

55 N. Bohr, *Physique atomique et connaissance humaine*, *op. cit.*, p. 258.

56 J.-L. Destouches, *La mécanique ondulatoire*, Que sais-je ? N° 311, Paris, P.U.F., 1981.

57 M. Bitbol, *L'aveuglante proximité du réel*, Paris, Champs-Flammarion, 1998, § 8.

Il s'agit là du défi ultime au réalisme scientifique. Le lien étroit qui vient d'être souligné entre la limitation de l'ordre légal réputé « naturel » et l'inéliminabilité de notre intervention technique dans les contenus scientifiques, ne saurait montrer de façon plus éloquente la pertinence de la remarque célèbre de Bachelard selon laquelle « le véritable ordre de la nature, c'est l'ordre que nous mettons techniquement dans la nature[58] ».

Michel BITBOL
CREA, CNRS/ École Polytechnique, Paris

[58] G. Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique, op. cit.,* p. 107. Tout ce que pouvait faire Meyerson, dans cette situation, est d'affirmer sa foi que des développements *futurs* de la physique (développements qui, 80 ans après, restent du domaine de l'utopie) viendront démentir cette apparente limitation : « On ne peut, nous dit-on, séparer nettement *l'observé de l'observateur*, et l'on fait de cette impossibilité une des pierres angulaires de la théorie. Or, elle tient évidemment à la nature des instruments à l'aide desquels on observe. Est-il contradictoire d'espérer (…) que de nouveaux progrès techniques nous permettront de pénétrer plus avant dans le mystère ? » É. Meyerson, *Du cheminement de la pensée, op. cit.*, § 48.

ÉMILE MEYERSON : « COUCHER AVEC MA CHIMÈRE » ITINÉRAIRES PARISIENS D'UN JUIF POLONAIS

Installé en France en 1882, Meyerson pénètre, au fil du temps, tous les milieux intellectuels français, artistes et hommes de lettres, philosophes et savants, où il discute des nouvelles « créations ». Son appartenance au monde juif et son activité professionnelle au sein d'une œuvre philanthropique juive le mettent également en contact avec les événements de l'actualité politique. Ses réseaux lient et mêlent les sphères. Bien vite après son arrivée à Paris, il fréquente le cercle de Jean Moréas, l'association des Amants de Sion, la Société de philosophie ou la Ligue des droits de l'homme. Les rencontres qu'il y fait sont autant d'occasions de créer des liens qui durent toute une vie. Ses relations avec les scientifiques sont aussi profondes qu'avec les philosophes : Einstein, Louis de Broglie d'une part, Lévy-Bruhl et Bergson, de l'autre. Les cercles et les idées s'interpénètrent.

Dans une longue lettre adressée à sa sœur, alors qu'il vient de « terminer les dernières corrections » de son premier ouvrage, Meyerson indique les ambitions qui l'animent : la première concerne l'installation des Juifs d'Europe en Palestine ; la seconde est de comprendre ce qu'est l'«'explication' scientifique d'un phénomène », et représente « le véritable but de [s]a vie ». Sa vie est ainsi partagée entre deux intérêts majeurs. Naviguant entre deux sphères, Meyerson « utilise » ses relations dans chacune d'elles pour favoriser ces deux « chimères[1].» Ainsi Sylvain Lévi,

[1] « Ceci s'accorde parfaitement avec mon opinion, ou plutôt avec ma nature ; je ne peux pas rester – comme c'est le cas de la plupart des gens, je crois – dans une relation purement platonique avec ma chimère, moi, il faut que je couche avec (désolé pour cette terrible expression, ces choses-là ne

l'orientaliste de renom, est-il sollicité pour expliquer à Meyerson les Jaïna ou pour lui permettre, quelques années plus tard, d'emprunter chez les traducteurs un ouvrage érudit sur *la théorie de la connaissance et la logique chez les bouddhistes tardifs*[2], en cours de traduction[3]. Sylvain Lévi est encore prié d'intervenir pour appuyer la candidature de Koyré à l'École pratique des hautes études. En retour, Meyerson prête à Sylvain Lévi son exemplaire annoté du rapport qu'il rédige en juin 1914, *L'œuvre palestinienne et le sionisme* quand ce dernier participe à un voyage officiel en Palestine.

Voyons comment Meyerson fait son chemin dans un monde qui lui est étranger au départ, que ce soit celui des salons ou celui des milieux philosophiques. Sa correspondance est une mine de renseignements que nous avons largement utilisée, nous prévalant de sources inédites.

Nous disposons de peu d'éléments relatifs aux premières années de sa vie parisienne. Les relations qu'il entretient alors n'apparaissent pas dans sa correspondance, il est donc difficile d'en rendre compte. Cependant, en suivant les traces de Meyerson à travers Paris, nous pouvons voir comment il s'insère dans la société française et comment les milieux qu'il fréquente s'entrecroisent. Enfin, nous montrerons comment il s'applique à mettre en œuvre ses deux chimères.

Le jeune homme de vingt-trois ans qui arrive à Paris en 1882 ne vient pas directement de la zone de résidence réservée aux Juifs où il est né. Il a quitté sa ville natale de Lublin, en Pologne, dès l'âge de quinze ans, pour faire ses études en Allemagne. Après des études classiques à la *Realschule* de Berlin, il s'oriente vers des études de chimie. C'est avec une recommandation de

---

sont possibles qu'en français », voir Eva Telkes-Klein, « La genèse d'*Identité et réalité* (1908) à travers une lettre d'Émile Meyerson à sa sœur», *Revue d'histoire des science*s, tome 63, janvier-juin 2010, n°1, p. 247-297.

2 Theodor Stcherbatsky, *La théorie de la connaissance et la logique chez les bouddhistes tardifs*, traduit par Mme I. de Manziarly et Paul Masson-Oursel, Paris, librairie orientaliste Paul Geuthner, 1926.

3 Voir la correspondance avec Sylvain Lévi, 1911 (CZA, A408/231).

son professeur W. Robert Bunsen[4] qu'il se présente, peu après son arrivée en France, au laboratoire de Paul Schutzenberger au Collège de France. Là, il travaille comme stagiaire, et l'on peut facilement imaginer qu'il rencontre le préparateur de Claude Bernard, Arsène d'Arsonval ou l'orientaliste Alexandre Chodzko, alors chargé de cours de Langue et littérature slaves. L'évocation de Madame Renan, dans sa correspondance avec Roustan, laisse envisager que le jeune stagiaire ait eu l'audace de s'adresser au maître alors qu'ils travaillaient tous deux au Collège de France, d'autant plus qu'en 1883, Renan est l'administrateur du Collège de France. Pour émettre cette hypothèse, nous extrapolons à partir de la lettre que Meyerson adresse en 1909 à Daniel Halévy après sa lecture de « votre Zarathoustra dans *Les cahiers de la quinzaine* ainsi que [du] Nietzsche qui vient de paraître ». Il remercie du plaisir qu'il a tiré à la lecture de ces textes, et ajoute une liste de remarques[5] ! Bien sûr, l'âge joue en sa faveur pour aborder Halévy, son cadet de près de quinze ans alors que Renan est son aîné d'environ quarante ans.

Itinéraires parisiens

Les itinéraires parisiens de Meyerson, ce sont pour commencer ses appartements et déménagements, qui le mènent des quartiers plus populaires aux quartiers les plus bourgeois de Paris. Il passe de la rive gauche à la rive droite : la première adresse que nous lui connaissons, attestée en 1883, est en plein Quartier

---

4 Transcription du certificat du professeur R. W. Bunsen du 18 mai 1882, attestant du sérieux des travaux pratiques de chimie : « Je me fais un plaisir particulier de témoigner [au] Docteur Émile Meyerson de Lublin, sur sa demande, qu'il a pris part depuis le mois de mars 1879 jusqu'au mois d'octobre 1880 avec le plus grand zèle et avec le meilleur succès aux exercices pratiques de chimie dirigés par moi et qu'il s'est occupé spécialement d'analyses inorganiques, entre autre surtout de l'analyse des gaz et de l'analyse spectrale. Le zèle soutenu avec lequel M. le Docteur Meyerson a poursuivi ses études me donne la conviction qu'il remplira avec succès ses fonctions en rapport avec ses connaissances approfondies » (CZA, A408/263).

5 CZA, A408/47, lettre du 7 décembre 1907.

latin, rue Toullier. Il est difficile d'établir avec certitude qu'il y habite vraiment jusqu'en 1888, dernière occurrence dont nous ayons la preuve, puisque son engagement à l'usine Collineau d'Argenteuil (de mars 1884 à octobre 1886) comme chimiste implique qu'il loge à l'usine[6]. On le retrouve rive droite en 1900, dans le VIIIe arrondissement, où, d'après Daniel Halévy, habitent les « Juifs glorieux, déjà séduits par la paresse[7]. » Il passe du square de Laborde au 78 boulevard Malesherbes, avant de s'installer définitivement, en 1913, au 16 de la rue Clément Marot, qu'il habite jusqu'à sa mort en 1933.

Ce dernier appartement, qui lui coûte près de mille francs par mois, lui permet d'accueillir sa sœur et ses neveux et nièces. Cependant, dans sa correspondance, il indique souvent l'adresse de ses emplois. Après son expérience dans l'industrie chimique et la brève période où il quitte la France, son emploi à l'Agence de presse Havas, rue Notre-Dame-des-Victoires, puis place de la Bourse, et ensuite, ses fonctions à la Jewish Colonization Association (JCA) l'ancrent également sur la rive droite. La proximité de ses bureaux avec la Bibliothèque nationale, alors rue de Richelieu, facilite la poursuite de ses chimères, même si son dernier emploi nécessite de nombreux déplacements à l'étranger. Ses nouveaux horaires de travail l'incitent à fréquenter les bibliothèques ouvertes le soir, comme la Bibliothèque Sainte-Geneviève, celle de la Sorbonne ou du Conservatoire des arts et métiers. En le suivant ainsi, nous voyons que contrairement à ses compatriotes et coreligionnaires, Meyerson s'installe dans des quartiers où peu de Juifs ou

---

6 Un certificat émanant du commissariat de police d'Argenteuil, 24 mai 1886, atteste que « Meyerson, âgé de 27 ans, originaire de Pologne russe, directeur chimiste à l'usine Collineau, est de bonnes vie et mœurs et réside à Argenteuil, route de Bezous depuis deux ans ». « Vous serez logé à l'usine à nos frais et v(ous) devrez y habiter », clause du contrat avec Collineau (31 mars 1884-1er octobre 1886), mais en même temps il habite 8 rue Toullier, adresse attestée par des courriers de 1883, 1887, 1888.

7 Daniel Halévy à propos de ses condisciples du lycée Condorcet, *Pays parisiens*, 1932, p. 101-102.

de Polonais élisent domicile. D'après le recensement de 1926, ces derniers privilégient le quartier Saint-Paul et le Marais d'une part, et les XIe et XXe arrondissements d'autre part[8].

Pour ses passe-temps, Meyerson, à peine établi à Paris, fréquente aussi bien les cercles littéraires français que les organisations juives ou polonaises.

Introduit sans doute par Gustave Kahn, poète symboliste, il s'intègre au cercle de Moréas, qui se réunit au café Le Vachette, 29 boulevard St-Michel, à l'angle de la rue des Écoles[9]. C'est le rendez-vous des étudiants et des étrangers :

> [...] tout ce que Paris comptait de futures gloires artistiques, scientifiques, littéraires et [...] fantaisistes se donnait autrefois – il y a deux ans – rendez-vous au café renommé du Boulevard St-Michel. Journalistes sans journaux, directeurs de revue sans revue, cabotins sans théâtre, musiciens sans concerts, étudiants d'on ne savait quoi, romanciers inédits et poètes incompris, tous : décadents, névropathes, idéalistes, lamarckistes, symbolistes, wagnériens, véristes, venaient là pour déclamer leurs théories, pour combattre l'ennemi commun : le Bourgeoisisme[10].

Autre point de rencontre, le café Steinbach, en haut du Bd St-Michel, qu'Apollinaire appelle le « philosopharium », où Moréas retrouve aussi ses amis, une à deux fois par semaine. André Billy décrit l'atmosphère du café la Côte d'or, à l'angle des rues de Médicis et Vaugirard où « Moréas [y] dîne à l'entresol, [...] et Gauguin [y] vante à Meyerson et au mathématicien Frédéric Corbier la

---

8 Michel Robin, *Les Juifs de Paris*, Paris, Picard, 1952, p. 151, carte de la répartition géographique des Polonais à Paris d'après le recensement de 1926.

9 Café d'Émile Vachette, père du journaliste au *Figaro*, Eugène Vachette.

10 L. Deschamps « Les polichinelles », *La Plume*, n°12, 1er octobre 1889, cité dans Robert A. Jouanny, *Jean Moréas écrivain français 1878-1910, étude biographique et littéraire*, thèse pour le doctorat ès lettres, présenté à la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Toulouse, 1969, p. 226.

pureté édénique des îles du Pacifique [...] Charles Maurras flanqué de Maurice du Plessis et de Desrousseaux discute de linguistique avec Maurice Maindron[11]. »

La fréquentation des cafés fait partie de son mode de vie, même si cette routine perd de sa régularité avec le temps.

Au fil des ans, Meyerson change ses habitudes et ses lieux. Est-ce un signe d'intégration, d'embourgeoisement ? Ou la simple expression de la commodité puisque domicile et travail sont désormais rive droite ? Il délaisse le Quartier latin pour rencontrer ses amis au café Weber, rue Royale, également lieu de ralliement de l'émigration russe dans les années 1920 ; on le voit aussi à La Régence, place du théâtre français ou au restaurant Ledoyen, avenue des Champs-Élysées. Dans ces cafés, Meyerson fait la connaissance de personnages qui l'accompagnent toute sa vie. Ainsi Alexandre Desrousseaux témoigne-t-il, dans sa nécrologie, d'une fidèle amitié vieille de quarante ans[12]. Meyerson y rencontre Paul Valéry, Guillaume Apollinaire, Paul Souday, Bernard Lazare, qui, avant de s'illustrer comme défenseur de Dreyfus[13], s'était fait connaître comme critique littéraire. Avec le temps, les rencontres dans les cafés cèdent le pas aux invitations en ville et ses déplacements se font dans tout Paris, au gré des circonstances : Meyerson déjeune ou dîne fréquemment chez les Nageotte, rue Notre-Dame-des-Champs, chez Sylvain Lévi, rue Guy de la Brosse ou chez les Souday, rue Généguaud. Rive droite, on le trouve chez l'un ou l'autre des frères Reinach, rue de Traktir chez Salomon ou avenue Van Dyck, chez Joseph, ou encore chez les Léon, rue des Mathurins, pour des repas amicaux avec des collègues ou à l'occasion de la visite d'hôtes de passage comme Enriques ou Hermann Cohen.

---

11 Cité dans Gérard-Georges Lemaire, *Les cafés littéraires*, Paris, Éditions de la différence, 1977, p. 219-220.

12 Alexandre Marie Desrousseaux, dit Bracke, *Le Populaire*, 5 décembre 1933, p. 4.

13 Voir dans ce numéro l'article de Philippe Oriol, « Meyerson face à l'Affaire Dreyfus. » et Eva Telkes-Klein, « Bernard Lazare intime à la lumière des archives Meyerson », *Archives juives*, N°41, 2008/2, p. 118-132.

Comme l'indique Béatrice Philippe, « c'est dans les salons [que] se font et se défont les réputations, [que] se négocient les postes honorifiques, [que] se préparent les élections à l'Académie[14]. » Meyerson fréquente les salons d'Aline Boutroux, de Cécile Brunschvicg et de Lévy-Bruhl. Lui-même institue une rencontre régulière chez lui, avec de jeunes philosophes, le jeudi. S'y retrouvent les fidèles : André Metz, Jean Baruzi, Poirier. Cette réunion rassure Meyerson en lui donnant le sentiment d'avoir des disciples.

Meyerson confie à sa famille que, pour « donner du repos à son cerveau » par rapport à la philosophie, il se promène dans Paris, en quête de gravures. Au fil des ans, il constitue une collection très importante, avec, entre autres, des gravures de Rembrandt, Horace Vernet…[15]

Enfin, un autre chemin du parcours de Meyerson dans la société parisienne l'a conduit dans les milieux maçonniques peu après son installation à Paris. Alors qu'il s'apprête, à la fin de l'année 1886, à quitter Paris pour tenter son aventure dans l'industrie chimique, Léon Deutsch lui transmet les regrets de « nos frères » de le voir partir[16].

2. Les milieux juifs

Les milieux juifs, nous l'avons mentionné, jouent un rôle essentiel dans l'entrée de Meyerson dans le monde intellectuel parisien. Peu de temps après son arrivée, Meyerson côtoie les milieux juifs français influents. Son engagement à la JCA lui sert de tremplin. La liste des destinataires d'*Identité et réalité*[17] révèle que la majorité de ceux à qui il dédicace son premier ouvrage sont des relations rencontrées dans le cadre de ses activités en

---

[14] Béatrice Philippe, *Les juifs à Paris à la Belle Époque*, Paris, Albin Michel, 1992, p. 70.

[15] Lettre sans date, vraisemblablement décembre 1907 (CZA, A408/229) et lettre d'André Spire, 21 décembre 1909 (CZA, A408/277).

[16] Lettre de Léon Deutsch, 24 octobre 1886 (CZA, A408/29).

[17] CZA, A408/267.

faveur des Juifs, dans les organismes d'accueil aux nouveaux immigrés d'Europe ou encore dans celui de ses activités professionnelles, quand il s'agit de membres de l'Alliance israélite universelle ou de membres du Consistoire.

Les associations d'étudiants russes et polonais, les organismes d'entraide, lieux où se retrouvent naturellement les émigrés, ou les mouvements politiques, tel des Amants de Sion (*Hovevei Sion*), groupe qui vise à organiser l'émigration des Juifs vers la terre d'Israël, ou encore la Jewish Colonization Association, toutes ces organisations contribuent à introduire Meyerson dans la société française et dans le monde des philosophes. En effet, comme l'indique Sophie Cœuré dans un livre consacré aux relations entre Henri Bergson et Albert Kahn, le « terreau culturel du judaïsme » est fort utile dans le jeu des recommandations[18]. Meyerson évolue dans ces milieux, il y assume des responsabilités tout en tissant des liens d'amitié utiles pour accomplir ses rêves.

Déjà, lors de ses études à Berlin, Meyerson était en relation avec des personnalités importantes de la communauté juive. Il militait avec Bambus, H. Hildesheimer, et I. Turoff à l'association des *Hovevei Sion*. Ensemble ils prennent l'initiative d'installer son Comité central à Paris. Meyerson en devient le secrétaire à partir de 1894. C'est dans une des associations des cercles juifs et polonais qu'il fait la connaissance de son futur beau-frère, Jules Brauman[19], lequel milite activement au sein de l'organi-sation des étudiants en médecine et des jeunes médecins et à *Spojnia* (le lien), association d'aide aux immigrés polonais, créée à Paris en 1886, où Meyerson donne une conférence deux

---

[18] Sophie Cœuré et Frédéric Worms, *Henri Bergson et Albert Kahn, correspondance*, Desmaret – Musée départemental Albert-Kahn, Strasbourg-Boulogne, 2003, p. 46-47

[19] La mort de Jules Brauman, en 1932, inspire à Meyerson la remarque suivante : « C'était, parmi les vivants, le meilleur de mes amis ; nous nous connaissions depuis près de cinquante ans – bien avant le mariage de ma sœur », CZA, A408/100, lettre du 29 juin 1932 à Sée.

ans plus tard[20]. Il participe à la rédaction des statuts de « La prévoyance israélite, société d'assistance par le travail » fondée en 1893, dont il est vice-président et où il rencontre Marguerite et Jean Wilbouchevitch. La correspondance atteste des liens de profonde amitié qui lient Meyerson à la famille Wilbouchevitch : or Marguerite avait épousé Jean Nageotte au mois de décembre 1891. Ce dernier, médecin et neurologue français, issu d'un milieu universitaire, professeur au Collège de France, favorise l'introduction de Meyerson dans les milieux juifs et universitaires.

L'ensemble des organisations juives, quelles que soient leurs orientations, sont évidemment en rapport les unes avec les autres, Meyerson entre ainsi en contact avec le Baron de Rothschild, qui lui propose de s'occuper de ses colonies agricoles en Palestine. Quand le Baron cède ces dernières à la *Jewish Colonization Association*, Meyerson y est engagé. Cet engagement est décisif car il lui donne l'occasion de rencontrer Salomon Reinach. Le rôle de la famille Reinach se révèle primordial dans le parcours de Meyerson. En effet, les frères Reinach sont présents tant dans les sphères juives et dans les milieux politiques avec leur engagement dans l'Affaire Dreyfus, que dans les sphères universitaires. Salomon Reinach joue un rôle déterminant dans l'entrée de Meyerson dans le monde intellectuel parisien : d'une part, il est l'un des dirigeants de la *Jewish Colonization Associat*ion et se trouve ainsi au centre des événements qui concernent la communauté juive de Paris : il connaît les Dreyfus, Hadamard et autres personnalités marquantes des milieux juifs. La première lettre de Salomon Reinach à Meyerson date de l'été 1893 et atteste de relations suffisamment libres pour que Meyerson puisse se permettre de lui rendre visite sans s'annoncer. D'autre part, en tant que spécialiste d'archéologie grecque et de philologie, membre de l'Institut, actif à la Société des études juives, il est, avec ses frères, au centre d'un réseau intellectuel international de haut niveau. En 1902, il invite Meyerson à un dîner improvisé avec les

[20] Voir E. Telkes-Klein, « La genèse d'*Identité et réalité* (1908)… », *op. cit. supra*, p. 254.

Dreyfus à l'occasion du passage du philosophe autrichien Gromperz[21]. C'est au titre de normalien et d'universitaire de renom qu'il est premier lecteur d'*Identité et réalité*. Il en révise le manuscrit et incite Meyerson à publier à compte d'auteur :

> Cher Monsieur, votre travail est extrêmement intéressant ; faites les frais de l'impression ; cela vous sera remboursé sous forme de prix [… ?]. J'ai lu de très près le 1er volume et j'ai fait des corrections de détail ; il faudra corriger sur épreuves. Vous abusez des interrogations et vous êtes un peu ?? [traînant] ; mais cela n'est pas pire que […?] Auguste Comte ??[22]

Enfin, et ce sera la dernière illustration que nous donnerons des liens de Meyerson avec les milieux juifs, rappelons la place qu'occupe Xavier Léon[23]. C'est Marcel Mauss qui organise, à la demande de Meyerson, la rencontre des deux hommes au printemps 1908, peu après la parution d'*Identité et réalité*[24]. À ce moment, Léon n'a pas encore lu le livre, mais il semble bien qu'il s'y attache rapidement. Connaître Xavier Léon, c'est avoir une ouverture à la *Revue de métaphysique et de morale* et à la Société française de philosophie. Et c'est ce qui se passe puisque, dès le mois d'avril 1908, Elie Halévy, l'ami de Léon et co-fondateur de la revue, écrit à Meyerson pour lui proposer de « collaborer au supplément bibliographique qui termine chaque numéro [de la *Revue de métaphysique et de morale*] et dont [il s]'occupe spécialement. » À la fin du mois de décembre 1908, Meyerson est invité à présenter son ouvrage à la Société française de philosophie, dont Léon est co-fondateur et administrateur. Très vite les deux hom-

---

21 Pneumatique du 15 mai 1902 (CZA, A408/117).

22 CZA, A408/117, s. d. et CAHJP, JCA/LON/478.

23 Voir dans ce numéro l'article de Stéphan Soulié, « L'intégration d'Émile Meyerson à la communauté philosophique : le rôle de Xavier Léon et du réseau de la *Revue de métaphysique et de morale* ».

24 Lettre de Meyerson à Léon, 8 septembre 1908 dans Émile Meyerson, *Lettres françaises*, éditées par B. Bensaude-Vincent et E. Telkes-Klein, Paris, CNRS Éditions, 2009, p. 340.

mes établissent des liens d'amitié qui se manifestent par les « services les plus précieux[25]. » Ainsi qu'il l'écrit de Leysin, dans une lettre de l'été 1924, Meyerson reconnaît « [...] vous m'aviez, en me prenant par la main pour ainsi dire, introduit dans le cercle qui devait constituer désormais ma famille spirituelle[26]. »

Plusieurs des personnalités qui entourent Meyerson font partie des deux milieux, juifs et philosophiques. Tout au long de sa vie, il assume des responsabilités dans les organisations juives et travaille en faveur de Juifs, ce qui constitue l'une de ses chimères.

3. Deux chimères

Meyerson s'engage, dans sa carrière, à « seconder les efforts de tous ceux qui travaillent à la colonisation de la Palestine[27] » et, dans sa réflexion intellectuelle, il s'efforce de définir ce qu'est l'«explication scientifique d'un phénomène. » Son « cheminement » intellectuel le conduit de la pratique de la chimie industrielle à l'histoire de la chimie pour aboutir à l'épistémologie. Le passage se fait lentement, cette lenteur étant essentiellement due au partage de sa vie entre ses activités professionnelles et « ses chères études ». Ce parcours se concrétise dans la réalisation de ses « chimères ».

Dès sa jeunesse à Berlin, Meyerson s'est engagé à favoriser le sort des Juifs. Il poursuit dans cette voie à Paris, étant actif dans des organisations en faveur des immigrés juifs, il soutient ardemment le programme des *Hovevei Sion*, il intervient dans les universités populaires. Mais c'est finalement son engagement à la

---

25 Lettre de Léon à Meyerson, 2 mars 1908, *ibid.*, p. 336.

26 Correspondance Xavier Léon, lettre de Meyerson, 26 juillet 1924. Bibliothèque de la Sorbonne, Ms. V. Cousin, 388-2, fol 131-132.

27 Lettre de Meyerson à Haïm Weizman, 12 août 1920 (fonds Marc Jarblum, CZA, A303/74). Nos remerciements à François Lafon qui nous a signalé ce document.

Jewish Colonization Association qui lui permet de donner la pleine mesure à son action. Il le dit et répète à maintes reprises, s'il est « très éloigné de ce que l'on appelle le sionisme et même de ceux que l'on nomme les "palestiniens" [sympathisants de l'idée de la Palestine juive][28] », s'il est en désaccord, comme il l'écrit à Haïm Weizman en 1920, « sur le but prochain et sur les méthodes à appliquer[29] » concernant la Palestine, il reste, sa vie durant, préoccupé des affaires de Palestine. Il s'en explique dans cette lettre à sa sœur, amplement utilisée ici :

> [...] quand la possibilité de toucher cette chimère de près m'a été donnée, (il était dès le début prévu que j'allais m'occuper à la *Jewish Colonization Association* des affaires de la Palestine, à l'époque il n'était pas question des affaires de Rothschild), il m'était difficile de résister à cette tentation. En vérité, ce n'étaient pas des motivations altruistes : je n'étais pas convaincu, malgré l'insistance des mes camarades du parti, que mon activité soit indispensable à la cause, mais je sentais – je peux l'affirmer ouvertement – qu'elle allait être utile, que malgré quelques défauts de caractère, que tu connais, et qui m'empêchent de devenir un aussi bon administrateur que j'aurais voulu être, je voyais plus clairement ce qui était effectivement nécessaire à la cause, et j'avais plus de volonté pour mener à bien ce que je faisais, que certains autres, et surtout, je le faisais pour ma propre satisfaction, pour coucher avec ma chimère.

Ainsi à partir du mois de janvier 1898, il se consacre à la cause juive, voyageant en Palestine et en Europe, essentiellement en Russie et Pologne. À la *Jewish Colonization Association*, il est chargé de gérer les colonies juives en Palestine, de décider des dépenses, de régler les problèmes des colons entre eux et entre ces derniers et l'administration. Après dix ans de travail, il a l'impression d'avoir accompli ce qu'il avait décidé d'entreprendre : il

---

[28] Lettre à Frania, 23 décembre 1907 (ACZ 408/6), traduite du polonais dans Eva Telkes-Klein, La genèse d'*Identité et réalité* (1908), *op. cit. supra*, p. 25.

[29] Voir note 27.

considère avoir surmonté les obstacles, tant ceux des conditions naturelles du climat et de la nature du pays, que les questions de personnes, même s'il lui est arrivé de se sentir « chargé d'un poids trop lourd pour ses épaules. » Il a le sentiment d'avoir fait une œuvre utile, car il s'attache à « améliorer la vie juive. »

Malgré l'importance indéniable qu'il accorde à cette activité, alimentaire certes, mais qui correspond également à la mise en œuvre d'un programme qui lui tient à cœur, si on lui avait proposé « une chaire quelque part dans un trou perdu [...] avec une bonne bibliothèque », il l'aurait acceptée pour se consacrer à un « travail uniquement scientifique. » Il souligne cette dimension, car la rédaction de son premier ouvrage fut difficile et longue. Il a passé dix-huit ans à écrire *Identité et réalité*, partagé entre des périodes de découragement et des mois de travail régulier. Il est isolé dans son travail, et ne bénéficie que de rares échanges avec des collègues. Son livre est le fruit d'un travail patient et systématique qui part de l'histoire des sciences pour aboutir à la philosophie des sciences, car, pour lui, « la philosophie des sciences a pour fondement l'histoire des sciences[30]. » Meyerson dépouille les ouvrages disponibles en bibliothèque, n'ayant pas les moyens d'acheter les nouvelles parutions, dont il prend connaissance d'après leur recension. Il signe, le 1er juillet 1907, un contrat d'édition à compte d'auteur, encouragé en cela, nous l'avons vu, par Salomon Reinach. Le manuscrit qu'il remet à Alcan en ce début du mois de juillet est en fait le troisième état de sa réflexion. Le titre lui-même connaît des changements, passant de *Du concept de causalité dans les sciences physiques* à *Explication scientifique et sens commun* pour finir avec le titre que nous lui connaissons. Après la parution de ce premier ouvrage, bien accueilli dans la communauté scientifique, les conditions de travail de

30 *La philosophie des sciences en Allemagne*, conférence de Meyerson prononcée le 25 janvier à l'École des hautes études sociales (CZA, A408/ 203) à paraître dans Émile Meyerson, *Mélanges. Petites pièces inédites*, édités par Eva Telkes-Klein et Bernadette Bensaude-Vincent, Édition Honoré Champion.

Meyerson changent, puisqu'il peut discuter avec ses pairs, et il ne s'en prive pas. Sa correspondance témoigne des échanges qui se mettent en place après la présentation d'*Identité et réalité* dans les instances influentes. Il sort ainsi de l'isolement et traite avec ses semblables des questions qui le préoccupent. C'est ainsi qu'on le voit entrer en rapport avec Einstein lors de l'invitation de ce dernier à donner une conférence au Collège de France, rencontre qui le conduit à *La Déduction Relativiste*.

Au détour d'une phrase dans sa correspondance et dans ses récits de vie comme ceux qu'il écrit pour Félicien Challaye ou pour André Metz, dans les années 1920, Meyerson confie que ce qui représente « le véritable but de [s]a vie », c'est de « se rendre compte du cheminement de la pensée commune [...] d'observer les opérations de l'intellect[31]. »

Au terme de son parcours, après la publication des quatre ouvrages qui paraissent de son vivant, il insiste sur le fait que ce qui lui importe, c'est de montrer le vrai schéma de la pensée (ainsi qu'il l'écrit dans le début de son autobiographie)[32]. Attendant les dernières épreuves de ce dernier ouvrage, il éprouve la certitude d'avoir trouvé « quelque chose de très important, une très grande chose, véritablement », tout en admettant la possibilité de s'être trompé. Mais l'essentiel reste son sentiment de réalisation et d'aboutissement.

Meyerson a réalisé ses chimères malgré ce qu'il qualifie lui-même comme le « dédoublement total de [s]a vie[33].»

Ce double itinéraire l'a conduit des associations d'immigrés à l'Académie des sciences morales et politiques[34]. Même s'il n'a pas

---

31 Préface de *Du Cheminement de la pensée*, Paris, Alcan, 1931, p. VIII.

32 *Ibid.* p. XX, voir aussi CZA, A408/137.

33 CZA, A408/6.

obtenu de poste dans une institution universitaire, cette reconnaissance, alliée à l'attribution du titre de Chevalier de la Légion d'honneur[35], lui procure une grande satisfaction. Si, en achevant *Identité et réalité*, il pouvait écrire « 'Dans les grandes choses, il suffit d'avoir voulu' disaient les Romains. J'ai eu deux de ces choses : le livre et la Palestine » en reconnaissant également qu'il bénéficie d'une « certaine 'position' morale, c'est-à-dire honorifique », au terme de sa vie, en constatant qu'il a accompli ce qu'il avait décidé d'entreprendre, il peut se targuer de discuter d'égal à égal avec les personnalités importantes du monde de la philosophie et des sciences : Einstein et Bergson, Hermann Cohen et Lord Balfour, ce dernier, philosophe, assume, comme lui, des responsabilités politiques. Alors qu'à propos d'*Identité et réalité*, il ne cesse de rappeler combien il lui a été difficile d'écrire tant il était isolé, la préface de *Du Cheminement de la pensée* comporte une longue liste de personnes qu'il remercie pour le soutien qu'elles lui ont apporté.

Eva TELKES-KLEIN
Centre de recherche français de Jérusalem

34 Novembre 1926.

35 Janvier 1928.

MEYERSON FACE À L'AFFAIRE DREYFUS

La question de l'attitude d'Émile Meyerson pendant l'affaire Dreyfus, sujet passionnant s'il en est, demeure vierge. Et cette virginité s'explique assurément par le fait qu'il semble qu'il n'y ait rien à dire. On peut retourner l'Affaire dans tous les sens, dépouiller les archives publiques et privées, collationner les nombreuses listes de protestation, éplucher les articles de presse, Émile Meyerson en est absent. Formidablement et obstinément. De même, on peut consulter fébrilement les *Lettres françaises* dont l'encre est encore chaude pour connaître la même déception[1]. L'*index rerum* commence à « Alchimie » et, à « D », ne reprend pas les 4 seuls renvois « Dreyfus » de l'*index nominum*. Quatre renvois dont un seul d'ailleurs concerne une lettre, celle que Bernard Lazare envoie à son ami en février 1899 et dans laquelle il fait part de son optimisme dreyfusard et de ses inquiétudes quant à l'avenir politique d'un pays qu'il envisageait sérieusement de bientôt quitter pour se réfugier, comme en 1894, au plus fort de la répression contre les anarchistes, en Belgique. Une lettre, neuf lignes en tout et pour tout.

Émile Meyerson ne s'intéresse donc t-il pas à cet événement qui occupe les jours et les nuits de son ami, qui fut pendant de longs mois l'essentiel de l'actualité française, et qui reposa, plus vivement que jamais, ce qu'on appelait alors « la question juive » ? Y portait-il si peu d'intérêt que Lazare, le premier des dreyfusards, ne jugeait pas utile, en dehors de ces quelques lignes, de lui en parler ? Est-ce à dire qu'Émile Meyerson fut de ces bourgeois juifs, non pas, comme le dira Lazare, un de ces « trois douzaines » qui se manifestèrent « pour

[1] Émile Meyerson, *Lettres françaises*, éditées par Bernadette Bensaude-Vincent et Eva Telkes-Klein, Paris, CNRS éditions, 2009.

défendre un de leurs frères martyrs », mais un de ces « milliers » qui se trouvèrent « pour monter la garde autour de l'île du Diable, avec les plus dévoués champions de la patrie »[2] ? Et sans aller jusqu'à l'antidreyfusisme, fût-il un de ces inquiets, un de ces craintifs, un de ceux qu'animait avant tout le désir de *cholem* et qui aurait pu écrire, comme le fit l'ancien député Ferdinand Dreyfus, reprochant à quelques coreligionnaires leur engagement :

> Il y a des Juifs qui ont commis une grande faute : ç'a été de se solidariser avec les protagonistes de la campagne de révision ; cette campagne était l'œuvre de philosophes, de jurisconsultes, de membres de l'Université. Pourquoi lui donner une apparence confessionnelle ? Pourquoi exposer par là aux coups la liberté de conscience ?[3]

Il est bien évident que non. L'amitié qui lia Lazare et Meyerson, dans sa permanence, indique à elle seule qu'il n'en est rien et leur proximité dans le combat de reconstitution physique et surtout morale de la nation juive l'exclut absolument. Comment imaginer, connaissant le caractère entier et intransigeant de l'auteur du *Nationalisme juif*, que leur relation eût pu perdurer, une relation qui justement tourne tout entière autour de cette question essentielle, sinon sioniste du moins nationaliste.

Puisqu'il est question de l'amitié de Lazare et de Meyerson, qu'il me soit permis ici, avant de poursuivre, d'ouvrir une petite parenthèse qui sera un amical rectificatif à ce qu'écrit Eva Telkes-Klein dans son article des *Archives juives*[4]. L'amitié des deux hommes date bien de 1894-1895 après une première rencontre à la fin des années 1880 ou au tout début des années 1890. Lors de cette première rencontre, les deux hommes s'étaient rencontrés sans établir de relation suivie. Ainsi s'explique le

---

2 « Le Nationalisme et l'Émancipation juive », *L'Écho sioniste*, n° 11, 20 avril 1901. Repris dans *Juifs et antisémites*, p. 174.

3 Pierre-André Meyer, « Un homme politique face à l'Affaire : le cas de Ferdinand Dreyfus », *Archives juives*, 1994, n° 27/1, p. 37.

4 Eva Telkes-Klein, « Bernard Lazare intime à la lumière des archives Meyerson », *Archives juives*, 2008/2, n° 41, p. 118-132.

souvenir de Lazare qui disait à propos de cette première rencontre qu'ils s'étaient juste entrevus et que leur vraie rencontre avait eu lieu plus tard, grâce à Abraham Ludvipol. Et si, comme le rappelle Eva Telkes-Klein, les deux hommes se rendent ensemble à Londres, ce ne peut être avant la naissance de leur amitié. Ils s'y rendent, en effet, à l'occasion du jubilé de diamant de la reine Victoria, en 1897, et non à l'occasion de son jubilé d'or, dix ans plus tôt. En témoigne d'ailleurs une lettre datée de 1897 écrite à cette occasion par Lazare à son épouse, qui raconte, comme dans la page de souvenirs de Meyerson, l'anecdote de la nuit chez Prag :

> Je t'écris de chez M. Prag où j'ai reçu l'hospitalité cette nuit en attendant que j'aie une chambre au Charing Cross Hotel, ce qui sera ce soir. Prag n'a pu nous offrir, à Meyerson et à moi, qu'un lit pour deux, ce qui fait que je n'ai pas dormi et qu'à cinq heures ½ (après m'être couché à 1 heure) j'étais levé[5].

Cette parenthèse contient d'ailleurs en elle un début de réponse à notre questionnement liminaire. On se doute bien que l'anarchiste Lazare ne se rend pas à Londres pour assister aux manifestations du jubilé. Il devait y voir Prag, nous le savons, et le colonel Goldschmidt, des *Hovevei Zion* anglais, Mocatta, Zangwill et surtout il rend visite à Holt Shooling, expert en écritures, pour lui demander une consultation qui devait prendre place dans son ouvrage en défense de Dreyfus à paraître en septembre suivant. Par son amitié avec Lazare, Meyerson fut donc au cœur de l'Affaire et des stratégies dreyfusardes. Mais ne fut-il qu'un spectateur privilégié ? Il ne nous sera malheureusement pas possible, faute de documents probants, d'être tout à fait affirmatif mais nous pourrons toutefois tenter quelques hypothèses qui tendront à indiquer que Meyerson fut assurément un dreyfusard actif mais un dreyfusard silencieux, concept que nous allons éclairer maintenant.

---

5 Alliance Israélite Universelle, Fonds Bernard Lazare, boîte 16, Correspondance, lettres à son épouse et à sa famille.

Nombreuses ont été les controverses, voire les polémiques, entre historiens pour savoir quelle place il fallait accorder, dans l'Affaire, à la question antisémitique. Il n'est pas tant question de savoir si en Dreyfus fut visé le Juif, si machination il y eut et, si tel fut le cas, si elle fut initiale ou secondaire. Il s'agit plutôt de constater de quelle manière la question juive fut exploitée par une minorité dont la voix portait loin et qui sut entraîner dans son sillage une partie importante de la population. Ce qui est certain, en tout cas, c'est que la question devint rapidement centrale et que, de ce fait, toute défense ouverte de Dreyfus devint suspecte. Si l'on en croit les antidreyfusards, passés comme présents, les Juifs du monde entier, pendant l'Affaire, s'entendirent – on ne sait trop par quel moyen mais on sait qu'ils le firent – pour arracher aux griffes de la Justice leur traître. Il n'était pas uniquement question de sauver un homme mais de désorganiser un pays au profit des héréditaires ennemis allemands. Les Juifs devaient savoir que 20 ans plus tard aurait lieu la grande revanche de 1870 et que pour cela il fallait affaiblir la plus grande armée du monde. Mais derrière tout cela, ce n'était pas tant pour la grandeur de l'Allemagne que se battaient les amis du traître : c'était pour leur propre grandeur ; un vaste projet de domination du monde… Maizières révéla ainsi dans l'édition du *Gaulois* du 3 février 1899 que la première fois qu'il avait été question de la réhabilitation de Dreyfus, ce fut en 1896 [*sic*] à Bâle, où s'étaient réunies dans ce but des personnalités juives du monde entier[6]. Les congrès sionistes n'étaient donc que la grande réunion du « syndicat », une grande collecte de fonds pour sauver « le traître »… Et le journaliste, ne reculant devant rien, de parler de « Congrès révisionniste de Bâle » !

Est-il utile de dire que tout cela ne fut que fantasme, ou plutôt volonté délibérée de déplacer le sujet et profiter de l'occasion inespérée – ce que Maurras appelait « l'aubaine » – de donner un peu plus de vigueur au mouvement antisémitique.

---

6 Le premier congrès sioniste eut lieu en 1897.

Et pourtant, si l'on en croit les historiens de l'Affaire, il semblerait que les Juifs, à l'image – apparente tout au moins – d'Émile Meyerson, s'en tinrent à l'écart, adoptèrent une attitude passive et se désintéressèrent tout autant du sort du capitaine que de leur propre sort sur lequel, dans la presse et dans la rue, à la tribune de la Chambre et dans les réunions privées, on faisait rejaillir la prétendue faute d'un seul. Bernard Lazare avait-il donc raison quand il ironisait sur l'entente possible, l'organisation contre l'ennemi commun : « nous ne sommes pas près de voir se fonder une association de Juifs contre l'anti-sémitisme », avait-il écrit à Drumont. Et dans la presse israélite, pour reprendre la terminologie de l'époque, des dizaines d'articles parurent, qui regrettaient que cette entente ne vît pas le jour. Isaïe Levaillant[7], écrivit ainsi – et pour seul exemple – dans *L'Univers israélite* du 6 août 1897 :

> [...] il est impossible de croire qu'à la veille de subir un assaut décisif, [les israélites de France] n'aient pas songé à s'armer pour la lutte et à organiser la défense. Eh bien ! qu'ont-ils fait pour se préparer à la bataille de demain ? Quels sont les alliés dont ils se sont assuré le concours ? Quelle organisation ont-ils créée ? [...]
>
> Aucune entente n'a été préparée ; aucun groupement n'a été tenté ; il ne s'est fondé ni comité ni association ; en un mot, il n'existe pas ombre d'organisation. Assurément, devant l'évidence et l'urgence du péril, ce ne sont pas les dévouements qui feraient défaut ; mais ces dévouements restent stériles faute d'une impulsion première. On pouvait croire que nos coreligionnaires, après s'être longtemps montrés insensibles aux outrages et aux calomnies, ne resteraient pas indifférents devant les menaces directes et les attentats consommés. Mais non, ni les revendications les plus audacieuses, ni les dénis de justice les plus révoltants n'ont pu les troubler [...]. Ceux qui voudraient agir ne le peuvent, faute de crédit et d'autorité, et ceux qui

7 Ancien préfet et ancien directeur au ministère de l'Intérieur, secrétaire du Comité de défense contre l'antisémitisme.

> pourraient agir ne le veulent, faute de courage ou de clairvoyance. Grâce à cette abdication de toutes les activités, nous serons, le jour des élections générales, absolument à la merci de nos adversaires. Et si, d'après la légende qui s'attache aux Juifs, jamais collectivité ne fut mieux organisée pour la résistance, la vérité est que jamais troupeau n'a consenti à se laisser égorger avec une plus docile et plus stupide résignation[8].

Cette passivité est une vérité historique. De nombreux textes contemporains, à l'image de celui de Levaillant, le *Notre jeunesse* de Péguy[9], les souvenirs de Léon Blum[10], les pages sur l'Affaire de Hannah Arendt[11], en ont fait cette vérité. Pourtant, si on veut se pencher sur les textes, on verra que rien ne vient étayer cette passivité et que, pour nos trois auteurs, elle participe d'une démonstration sans rapport direct avec notre sujet. Péguy l'utilise pour fustiger ce qu'il appelle le « parti juif » qu'il accuse d'avoir abandonné Bernard Lazare, incarnation d'un dreyfusisme pur, la fameuse « mystique » pervertie par la « politique » ; Blum force le trait sur la passivité pour donner un avertissement à ses lecteurs de 1936 et les engager à ne pas reproduire les erreurs du passé ; quant à Hannah Arendt, elle joue le même anachronisme que Blum, mais après la catastrophe que craignait son prédécesseur, pour établir un parallèle entre l'attitude de 1898 et celle de 1933-1945 et ainsi asseoir sa distinction entre *schnorrer* et parvenu[12].

En fait, l'association des Juifs contre l'antisémitisme dont Lazare regrettait l'inexistence exista bien et c'est justement au

---

8 « Prochaines élections législatives », pp. 613 et 614-615. Article signé B.M. Voir aussi S. Lévy, « Appel aux étudiants israélites », *L'Univers israélite*, 26 novembre 1897, pp. 310-311 ; Louis Lévy, « Une création qui s'impose », *L'Univers israélite*, 3 décembre 1897, pp. 330-333 ; L.P., « La Lutte », *Kadimah*, n° 2, 1er août 1898, pp. 2-4.

9 *Notre jeunesse*, *Cahiers de la Quinzaine*, XI, 12, 1910.

10 Léon Blum, *Souvenirs sur l'Affaire*, Paris, Gallimard, 1935.

11 Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme, L'antisémitisme*, Paris, Le Seuil, 1984, repris dans Quarto Gallimard, 2002.

12 Voir Hannah Arendt, *op. cit.*, p. 364.

début de l'Affaire, les Juifs renonçant à ce tragique et mortifère « silence du dédain[13] » jusqu'alors adopté et suivi, qu'elle fut créée. Dès le lendemain de la condamnation de Dreyfus, le grand-rabbin Zadoc-Kahn, raconte Julien Weill dans la biographie qu'il lui a consacrée, avait été « assailli d'un flot de suppliques[14].» Il avait alors songé, poursuit Weill, « à créer une organisation spéciale, à l'exemple du "*Verein zur Abwehr des Antisemitismus*", fondé en Allemagne en 1891, pour lutter contre la crise antisémitique » :

> Il convoque quelques amis en réunion privée le jeudi 27 décembre 1894, rue de la Victoire, leur soumet quelques idées. Ne convient-il pas de constituer un petit comité de vigilance, un autre composé de juristes ? Ne peut-on agir sur les journaux, répandre des brochures à bon marché réfutant les sottises colportées en tous lieux, montrer entre autres le patriotisme des Juifs dans l'armée ?[15]

Il n'était plus temps de laisser faire, et beaucoup s'étaient rangés à l'avis qu'une « action énergique [était] devenue nécessaire. » Ainsi avait-il été décidé de créer un comité qui agirait « au grand jour », et que ce comité serait dirigé par Narcisse Leven, président du comité central de l'Alliance israélite universelle, lui-même épaulé dans sa tâche par Henri Becker, un jeune professeur[16]. Julien Weill, sans entrer dans le détail, fait de l'action de ce comité un bilan mitigé et peu enthousiaste et laisse entendre qu'il se délita rapidement[17]. On sait pourtant qu'il vécut sous une tout autre forme et eut une action tout à fait remarquable. Dans son numéro du 5 décembre 1902, *L'Univers israélite* publia un appel signé d'Henri Aron, membre du Consistoire central, adjoint

---

13 Voir Birnbaum, *Les Fous de la République*, Paris, Points Histoire, 1994, p. 27.

14 *Zadoc Kahn, 1839-1905*, Paris, Alcan, 1912, p. 168.

15 *Ibidem*, p. 169.

16 *Ibidem*, p. 170.

17 *Ibidem*, p. 170-171.

au maire du IIe arrondissement de Paris, du docteur Dreyfus-Brisac, membre du Comité central de l'Alliance israélite universelle, de Narcisse Leven, de Salomon Reinach et d'Isaïe Levaillant. Dans cet appel, était révélée l'existence d'un Comité de défense contre l'antisémitisme, comité fondé « pendant la terrible crise de l'affaire Dreyfus » pour « réagir contre la situation si périlleuse pour nos coreligionnaires que cette affaire avait révélée[18].» Les signataires y expliquaient qu'ils avaient alors fait appel « au concours d'une catégorie limitée de nos coreligionnaires » et qu'ils avaient décidé, dans les circonstances qui étaient celles de l'Affaire, d'opter pour une action qui « pour être efficace, devait demeurer discrète[19].»

> [...] notre activité ne s'est pas exercée seulement pendant les périodes électorales. C'est d'une façon permanente que l'antisémitisme tentait d'égarer l'opinion publique ; c'est d'une façon permanente également que nous avons dû chercher à l'éclairer. Pendant longtemps, les journaux républicains et libéraux s'étaient désintéressés de la campagne antisémitique, dont ils n'avaient pas suffisamment mesuré la portée et les conséquences. [...] Nous nous sommes préoccupés, dès nos premières réunions, de remédier à cette situation fâcheuse. Grâce aux concours dévoués qui nous ont été donnés, il nous a été possible, en Algérie aussi bien qu'en France, de remplir cette partie essentielle de notre tâche. Nous avons pu faire en sorte que les légendes mensongères qu'on répandait contre nous pussent moins aisément s'accréditer. Dans le même ordre d'idées, nous avons fréquemment encouragé la publication d'écrits non-périodiques destinés à rétablir, sur des questions générales ou sur des faits particuliers, la vérité altérée par nos adversaires. Il nous est arrivé également d'assister de nos conseils ou même de notre aide matérielle certaines personnes engagées contre les antisémites dans

---

18 « La Défense contre l'antisémitisme », *L'Univers israélite*, 5 décembre 1902, p. 332.

19 *Ibidem*, p. 333.

> des instances judiciaires qui ne mettaient pas seulement des intérêts privés en jeu, mais où il y avait pour notre cause un intérêt général à faire triompher[20].

Un des personnages-clés de ce Comité fut Bernard Lazare et c'est principalement, pour les rares documents que nous avons pu retrouver, auprès de ses amis révolutionnaires qu'il intervint. Les rapports de police sont à ce sujet très bavards. Si les mouchards n'entendirent jamais parler du Comité, ils savaient que les aides existaient et connaissaient également le rôle joué par Bernard Lazare. D'après ces rapports, il aurait aidé *Le Parti ouvrier*, journal du Parti ouvrier socialiste révolutionnaire de Jean Allemane[21], *L'Antijésuite* de Paul Martinet[22], et *L'Ouvrier des deux mondes* de son ami Pelloutier[23] ; il aurait apporté son « appui moral et matériel » à la Ligue démocratique des écoles de Jean Longuet[24] pour l'aider « à faire afficher un manifeste révolutionnaire, protestant contre Drumont et les manœuvres antisémites » et « à manifester énergiquement lors du prochain procès Zola, de manière à prouver que la rue n'appartient pas seulement aux antisémites et que les "zolistes" sont décidés à montrer le courage de leur opinion[25]», etc. Nous savons aussi qu'il aida le journal *Le Libertaire* à paraître et à organiser des meetings contre l'antisémitisme, le péril clérical, militaire et césarien. Il recruta des gardes du corps pour protéger les témoins du procès Zola et les candidats aux législatives qui avaient pris de nettes positions contre l'antisémitisme. Il participa également au financement de *L'Aurore*, des *Droits de l'Homme* et très certainement de *La Fronde*, journal dreyfusard et féministe de Marguerite Durand. Nous savons aussi qu'il finança des tournées de conférences dans l'antisémite

---

20 *Ibidem*, p. 333-334.

21 Rapport signé d'une croix potencée du 7 janvier 1898. PP B/A 958.

22 Rapport signé Foureur du 25 novembre 1898. PP B/A 958.

23 Rapport signé Aspic du 25 novembre 1898. PP B/A 958.

24 Et au sein de laquelle militait des connaissances : Paul Souchon, ami de Mécislas Golberg, Henri Dagan, Léon Parsons, etc.

25 Rapport signé Rubrick du 25 novembre 1898. PP B/A 1527.

Algérie, soutint les candidats à la députation qui s'opposaient aux antisémites et pour lesquels, par exemple, fut repris le journal algérois *Les Nouvelles*. Le Comité fut aussi à l'origine de la publication du *Journal du peuple* de Sébastien Faure pour lequel Lazare trouva fonds, locaux, matériel, etc.

L'avocat Jacques Bonzon, qui avait été « dreyfusard dès la première minute et tout naturellement », réglant quelques comptes en 1911, reproche à ceux avec qui et auprès de qui il avait combattu d'avoir eu « honte de l'association nécessaire ». Il regrettait que le « syndicat », qu'il disait avoir été une réalité, ne se manifestât pas au grand jour[26]. Il n'était pas question ici de honte, mais plutôt de stratégie et de nécessité. De stratégie car, hormis le fait, comme le souligne Simon Epstein dans sa thèse sur la résistance juive à l'antisémitisme, que, par habitude, « l'homme ou l'organisme qui financent, en partie ou totalement, épisodiquement ou en permanence, un journal ou une publication, ne se vantent pas ouvertement de leur acte », que « le journaliste et le militant dont les écrits sont subventionnés évitent de porter ce fait à la connaissance de leurs lecteurs [27]», le secret était un garant de l'efficacité de l'action. Il ne suffisait pas d'être silencieux. Encore fallait-il donner l'indication de la passivité et dénier toute action. Ainsi serait-il possible – du moins le pensaient avec une bonne dose de naïveté les membres du Comité – de vider l'argumentation ennemie. Les revues juives, à une époque où existait déjà le Comité, fustigèrent ainsi « l'apathie » et « l'optimisme » de Juifs décrits comme inactifs.

C'est ainsi que doit se comprendre l'article de *L'Univers israélite* précité, article écrit par une des principales figures du Comité. Ce type de texte, appelant les indifférents à agir, permettait de donner le change. Si ces personnalités appelaient à l'action ceux qui étaient dans l'ignorance de l'existence du

---

[26] *La Lutte sociale dans le prétoire,* Paris, Aux bureaux de La Liberté d'opinion, 1911, p. 23.

[27] *Les Institutions israélites française de 1929 à 1939 : solidarité juive et lutte contre l'antisémitisme*. Thèse de doctorat sous la direction de Pierre Birnbaum, Université de Paris I, 1990, p. 237.

Comité, elles indiquaient aux antisémites, lecteurs attentifs des revues juives, tout en développant un argumentaire qui dépassait la défense des intérêts juifs pour placer le débat sur la défense des valeurs républicaines, que rien n'existait, qu'aucune concertation n'avait eu lieu, qu'aucun plan de défense n'avait été arrêté, en d'autres mots que le « syndicat » était un fantasme. Prenant à parti « les notables du judaïsme » en les décrivant comme indifférents ou lâches, notables qui, pour la plupart, participaient au moins financièrement aux activités du Comité, elles devaient permettre d'écarter le soupçon pesant sur les possibles – et réels – bailleurs de fonds.

Cette position répondait également à une nécessité : nombreux étaient ceux, tel Zadoc Kahn, qui, « fonctionnaires », n'étaient pas libres de leurs mouvements. Par ailleurs, et surtout le climat était tel en cette France de la fin du XIXe siècle, les esprits étaient tellement obturés par l'antisémitisme, tellement aveuglés par une presse que rien ne rebutait, tellement imbus de la réalité de la trahison du capitaine qu'il ne semblait guère envisageable d'apparaître au grand jour. Se reconnaître même lié à la famille Dreyfus avait été pendant longtemps impossible. Le 19 novembre 1896, dans une lettre insérée dans *La Libre Parole*, après la mise en cause dont il avait fait l'objet à l'occasion de la parution de son premier mémoire en défense du capitaine, Lazare disait à propos du « syndicat » dont il avait été présenté comme « le porte-parole », que non seulement il n'existait pas de syndicat mais qu'en plus il n'était le porte-parole de personne d'autre que de lui-même :

> J'ai la conviction absolue que la condamnation du capitaine Dreyfus est une erreur monstrueuse, et c'est ma seule conscience d'écrivain, ayant toujours combattu pour le droit et la justice, qui m'a poussé à parler[28].

Cela n'était pas faux, mais était pour le moins, on le sait, incomplet. Dire qu'il avait vu en Dreyfus une victime de

28 « Une lettre ».

l'antisémitisme, parler de machination, reconnaître qu'il était la voix de la famille Dreyfus, tout cela était impossible. Quelques jours plus tôt, au *Matin* venu l'interviewer, il avait même déclaré « ignore[r] » la famille Dreyfus[29]. On comprend bien que s'il avait avoué connaître les Dreyfus, ou pire s'il avait reconnu avoir accepté d'écrire son mémoire à la demande de Mathieu, la presse antisémite n'aurait pas laissé passer cette occasion de varier un peu les couplets sur le « syndicat juif ». Et c'est pour cela encore que pendant les premiers temps de l'Affaire il ne cessa d'insister sur le fait que l'innocent seul et non le juif l'avait déterminé à entrer en campagne.

Sans la folie antisémite, qui avait inventé le « syndicat » pour que les chalands n'oublient pas la boutique, le Comité n'aurait eu à se dissimuler et rien ni personne n'aurait trouvé à redire à ce qu'une famille, des amis, des inconnus, juifs ou pas, prissent parti pour un homme qu'ils considéraient comme innocent du crime pour lequel il avait été condamné et, plus largement, contre une doctrine de haine qu'ils jugeaient ne pas être étrangère au malheur de l'infortunée victime. Comme l'écrit le catholique et dreyfusard Fernand Giraudeau :

> Si nous étions des Anglais, des Américains ou même simplement des Belges, il y aurait, depuis six mois, sur l'un de nos boulevards, une boutique grande ouverte, avec une enseigne bien apparente : COMITÉ POUR LA RÉVISION DU PROCÈS DREYFUS… et, si pauvre que je sois, j'y aurais porté mon obole[30].

Le fait que Meyerson n'apparaisse pas dans la déclaration de 1902, n'indique aucunement qu'il n'en fit pas partie. L'article de 1902 ne parlait pas plus de Lazare, de Joseph Reinach, des Goudchaux, des Rothschild qui, on le sait aujourd'hui, en furent des membres pour le moins actifs. Mais rien non plus ne nous

---

29 « La preuve est faite. Sur un mort qu'on ne pourra ressusciter », 9 novembre 1896, p. 552 et 554.

30 *Coupable ou non ?* Paris, Stock, 1898, p. 74.

permet d'affirmer avec certitude qu'il en fut un des membres. Mais par les liens qui l'unissaient à Lazare, par la présence au Comité de Leven, par celle de Rothschild, celle de Zadoc Kahn, il est évident qu'il en connut les activités. Une lettre de Lazare, dans les *Lettres françaises*, l'indique clairement :

> Je me suis occupé [...] de tout ce que vous pouvez bien penser. De la reconstitution du *Petit bleu* afin d'en faire un sérieux journal du soir, à deux éditions, qui puisse combattre la *Patrie* et la *Presse*, et j'espère que je vais y arriver ce qui ne sera pas une mauvaise opération, je vous donnerai un peu de détails sur tout cela[31].

Quant à savoir s'il fut un membre actif du Comité, nous ne pouvons, faute de documents – rares on s'en doute sur une association secrète et qui ne nous parviennent le plus souvent que par hasard –, être affirmatif. Mais ne peut-on croire que la place qui était la sienne à l'Agence Havas ne pouvait représenter quelque intérêt dans cette œuvre de défense et de contre-propagande et, plus que la lassitude, l'attitude de l'Agence pendant l'Affaire – « se refusant à transmettre même les actes officiels qui n'étaient pas favorables à la cause antisémite », nous apprend Lazare – joua dans la décision de Meyerson d'en démissionner en 1899 ?

Philippe ORIOL
Historien, Université Paris III

[31] Lettre du 11 mars 1900 dans Émile Meyerson, *op. cit.*, p. 312.

L'INTÉGRATION D'ÉMILE MEYERSON À LA COMMUNAUTÉ PHILOSOPHIQUE : LE RÔLE DE XAVIER LÉON ET DU RÉSEAU DE LA *REVUE DE MÉTAPHYSIQUE ET DE MORALE*[1]

Quelque temps après la célébration du trentenaire de la *Revue de métaphysique et de morale* (le 27 décembre 1923), Meyerson exprimait à Xavier Léon le regret de ne pas avoir été convié à la cérémonie[2]. S'associant à l'hommage rendu, à cette occasion, au directeur de la *Revue*, il s'identifie avec chaleur au projet intellectuel porté par le périodique depuis sa fondation et rappelle le rôle essentiel que celui-ci a joué dans son intégration à la communauté philosophique :

> j'aurais dit quelle avait été votre influence et celle de votre *Revue* dans le cas, particulièrement typique qui était le mien, comment le travail du chercheur solitaire n'avait été possible que dans l'atmosphère spirituelle qu'avait créée votre périodique, comment ensuite, dès la publication de mon premier livre, vous m'aviez cherché et trouvé, comment vous m'aviez attiré à [illisible] et, me prenant par la main pour ainsi dire, introduit dans le cercle qui devait constituer désormais ma famille spirituelle[3].

---

1 Les abréviations *Rmm* et BVC renvoient respectivement à la *Revue de métaphysique et de morale* et aux manuscrits de la Bibliothèque Victor Cousin (il s'agit pour l'essentiel du fonds Xavier Léon).

2 La transmission des informations a-t-elle été défaillante ? Meyerson, qui ne fut pas un collaborateur historique, a-t-il été oublié ? La déception de l'intéressé apparaît à la hauteur de son désir de reconnaissance.

3 Lettre de Meyerson à Léon de 1924, sans précision de date, dans Émile Meyerson, *Lettres Françaises,* éditées par B. Bensaude-Vincent et E. Telkes-Klein, Paris, CNRS éditions, 2009, p 378.

La *Revue de métaphysique et de morale* a en effet participé à la redéfinition de l'identité sociale et intellectuelle de Meyerson. L'ancien chimiste avait suivi jusque-là, en solitaire, hors de l'université, et parallèlement à ses activités professionnelles, le chemin qui conduit de la science à la philosophie[4]. En 1908, dans les mois qui suivent la publication d'*Identité et réalité*, Meyerson accède à une notoriété et une visibilité tardives mais incontestables auprès des philosophes de profession. Xavier Léon et sa *Revue* ont contribué à un triple processus d'intégration : l'intégration au champ philosophique d'un penseur venu des sciences ; l'intégration d'un non-universitaire à une communauté de plus en plus dominée par des réseaux et des normes universitaires ; enfin, l'intégration d'un philosophe né en Pologne et initialement formé en Allemagne à une communauté qui, dans un contexte de forte mobilisation nationale, souligne de plus en plus son identité française. Les travaux de Meyerson s'inscrivent largement dans le cadre du programme défini et mis en œuvre par les fondateurs de la *Revue de métaphysique et de morale* depuis 1893. En ouvrant à l'épistémologue les portes des principaux lieux de sociabilité et de communication philosophiques, Xavier Léon, qui était également « administrateur » de la Société française de philosophie, remplit l'office d'introducteur et de médiateur[5].

---

4 Sur cet itinéraire, voir Eva Telkes-Klein, « Émile Meyerson, de la chimie à la philosophie des sciences », *Bulletin du Centre de recherche français de Jérusalem*, 18, 2007, p. 107-116. Après avoir travaillé dans un laboratoire au Collège de France, Meyerson a été chimiste dans l'industrie avant d'être employé durant quelques années par l'agence Havas comme « rédacteur pour la politique étrangère ». En 1908, il est employé d'une œuvre philanthropique juive : la *Jewish Colonization Association*.

5 Sur le rôle de Xavier Léon dans l'organisation du travail philosophique à la Belle Époque, voir S. Soulié, *Les philosophes en République, l'aventure intellectuelle de la* Revue de métaphysique et de morale *et de la société française de philosophie*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009, et le numéro du centenaire publié en 1993 par la *Revue de métaphysique et de morale*.

La participation de la *Revue* à la naissance de l'épistémologie[6]

Avant 1908, Meyerson est un inconnu pour les animateurs de la *Revue* ainsi que le rappelle la nécrologie qui lui est consacrée en 1934[7]. Inversement, l'auteur d'*Identité et réalité* connaissait bien le périodique dont il soulignera plus tard le rôle matriciel dans le développement de la philosophie des sciences en France. Sur le brouillon d'une lettre de 1932 destinée à Xavier Léon, on peut lire :

> Ainsi notre prestige au-dehors grandit incontestablement – je dis "notre" car j'ai pleinement conscience de me rattacher à ce courant général de philosophie des sciences que vous avez tant contribué, avec votre *Revue*, à soutenir et à développer. Ô organisateur de la victoire. Il est donc juste que l'honneur de cette victoire aille en grande partie à vous[8].

Dès janvier 1893, le manifeste introductif de la *Revue* annonce un rapprochement entre philosophie et sciences sur un autre terrain que celui des faits : sur le terrain des idées[9]. Alphonse Darlu, l'auteur de ce texte anonyme, formule ainsi les vœux des jeunes fondateurs, ses anciens élèves du lycée Condorcet : Xavier Léon, Élie Halévy et Léon Brunschvicg. En affichant son antiposi-

---

6 Le rôle de la *Revue* dans la naissance de l'épistémologie a été souligné dans plusieurs articles d'histoire de la philosophie : notamment, M. Centrone, « Il debattito epistemologico agli inizi del secolo sulle *Revue de métaphysique et de morale* (1893-1914) », *Annali della facolta di lettere e filosofia della Universita di Bari*, 29, 1986, p. 351-407 ; Gaspare Polizzi, « Sull'epistemologia allo stato nascente. La « Revue de métaphysique et de morale » tra 1893 e 1914 », *Studi Storici*, 34, 1993, n° 1, p. 165-191 et Enrico Castelli-Gattinara, « Épistémologie 1900. La tradition française », *Revue de synthèse*, 122, n° 2-4, 2001, p. 347-365.

7 « Émile Meyerson », *Rmm*, 42, 1934, supplément n°1, janvier, p. 16.

8 Fragment de brouillon de lettre de Meyerson à Léon, 15 août 1932, dans É. Meyerson, *Lettres…*, *op. cit.*, p. 391.

9 Le manifeste met ainsi en scène l'opposition avec la publication concurrente, jugée trop positiviste : La *Revue philosophique* fondée en 1876 par Théodule Ribot.

tivisme et en inscrivant à son fronton le mot « *métaphysique* », la *Revue* s'expose néanmoins à des malentendus qu'elle dissipe rapidement : aux discours fin-de-siècle sur la « *banqueroute* » de la science, elle opposera toujours une défense très rationaliste de l'idéal scientifique.

Dès le départ, la publication entend aborder la science d'un point de vue qui soit propre à la philosophie comme discipline réflexive et critique. Sur fond de parcellisation du savoir et de concurrence avec des disciplines en voie d'autonomisation, il s'agit de défendre la légitimité de la philosophie. Il faut pour cela proposer une interrogation au second degré, non seulement sur les conditions et les procédures d'élaboration de la connaissance mais sur la signification plus générale pour la conscience contemporaine des conquêtes et des limites de la pensée scientifique. La « philosophie des sciences » ne doit pas être une simple spécialité, elle doit participer à la constitution d'une philosophie plus large de l'esprit, du moins d'une théorie de l'intelligence et de la connaissance : ce sont les opérations générales de l'esprit qu'il faut retrouver dans l'étude de la rationalité scientifique.

La *Revue* encourage la double conversion de philosophes à la science et de savants à la philosophie ; elle publie régulièrement des critiques contre l'insuffisante formation scientifique des professeurs de philosophie et la domination d'une culture trop rhétorique. Dans une lettre adressée à Octave Hamelin en avril 1893, Xavier Léon affirme ainsi vouloir faire « une large part à la Science » et « obtenir des théories sur la Chimie, la Physique, les Sciences naturelles, nous adressant pour cela à des savants de profession qui ont aussi réfléchi sur les principes de leur Science puisqu'en ces matières la voix des philosophes n'est pas suffisamment autorisée[10]. » La *Revue* attire, en effet, à elle des mathématiciens et des savants de formation, dont elle consolide l'identité philosophique : Henri Poincaré[11] mais également, pour

[10] Lettre du 4 avril 1893, BVC, ms 356.

[11] Sur l'itinéraire intellectuel de Poincaré, voir Laurent Rollet, *Henri Poincaré : des mathématiques à la philosophie. Étude du parcours intellectuel, social*

ne citer qu'eux, Edouard Le Roy, Gaston Milhaud, les polytechniciens Louis Weber et Georges Lechalas. Elle offre parallèlement des débouchés à des philosophes de profession pour leurs travaux pionniers de philosophie des sciences (Arthur Hannequin, Edmond Goblot, André Lalande, Louis Couturat, Léon Brunschvicg, Abel Rey)[12]. En 1900, au Congrès international de philosophie organisé à l'initiative de la *Revue*, la section de « Logique et histoire des sciences » dont Couturat est le « patron », se distingue par sa fécondité. Dans la foulée, la Société française de philosophie, fondée par Xavier Léon et André Lalande, fait du « rapprochement des savants et des philosophes » l'une de ses raisons d'être. Les travaux de Meyerson s'inscrivent dans le programme mis en œuvre depuis 1893 par les fondateurs de la *Revue*, toujours à l'affût des collaborateurs susceptibles de nourrir les rubriques « scientifiques » du périodique.

Les coulisses de la réception d'*Identité et réalité* dans la *Revue*

Louis Weber attira l'attention de la *Revue* sur le premier livre de Meyerson[13]. Mais c'est, semble-t-il, Meyerson lui-même qui prit l'initiative d'entrer en contact avec Xavier Léon par l'entremise de Marcel Mauss[14]. Dès juillet 1908, l'ouvrage est recensé dans le supplément bibliographique de la *Revue* où il subit avec succès l'épreuve critique. Le supplément est l'un des points forts de la publication : les comptes rendus, très courts

---

et politique d'un mathématicien au tournant du siècle, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2000.

12 Au total, entre 1893 et 1914, les articles de philosophie des sciences (selon la définition la plus large incluant également les sciences sociales et la psychologie) représentent près du quart des articles de la *Revue*. La philosophie des mathématiques domine tandis que la philosophie des sciences expérimentales (psychologie exclue) représente environ 8 % des contributions.

13 Lettre de Meyerson à Weber [1921 ?], dans É. Meyerson, *Lettres..., op. cit.*, p. 905.

14 Voir la lettre de Léon à Meyerson du 2 mars 1908, *ibid.*, p. 336.

mais nombreux, dessinent une géographie assez complète de la production philosophique et prennent en charge une fonction de validation et d'évaluation des travaux, de régulation critique de la discipline. L'anonymat des notices doit donner un caractère collectif voire impersonnel à la recension. Si le texte consacré à *Identité et réalité* a été rédigé par Louis Weber[15], l'éloge final a sans doute été ajouté par Élie Halévy à la demande de Xavier Léon. Mais cet éloge qui « classe » le livre « parmi les plus considérables travaux d'épistémologie de ces dernières années[16]», exprime en réalité surtout le point de vue de Léon Brunschvicg qui jugeait l'ouvrage de « premier ordre » et la notice de Weber « un peu terne »[17]. Les trois fondateurs de la *Revue* ont donc directement favorisé l'accueil bienveillant du livre : Brunschvicg en lecteur autorisé, Léon en médiateur-éditeur et Halévy en ordonnateur discret du supplément.

Un an plus tard, en juillet 1909, la *Revue* publie sur le livre un article plus approfondi, signé Abel Rey, dans la rubrique « Études critiques » qui propose habituellement une discussion minutieuse d'ouvrages importants. Meyerson avait émis le vœu, « présomptueux » selon ses propres mots, que le travail fût confié à Bergson[18]. À défaut de Bergson et de Brunschvicg, également pressenti mais occupé à d'autres tâches[19], Xavier Léon songea à

---

15 Weber rend hommage à « l'effort très personnel » de l'auteur qui, « nourri aux meilleures sources de la philosophie scientifique actuelle, aborde les problèmes avec une documentation consciencieuse et sans parti pris dogmatique » (« *Identité et Réalité*, par É. Meyerson », *Rmm*, 16, 1908, supplément n°4, juillet-août, p. 4. I – 5. II).

16 *Ibid.*

17 Lettre du 15 juillet 1908, BVC, ms 368.

18 Propos rapporté par Léon dans une lettre du 20 juillet 1908 adressée à Halévy, ms 368.

19 Celui-ci confie pourtant peu après un article sur le livre à la revue *Scientia* fondée par l'italien Federigo Enriques (« Identité et réalité par Émile Meyerson », *Scientia*, 5, 1909, p. 161-167). De son côté, Bergson fait un compte-rendu à l'Académie des sciences morales et politiques (Rapport sur *Identité et réalité* d'É. Meyerson », *Séances et travaux de l'Académie des*

l'obscur Gabriel Micault[20] avant de confier l'article à Rey[21]. Meyerson fut à l'évidence déçu par la recension de Rey[22]. Bien que saluant à son tour l'ouvrage comme « l'un des plus considérables de la récente littérature philosophique[23] », Rey se montre, en effet, assez fade dans la partie analytique et bien rapide dans la partie critique[24]. Il n'engage pas la discussion au niveau attendu et sous-évalue l'originalité du livre en soulignant surtout son inscription dans le mouvement plus général de la pensée contemporaine. Qu'importe ! L'accueil réservé un an plus tôt dans le supplément de la *Revue* avait déjà ouvert à Meyerson la porte des lieux centraux de l'échange philosophique[25].

L'accueil de Meyerson dans les lieux de sociabilité et d'échange philosophiques

L'été 1908 fut en effet un moment décisif pour l'intégration à la communauté philosophique de l'épistémologue. La *Revue de métaphysique et de morale* lui réclame immédiatement des comptes-rendus pour le supplément et un article pour le corps

---

sciences morales et politiques, séance du 23 janvier 1909, 171, 1909, 664-666).

20 Lettre de Léon à Halévy du 15 juillet 1908, ms 368.

21 Léon avait recruté Rey en 1902 comme spécialiste de la physico-chimie (lettre de Léon à Halévy du 5 mai 1902, BVC, ms 368). En 1908, Rey, professeur de philosophie au lycée de Beauvais, est l'un des animateurs de la controverse entre l'énergétisme et le mécanisme.

22 C'est ce que laisse entrevoir une lettre du 31 mars 1924 à son neveu Ignace (É. Meyerson, *Lettres...*, *op. cit.*, p. 554).

23 A. Rey, « Identité et réalité, par É. Meyerson », *Rmm*, 17, 1909, p. 552.

24 Dans la lettre à Ignace précédemment évoquée, Émile ne fait pas grand cas du jugement de Rey. Il écrit : « J'ai lu beaucoup de lui (sans en excepter les comptes-rendus qu'il a faits de mes livres) je n'y ai trouvé quoi que ce soit qui m'apprit des choses que j'ignorais ou qui servit de point de départ à une réflexion utile – une *Anregung* stimulation comme disent les Allemands » (É. Meyerson, *Lettres...*, *op. cit.*, p. 554).

25 L'ouvrage a également été recensé dans la « revue critique » de la *Revue philosophique* par Auguste Penjon (*Revue philosophique*, 33, 1908, p. 410-417).

de la publication. D'autre part, après avoir hésité, Meyerson répond positivement à Xavier Léon qui l'invite à faire une communication au Congrès international de philosophie d'Heidelberg (où il donne la conférence sur « La science et le réalisme naïf »[26]). Meyerson, qui n'a aucune expérience des réunions philosophiques instituées depuis le début du siècle, écrit alors à Xavier Léon : « Vous savez que si je m'occupe de philosophie depuis fort longtemps, le côté extérieur du métier est entièrement nouveau pour moi ; je n'y pourrais trouver de meilleur guide que vous[27]. » En effet, à quarante ans, le directeur de la *Revue de métaphysique et de morale* est passé maître dans l'art de « socialiser » les penseurs. S'il est reconnu, en tant que producteur, pour ses études sur Fichte[28], c'est bien sa fonction de médiateur et d'organisateur qui le place au centre de la vie philosophique.

Dans un climat international tendu, où les relations culturelles sont affectées par les frictions diplomatiques et les pulsions nationalistes d'avant-guerre, Xavier Léon, qui se présente, non sans une pointe d'autodérision, comme le « barnum » ou l'« impresario » des philosophes français, est très sensible à la fonction nationale (pour ne pas dire patriotique) de son œuvre d'organisateur[29]. Avec les autres membres de la délégation, Meyerson, qui ne sera naturalisé qu'en 1926, est alors incontestablement un représentant, en Allemagne, de la vitalité de la philosophie française[30]. À la faveur des sociabilités congressistes, il noue des relations amicales avec la famille Léon dont il partage la table au

---

26 « La Science et le réalisme naïf », *Rmm*, 16, 1908, p. 845-856.

27 Lettre du 3 août 1908, soulignée par moi (É. Meyerson, *Lettres..., op. cit.*, p. 338).

28 Xavier Léon publie, en 1902, chez Alcan : *La philosophie de Fichte. Ses rapports avec la conscience contemporaine*. Meyerson participe, à partir de 1913, à la relecture des traductions de l'allemand de la monumentale biographie intellectuelle de Fichte que Xavier Léon publiera après la guerre (*Fichte et son temps*, Paris, Armand Colin, 1922-1927, 2 tomes, 3 vol.)

29 Il déplore ainsi l'absence désastreuse de Bergson qu'il n'est pas parvenu à faire venir à Heidelberg.

30 Voir la lettre de Léon à Halévy du 29 août 1908, BVC, ms 368.

banquet du Congrès[31]. Le spécialiste de Fichte et l'épistémologue ont en commun d'être, au sein du cercle des philosophes, des « amateurs » extérieurs à l'Université. En effet, Xavier Léon n'est ni normalien, ni agrégé, ni fonctionnaire de l'Instruction publique : sa fortune personnelle l'a dispensé de faire carrière et lui a permis de financer ses œuvres philosophiques[32]. La commune appartenance au judaïsme des deux hommes constitue sans doute un autre facteur de rapprochement : à la veille de la Première guerre mondiale, tous deux sont bien intégrés aux réseaux entrecroisés de la bourgeoisie intellectuelle juive[33].

L'entrée en société philosophique de Meyerson est une belle illustration de l'articulation entre les sociabilités de salon informelles et les sociabilités académiques, ou universitaires, instituées. C'est tout le talent de Xavier Léon que de réaliser cette articulation au service de la discussion réglée. Le « philosophe sociable » (selon l'heureuse expression de Célestin Bouglé) tient salon le dimanche rue des Mathurins : les maîtres s'y rendent volontiers en famille. Ils y rencontrent, autour du « gâteau des philosophes » – confectionné par Gabrielle Léon, la maîtresse de maison – de jeunes professeurs prometteurs et, parfois, quelques étrangers réputés. En janvier 1909, lors d'un « dimanche » de forte

---

31 Voir la lettre de Léon à Halévy du 22 septembre 1908, BVC, ms 386. Le lendemain du Congrès, Léon assume le mot « ami » dans une lettre adressée à Meyerson le 6 septembre 1908 (E. Meyerson, *Lettres...*, p. 339).

32 Léon est pourtant un serviteur de l'Université. Son œuvre de « philosophe sociable » lui a valu d'être classé par Célestin Bouglé parmi « les maîtres de la philosophie universitaire » (« Métaphysique et morale. Xavier Léon. », *Les maîtres de la philosophie universitaire*, Paris, Maloine, 1938, p. 71-86).

33 Des liens d'amitié ont été noués au sein de la communauté philosophique avec des personnalités aussi diverses que Léon Brunschvicg, Frédéric Rauh, Émile Durkheim ou Lucien Lévy-Bruhl. Léon a des liens de parenté avec la grande bourgeoisie économique et intellectuelle : il est le petit-fils de Michel Lévy qui fut médecin chef du Val-de-Grâce et le neveu de Michel-Auguste Lévy, professeur de géologie au Collège de France. Au temps de l'Affaire Dreyfus, il a occupé, pendant quelque temps, des fonctions importantes au sein de l'Alliance israélite universelle, où il a côtoyé Sylvain Lévi.

affluence évoqué dans une lettre de Léon à Halévy, Meyerson se trouve ainsi en compagnie de Lachelier, Boutroux, Darlu, Durkheim et Poincaré[34].

Xavier Léon reçoit également à déjeuner le mercredi. Plus studieux que les dimanches, ces « mercredi » sont l'occasion de finaliser des projets de séances pour la Société française de philosophie ou d'articles pour la *Revue* et de converser avec les philosophes ou savants étrangers de passage à Paris. En décembre 1908, Meyerson est du déjeuner de rentrée : il s'agit de préparer la séance de la Société consacrée aux thèses d'*Identité et réalité*. Les intervenants et contradicteurs pressentis sont présents : il s'agit de Brunschvicg et de Weber, mais également des savants Jean Perrin et André Job[35]. Pour Xavier Léon, la rationalisation et la pacification de la controverse imposent un art de créer du lien, d'inclure les intervenants dans un cercle de pairs autour de valeurs communes : ce « créateur d'amitié[36] », selon la belle formule de son ami Théodore Steeg, met au service de la philosophie une éthique de la sociabilité et de la conversation.

Philosopher en *Revue* et en Société : une éthique de la discussion

Les séances de Société française de la philosophie étaient, on le voit, soigneusement préparées en amont pour éviter les dérives rhétoriques ou les débordements agonistiques, afin de favoriser la discussion méthodique. L'enjeu n'est pas l'éradication des divergences, mais leur rationalisation par la dissolution des faux problèmes et la compréhension plus réfléchie de ce qui résiste au consensus. Cette préoccupation rencontre le désir de

---

34 Lettre de Léon à Halévy du 18 janvier 1909, BVC, ms 368.

35 Lettre de Léon à Halévy des 5 et 6 décembre 1908, BVC, ms 368 (sont également présents Victor Delbos ainsi que le physicien Jean Perrin et le chimiste André Job).

36 Notice nécrologique, Fédération générale des associations départementales des pupilles de l'école publique, 1935, ms. 367.

Meyerson de trouver, face à lui, des contradicteurs consistants, condition essentielle d'une reconnaissance académique sincère et d'un approfondissement critique de sa propre pensée.

Les discussions de la « séance Meyerson » du 31 décembre 1908[37] marquent le début d'un dialogue qui se poursuivra pendant plus de deux décennies entre Meyerson et ses contradicteurs. Les lettres échangées avec Brunschvicg et Weber révèlent, en effet, le souci constant des interlocuteurs de déplier les divergences et de mesurer la distance qui sépare, pour faire retour à soi, enrichi de la pensée des autres. Ainsi, en 1921, Brunschvicg déclare-t-il « s'ausculter » à chaque page en lisant les épreuves de *De l'explication dans les sciences*[38]. Quelques mois plus tard, il écrit encore : « vous ne vous trompez pas quand vous dites avoir senti une très profonde sympathie, à travers nos divergences[39]. » En 1924, Meyerson déclare à Brunschvicg : « une réfutation de votre plume me fait plus plaisir que les éloges d'autrui[40]. » On sent tout ce que ces échanges supposent de savoir-dire et de diplomatie philosophiques : à propos de son article sur « *La philosophie d'Émile Meyerson* », qui paraît en 1926, Brunschvicg écrit ainsi à Xavier Léon qu'il devra « doser [ses] épithètes comme des milligrammes » : à l'évidence, il s'agit de ne pas blesser l'extrême susceptibilité de l'auteur de *La Déduction relativiste*[41].

---

37 Seuls treize sociétaires sont présents ce jour-là (« Identité et réalité », séance du 31 décembre 1908, *Bulletin de la Société française de philosophie*, 8, 1909, p. 75-108). Léon fait porter la responsabilité de ce succès mitigé à l'intervention de Louis Weber : « pénétrant, mais lourd et filandreux il a presque fait le vide dans la salle » (lettre de Léon à Halévy du 31 décembre 1908, BVC, ms 368).

38 Lettre du 27 février [1921 ?], É. Meyerson, *Lettres..., op. cit.*, p. 91.

39 Lettre du 20 août 1922, *ibid.*, p. 91

40 Lettre non datée, septembre 1924, *ibid.*, p. 95.

41 «...je tâcherai de faire quelque chose qui ne répète pas ce qui a été dit dans la *Revue*, et qui ne laisse pas à Meyerson le souvenir amer qu'il a conservé de Rey : pourtant Rey avait cru être plus qu'aimable ; mais il est certain qu'il faudra que je dose mes épithètes comme des milligrammes » (Lettre du 5 août 1925, BVC, ms 359).

Meyerson est admis à la Société française de philosophie comme membre actif dès l'automne 1909[42]. Il est élu par les sociétaires, mais c'est bien le Bureau de la Société (autant dire : Xavier Léon) qui contrôle le recrutement des nouveaux membres. Entre 1909 et 1914, Meyerson est présent une vingtaine de fois à la Société, ce qui fait de lui l'un des six sociétaires les plus assidus avec Brunschvicg, Delbos, Halévy, Lalande, Léon. Il intervient à cinq reprises lors de « séances scientifiques[43] » et participe à l'élaboration du *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* dirigé par Lalande depuis 1901. Après la guerre, sa santé fragile et son éloignement régulier de Paris expliquent sans doute sa relative discrétion. Il se distingue néanmoins par quelques interventions importantes, notamment lors de la séance de prestige consacrée en 1922 à la « théorie de la relativité », en présence d'Albert Einstein[44].

La correspondance de Meyerson jette un éclairage sur la complexité du travail croisé de retranscription des discussions

---

42 Carte adressée à Meyerson le 29 octobre 1909, dans É. Meyerson, *Lettres..., op. cit.*, p. 346. Meyerson le remercie en ces termes le 31 octobre : « Je me sens infiniment honoré par le choix de la Société française de philosophie et lui exprime ma très profonde gratitude. Oserai-je ajouter que je devine combien, en cette occasion, je dois à votre amitié pour moi, si spontanée, si indulgente, tant et si facilement efficace ? Agréez donc, à votre tour, l'expression de toute ma reconnaissance et croyez-moi tout à vous » (*ibid.*).

43 Le 3 mars 1910, lors de la discussion des thèses de Jean Perrin sur le « mouvement brownien » ; le 31 octobre 1912, lors de la séance consacrée à « L'idée de la vérité mathématique » (à partir d'un exposé de Gaston Milhaud sur le livre de Brunschvicg, *Les étapes de la philosophie mathématique*) ; le 29 décembre 1912, à propos des thèses de Job sur « le progrès des théories chimiques » et enfin, lors de la séance du 29 janvier 1914 consacrée au livre de Louis Weber sur le rythme du progrès intellectuel (« Y a-t-il un rythme dans le progrès intellectuel ? »).

44 Lors des séances du 20 janvier 1921 sur « La finalité du milieu cosmique » (exposé de L.-J. Henderson), du 24 février 1921 sur « L'intelligence est-elle capable de comprendre ? » (exposé de Léon Brunschvicg), du 6 avril 1922 sur « La théorie de la relativité » (exposé de Paul Langevin) et du 1er juin 1929 sur « L'âme primitive » (exposé de Lucien Lévy-Bruhl).

de la Société dans le *Bulletin*. Il s'agit d'un travail hautement diplomatique, qui induit de la part de Xavier Léon une intense activité épistolaire au service de la mise en forme et du polissage de la controverse. En effet, en l'absence d'enregistrement magnétique, les intervenants doivent rédiger leurs répliques à partir de notes sommaires[45], sans trahir à l'excès l'authenticité de l'échange oral. Le texte final, souvent négocié entre les différents protagonistes de la discussion, est donc très largement reconstitué. Meyerson se montre lui-même à plusieurs reprises très attentif à la retranscription de ses paroles[46].

Les vingt-cinq années de collaboration de Meyerson avec la *Revue* de Xavier Léon se traduisent par la publication de huit articles importants dont trois fragments d'ouvrages à paraître[47]. Mais, à l'image de beaucoup de contributeurs, l'auteur d'*Identité et réalité* a maintenu une forme d'équilibre avec la *Revue philosophique* qui publie cinq articles de lui après la Première guerre mondiale. La *Revue de métaphysique et de morale* a particulièrement soigné la réception des travaux de l'épistémologue, qui ont souvent été doublement recensés : à la fois dans le supplément bibliographique et dans la rubrique « études criti-

---

45 Il s'agit, au début de l'histoire de la Société, de notes prises par des normaliens ou par des élèves d'Émile Chartier.

46 Ainsi que le révèle sa correspondance avec Xavier Léon, Meyerson fait même supprimer une de ses interventions très critiques à l'égard de Félix le Dantec lors de la séance sur « Stabilité et mutation » (voir les lettres de juillet 1911 dans É. Meyerson, *Lettres*, *op.cit.*, p. 352).

47 « La Science et le réalisme naïf », *op. cit.*, « Le problème de la connaissance dans la philosophie de E. Cassirer », *Rmm*, 19, 1911, p.100-129, « La science comme instrument vital », *Rmm*, 22, 1914, p. 624-625, « Les sciences et les systèmes philosophiques », *Rmm*, 24, 1916, p. 203-242 (repris dans *De l'explication dans les sciences*), « Le sens commun vise-t-il la connaissance ? », *Rmm*, 31, 1923, p. 13-21 (repris dans *Essais*), « Le Relativisme, théorie du réel », *Rmm*, 32, 1924 (repris dans *La déduction relativiste*), « Le sujet et le prédicat », *Rmm*, 38, 1930, p. 223-241 (repris dans *Du cheminement de la pensée*) « Philosophie de la nature et philosophie de l'intellect », *Rmm*, 42, 1934, p. 147-181.

ques »[48]. De fait, cette étroite collaboration témoigne d'une double convergence de vues entre les fondateurs de la *Revue de métaphysique et de morale* et celui qu'Halévy qualifie « d'immense » dans une lettre à Xavier Léon[49] : convergence sur le programme d'une philosophie des sciences qui interroge la complexité de la vie de l'esprit dans son unité, donc sur l'ancrage de l'épistémologie au cœur de la philosophie ; convergence, également, sur une forme d'économie morale, d'éthique de l'échange, au service d'une régulation démocratique du pluralisme philosophique. Xavier Léon et Émile Meyerson incarnent peut-être un moment d'équilibre dans l'histoire de la philosophie française : alors que la normalisation (voire la professionnalisation) nécessaire de la communication et de l'évaluation progressent, des « amateurs », au sens noble du terme, sont intégrés au cercle de la philosophie légitime et contribuent de l'intérieur à la régulation du « savoir-dire » disciplinaire. Au sein d'une communauté encore numériquement étroite, l'amitié philosophique, comme forme idéalisée du lien social, résiste à la rigidité des logiques institutionnelles.

Stéphan Soulié
Lycée Jean-Jacques Rousseau, Sarcelles

---

48 Outre le compte rendu de Weber, l'étude critique de Rey et l'article de Brunschvicg, citons dans le supplément : « Émile Meyerson, *De l'explication dans les sciences*, Paris, Payot, 1921 », *Rmm*, 29, 1921, supplément n° 2, mars-avril, p. 5-6 ; « La déduction relativiste par É. Meyerson », *Rmm*, 33, 1925 supplément n° 2, avril-juin, p. 1-2 ; les deux études critiques de Dominique Parodi : « *De l'explication dans les sciences*, par Émile Meyerson, *Rmm*, 32, 1924, p. 585-597 et « Le cheminement de la pensée selon Émile Meyerson », *Rmm*, 40, 1932, p. 387-415.

49 Lettre du 18 mai 1933 dans Élie Halévy, *Correspondance (1891-1937)*, Paris, éditions de Fallais, 1996, p. 716.

MARCEL BOLL, PHYSICIEN-PHILOSOPHE ET CRITIQUE D'ÉMILE MEYERSON

Je voudrais évoquer un physicien et chimiste, Marcel Boll, qui était également philosophe à ses heures, et son rapport particulier à Émile Meyerson. Aux yeux de Boll, en effet, Meyerson était « un de nos plus grands philosophes[1] », et même, « de tous les philosophes de langue française, [...] un de ceux qui se rapproche le plus des idées qui nous sont chères[2] ». Mais ces éloges ne l'empêcheront pas de se démarquer, le moment venu, de l'approche spécifique de l'épistémologue.

Marcel Boll est aujourd'hui un personnage oublié. Peu d'historiens ou de chercheurs le connaissent ou le citent encore, une des rares exceptions étant Bernadette Bensaude-Vincent[3], qui suggéra même il y a quelques années à une étudiante de lui consacrer son mémoire de maîtrise[4]. Par contre, et pour me limiter à des exemples récents, on ne trouvera le nom de Boll ni dans le livre décisif d'Anastasios Brenner, ni dans celui de Cristina Chimisso, ni dans les ouvrages collectifs consacrés récemment à

---

1 Marcel Boll, « Le mouvement scientifique », *Mercure de France* (dorénavant cité : MF), 15 juin 1928, p. 676.

2 Marcel Boll, « Émile Meyerson, Du cheminement de la pensée », *Cahiers rationalistes*, no. 11, nov. 1931, p. 264.

3 Bernadette Bensaude-Vincent, « France : un accueil difficile », in : *Le monde quantique*, dir. Stéphane Deligeorges, Paris, Seuil, 1984, p. 73. *Paul Langevin. Science et vigilance*, Paris, Belin, 1987, p. 172.

4 Sylvie Catez, *Marcel Boll, apôtre de la physique nouvelle dans la culture française*, Mémoire de maîtrise, dir. par Bernadette Bensaude-Vincent, Université Paris X – Nanterre, 1998.

la philosophie des sciences en France[5]. Pourtant il suffit d'ouvrir quelques revues ou journaux de l'entre-deux-guerres pour se rendre compte qu'il s'agissait d'un auteur prolifique qui commentait, presque au jour le jour, les derniers développements de la science et leurs conséquences philosophiques.

Tout au plus le nom de Boll apparaît-il dans le contexte très spécifique de l'histoire du Cercle de Vienne. Mais même dans l'ouvrage de référence de Friedrich Stadler ou dans les articles d'Antonia Soulez sur la réception de l'empirisme logique en France[6], Boll fait figure de simple « traducteur ». Or, s'il a effectivement publié et préfacé entre 1932 et 1936 sept petits volumes de la collection Actualités scientifiques et industrielles chez Hermann – avec pour auteurs : Hans Reichenbach (1932), Rudolf Carnap (1933 et 1934), Philipp Frank (1934 et 1936), Moritz Schlick (1934) et Hans Hahn (1935)[7] – il s'avère, quand on y regarde de près, qu'il n'est le traducteur d'aucun de ces ouvrages. Certes, il connaissait bien l'Allemand – sa mère était d'origine austro-hongroise – et il avait effectivement traduit en 1911 un manuel de physique, de même qu'il avait rendu compte d'un grand nombre de travaux d'outre-Rhin, notamment dans *Le Radium* et le

---

5 Anastasios Brenner, *Les origines françaises de la philosophie des sciences*, Paris, PUF, 2003; Cristina Chimisso, *Writing the History of the Mind. Philosophy and Science in France, 1900 to 1960s*, Aldershot, Ashgate, 2008; *Les philosophes et la science*, sous la direction de Pierre Wagner, Paris, Gallimard-Folio, 2002 ; *L'épistémologie française, 1830-1970*, dir. Michel Bitbol et Jean Gayon, Paris, PUF, 2006 ; *French Studies in the Philosophy of Science*, dir. Anastasios Brenner et Jean Gayon, New York, Springer, 2009.

6 Friedrich Stadler, *Studien zum Wiener Kreis. Ursprung, Entwicklung und Wirkung des Logischen Empirismus im Kontext*, Francfort s. Main, Suhrkamp, 1997, p. 402, 406, 417, 645. Antonia Soulez, « The Vienna Circle in France (1935-1937) » in *Scientific Philosophy: Origins and Developments*, ed. Friedrich Stadler, Dordrecht, Kluwer, 1993, p. 95-112. « La réception du Cercle de Vienne aux congrès de 1935 et 1937 à Paris ou le 'style-Neurath' », in *L'épistémologie française, op. cit.*, p. 27-66.

7 Une anthologie récente présente en français la philosophie du Cercle de Vienne : *L'âge d'or de l'empirisme logique. Vienne, Prague, Berlin*, dir. Christian Bonnet et Pierre Wagner, Paris, Gallimard, 2006 (avec une importante bibliographie, mais qui, de manière significative, ne comporte aucun titre de Boll).

Journal de physique, mais il ne traduisit aucun auteur du Cercle de Vienne. En revanche, il fut le tout premier à les introduire, dès 1929 – donc avant Louis Rougier –, et c'est effectivement lui qui programma les fameux fascicules que je viens d'évoquer.

Qui était donc ce Marcel Boll ? Pourquoi est-il intéressant dans notre contexte ? Et quelle était sa relation particulière à Meyerson, puisqu'il s'avère qu'il commenta à de nombreuses reprises son œuvre ? Telles sont quelques-unes unes des questions auxquelles cet article, qui reprend quelques éléments d'une enquête en cours, voudrait répondre.

Marcel Boll, esquisse biographique

Sur la biographie de Boll, nous n'avons encore que des informations provisoires. Même si j'ai pu retrouver son dossier administratif et quelques autres archives, je suis encore à la recherche de ses papiers personnels, si bien que de nombreuses questions concernant son itinéraire professionnel, intellectuel ou même politique doivent rester en suspens.

Mais voici au moins quelques éléments d'information[8] : Marcel Boll est né à Paris 15 septembre 1886. Son père, Alfred Boll, était fabricant de caisses de piano et, de 1881 à 1893, conseiller municipal de la Ville de Paris pour le 18e arrondissement (La Chapelle). Il s'agit donc d'une famille de moyenne bourgeoisie républicaine, pas riche, mais aisée. Sans antécédents universitaires, la famille avait néanmoins des relations dans les milieux dirigeants, si l'on prend pour indice qu'en 1908 un des témoins au mariage de la sœur de Marcel Boll n'était autre que le ministre des Affaires étrangères en fonction, Stéphen Pichon.

Le jeune Marcel fait des études au collège municipal Rollin, puis est reçu premier à l'École de physique et de chimie de la ville de Paris d'où il sort avec un diplôme d'ingénieur en

8 Les informations qui suivent proviennent pour l'essentiel de la documentation contenue dans le dossier personnel de Marcel Boll conservé aux Archives de la Chambre de commerce et de l'industrie de Paris, cote 2 H 2/1387.

1908. Élève externe à l'École normale supérieure, il est reçu à l'agrégation de physique en 1910. Quatre ans plus tard, il soutient une thèse en Sorbonne dirigée par Georges Urbain et Paul Langevin sur « L'évolution photochimique des électrolytes ». Ainsi, avant de partir à la guerre comme la plupart de ses camarades de promotion, Marcel Boll a accompli, à 27 ans, l'essentiel du cursus académique nécessaire pour une brillante carrière de professeur et de chercheur scientifique. Mais cette carrière, de manière surprenante, il ne la fera jamais, en tout cas, pas dans l'enseignement supérieur. Pourquoi ? C'est l'un des mystères de cette biographie qu'il est encore impossible de résoudre, même si l'on peut, on le verra, avancer quelques hypothèses.

Dès 1910, alors qu'il vient d'être reçu à l'agrégation et alors qu'il enseigne et examine dans divers lycées parisiens, Marcel Boll accepte un poste de professeur de chimie et de physique à l'École des hautes études commerciales (HEC). Cette école privée, fondée et financée par la Chambre de commerce de Paris, fonctionne essentiellement avec des enseignants « cumulants », rétribués à l'heure[9]. Mais ce qui surprend surtout, par rapport à Boll, c'est qu'HEC ne possède pas de laboratoires de recherche, puisque l'enseignement scientifique ne fait que compléter l'enseignement commercial (il sera d'ailleurs supprimé dans les années 1960)[10]. Néanmoins Boll y restera professeur jusqu'en 1956, quand il prendra sa retraite à l'âge de 70 ans. Il ne mourra que 15 ans plus tard en 1971[11].

---

9 De la même manière qu'à l'École de sciences politiques. Voir Philippe Maffre, *Les origines de l'enseignement commercial supérieur en France au XIXe siècle*, thèse de 3e cycle dirigée par Jean Bouvier, Université Paris I, 1983, p. 658 suiv.

10 Marc Meuleau, *Histoire d'une Grande École, HEC (1881-1981),* Paris, Dunod, 1981, p. 48 f.

11 Et pas en 1958, comme on le lit parfois. Ainsi quelques jours après la tenue du Colloque Meyerson et la communication qui forme la base de cet article, la date erronée a pu être corrigée dans l'entrée « Marcel Boll » de Wikipédia.

Un tel choix de carrière semble énigmatique. Mais à considérer l'œuvre, et les publications de Marcel Boll, une explication possible se dessine. En effet, si considérable est sa productivité littéraire, qu'on peut conjecturer qu'il a lui-même renoncé à une carrière universitaire pour pouvoir mieux commenter la recherche et les publications scientifiques ou ayant trait à la philosophie des sciences. En tout cas, dans cette voie, il a presque conquis, au fil des années, une position de « précepteur » de la science par rapport au « grand public »[12]. D'ailleurs, il ne serait pas le premier à jouir d'une telle position et d'un tel « pouvoir », même si cela lui attire beaucoup d'ennemis, de tous bords: de la droite catholique jusqu'à la gauche communiste, en passant par certains radicaux modérés. Et ceci n'est peut-être pas sans importance pour son rapport à Meyerson : celui-ci étant encore plus marginal que lui, Marcel Boll pouvait le traiter avec plus de respect que la plupart des auteurs bien établis et qu'il aimait visiblement « descendre en flamme »…

Scientifique de formation, Marcel Boll devient aussi un polygraphe. Ses travaux scientifiques et ses publications de tout genre constituent un vaste panorama qu'il est impossible de présenter en quelques mots. Bien que notre bibliographie soit encore provisoire, elle compte déjà soixante-et-onze ouvrages, brochures ou livres édités et environ cinq cents articles, chroniques ou notes de lecture dans des revues scientifiques, philosophiques, culturelles ou dans la grande presse. Il s'agit d'une œuvre extrêmement hétérogène qui reste à dépouiller. Elle concerne en effet des disciplines aussi différentes que : physique, chimie, biologie, psychologie, sociologie, philosophie, mais également art

[12] Voir Daniel Raichvarg et Jean Jacques, *Savants et ignorants. Une histoire de la vulgarisation des sciences*, Paris, Seuil, 1991, p. 89 ; Bernadette Bensaude-Vincent et Anne Rasmussen (dir.), *La science populaire dans la presse et l'édition, XIXe et XXe siècles*, Paris, CNRS-éditions, 1997.

moderne, auquel Boll a consacré plusieurs ouvrages écrits en collaboration avec son frère cadet, André Boll (1896-1983), décorateur de théâtre et d'opéra.

Un premier décompte des livres donne cependant une idée approximative, et révèle une répartition intéressante : 30 % des titres (environ) concernent des manuels scientifiques, souvent publiés par les éditions Gauthier-Villars ou Dunod ; 28 % (environ) concernent des ouvrages de vulgarisation scientifique, souvent publiés par les éditions Larousse ou les Presses universitaires de France. Boll publie notamment huit volumes de « Que sais-je ? » qui figurent parmi les premiers de la collection[13] ; 30 % (environ) concernent des ouvrages à caractère philosophique ou psychologique, voire politique[14] ; enfin, un quatrième groupe comprend une dizaine d'ouvrages consacrés aux jeux de hasard avec des titres comme : *Apprenons rapidement à jouer au bridge* (1944), *Apprenons rapidement à jouer aux dés* (1944), etc.

Bien plus révélateur encore est le très grand nombre et la répartition des articles de revues. Car même si notre bibliographie est probablement encore incomplète, elle laisse entrevoir le parcours intellectuel et professionnel de l'auteur. Elle comprend un premier groupe d'articles, de notes ou de compte-rendus scientifiques *stricto sensu* publiés dans des revues telles que *Le Radium*, le *Journal de Physique*, les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* ou la *Revue générale des sciences*, écrits pour la plupart dans les années 1910 et 1920. Mais se dessinent

---

[13] Les titres de Que-Sais-Je signés Marcel Boll sont : *Les certitudes du hasard* (1941), *Les étapes des mathématiques* (1942), *L'exploitation du hasard* (1942), *Les étapes de la mécanique* (1943), *L'occultisme devant la science* (1944), *Les étapes de la logique* (1946), *Électricité, magnétisme* (1947), *Le secret des couleurs* (1948)

[14] Par exemple *La science et l'esprit positif chez les penseurs contemporains* (1921), *La personnalité humaine, son analyse* (1922) ; *L'art contemporain. Sa raison d'être, ses manifestations* (1931), *L'élite de demain* (1946), *L'éducation du jugement* (1954), etc.

très tôt des collaborations régulières à un grand nombre de revues, qui prennent souvent la forme de « chroniques ». C'est à ce titre que Marcel Boll est devenu un commentateur attitré de l'actualité scientifique et philosophique.

Sa première chronique régulière (30 articles) s'intitule « Autour de nos idées » et paraît de 1918 à 1924 dans la *Revue positiviste internationale*, organe officiel du positivisme dans la tradition de Pierre Laffitte, alors dirigée par Émile Corra[15]. Voilà qui souligne bien les origines et l'orientation philosophique du personnage. Dès avant la Première guerre mondiale, à partir de 1908, Boll a commencé à publier dans cette revue de nombreux articles et participé – en tant que membre inscrit – aux activités de la Société positiviste. Mais dès le début des années 1920, le centre de ses activités se déplace : tout en restant membre de la Société positiviste[16], Boll devient « journaliste » et se tourne résolument vers d'autres médias[17]. En octobre 1921, il devient ainsi le responsable de la page « scientifique » à *L'Écho de Paris*, puis le co-responsable, de 1924 à 1940, de la rubrique « Le mouvement scientifique » au *Mercure de France*. Dans cette revue bi-hebdomadaire à grand tirage, il publie, en alternance avec le biologiste Georges Bohn, presque deux cents chroniques, de trois à huit pages chacune. Outre ses articles thématiques dans la même revue (sur Bergson, Freud, la relativité etc.), nous avons donc de sa plume une sorte de commentaire continu du débat scientifique et épistémologique de l'entre-deux-guerres.

---

15 Sur le mouvement positiviste voir les nombreuses contributions d'Annie Petit, notamment dans : *Le XIXe siècle. Science, politique et tradition*, dir. par Isabelle Poutrin, Paris, Berger-Levrault, 1995, p. 473-491, ainsi que Jean-Claude Wartelle, *L'héritage d'Auguste Comte. Histoire de l'« Église » positiviste (1849-1946)*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 188 suiv.

16 Il fait toujours partie du comité de rédaction et continue de publier dans la *Revue positiviste internationale*.

17 Voir son portrait esquissé par Pierre Bonardi dans *Paris-Soir* du 5 juillet 1924, p. 1.

CORPUS, revue de philosophie

Mais ce n'est pas tout. De 1925 à 1940, Boll collabore également à la revue de vulgarisation *La Science & la vie* (plus de 50 articles) et tient par ailleurs, à partir de 1929, une autre chronique scientifique dans *Les Nouvelles littéraires*, que publient les éditions Larousse, une des maisons pour lesquelles il travaille régulièrement. Il participe d'ailleurs en parallèle à la rédaction du Larousse mensuel illustré, où il commande notamment un article sur Meyerson (à Félicien Challaye)[18] et, comme nous allons le voir, un article sur la « philosophie scientifique » (à Louis Rougier)[19]. Enfin Boll figure – ce qui n'est pas vraiment une surprise – parmi les membres fondateurs de l'Union rationaliste en mars 1930 et contribue régulièrement à sa revue, les *Cahiers rationalistes* (15 articles)[20].

Ainsi durant l'entre-deux-guerres Boll s'affirme comme un publiciste de renom extrêmement visible tout en assumant une charge modeste d'enseignement en marge de l'université. Il tient le haut du pavé chez les meilleurs éditeurs scientifiques et dans les collections les plus prestigieuses, dirigées par Émile Borel, Georges Urbain, etc. Spécialiste reconnu de la diffusion des résultats de la science, il acquiert la réputation d'un critique redoutable, et s'impose comme le propagandiste d'un mouvement que non seulement ses adversaires, mais lui-même désigne du nom de « scientisme[21] ».

---

18 Félicien Challaye, « Meyerson, Émile », *Larousse mensuel illustré*, no. 254, avril 1928, p. 686-687.

19 Louis Rougier, « La philosophie scientifique », *Larousse mensuel illustré*, no. 293, juillet 1931, p. 752–755.

20 Yannick Bézin, « Les Cahiers rationalistes: la physique comme propagande », 2004, communication publiée sur internet : http://mshe.univ-fcomte.fr/programmation/col04/documents/preactes/Bezin.pdf

21 Boll utilise lui-même cette notion dans plusieurs de ses ouvrages : *La science et l'esprit positif chez les penseurs contemporains*, Paris, Alcan, 1921 ; *Les quatre faces de la physique*, Paris, Rieder, 1939. Pour une étude plus approfondie du phénomène et une généalogie du terme « scientisme », qui ne date pas de Félix Le Dantec comme on le lit trop souvent, cf. Peter Schöttler, « Szientismus als Mentalität und Ideologie », à

Boll et le positivisme

À première vue, l'affaire semble simple. Comme nous l'avons mentionné, Marcel Boll débuta comme « positiviste » organisé. On peut même dire qu'il est « né » positiviste, comme d'autres sont nés chrétiens ou juifs, puisque ses parents étaient tous deux affiliés au mouvement, au point d'envoyer un faire-part de naissance au « Directeur » du mouvement positiviste de l'époque, Pierre Laffitte[22]. Mais au début des années 1920, Boll prend ses distances par rapport au positivisme officiel auquel il reproche son « mysticisme » et son incapacité à reconnaître les dernières évolutions scientifiques et philosophiques. Dans une longue lettre à Émile Corra du 18 octobre 1924, il pose ainsi la question fatidique : « S'agit-il de répéter indéfiniment les idées de Comte sans rien y changer d'essentiel ? Je ne saurais m'y résoudre…[23] » En effet, à ses yeux le positivisme officiel ne ferait que répéter les mots d'ordre du maître et n'aurait plus « qu'un intérêt historique », au lieu de s'ouvrir au temps présent. Boll entend renouveler le positivisme et il n'hésite pas alors à esquisser tout un programme, qui montre effectivement la grande distance qui le sépare du positivisme orthodoxe. Il met en avant les points suivants : « 1. La méthode expérimentale. 2. Les sciences abstraites, les sciences concrètes et les techniques. 3. Le calcul et la physique. 4. La biologie. 5. La psychologie. 6. La sociologie. 7. Les sciences concrètes du monde inorganique (astronomie, géologie, météorologie) et la technologie. 8. Les sciences concrètes dérivées de la biologie et les techniques correspondantes (agriculture, médecine…). 9. Les sciences psychosociologiques concrètes (histoire, droit, économie politique, philologie). 10. Les techniques psychosociologiques (pédagogie, politique…). 11. Coup d'œil d'ensem-

---

paraître dans *NTM. Journal of the History of Science, Technology and Medicine* (2011).

22 Maison Auguste Comte, Paris, dossier « correspondance des disciples positivistes », 4 octobre 1886.

23 Archives nationales, Paris, Fonds Émile Corra, 17 AS 3.

ble sur la philosophie (esthétique, morale, logique)». Et Boll de conclure : « Comme vous le voyez, un monde nous sépare, je devrais dire plutôt un siècle…[24] »

C'est dans ce contexte que Marcel Boll découvre quelques années plus tard avec enthousiasme le mouvement philosophique du Cercle de Vienne qui, à ses yeux, tire enfin toutes les leçons de la révolution scientifique, relativiste et quantique. Dès l'été 1929, en effet, il cite « le philosophe autrichien (*sic* !) Maurice Schlick[25] » et devient un adepte, voire un propagandiste de l'empirisme logique, qu'il désigne lui-même comme « positivisme réactualisé » ou « rajeuni[26]. » Dès lors, il ne manque jamais une occasion de l'évoquer et de le propager dans ses publications. C'est également à cette époque qu'il entre en contact épistolaire direct avec Schlick, Neurath et quelques autres. Il pousse Louis Rougier, dont il avait apprécié la thèse sur *Les paralogismes de la raison*, à s'engager dans la même voie. En effet, c'est Boll qui, en tant que rédacteur du Larousse illustré, commande à Rougier, qui enseignait alors au Caire, son premier article sur les Viennois (qui permettra à Rougier d'entrer à son tour en contact avec Reichenbach et Schlick)[27]. Ensemble Boll et Rougier devaient, à l'origine, organiser le Congrès de philosophie scientifique qui aura lieu à Paris en 1935. Or, comme l'on sait, Boll n'y participera pas, malgré une lettre de Neurath qui le supplie d'y participer, sinon il serait « le seul membre actif de notre mouvement à nous

---

24 *Ibid.*

25 Marcel Boll, « Les divers aspects de la connaissance scientifique », *Les Nouvelles Littéraires*, 31 août 1929 ; id., « Le mouvement scientifique », *MF*, 15 août 1929, p. 179.

26 Marcel Boll, « Le mouvement scientifique », *MF*, 15 juillet 1934, p. 362 ; « Préface » in : Moritz Schlick, *Les énoncés scientifiques et la réalité du monde extérieur*, Paris, Hermann, 1934, p. 5.

27 Archives de l'Institut Wiener Kreis, Vienne, Fonds Moritz Schlick, lettre de Marcel Boll à Moritz Schlick, 2 juin 1930 ; lettre de Louis Rougier à Moritz Schlick, 27 novembre 1931.

manquer[28]. » Au Congrès de Copenhague, l'année suivante, Boll enverra au moins un texte, qui sera publié dans *Erkenntnis*[29]. Mais du deuxième congrès de Paris, il sera de nouveau absent. L'explication est simple et compliquée à la fois : cette absence cache une rupture profonde et définitive avec Rougier qu'il accuse dans une lettre « de tirer la couverture à lui », c'est-à-dire de récupérer toute la diffusion de la philosophie viennoise, que Boll avait si laborieusement mise en route, à son propre compte, créant aux yeux des Viennois comme du public français une impression totalement fausse. Ainsi Rougier se voit-il traité de « spécialiste consommé de l'arrivisme, des intrigues de salon et de l'auto-propagande internationale[30] ». Telle semble la raison majeure de l'absence de Boll aux congrès parisiens au cours desquels Rougier s'est forgé la réputation d'« unique représentant » du Cercle de Vienne en France[31], tandis que Boll, de façon moins visible, presque souterraine, ne cessera de citer et de plaider la cause des néopositivistes viennois (et berlinois).

Boll et Meyerson

C'est surtout entre 1928 et 1934 que Marcel Boll parle directement de Meyerson, bien qu'ils aient fait connaissance bien avant, puisque tous les deux participent, par exemple, en 1912 au débat organisé par la Société française de philosophie sur « le

---

28 Archives de l'Institut Wiener Kreis, Vienne, Fonds Otto Neurath, lettre de Neurath à Marcel Boll, 1 juillet 1935.

29 Boll, « Déterminisme, contingence et fatalité en psychologie », *Erkenntnis*, 6, 1936, p. 378-383.

30 Archives de l'Institut Wiener Kreis, Vienne, Fonds Otto Neurath, lettre de Marcel Boll à Louis Rougier avec copie (pelure) à Otto Neurath, 27 juin 1935.

31 Mathieu Marion, « Une philosophie politique pour l'empirisme logique ? », *Philosophia Scientiae*, cahier spécial n° 7 : *Louis Rougier : vie et œuvre d'un philosophe engagé. Témoignage – écrits politiques*, dir. Jean-Claude Pont et Flavia Padovani, Nancy, 2007, p. 181.

progrès des théories chimiques[32] ». D'après un premier décompte, encore provisoire, il existe au moins une quinzaine d'articles, notamment dans le *Mercure de France* et dans *Les Nouvelles Littéraires*, dans lesquels Boll évoque et cite Meyerson, et celui-ci est également discuté dans plusieurs de ses livres qui s'échelonnent de 1921 à 1944[33]. Parmi tous ces matériaux, les plus importants sont, d'une part, trois comptes-rendus consacrés aux ouvrages de Meyerson : deux, assez longs, sur *Le cheminement de la pensée*, et un troisième, plus court, sur *Réel et déterminisme dans la physique quantique*[34] ; d'autre part, deux comptes-rendus, également assez longs, consacrés au livre d'André Metz sur Meyerson et à un article du même auteur[35], avec lequel Boll était visiblement « en très bons termes[36]. »

Que ressort-il de ces commentaires ? Globalement, on peut dire que Meyerson constitue aux yeux de Boll une exception, et une exception tout à fait positive, puisqu'il est l'un des rares philosophes de « formation scientifique[37] ». Ce point fort, il ne cessera de le souligner, et cela lui permet de ranger Meyerson

---

32 *Bulletin de la Société française de philosophie*, 13, 1913, p. 47-62 ; séance du 19 décembre 1912, « Le progrès des théories chimiques ».

33 Notamment Boll, *La science et l'esprit positif chez les penseurs contemporains*, Paris, Alcan, 1921 ; *Quelques sciences captivantes. Ondes humaines ? Délires collectif ? Hypnotisme, psychanalyse, suggestion, métapsychie, astrologie, spiritisme, radiesthésie*, Marseille, Sagittaire, 1941 ; *L'occultisme devant la science*, Paris, PUF, 1944.

34 Marcel Boll, « Le mouvement scientifique », *MF*, 15 octobre 1931, p. 443-449 ; « Émile Meyerson, Du cheminement de la pensée », *Cahiers rationalistes*, n° 11, novembre 1931, p. 264-267 ; « Le mouvement scientifique » [à propos de *Réel et déterminisme dans la physique quantique*], *MF*, 15 juillet 1933, p. 425-428.

35 Marcel Boll, « Le mouvement scientifique », *MF*, 15 juin 1928, p. 670-676, et 15 avril 1930, p. 409-412.

36 Émile Meyerson, *Lettres françaises*, éditées par Bernadette Bensaude-Vincent et Eva Telkes-Klein, Paris, Éditions du CNRS, 2009, p. 454.

37 Marcel Boll, « Les théories de l'induction et de l'expérimentation. Étude critique », *Revue de philosophie*, 29, 1929, p. 449.

dans son propre camp : « De tous les philosophes de langue française, Émile Meyerson est certainement un de ceux qui se rapproche le plus des idées qui nous sont chères[38] ». En effet, l'un de sujets de prédilection de Boll est la lutte contre ce qu'il appelle le « béotisme généralisé », c'est-à-dire l'insuffisance scientifique des gens cultivés, philosophes inclus. Dans sa propagande en faveur d'une nouvelle culture scientifique il a donc besoin d'alliés. Or Meyerson lui apparaît comme un vrai savant et un allié très précieux dans la lutte contre l'irrationnel : sous sa forme populaire, comme l'occultisme, l'astrologie, etc. – que Boll désigne avec Meyerson comme « la maladie la plus longue qui ait affligé la raison humaine[39] » –, et aussi sous ses formes plus nobles, comme l'intuitionnisme bergsonien. Pour Boll, en effet, Bergson est l'ennemi principal, qu'il entend combattre avec l'appui du réalisme de Meyerson – « philosophie d'une parfaite probité, d'une grande souplesse et qui laisse la porte ouverte à tous les progrès ultérieurs ». Aussi se montre-t-il empressé à diffuser l'œuvre de Meyerson : « Tous les esprits qui s'intéressent aux sciences, plus particulièrement aux sciences mathématiques et physiques, ont intérêt à connaître, dans ses grandes lignes tout au moins, l'œuvre épistémologique d'Émile Meyerson[40].»

Mais dans sa lutte contre la métaphysique bergsonienne, Boll trouvera deux autres alliés encore plus proches, qui se démarquent tous les deux de Meyerson, notamment sur la question de la relativité et du déterminisme. Le premier est Gaston Bachelard, dont Boll recense entre 1932 et 1934 trois livres (*Le pluralisme cohérent de la chimie moderne*, *Les intuitions atomistiques* et *Le nouvel esprit scientifique*)[41] et dont il soulignera et partagera à chaque fois la critique de Meyerson. Son deuxième

38 Voir note 2.

39 Marcel Boll, « Le mouvement scientifique", *MF*, 15 mai 1930, p. 161.

40 *Ibid.*, p. 676 et 670.

41 Marcel Boll, « Le mouvement scientifique", *MF*, 15 novembre 1932, p. 180 suiv. ; 15 décembre 1933, p. 654 suiv. ; 15 juillet 1934, p. 364.

allié est Paul Langevin, son vieux maître. À deux reprises, Boll rend compte des conférences que Langevin tient à l'Union Rationaliste d'abord, puis à la Société de chimie physique sur la question du déterminisme en physique. Or dans les deux cas – sans surprise – il prend parti pour le physicien, notamment dans sa critique du sens commun censé confondre l'interprétation des faits avec les faits eux-mêmes. C'est pourquoi il lui importe peu que Langevin soit prêt à abandonner la notion de « chose » alors qu'« un penseur de la valeur d'Émile Meyerson a vu dans l'idée de chose la base même de la science[42]. »

Ainsi Boll comprend rapidement que, malgré tout ce qui les rapproche – notamment leur position aux marges de la philosophie universitaire – Meyerson et lui ne défendent pas exactement les mêmes positions. Jusque dans leur réalisme et leur sympathie pour la science « en train de se faire » ils divergent. C'est sans doute pourquoi Boll n'hésite pas à citer à plusieurs reprises dans ses chroniques du *Mercure de France* une « remarque amusante » – en fait : assez méchante – du philosophe italien Alberto Mochi à propos de Meyerson, qui renfermait, selon lui, « une part de vérité » :

« Le savant, disait Mochi, passe la presque totalité de sa vie dans les laboratoires, les musées, les observatoires. Il travaille de ses mains comme un ouvrier [...], il perfectionne ses appareils et sa technique. Ce n'est qu'exceptionnellement, de temps à autre, qu'il quitte la blouse pour s'habiller en redingote, et participer aux congrès. Or, le savant que M. Meyerson nous présente est toujours habillé en redingote. Celui-ci le rencontre à la sortie du laboratoire, il écoute ses discussions et il le quitte dès qu'il reprend son véritable travail[43]. »

---

42 Marcel Boll, « Le mouvement scientifique », *MF*, 15 novembre 1933, p. 166 ; « Les divers aspects de la connaissance scientifique », *Les Nouvelles Littéraires*, 31 août 1929.

43 Marcel Boll, « Le mouvement scientifique », *MF*, 15 novembre 1929, p. 185 ; 15 octobre 1931, p. 448.

Voilà en effet une posture radicalement différente, d'où résulte un regard différent sur les derniers acquis de la science et à la tendance la plus neuve de la philosophie, à savoir « l'École de Vienne », puisque celle-ci, aux yeux de Boll, est essentiellement portée par des savants, et non par des philosophes universitaires, et se met entièrement au service de la science[44].

Peter SCHÖTTLER
CNRS, Institut d'histoire du temps présent, Paris

[44] Pour une étude plus approfondie du rôle joué par Boll dans la réception du Cercle de Vienne, cf. mon étude à paraître : *From Comte to Carnap. New Perspectives on the Vienna Circle in France*, preprint du Max-Planck-Institut für Wissenschaftsgeschichte, Berlin 2011).

ENTRE MEYERSON ET LÉVY-BRUHL : HÉLÈNE METZGER

On ne peut évoquer la figure attachante d'Hélène Bruhl Metzger (1889-1944) sans éprouver une profonde émotion au souvenir du destin tragique de cette très jeune veuve de guerre (elle vient d'épouser l'historien Paul Metzger lorsqu'il est tué en 1914) qui devait périr en 1944 à Auschwitz.

Durant les trois décennies qui séparent ces deux dates, elle se dévoue à la cause de l'histoire des sciences, tant par ses propres travaux et publications[1] qu'en animant des entreprises collectives comme le Centre de synthèse, le Comité international d'histoire des sciences ou la revue *Isis*. Ses travaux sont connus et appréciés des spécialistes. La collection « Corpus » a édité un recueil de ses articles[2] et la revue *Corpus* lui a consacré un ensemble d'études, issu d'un colloque de 1985[3]. On trouve dans ce dernier des extraits de lettres (principalement à George Sarton),

---

1 Hélène Metzger, *La genèse de la science des cristaux*, Paris, Alcan, 1918 ; rééd. Paris, Blanchard, 1969. *Les doctrines chimiques en France du début du XVIIe à la fin du XVIIIe siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1923 ; rééd. Paris, Blanchard, 1969. *Les concepts scientifiques*, Paris, Alcan, 1926. *Newton, Stahl, Boerhaave et la doctrine chimique*, Paris, Alcan, 1930 ; rééd. Paris, Blanchard, 1974. *La chimie* in M. E. Cavaignac (dir.), *Histoire du Monde*, t. XIII, *La civilisation européenne moderne*, 4e partie, Paris, Boccard, 1930. *La philosophie de la matière chez Lavoisier*, Paris, Hermann, 1935. *Attraction universelle et religion naturelle chez quelques commentateurs anglais de Newton*, Paris, Hermann, 1938. *La science, l'appel de la religion et la volonté humaine*, Paris, Boccard, 1954.

2 *La méthode philosophique en histoire des sciences. Textes 1914-1939*, Paris, Fayard, Corpus des œuvres philosophiques en langue française, 1987.

3 Gad Freudenthal (éd.), *Études sur Hélène Metzger/ Studies on Hélène Metzger*, Corpus n° 8-9, 4e trimestre 1988 et Leyde, Brill, 1990.

ainsi qu'une bibliographie et une biographie. Viennent maintenant de s'ajouter les vingt-quatre lettres adressées à Émile Meyerson, éditées dans les *Lettres françaises* de celui-ci[4]. L'importance du rôle de Metzger dans la constitution de l'histoire des sciences en France a encore été soulignée récemment par Cristina Chimisso[5].

Si l'on s'intéresse aux modalités de l'insertion de Meyerson dans des réseaux intellectuels et des formes de sociabilité, on ne peut ignorer Hélène Metzger, qui a pu faire figure de disciple de celui-ci. Et si je propose de situer « entre Meyerson et Lévy-Bruhl » la nièce de celui-ci (fille d'un frère de son épouse Alice Bruhl), ce n'est pas pour suggérer que ses propres conceptions formeraient un mixte de celles de ces deux auteurs, mais pour souligner qu'elle a entretenu des relations, à la fois personnelles et intellectuelles, avec chacun d'eux, contribuant ainsi aux relations entre eux.

Le réseau des relations personnelles

Hélène Metzger peut-elle être considérée comme une élève d'Émile Meyerson ? La communauté d'objet de leurs intérêts intellectuels et la différence d'âge rendent la chose vraisemblable. Tous deux ont une formation initiale dans le domaine de la chimie et partagent la situation ambiguë de producteurs de recherches reconnus dans le champ universitaire mais dépourvus de positions institutionnelles. Dans un portrait du Meyerson des dernières années en patriarche biblique, René Poirier le présente réunissant « chaque semaine [...] autour de lui quelques jeunes gens curieux de sa pensée et attentifs à ses leçons », parmi lesquels il cite Hélène Metzger, Jeanne Brauman (nièce de

---

4 Émile Meyerson, *Lettres françaises*, éd. par Bernadette Bensaude-Vincent et Eva Telkes-Klein, Paris, CNRS Éditions, 2009.

5 Cristina Chimisso, « Hélène Metzger : the history of science between the study of mentalities and total history », *Studies in History and Philosophy of Science*, 32A, n° 2, 2001, p. 203-241. *Writing the History of the Mind. Philosophy and Science in France, 1900 to 1960s*, Aldershot, Ashgate, 2008.

Meyerson) et André Metz[6]. Pietro Redondi présente comme « la nièce de Lucien Lévy-Bruhl et l'élève chérie du chimiste et philosophe Meyerson » celle par qui la « notion de mentalité » a fait « irruption » au Centre international de synthèse de Henri Berr[7]. Pour Gad Freudenthal, c'est « peut-être sous l'impulsion d'Émile Meyerson » qu'Hélène Metzger s'est tournée vers l'histoire de la chimie après sa thèse sur la cristallographie, mais cette « opinion [...] répandue déjà dans les années 1920 » reste une « question ouverte », puisqu'elle-même s'en est défendue[8].

Si Hélène Metzger a entretenu des relations suivies et durables avec Meyerson, qu'éclairent les *Lettres* récemment éditées, c'est sans doute Lévy-Bruhl qui les a d'abord mis en relation, mais seulement après la parution de *De l'explication dans les sciences*. Les premières lettres de Lévy-Bruhl à Meyerson conservées par celui-ci datent de 1921. Elles font suite à l'envoi de ce livre à celui qui était alors directeur de la *Revue philosophique* et leur ton et contenu confirment qu'ils ne s'étaient sans doute pas rencontrés avant. Les premières lettres conservées d'Hélène Metzger à Meyerson datent de 1923, à l'occasion de la publication de son compte-rendu de ce même livre dans *Isis*. Là aussi, le ton et les formules confirment qu'elles marquent le début de leurs interactions.

À suivre la correspondance, on voit que les relations de Lévy-Bruhl avec Meyerson prennent, après quelques années, une forme très amicale : la « cordialité » et le « dévouement » des premières lettres de Lévy-Bruhl font place à l'affection en 1925, tandis que Meyerson reste « cordialement dévoué » ou, lorsqu'il se lâche, « tout à vous ». Lévy-Bruhl a pris l'habitude de rendre visite à Meyerson chez lui, tous les samedis, et en exprime le manque dans les

---

6 René Poirier, « Meyerson, Milhaud et le problème de l'épistémologie », *Bulletin de la Société française de philosophie*, LIII, 1961, Séance du 26 novembre 1960, p. 65-94, cit. p. 65.

7 Pietro Redondi, « Science moderne et histoire des mentalités. La rencontre de Lucien Febvre, Robert Lenoble et Alexandre Koyré », *Revue de synthèse*, n° 111-112, juillet-décembre 1983, p. 309-332, cit. p. 315.

8 Gad Freudenthal (éd.), *Études sur Hélène Metzger, op. cit.*, p. 199 et 205.

périodes d'éloignement. Entre autres services rendus, il accueille chaleureusement un article de Meyerson dans la *Revue philosophique*, lui communique les épreuves d'analyses de ses ouvrages avant parution[9]. Depuis Berkeley où il fait des conférences, il donne des nouvelles de la traduction américaine d'*Identité et réalité*[10]. Il cherche à aider Ignace Meyerson lors d'une candidature[11]. Il participe à la correction des épreuves de *Du cheminement de la pensée*, et félicite l'auteur en le rassurant[12]. Bref, Lévy-Bruhl apparaît de plus en plus comme un ami dévoué, capable d'exprimer une véritable tendresse pour Meyerson. Après le décès de celui-ci, c'est lui qui rédigera un « avertissement » au recueil posthume de ses articles constitué selon « ses dernières volontés[13] ».

Comment expliquer cette vive amitié ? Ce n'est certes pas le simple effet d'un accord intellectuel de deux chercheurs, puisque Meyerson s'oppose résolument à ce qui fonde la recherche de Lévy-Bruhl d'une spécificité de la « mentalité primitive ». Mais, au-delà de la divergence de leurs points de vue, Lévy-Bruhl sympathise avec une attitude intellectuelle qu'il partage, celle d'une quête toujours insatisfaite, sans terme[14.] « Après son dernier livre », écrit-il dans l'avertissement des *Essais*, Meyerson « s'était remis au travail » et « s'efforçait de donner, touchant certains points essentiels de sa doctrine, de nouveaux éclaircissements, et d'atteindre à une précision, s'il était possible, toujours plus lumineuse[15] ». Le propos s'appliquerait aussi bien aux notes des *Carnets*

---

9 *Lettres françaises*, *op. cit.*, lettres de mars 1923, p. 398 et décembre 1925, p. 402.

10 *Ibid.*, lettres de juillet et septembre1926, p. 403 et 405.

11 *Ibid.*, lettres d'août 1926, p. 404.

12 *Ibid.*, lettres de juin 1930, p. 414 et 416-417, et réponses de Meyerson qui envoie un « nouveau paquet », p. 415-416.

13 Avertissement de Lévy-Buhl, in Meyerson, *Essais*, Paris, Vrin, 1936, p. XV-XVI.

14 Sur leurs différends théoriques, voir dans ce volume la contribution de Frédéric Keck, « Le problème de la causalité chez Meyerson et Lévy-Bruhl ».

15 Avertissement de Lévy-Buhl, in Meyerson, *Essais*, *op. cit.*., p. XV.

posthumes que Lévy-Bruhl rédigeait encore après son ouvrage de 1938. Leurs lettres évoquent un destin commun de chercheur obstiné sur son sillon. Ainsi, en 1930, Lévy-Bruhl note : « En tout cas, plus que jamais, je vais jusqu'au bout de mon idée, et sur ce point au moins vous serez content de moi[16] ». Deux mois plus tard, avec le même soulignement : « mon travail me tient et ne me lâche pas [...] et quand vous le lirez, vous verrez que je suis allé jusqu'au bout de mon idée – comme vous l'avez fait vous-même[17] ».

Par contraste, les lettres d'Hélène Metzger, souvent assez brèves, ne montrent pas une familiarité comparable ; il faut attendre une ultime carte pour voir apparaître des « amitiés respectueuses[18] ». Seuls quelques vœux à l'occasion de la nouvelle année du calendrier juif laissent transparaître un peu de connivence[19]. Le contenu, toujours très factuel, de ces lettres signale une relation déférente et dévouée de collaboration. Ainsi, en 1923, Metzger dépose le fascicule d'*Isis* comportant son compte-rendu de *De l'explication dans les sciences* : « J'espère que vous trouverez que j'ai bien pénétré votre pensée[20] » ; elle demande ensuite la permission de « faire hommage » des *Doctrines chimiques* et de solliciter des conseils à cette occasion. En 1924, elle invite Meyerson à prendre le thé en proposant « de travailler pour » lui, puis elle remercie de l'envoi de *La Déduction relativiste*, qu'elle se propose d'« étudier prochainement plus sérieusement[21] ». En 1925, elle répond à une demande d'information bibliographique, elle s'annonce pour faire le catalogue de la bibliothèque de Meyerson, elle propose de présenter George Sarton de passage à Paris, elle sollicite des conseils pour rédiger le chapitre sur Boerhaave[22].

---

16 *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 414.

17 *Ibid.*, p. 417.

18 Lettres envoyées entre 1923 et 1933 et pour lesquelles on ne dispose pas des réponses, *ibid.*, p. 502-516.

19 Lettres de septembre 1926 et octobre 1932, *ibid.*, p. 508 et 513.

20 *Ibid.*, p. 502.

21 *Ibid.*, p. 503.

22 *Ibid.*, p. 504-505.

L'année suivante, elle répond à une question sur l'histoire du lien entre cristallographie et chimie et propose de chercher « quelque document à ce sujet », elle transmet une réponse à une question posée à un tiers, elle envisage de rendre compte dans *Isis* de la troisième édition d'*Identité et réalité*, avant d'adresser le manuscrit de ce compte-rendu (« j'espère qu'il ne vous déplaira pas trop »)[23]. Puis les relations semblent se distendre : pas de correspondance conservée en 1927, deux cartes postales de vacances en 1928 et 1929. La correspondance redémarre en 1930, quand Metzger transmet une invitation à participer aux travaux du Comité international d'histoire des Sciences, dont elle est membre actif : « vous nous apporteriez l'aide de l'expérience[24] ». En 1931, de Londres, elle donne des nouvelles du Congrès international d'histoire des sciences, où elle a lu un message de Meyerson, elle transmet une lettre et un article d'un admirateur, elle sollicite (sans succès) pour *Archeion* les souvenirs de Meyerson sur son maître Hermann Kopp[25]. L'année suivante, elle envoie une carte postale de vacances. En 1933, elle se réjouit de lire *Réel et déterminisme dans la physique quantique*, mais c'est l'éditeur, et non Meyerson lui-même, qui lui a offert cette brochure[26].

Deux profils contrastés de mentor

Dans une lettre superbe datée du 6 mai 1933, l'avant-dernière missive de cette correspondance, Metzger laisse entendre un « cri du cœur[27] ». Tout en faisant le vœu de distraire Meyerson en reprenant leurs « vieilles et animées conversations philosophiques », elle redit son admiration pour son œuvre et sa « ténacité inlassable » à résoudre le problème qu'il médite depuis

---

23 *Ibid.*, p. 506-508.

24 *Ibid.*, p. 510.

25 *Ibid.*, p. 510-513.

26 *Ibid.*, p. 514.

27 L'expresion est de Cristina Chimisso et Gad Freudenthal, « A Mind of her own : Hélène Metzger to Émile Meyerson, 1933 », *Isis*, 94, n° 3, 2003, p. 477-491.

des années, dans un « témoignage d'absolue sincérité, d'affection profonde, de dévouement et de respect ». Après ce préambule plein de louanges, elle explose en protestations d'indépendance intellectuelle face aux prétentions d'un « maître » procédant « par la force ou l'intimidation ». Sa revendication d'égalité « dans la République des esprits » exprime à la fois la révolte contre l'attitude de Meyerson à son égard et une crainte : « Les confidences que je vous ai faites [...] prouvent mon amitié pour vous, ma confiance aussi. Ne vous en servez jamais pour m'écraser ou me diminuer[28] ».

Y avait-il eu alors un incident particulier dans leurs relations ? S'agit-il d'une réaction à l'expression récente d'une « déception » de Meyerson qui lui aurait été transmise par Lévy-Bruhl ? En tout cas la force émotionnelle de ses protestations au moment où Meyerson venait de « subir une opération douloureuse et pénible », suggère qu'un long contentieux s'était accumulé. Les éditrices de ces lettres rappellent que Meyerson avait fait preuve de froideur et de condescendance en recommandant Hélène Metzger lors de sa candidature à l'École pratique des hautes études[29]. Sa correspondance avec George Sarton en 1927 annonce déjà la revendication d'indépendance : elle est prête à se dire disciple de Meyerson pour le satisfaire, bien qu'elle estime devoir très peu à son influence[30], comme elle le dit publiquement dans un article de 1929 sur Meyerson[31]. Cette lettre de 1927 évoque déjà un accroc dans leurs relations : Meyerson a « pris le parti d'ignorer mon petit livre [*Les concepts scientifiques* de 1926] et d'être fort aimable ». Il « veut absolument » qu'elle fasse un index pour son futur livre – *Du Cheminement de la pensée* – et elle se demande comment « refuser poliment et sans le peiner ». Bref, Hélène Metzger a souffert, dans les relations de travail qu'elle a pu entretenir avec Meyerson, lui-même d'ailleurs fort anxieux de

---

28 *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 514-516.

29 *Ibid.*, note p. 515.

30 *In* Gad Freudenthal (éd.), *Études sur Hélène Metzger*, *op. cit.*, p. 255.

31 Hélène Metzger, *La méthode...*, *op. cit.*, ch 6, cit. p. 95.

reconnaissance, d'une dissymétrie marquée où elle pouvait s'estimer exploitée comme collaboratrice technique et non reconnue comme chercheur indépendant. Les relations qu'Émile Meyerson a entretenues avec Ignace le montrent aussi très autoritaire, directif et sûr de son bon droit ou de ses devoirs de maître à l'égard d'un « disciple[32] ».

Avec Lévy-Bruhl, Hélène Metzger a dû entretenir des relations d'une tout autre nature. Indépendamment même du lien familial, leurs relations – moins bien documentées – semblent beaucoup plus confiantes et détendues. Alors que sa vocation scientifique et universitaire était découragée par son père, elle a trouvé aide et soutien auprès de son oncle universitaire, partisan d'une philosophie « étroitement liée à l'histoire des sciences et à l'état actuel de la recherche et de la spéculation scientifiques[33] ». En 1922, elle le présente à George Sarton comme « son professeur et oncle[34] ». En 1927, elle lui adresse une analyse de *L'âme primitive* pour *Isis*, en précisant : « Vous ai-je dit que M. Lévy-Bruhl a toujours encouragé mes recherches et qu'il a, malgré son travail, accepté d'être toujours le premier lecteur de mes écrits[35] ? » Par ailleurs, Lévy-Bruhl a accueilli dans la *Revue philosophique* des comptes-rendus des ouvrages d'Hélène Metzger, des recensions et comptes-rendus rédigés par elle et un article tiré, en prépublication, de son ouvrage de 1930.

Si Lévy-Bruhl lisait ses ouvrages avant leur parution, la réciproque était vraie, puisqu'elle constituait l'index de ceux de son oncle. Et ce n'est pas un hasard si c'est en 1927, alors que le prochain livre de Meyerson ne paraîtra que plusieurs années

---

32 Voir la correspondance entre Ignace et Émile dans *Lettres françaises, op. cit.*, p. 515-637, et Noemi Pizarroso, « L'épistémologie d'Émile dans l'oeuvre psychologique d'Ignace Meyerson. Stratégies de réconciliation d'un disciple indocile », *Archives de philosophie*, 70, n° 3, automne 2007, p. 385-402.

33 Lucien Lévy-Bruhl, entretien de février 1927 *in* Frédéric Lefèvre, *Une heure avec...*, cinquième série, Paris, Gallimard, 1929, p. 75-86, cit. p. 77.

34 Lettre du 18 mai 1922, in *Études sur Hélène Metzger*, *op. cit.*, p. 198 et C. Chimisso, *Writing the History of the Mind*, *op. cit.*, p.115.

35 Lettre du 14 avril 1927, in *Études sur Hélène Metzger, op. cit.*, p. 255.

plus tard, qu'elle se demande comment refuser d'en établir l'index. En effet, ce qu'elle ne précise pas à George Sarton c'est que, en lisant les épreuves de *L'âme primitive*, elle ne rédige pas seulement le compte-rendu que va publier *Isis*, mais elle en construit l'index. Sur ce point, Meyerson pouvait envier Lévy-Bruhl, puisque les cinq ouvrages de celui-ci parus après la Première guerre mondiale comportent des index alphabétiques très détaillés, qui sont l'œuvre d'Hélène Metzger[36].

Ainsi, les relations difficiles entre Metzger et Meyerson sont-elles paradoxalement à éclairer, en partie, par les bonnes relations que Lévy-Bruhl entretenait avec l'une et l'autre : il pouvait lui être d'autant plus difficile de dire à Meyerson ce qu'elle avait sur le cœur qu'elle pouvait craindre, en peinant l'un, de peiner l'autre.

Les rapports intellectuels

Les relations personnelles contrastées entre Hélène Metzger et ces deux mentors bien inégalement encombrants trouvent-ils un écho dans son œuvre ? Son ouvrage de 1923, *Les doctrines chimiques*, est dédié à Lévy-Bruhl en « témoignage d'affectueuse reconnaissance » ; Meyerson y est cité, assez brièvement, à deux reprises. *Les Concepts scientifiques*, publié en 1926, cite Lévy-Bruhl en deux endroits (dans le chapitre III sur « l'analogie agissante », identifiée à la participation dans la « mentalité primitive ») et Meyerson à sept reprises, dont, de manière assez développée, dans la partie « L'interprétation des concepts par le 'nominalisme scientifique' ». Son deuxième grand ouvrage d'histoire de la chimie, *Newton, Stahl et Boerhaave* (1930) est dédié à Meyerson en « témoignage de reconnaissance et d'admiration » ; Lévy-Bruhl y est cité une fois et le dédicataire sept fois. C'est dans cet ouvrage qu'elle semble avoir fait l'effort le plus marqué

---

[36] Dominique Merllié, compte-rendu de H. Metzger, *La méthode philosophique en histoire des sciences* et de Gad Freudenthal (éd.), *Études sur Hélène Metzger, Revue philosophique*, 114, n° 4, octobre-décembre 1989, p. 589-591. C. Chimisso, *Writing the History of the Mind, op. cit.*, p.116.

pour satisfaire les attentes de Meyerson. Notamment, en fin d'introduction, elle exprime sa « reconnaissance pour les encouragements qu'il n'a cessé de [lui] prodiguer et pour l'intérêt particulier qu'il a manifesté pour les chapitres concernant Stahl et Boerhaave. [...] L'influence de son œuvre, celle de ses suggestions et de ses conseils a été présente dans tout le cours de la rédaction du présent ouvrage[37] ». Cependant, on la voit aussi marquer quelque distance dans une note où, renvoyant au « beau livre *Identité et Réalité* », elle indique que le problème qu'elle étudie l'a été par Meyerson « mais à un autre point de vue » et que, si elle s'en est inspirée, ses « conclusions historiques diffèrent parfois des siennes[38] ».

Dans ses articles et comptes-rendus, elle semble s'être efforcée de tenir une balance entre ces deux mentors. Entre 1921 et 1932, elle rend compte dans *Isis* des quatre premiers livres de Meyerson, et elle en fait autant, de 1927 à 1932, pour les ouvrages de Lévy-Bruhl. Ce parallélisme est frappant pour les deux articles d'*Archeion* qui se font écho, à un an d'intervalle, jusque dans la forme des titres : « La philosophie d'Émile Meyerson et l'histoire des sciences » (1929) et « La philosophie de Lucien Lévy-Bruhl et l'histoire des sciences » (1930)[39]. Or, autant la relation entre l'histoire des sciences et l'œuvre de Meyerson s'impose sur le mode de l'évidence, autant le lien entre les ouvrages de Lévy-Bruhl sur la « mentalité primitive » et l'histoire des sciences est loin d'être immédiatement évident.

C'est qu'au-delà du rapprochement déjà relevé entre « participation » et « analogie agissante », Hélène Metzger voit un rapport dans la méthode ou le mode d'analyse plus que dans la nature des matériaux traités. Elle manifeste à l'égard des productions scientifiques du passé la même attitude que son oncle envers les modes de pensée attestés par l'ethnographie. Lévy-Bruhl ne se préoccupe nullement, comme Durkheim ou Meyerson, d'ériger

---

37 Metzger, *Newton, Stahl et Boerhaave*, *op. cit.*, p. 13.

38 *Ibid.*, p. 22, n. 2.

39 Metzger, *La méthode philosophique en histoire des sciences*, *op. cit.*, respectivement ch. 6 et ch. 7.

les « primitifs » en philosophes ou en savants – ce qui conduit à en faire de « proto »-philosophes ou savants, au risque de les présenter alors comme inférieurs, au moins dans le résultat, aux philosophes ou savants postérieurs ou occidentaux. Mais il s'efforce, dans une démarche résolument non évolutionniste, comme Hélène Metzger quand elle décrit les pratiques des alchimistes, de restituer et de faire comprendre la cohérence interne de leurs démarches intellectuelles. Que ces hommes du passé ou de civilisations autres « pensent » n'est, certes, mis en doute par aucun. Mais Durkheim ou Meyerson mettent l'accent sur la communauté ou la continuité de pensée et sont prêts à admettre que les « primitifs » le font de façon moins aboutie que ceux qui ont bénéficié de progrès ultérieurs. En revanche, Lévy-Bruhl ou Hélène Metzger, en soulignant ce qui différencie les modes de pensée pour restituer la cohérence interne des démarches intellectuelles, acceptent la conséquence qui est de les rendre difficilement commensurables entre elles.

Si l'« identité » est ainsi au principe de la quête de Meyerson, Hélène Metzger partage avec Lévy-Bruhl une ouverture de principe à l'altérité. Sa formulation de ce principe est « de se faire le contemporain » des penseurs étudiés[40]. « Se faire » implique que ce n'est pas spontané ou naturel, mais suppose un détour ou une ascèse, puisqu'il faut se défaire de sa propre manière de penser. Cet effort de sympathie qui la porte à pénétrer de l'intérieur la logique des auteurs qu'elle étudie pour s'en rendre et en rendre son lecteur « contemporain », elle en a trouvé dans l'œuvre de son oncle un exemple et un encouragement.

On peut, pour le montrer, se limiter au texte de cet article de 1933, où le nom de Lévy-Bruhl n'est pas cité, pour y relever de fortes parentés de vocabulaire. « Se faire le contemporain » peut se lire comme un écho à la formulation par Lévy-Bruhl de sa conception du travail de l'historien de la philosophie, qui doit à la fois « se replacer exactement [...] dans l'attitude mentale du philosophe qu'il étudie », essayer « de pénétrer au cœur du sys-

[40] C'est le titre d'une communication et d'un article de 1933, qui ouvre le recueil *La méthode philosophique en histoire des sciences*, *op. cit.*, p. 9-21.

tème, afin de le saisir dans ses principes » et « néanmoins se placer en dehors et au-dessus de lui, et tâcher de le 'situer' dans l'évolution générale de la philosophie[41] ». C'est surtout la première de ces deux tâches, « se faire le contemporain », que souligne cet article d'Hélène Metzger. Il s'agit d'éviter l'attitude que l'on nomme parfois « présentisme », forme d'« ethnocentrisme », de « pénétrer avec plus de sûreté et plus de sympathie active dans la pensée créatrice d'autrefois à laquelle [l'historien] infuse une nouvelle vie, qu'il ressuscite pour un moment » ou de « comprendre la doctrine chimique comme s'il était élève de Van Helmont, de Stahl, de Lemery ou de Macquer[42] ». Cette parenté dans la démarche ressort encore de l'emploi d'autres expressions très caractéristiques de Lévy-Bruhl : le terme « mentalité », sans doute, mais, bien plus typique, celui d'« orientation » de la pensée, terme qui revient constamment sous la plume de Lévy-Bruhl pour désigner, en évitant de le substantialiser, ce qu'il cherche à présenter comme spécifique aux modes de pensée les plus éloignés de ceux des occidentaux[43].

Dans un autre article de la même veine écrit en 1936, où le terme « orientation » revient encore plusieurs fois et où la référence à Lévy-Bruhl se fait explicite, Hélène Metzger propose d'appeler « l'*a priori* » dans « l'élaboration de toute doctrine scientifique » tout le contexte non explicité dans les écrits scientifiques, qu'il est nécessaire de restituer pour les rendre intelligibles[44]. Cet *a priori*, précise-t-elle, « n'est pas et ne peut être toujours et partout semblable à lui-même », il en est « de multiples [...] très différents les uns des autres, parfois hétérogènes et incompatibles[45] ». Cet effort de contextualisation, qui inscrit l'histoire

---

41 Lucien Lévy-Bruhl, *La philosophie d'Auguste Comte*, Paris, Alcan, 1900, p. 18.

42 Metzger, *La méthode philosophique en histoire des sciences*, *op. cit.*, p. 11 et p. 18.

43 Ce terme se rencontre à cinq reprises dans cet article d'Hélène Metzger (p. 11, 14, 16, *ibid.*, 20).

44 *Ibid.*, p. 41-56.

45 *Ibid.*, p. 46.

des sciences dans celle des cultures au sens large du terme, implique de ne pas prendre les productions intellectuelles comme résultant d'une forme d'esprit fondamentalement universelle.

Au-delà des références explicites et des emprunts de vocabulaire, cette parenté de démarche me paraît la marque d'une communauté intellectuelle discrète mais profonde, qui rapproche Hélène Metzger de Lévy-Bruhl bien plus que de Meyerson. *A contrario*, on pourrait faire l'exercice de repérer, à côté des marques de respect et d'admiration pour l'œuvre de celui-ci, des évocations plus allusives à une démarche ou une « orientation » dont elle s'éloigne. À qui pense-t-elle, par exemple, quand elle évoque « les philosophes » qui utilisent l'histoire des sciences « en qualité d'argument – et parfois même d'argument massue – pour établir leur théorie de la connaissance scientifique[46] » ?

Dominique MERLLIÉ
Université de Paris 8-Saint-Denis.

[46] *Ibid.*, p. 30.

LE PROBLÈME DE LA CAUSALITÉ CHEZ MEYERSON ET LÉVY-BRUHL

Dans les passionnantes *Lettres françaises* éditées par Bernadette Bensaude-Vincent et Eva Telkes-Klein, la correspondance entre Lucien Lévy-Bruhl et Émile Meyerson a un statut à part. On n'y trouve pas en effet les flatteries mêlées d'admiration envers les « grands » ni le paternalisme à tendance autoritaire envers les « petits » qui émaillent les autres correspondances. Tout se passe comme si l'idéal d'un échange intellectuel égalitaire, souvent exprimé par Meyerson, se trouvait réalisé dans la correspondance avec Lévy-Bruhl, qui n'était que de deux ans son aîné. Dans le court laps de temps que dure cette correspondance, entre 1921 et 1932, les deux interlocuteurs passent rapidement de l'éloge convenu à l'expression d'une touchante amitié. « Si vous m'infligez "profond penseur", je vous répondrai "vous en êtes un autre" », écrit Lévy-Bruhl dans sa deuxième lettre le 19 mai 1921[1]. En quelques années, le « cher Monsieur » devient « cher Monsieur et ami », puis « cher ami ». Lévy-Bruhl, alors professeur à la retraite de son enseignement à la Sorbonne, raconte à Meyerson ses nombreux voyages, s'enquiert de sa santé et de celle de sa famille. En tant que directeur de la *Revue philosophique*, il soutient les protégés de Meyerson comme Alexandre Koyré, André Metz ou Ignace Meyerson, et lui confie les travaux de sa nièce Hélène Metzger-Bruhl. Il lui dit qu'il se languit des discussions avec lui : « À bientôt donc, quoique ce "bientôt" me paraisse aujourd'hui encore bien éloigné », écrit-il le 11 septembre 1928[2].

---

1 É. Meyerson, *Lettres françaises*, éditées par B. Bensaude-Vincent et E. Telkes-Klein, Paris, CNRS Editions, 2009, p. 394.

2 *Ibid.*, p. 410.

« Vous me manquez terriblement », lui répond Meyerson le 2 juillet 1929, et les autres visiteurs lui paraissent fades à côté de cet interlocuteur privilégié[3].

Comment expliquer une telle communauté d'esprit, que Lévy-Bruhl décrit plusieurs fois par le terme « *Zusammensein* »[4] ? Je voudrais montrer que cette proximité est moins épistémologique ou métaphysique que politique, et je retracerai pour cela les discussions entre les deux philosophes autour du concept classique de causalité. La rencontre entre un épistémologue de l'activité scientifique et un anthropologue de la mentalité primitive me semble en effet se jouer à un niveau plus profond que la comparaison entre le physicien et l'homme primitif sur laquelle débouche *Du cheminement de la pensée* en 1931. Par-delà la divergence entre les termes par lesquels les deux philosophes décrivent cette activité mentale, identification et participation, elle engage une compréhension commune de la causalité, c'est-à-dire, en termes plus politiques, du pouvoir. C'est donc en ressaisissant la signification politique des trajectoires intellectuelles de ces deux penseurs – pourtant rarement explicitée dans leurs œuvres – que l'on peut penser l'actualité de leurs travaux pour les sciences humaines.

Épistémologie : critique du positivisme

Les démarches intellectuelles de Meyerson et Lévy-Bruhl s'enracinent également dans un refus du positivisme en tant que système de lois permettant la prévision des phénomènes. C'est singulièrement dans la philosophie de Charles Renouvier que tous deux trouvent le fondement de leur critique de Comte, en faisant de la causalité une exigence de l'intellect humain irréductible à l'ordre extérieur des lois. Dans la lettre de 1924 à Félicien Challaye où il revient sur son itinéraire intellectuel, Meyerson note la place déterminante de sa lecture de Renouvier lorsque, sortant de la chimie et du journalisme, il entra en philo-

3 Lettre du 25 juin 1930, *ibid.*, p. 415.

4 *Ibid.*, p. 414 et 421.

sophie vers 1890. Il dit avoir appris chez Renouvier à lire Kant et à « jeter un pont entre la philosophie et les sciences »[5]. Renouvier, auteur de plusieurs manuels de philosophie et directeur de la *Critique philosophique*, introduisit en effet la philosophie kantienne dans la France de la Troisième République pour remédier au déterminisme du système positiviste d'Auguste Comte. Lévy-Bruhl décrit ainsi son influence en 1892 :

> La *Critique philosophique* était un des principaux éléments de l'activité philosophique de notre pays. [...] De plus en plus, la doctrine criticiste se répand : les preuves de son influence deviennent chaque jour plus grandes, et pour qui connaît un peu nos étudiants, il n'est pas douteux qu'une bonne partie de la jeunesse philosophique ne s'en nourrisse. [...] Dans l'histoire des doctrines philosophiques pendant la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, le criticisme paraît devoir occuper un des premiers rangs[6].

Rappelons que Comte proposait de substituer à l'ordre métaphysique des causes fondé sur la pure spéculation un ordre positif des lois basé sur l'observation, et que Littré avait fait de cette injonction le fondement d'une nouvelle alliance entre science et politique[7]. La loi des trois états permettait de prévoir la disparition prochaine de l'état métaphysique grâce à la formation d'une société de savants, pour une raison empruntée à la biologie : la prévision selon des règles convient mieux aux besoins de l'action que la spéculation sur les causes, qui apparaît comme une transition instable et provisoire entre les divinités de la théologie et les lois positives. À ce programme, Renouvier opposait l'objection kantienne selon laquelle aucun système scientifique ne peut se débarrasser du principe de causalité, car il est une exigence de l'intellect humain à titre de principe régulateur dans la synthèse des phénomènes. La causalité est en effet contra-

5 *Ibid.*, p. 106.

6 L. Lévy-Bruhl, « Compte rendu de F. Pillon (dir.), *L'Année philosophique* », *Revue philosophique*, p. 72-81, 1892, p. 72.

7 É. Littré, *Auguste Comte et la philosophie positive*, Paris, Hachette, 1863.

dictoire pour la logique qui régit l'expérience sensible, puisqu'elle conduit à identifier A comme cause de non-A, mais elle devient compréhensible à titre de croyance orientant la connaissance des phénomènes vers un idéal supra-sensible[8]. La loi des trois états est ainsi conduite à des contradictions lorsqu'elle pose comme un mouvement nécessaire de la nature un progrès qui n'a de valeur que comme régulation morale[9]. Cette objection prenait deux formes, scientifique et morale, que Meyerson et Lévy-Bruhl développent chacun de leur côté.

Dans *Identité et réalité*, paru en 1908, Meyerson construit sa philosophie des sciences en corrigeant Comte par Renouvier. Il reprend à Comte le principe, fondateur de l'école d'épistémologie française, selon lequel l'esprit humain ne peut se connaître en lui-même par introspection mais seulement dans ses produits extérieurs, et singulièrement dans ces produits particulièrement stables et cohérents que sont les pensées scientifiques. Pour répondre au problème classique « comment le sens commun perçoit-il la réalité ? », il faut donc étudier les méthodes suivies par les sciences. Or les savants ne se contentent pas de relier mathématiquement les phénomènes, ils sont convaincus de la réalité de ce qu'ils observent. Meyerson tente donc de formaliser les raisons inconscientes de cette croyance, dans ce qui apparaît

---

8 C. Renouvier, *Essais de Critique générale,* Paris, Ladrange, 1886, p. 351 : « Comment comprendre la causalité créatrice ? Ni la logique ni l'expérience ne la renferment, mais il y aurait contradiction à ne pas l'admettre. Que l'un qui est fasse que le tout autre qui n'était pas soit, voilà qui est nouveau, étrange, arbitraire. ».

9 C. Renouvier, « L'origine du sentiment moral », *Critique philosophique,* 1, p. 322, cité dans G. Canguilhem *et alii*, *Du développement à l'évolution au XIXe siècle*, Paris, PUF, 1962, p. 24. « Que peut signifier la loi morale dans l'hypothèse d'un mouvement nécessaire, c'est-à-dire d'une seule marche possible de l'histoire ? En telle situation donnée elle sera conforme ou contraire à la loi historique, c'est-à-dire qu'elle commandera le nécessaire ou l'impossible. Commander le nécessaire, chose inutile ; commander l'impossible, chose inutile encore, et de plus contradictoire. Dans l'histoire devenue une dynamique ou une embryologie, ce commandement idéal ne peut être qu'une illusion ».

comme une psychanalyse de l'esprit scientifique avant la lettre, mais qui peut aussi bien se lire comme un prolongement des analyses de Renouvier[10]. Qu'est-ce qui fait croire au scientifique que c'est bien une chose qu'il observe et non seulement un phénomène ? C'est un principe d'identité dans le temps : la même chose se manifeste à différents instants. L'exigence de réalité se présente ainsi comme le principe formel d'identité appliqué au temps. Mais qu'est-ce qui permet d'affirmer que dans l'infinie diversité des phénomènes, c'est bien la même chose qui se manifeste ? C'est que l'esprit humain, dans l'observation de ses propres actions, est habitué à remonter une chaîne d'événements pour poser ce que Renouvier appelle un « commencement absolu[11] ». La connaissance de l'action humaine précède donc logiquement l'observation des phénomènes extérieurs, et elle est au fondement du principe de causalité à titre de croyance régulatrice. C'est parce qu'il faut agir sur les phénomènes dans une situation d'urgence que nous postulons originairement des choses nous offrant des prises dans l'infinie diversité de la perception. « En parlant de causes, nous ressemblons tous aux enfants que satisfont les réponses les plus immédiates aux questions qu'ils posent[12] ».

Lévy-Bruhl part du même problème, mais dans le domaine moral. Dans sa thèse sur « l'idée de responsabilité », publiée en 1884, il s'oppose à la criminologie italienne définissant la responsabilité comme un fait naturel relevant d'un ordre de régularités extérieures comme la taille des crânes[13]. Sans s'opposer à la détermination objective de la responsabilité par les tribunaux, Lévy-Bruhl met en lumière un sentiment subjectif de respon-

---

10 L'analyse de la croyance chez Renouvier est au principe des réflexions de William James sur « la volonté de croire », comme le rappelle S. Madelrieux dans *William James. L'attitude empiriste*, Paris, PUF, 2008, p. 63-79.

11 É. Meyerson, *Identité et réalité*, Paris, Alcan 1908, p. 14. Voir aussi *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 657.

12 *Ibid.*, p. 35.

13 L. Lévy-Bruhl, « La responsabilité des criminels », *Revue politique et littéraire*, 1890, XLVI, n°21, p. 643-648.

sabilité à partir des observations sur les sociétés primitives, où l'ordre juridique n'est pas clairement distinct de l'ordre moral. La responsabilité apparaît ainsi comme un fait social, à la limite entre l'objectif et le subjectif. Lévy-Bruhl s'appuie ici sur l'enseignement de la philosophie kantienne, qu'il a reçu de son maître Boutroux et qui a été popularisé par l'activité militante de Renouvier. Il oppose ainsi la philosophie kantienne au positivisme de Comte et Littré pour affirmer le caractère irréductible de la causalité morale aux lois de l'expérience : « Quand le positivisme admet que "toute connaissance humaine est relative", il n'entend pas, comme les disciples de Kant, que toute connaissance est un produit de l'activité de l'esprit humain ; il emploie seulement une formule pour dire que l'absolu, les causes, les origines n'étant jamais donnés dans l'expérience, le philosophe n'a pas à s'en préoccuper, puisque son but unique est de systématiser le plus rigoureusement possible le monde de l'expérience[14] ». Pourtant, dans *La philosophie d'Auguste Comte*, paru en 1900, Lévy-Bruhl propose une autre interprétation du positivisme. Dans le passage de la physique à la biologie, et singulièrement dans la chimie, l'esprit humain ne se contente plus de relier les phénomènes extérieurs, il projette sur eux une exigence de totalité qui vient de sa tendance subjective à agir[15]. Ainsi la philosophie des sciences de Comte se boucle par la création de la sociologie, qui se présente comme un « subjectivisme réfléchi » où l'esprit humain retrouve dans la connaissance des sociétés l'exigence de causalité qui lui est originaire. Aussi la correspondance entre Lévy-Bruhl et Meyerson s'ouvre-t-elle en 1921 par un « litige » au sujet de la philosophie d'Auguste Comte : ce que Meyerson reprochait à la philosophie des sciences de Comte de manquer se trouvait en fait dans sa philosophie du vivant[16].

---

14 L. Lévy-Bruhl, *L'idée de responsabilité*, Paris, Hachette, 1884, p. 240.

15 L. Lévy-Bruhl, *La philosophie d'Auguste Comte*, Paris, Alcan, 1900, p. 198-201.

16 É. Meyerson, *Lettres françaises, op. cit.,* p. 395. « J'interprète Comte autrement que vous ne le faites : il est, selon moi, plus près de Descartes et moins près de Bacon qu'il ne semble d'après votre livre – ou, si vous

Meyerson et Lévy-Bruhl découvrent donc dans le principe scientifique de causalité, et dans son pendant moral qui est la responsabilité, un ordre de faits intellectuels qui échappait au positivisme dans sa version populaire. On peut dire que la philosophie des sciences de Michel Foucault prolonge cette discussion lorsqu'elle ouvre la comparaison entre les *épistémés* sur une analyse morale des processus de subjectivation[17]. Dans cette perspective, le pouvoir causal du sujet n'est pas extérieur aux structures sociales, il en est le produit à titre de croyance nécessaire pour l'action. Comment alors décrire les êtres que produisent ces croyances ?

Ontologie : participation et identification

Meyerson et Lévy-Bruhl s'opposent tous deux à un évolutionnisme qui ferait dériver la pensée scientifique de la théologie primitive, et analysent une ontologie immédiatement exprimée dans ce que Meyerson appelle le sens commun et Lévy-Bruhl la mentalité primitive[18]. Mais ils le font tous deux à partir des problèmes que pose le principe de causalité, et singulièrement le problème de la contradiction. La causalité n'est pas pour les deux philosophes un principe métaphysique donné mais bien un problème à partir duquel on peut commencer une enquête sur les faits, ce que Meyerson appelle en reprenant le terme à Lévy-Bruhl un « plan de clivage »[19].

Lévy-Bruhl reprend à Renouvier l'idée selon laquelle l'évolutionnisme aboutit à des contradictions car il pose dans la

préférez, moins loin de vous-même que vous ne le croyez. », déclare ainsi Lévy-Bruhl.

17 M. Foucault, *L'herméneutique du sujet, Cours au Collège de France 1981-1982*, Paris, Gallimard-Seuil, 2001.

18 Sur l'orientation de Meyerson vers une ontologie, *cf.* F. Fruteau De Laclos, *L'épistémologie d'Émile Meyerson. Une anthropologie de la connaissance*, Paris, Vrin, 2009.

19 É. Meyerson, *Du cheminement de la pensée*, Paris, Alcan, 1931, p. 157-158.

nature une causalité qui ne vaut que pour l'esprit humain[20]. Mais au lieu de résoudre ces contradictions par une philosophie de la nature comme celle que Cousin avait attribuée à Hegel[21], Lévy-Bruhl montre que les sociétés primitives ignorent ces contradictions, puisqu'elles effectuent des liaisons entre des représentations qui déjouent les cadres de la logique classique, comme lorsque des Bororo affirment sans sourciller être des Arara[22]. Selon une analyse déjà proposée par Renouvier, les croyances primitives ignorent le principe de contradiction car elles affirment une solidarité entre les humains face à un mal originaire. Lévy-Bruhl analyse les modalités à travers lesquelles ces croyances produisent un sentiment de responsabilité pour les accidents de la vie ordinaire, qui conduit à se tourner vers les esprits des ancêtres pour expliquer ces événements inhabituels. La participation, notion que Lévy-Bruhl reprend à Malebranche, est la manifestation d'une causalité surnaturelle, celle de la société elle-même lors qu'elle agit à la manière d'une providence divine pour rendre les accidents pensables, c'est-à-dire imputables à des agents[23]. La notion de participation résout donc un problème moral, celui des formes primitives de la responsabilité, en recourant aux termes de la métaphysique classique. Elle impose ainsi à ce terme métaphysique une torsion pour lui faire décrire des régimes ontologiques dans des sociétés éloignées.

Émile Meyerson voit bien, à la suite de son neveu Ignace qui en fait un compte-rendu dans l'*Année psychologique*, que *La mentalité primitive*, paru en 1922, propose un nouveau concept

---

20 F. Keck, *Lucien Lévy-Bruhl, entre philosophie et anthropologie. Contradiction et participation*, Paris, CNRS éditions, 2008, ch. 1.

21 Lévy-Bruhl propose une des premières relectures de Hegel à partir de la notion de « société civile » et non de l'État : *cf.* B. Bourgeois, « Lévy-Bruhl et Hegel », *Revue philosophique*, 1989, p. 449-451. Il montre ainsi que la philosophie de Hegel n'est ni une métaphysique de la nature ni une politique autoritaire mais une analyse des relations sociales.

22 Cette analyse est reprise à l'ethnologue allemand Von den Steinen, voir F. Keck, *op. cit.*, introduction.

23 *Ibid.*, ch. III.

de causalité à travers la notion de participation[24]. Mais dans *Le cheminement de la pensée* en 1931, comme il s'en explique dans la lettre à Maurice Millioud, il lui substitue le principe d'identification. Lorsque le physicien affirme que la lumière est à la fois onde et corpuscule, ou lorsque le chimiste dit que le sel est du chlorure de sodium, ils font en effet selon Meyerson un raisonnement analogue à celui des Bororo analysé par Lévy-Bruhl[25]. L'identité est moins ici un principe formel appliqué au réel qu'une tendance de l'esprit humain (notion empruntée par Lévy-Bruhl à la psychologie de Ribot[26]) projetant sur les choses son exigence de causalité. C'est parce que l'esprit scientifique se lance dans un cheminement aux détours imprévus, à la façon d'Alexandre devant décider de la bataille de Perse, qu'il doit assumer des propositions qui paraîtront rétrospectivement contradictoires[27]. Le dépassement de la contradiction doit donc être déplacé d'une philosophie de la nature vers une philosophie de l'intellect, que Meyerson est un des premiers à voir chez Hegel à la suite d'Hamelin[28]. Mais alors il faut cesser d'opposer mentalité

---

24 I. Meyerson, « La mentalité primitive. À propos de l'ouvrage de L. Lévy-Bruhl », *Année psychologique*, XXIII, 1925, p. 214-222, repris dans *Écrits*, Paris, PUF, 1987, p. 337-347 : « Dans son nouvel et très important ouvrage, M. Lévy-Bruhl s'attache à la notion de causalité et essaie de dégager une causalité primitive, mystique, causalité sans causes secondes. Si l'on voulait ramasser, condenser en une formule sa manière d'envisager le problème, on pourrait dire : la mentalité primitive voit – ou plutôt sent – la simultanéité qualitative là où la nôtre met une succession continue de qualités. » Ignace Meyerson propose une lecture très bergsonienne de Lévy-Bruhl, proche de celle de son oncle.

25 É. Meyerson, *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 650-665 et *Du cheminement de la pensée*, *op. cit.*, p. 60-61 et 81-83.

26 É. Meyerson, *Du cheminement de la pensée*, *op. cit.*, p. 64, et F. Keck, *op. cit.*, p. 136.

27 É. Meyerson, *Du cheminement de la pensée*, *op. cit.*, p. 93-94 et *Lettres françaises*, p. 653-654.

28 La discussion sur l'article « Hegel, Hamilton, Hamelin et le concept de cause », paru dans la *Revue philosophique* en 1923 et réédité dans les *Essais*, est un des points de départ de la correspondance Lévy-Bruhl/

rationnelle et mentalité primitive. C'est ce que fit Lévy-Bruhl lui-même dans les *Carnets* où, citant Einstein, il reconnut dans le monde une part irréductible d'irrationnel sur laquelle l'esprit humain construit ses rationalités comme autant de formes sociales instables.

« Devant l'inintelligibilité au moins relative du monde mythique, notre esprit éprouve une gêne, un embarras, une perplexité : qu'est-ce qu'un monde qui n'est pas rationnel, intelligible ? [...] C'est ici que la réflexion d'Einstein nous fait réfléchir nous-mêmes. Car il montre que cette intelligibilité du monde sensible ordonné et réglé par la science est elle-même à jamais inintelligible. Elle est un fait, qui s'impose à nous [...] N'y aurait-il pas là une différence de degré simplement ? un transfert de l'inintelligibilité du détail au monde donné dans son ensemble[29] ? »

Au lieu de faire à Lévy-Bruhl l'objection selon laquelle la pensée du primitif ne diffère pas en nature de celle scientifique, on peut faire à Meyerson l'objection selon laquelle la pensée des scientifiques est aussi différente en degrés que celle des sociétés dites primitives. L'intérêt de la notion de participation, du fait du décalage qui la constitue entre deux régimes de causalité, est qu'elle se présente selon des modalités variables en fonction des relations entre le tout social et les parties, ce que Lévy-Bruhl appelle un gradient de participations. Ainsi, alors que l'identification est un universel qui risque de conduire à la répétition d'une même forme virtuelle[30], la participation permet d'analyser la pluralité de ses actualisations dans des contextes donnés. Si l'on veut étudier l'identification comme une tendance commune aux scientifiques et aux « primitifs », il faut alors plutôt parler, en

---

Meyerson : *Lettres françaises, op. cit.*, p. 398. Voir aussi dans le même volume l'article « Philosophie de la nature et philosophie de l'intellect ».

29 L. Lévy-Bruhl, *Carnets*, Paris, PUF, 1998, p. 72.

30 Meyerson reprend à Bergson l'idée selon laquelle chaque philosophe cherche à formuler une unique intuition, mais se plaint de sembler répéter la même chose.

reprenant la notion à Philippe Descola, de modes d'identification, où la variation de modalité est aussi importante que la tendance universelle[31].

En analysant ainsi le jeu de la causalité dans l'esprit humain, Lévy-Bruhl et Meyerson s'opposent à toute forme d'évolutionnisme qui subordonne ce jeu à l'acte synthétique d'une conscience. Alors que Brunschvicg et Durkheim, les deux penseurs auxquels Meyerson et Lévy-Bruhl se sont respectivement le plus confrontés, avaient bien vu le rôle central de la causalité pour la reconstruction d'une théorie de l'esprit humain sur les décombres du positivisme, ils l'avaient subordonné à la modalité du jugement : de la conscience individuelle réflexive chez Brunschvicg, de la conscience collective érigée en tribunal chez Durkheim[32]. La discussion ontologique prend alors une tournure politique.

Politique : race, culture et mentalité

Reprenons l'hypothèse de départ : l'amitié entre Lévy-Bruhl et Meyerson a des raisons politiques, elle tient à une compréhension et une pratique commune du pouvoir. Il faut rappeler en effet que Lévy-Bruhl était très engagé dans le socialisme républicain et dans le camp dreyfusard. On le voit ainsi répondre à un éloge de Meyerson sur sa préface aux *Carnets de Schwartzkoppen* établissant « la vérité sur Dreyfus » et traduits par Alexandre Koyré en 1930[33]. Mais Lévy-Bruhl fut aussi très engagé dans l'effort industriel français au cours de la Première Guerre mondiale puis dans la critique de la colonisation européenne. Il avançait alors un argument que l'on peut dire prémonitoire : les colonisés ayant participé à l'effort de guerre, il faut cesser de leur imposer un esprit européen qui a failli, et

---

31 P. Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.

32 L. Brunschvicg, *L'expérience humaine et la causalité physique*, Paris, Alcan, 1922 et É. Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse* (1912), Paris, PUF, 1998.

33 É. Meyerson, *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 416.

comprendre leur mentalité pour élaborer une civilisation humaine en commun[34]. Lévy-Bruhl a toujours affirmé son attachement à un « idéal républicain » que les différents peuples expriment selon les modalités de leur vie en commun[35]. La notion de mentalité vise donc moins à enfermer les colonisés dans une race biologique ou une culture linguistique qu'à les inscrire dans l'effort de l'humanité en vue d'instaurer de nouvelles formes de responsabilité[36].

Or c'est bien une telle visée politique que l'on retrouve chez Meyerson. Dans *Du cheminement de la pensée*, il se défend contre l'accusation de relativisme en critiquant l'anthropologie racialiste qui procède à des formes d'identification illégitimes par la mesure des crânes – et l'indignation est palpable contre la « folie » de Chamberlain qui a conduit à la guerre[37]. Dans la lettre à Louis Dumur écrite en pleine guerre (1915), il critique également la notion de culture en tant qu'elle enferme les individus dans leur langue supposée exprimer le génie d'un peuple. Il décrit ainsi le « champ de la littérature pure » comme « un échange continuel d'influences réciproques et multiples, formant une sorte d'immense réseau aux mailles presque inextricables et rattachant les unes aux autres, indissociablement, les productions des diverses littératures[38] ». L'action de Meyerson en faveur de la colonisation juive en Palestine se comprend, à la lumière de ces pages, comme l'inverse de la colonisation européenne : si le peuple juif ne se définit ni par sa langue ni par une race, il se constitue par un effort commun vers la compréhension mutuelle des peuples en

---

34 L. Lévy-Bruhl, « Les aspects nouveaux de la guerre », *Scientia*, 33, n° 64-8, août 1917, p. 133-141, et « L'ébranlement du monde jaune », *Revue de Paris*, 27,1920, p. 871-894.

35 L. Lévy-Bruhl, « L'idéal républicain », *Revue de Paris*, 31-1, 1924, p. 805-822.

36 F. Keck, *op. cit.*, ch. II.

37 É Meyerson, *Le cheminement de la pensée*, *op. cit.*, p. 213-217 et 834-838

38 É. Meyerson, *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 157.

vue de réduire la part universelle d'irrationalité dans le monde. Meyerson apparaît ainsi très proche du colonialisme éclairé proposé par Lévy-Bruhl après la guerre.

Cette proximité politique apparaît de façon étonnante dans un des premiers textes publiés par Meyerson en 1891, réédité par Lévy-Bruhl dans les *Essais* en 1936, après la mort de son ami. Dans « La coupellation chez les anciens Juifs », Meyerson montrait que la purification des métaux était pratiquée dans l'Antiquité comme un rituel politique, la qualité du métal obtenu augurant des bonheurs et malheurs à venir. Une telle analyse anticipe les développements de Lévy-Bruhl sur la divination dans *La mentalité primitive*, interprétée comme une épreuve politique (au sens étymologique de « l'ordalie », jugement de Dieu) davantage que comme une contemplation de la nature[39]. Meyerson caractérise en effet la coupellation comme une « épreuve », au double sens d'institution objective et d'expérience subjective. Il reprend des citations de Rousseau dans les *Confessions* : « Mon cœur s'est purifié à la coupelle de l'adversité. » « C'est à la coupelle de l'adversité que la plupart des amitiés s'en vont en fumée. Il reste peu d'or mais il est pur. »[40] La mentalité des anciens Juifs apparaît ainsi non comme une race biologique ni comme une culture linguistique mais comme un ensemble d'épreuves à travers lesquelles se teste l'amitié entre les hommes, comme la qualité d'un bon métal.

Au travers des échanges où ils affrontent leurs divergences intellectuelles et s'enquièrent de leur santé, l'amitié entre Meyerson et Lévy-Bruhl apparait ainsi comme une mise en pratique de cette « mentalité primitive » qu'ils ont tous deux analysée comme un ensemble d'épreuves d'identification à travers lesquelles des subjectivités se forment. La notion d'épreuve, que Bruno Latour a reprise dans l'ontologie des sciences et Luc Boltanski dans la

---

39 L. Lévy-Bruhl, *La mentalité primitive*, Paris, Alcan, 1922, réédition Paris, Champs-Flammarion, 2010.

40 É. Meyerson, *Essais*, Dijon, Association Corpus/EUD, 2008, p. 257.

sociologie des formes de justice[41], ouvre alors de nouveaux terrains d'enquête au croisement de l'épistémologie et de l'anthropologie. Si l'opposition entre le primitif et le scientifique apparaît aujourd'hui datée, les concepts à travers lesquels elle est pensée et les enjeux philosophiques qu'elle soulève sont encore actuels pour décrire les nouvelles formes de causalité produites par les transformations du pouvoir.

Frédéric KECK
Institut Marcel Mauss (CNRS/EHESS)

41 B. Latour, *Les Microbes, guerre et paix* suivi de *Irréduction*, Paris, Métailié, 1984 ; et L. Boltanski et L. Thévenot, *De la justification, Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1990, p. 168-174.

SCIENCE ET RÉALITÉ CHEZ MEYERSON ET CASSIRER : LES RESSORTS PHILOSOPHIQUES D'UN GRAND DÉBAT ÉPISTÉMOLOGIQUE AU XXe SIÈCLE

Dans notre investigation sur le débat épistémologique entre Meyerson et Cassirer, nous nous proposons de revenir tout d'abord sur les relations intellectuelles et amicales étroites qu'ils entretinrent entre 1909 et 1930. Ce sera l'occasion de relever comment chacun de ces deux philosophes a perçu réciproquement l'intérêt philosophique de leurs recherches croisées, malgré quelques divergences apparemment superficielles à propos de la causalité. Puis, nous analyserons comment ils envisagent respectivement le statut de la réalité objective dans les sciences, puisque c'est cette question qui creusa entre eux un écart philosophique insurmontable à partir de leur approche de la théorie de la relativité d'Einstein au cours des années vingt. Ainsi, nous constaterons que Meyerson n'a pas saisi l'originalité de la théorie cassirerienne de la connaissance scientifique par rapport à l'École de Marbourg, ni son orientation ultérieure vers une philosophie de la culture dans sa *Philosophie des formes symboliques*. Parallèlement, Cassirer ne se réfère pratiquement plus à la philosophie de Meyerson dans ses œuvres publiées à partir du milieu des années vingt.

1. Science et philosophie ou les affinités entre Meyerson et Cassirer

Les relations personnelles entre Meyerson et Cassirer ont commencé au début du XXe siècle sous l'angle de l'estime réciproque, de l'amitié et d'une réelle convergence d'intérêts intellectuels. Meyerson, ayant quitté l'Allemagne en 1882 pour s'installer en France définitivement, était totalement inconnu dans

le pays où il fit ses études, car il n'acquit sa notoriété qu'en France à partir de la publication d'*Identité et Réalité* en 1908. Or, Cassirer remarque l'ouvrage de Meyerson peu après sa parution et le mentionne dès 1911 dans la deuxième édition de son monumental *Erkenntnisproblem*, au fil d'un chapitre consacré à la chimie au XVIIIe siècle[1]. De même, Meyerson cite à plusieurs reprises l'*Erkenntnisproblem* de Cassirer, dans *Identité et Réalité*[2]. Cet ouvrage de Cassirer intéresse tellement Meyerson qu'il en donne un long compte rendu très pénétrant dans un numéro de la *Revue de métaphysique et de morale* de 1911 en des termes très élogieux[3], en se fondant sur la première édition (1906-1907) alors qu'elle était appelée à recevoir de profondes modifications quatre années plus tard. Cette découverte mutuelle, qui eut lieu à la veille de la première guerre mondiale, représente aux yeux de Meyerson le seul contact personnel qu'il entretient avec le monde intellectuel allemand, comme il le confie plus tard dans une lettre à son maître et ami, le philosophe Harald Høffding :

> Je n'ai plus à présent aucune relation en Allemagne. [...] Dans ces conditions, évidemment, l'étranger a peu de chance, à moins d'être porté par un grand succès populaire, comme le fut par exemple, M. Bergson (car les Allemands, de toute profession, ont été de tout temps, grands adorateurs du succès) ; mais cette sorte de succès, je ne l'aurai jamais et n'y aspire aucunement d'ailleurs. Par le fait, je crois que, depuis la guerre, un seul philosophe allemand a parlé de mes écrits, assez brièvement du reste, à savoir M. Cassirer[4].

---

1 Cassirer, *Das Erkenntnisproblem in der Philosophie und Wissenschaft der neueren Zeit*, tome II, Berlin, 1907[1], 1911[2], 1922[3], p. 434-435, où il cite Meyerson à propos des « présupposés philosophiques de la théorie du phlogistique », *Identité et Réalité*, 1908, p. 305 sq.

2 Meyerson, *Identité et Réalité*, au moins à partir de 1912[2], puis 1926[3], jusqu'à la 5e et dernière éd., Paris, Vrin, 1951, p. 443 et 491.

3 É. Meyerson, « *L'histoire du problème de la connaissance de M. E. Cassirer* », *Revue de métaphysique et de morale*, 19, 1911, p. 100-129.

4 Lettre du 24 janvier 1925 de. Meyerson à Harald Høffding, *Correspondance entre Harald Høffding et É. Meyerson*, Copenhague, 1939, éditée par Fritiof

Du reste, Meyerson publie la totalité de ses ouvrages et articles de philosophie exclusivement en français, tant sa tournure d'esprit s'est totalement intégrée à celle de la très française communauté scientifique et philosophique, comme le souligne son disciple André Metz[5]. Dans son compte rendu de *Erkenntnisproblem*, Meyerson dégage avec perspicacité la théorie de la connaissance scientifique que Cassirer avait mise en place dès 1906-1907, mais il la critique aussi en fonction de sa propre philosophie des sciences telle qu'il vient de la développer en 1908 dans *Identité et réalité*. Meyerson souligne d'abord la perspective originale qui caractérise le projet d'ensemble de *Erkenntnisproblem*, à savoir : ne pas dissocier science et philosophie dans l'étude historique du problème de la connaissance. Or, selon Meyerson, ce double traitement du problème est une pratique courante en France chez les philosophes des sciences, alors que cela ne se produit qu'à titre tout à fait exceptionnel en Allemagne, comme il le sdouligne dans sa recension de 1911 :

> Ce qu'il faut tout particulièrement louer, c'est la manière dont l'auteur établit l'étroite corrélation, la mutuelle et intime action qui a existé entre la pensée des philosophes dans le sens étroit du terme et celle des savants des mêmes époques. Ce n'est pas au public philosophique

---

Brandt, Hans Høffding et Jean Adigard des Gautries, p. 86-87 : en note, Meyerson mentionne une référence de Cassirer explicite à son œuvre philosophique dans *Zur Einsteinschen Relativitätstheorie*. Cette mention de l'ouvrage de Meyerson, *Identité et réalité* (1908), se trouve effectivement dans la bibliographie que donne Cassirer à la fin de son livre, voir notre traduction, *La théorie de la relativité d'Einstein*, (1921), Paris, Cerf, Collection « Passages », 2000, p. 141.

5 André Metz, *Meyerson, une nouvelle philosophie de la connaissance*, Paris, Alcan, 1934, 2e édition revue et corrigée, p. 8 : « M. Meyerson a commencé sa carrière dans la science expérimentale. Originaire de Pologne, il a étudié et pratiqué la chimie en Allemagne au laboratoire de Bunsen, et en France auprès de Schutzenberger. C'est dans ce dernier pays qu'il s'est fixé définitivement. Naturalisé français depuis peu, on peut dire néanmoins qu'il est des nôtres depuis de nombreuses années : non seulement il a écrit tous ses ouvrages philosophiques en français, mais encore la France est, en quelque sorte, sa patrie spirituelle ».

> français qu'il est nécessaire de démontrer à quel point cette méthode s'impose, combien il serait vain de prétendre séparer les deux domaines, de tenter d'exposer la pensée métaphysique d'un Descartes ou d'un Leibniz en laissant de côté leur activité scientifique. [...] En Allemagne la séparation entre la philosophie et la science a été, longtemps, presque de tradition. [...] L'*Erkenntnisproblem* est l'œuvre la plus importante qu'un disciple du maître de Marburg [s.e. Hermann Cohen] ait produite à ce jour ; et comme l'accueil qu'elle a reçu de la critique allemande a été général et enthousiaste, son importance propre est doublée de l'action qu'elle est sans doute appelée à exercer sur la marche future de la pensée philosophique dans ce pays[6].

Meyerson a bien compris que si ce monumental ouvrage de Cassirer est à la fois historique et systématique, c'est cependant le second point de vue qui l'emporte sur le premier[7]. Le plus intéressant reste, sans aucun doute, la présentation et la discussion critique, faite par Meyerson, de la philosophie des sciences que Cassirer défend à travers toutes ces analyses historiques. Pour Meyerson, la « théorie des sciences » de Cassirer se réduit à une thèse unique qu'il condense ainsi :

> La thèse paraît en elle-même fort simple : c'est la prédominance nécessaire du concept de règle ou de fonction mathématique sur celui d'essence ou de substance, allant jusqu'à l'annihilation définitive du second au profit du premier. [...] Il croit établir que « la physique mathématique se détourne de l'essence des choses et de leur intérieur

---

6 É. Meyerson, « L'histoire du problème de la connaissance de M. E. Cassirer », *op. cit.*, p. 101.

7 *Ibid* p. 100 : « Le livre de M. Cassirer [...] n'est une histoire qu'en apparence. C'est au fond un livre systématique, une œuvre dominée par une théorie que l'auteur cherche précisément à étayer par l'étude de l'évolution philosophique et scientifique des temps modernes. C'est cette prévalence d'un point de vue unique qui, facilitant les synthèses, constitue un des attraits les plus puissants de l'ouvrage ».

> substantiel pour se tourner vers leur ordre et liaison numériques et leur structure fonctionnelle et mathématique » (II, p. 530)[8].

Meyerson a su dégager clairement une partie de la position de Cassirer, alors qu'il ne connaît pas encore l'existence de *Substanzbegriff und Funktionsbegriff*[9] au moment où il rédige cette recension. Toutefois, Meyerson objecte sans difficulté contre la partie historique, que Boyle a cherché la constitution des corps sans supprimer la notion de substance ; de même qu'il faut « beaucoup de bonne volonté pour trouver dans les œuvres de Descartes, des passages dirigés contre la recherche de la substance ou de la cause ou contre l'emploi d'hypothèses »[10]. En outre, Meyerson oppose à Cassirer que Kepler n'a pas cherché à évacuer le concept de cause sous prétexte qu'il cherchait avant tout les lois des orbites planétaires. Meyerson cite aussi les cas de Newton et Boscovich pour souligner que la science classique ne s'est jamais totalement détournée de la recherche des causes ni d'une certaine ontologie.

De son côté, Cassirer a maintenu lui aussi le principe de causalité dans sa théorie de la connaissance, mais en un sens qui l'éloigne du chosisme de Meyerson. Ainsi écrivait-il dans *Substanzbegriff und Funktionsbegriff* :

---

8 *Ibid.* p. 121-122. Meyerson a repris cette formule caractéristique de Cassirer dans *Identité et réalité*, jusqu'à sa dernière édition de 1932, rééditée telle quelle en 1951, Paris, Vrin, p. 443 ; mais il précise en note qu'il l'avait déjà citée dans sa recension du livre de Cassirer en 1911.

9 C'est ce qu'il signale dans une note de son article, *op. cit.*, p. 123 : « Cet article, écrit dans le courant de l'été 1910, était déjà composé quand a paru le dernier ouvrage de M. Cassirer ». En revanche, *Substanzbegriff und Funktionsbegriff* est mentionné expressément dans *Identité et réalité*, 1926[3], par exemple, p. 491, note 1, où il cite également un passage de Natorp tiré d'un ouvrage contemporain de *Substanzbegriff und Funktionsbegriff* : *Die logischen Grundlagen der exakten Wissenschaften* (1910).

10 É . Meyerson, *op. cit.*, p. 127.

> Il n'y a pas d'objectivité en dehors du cadre défini par le nombre et la grandeur, la permanence et le changement, la causalité et l'action réciproque [...] invariants ultimes de l'expérience [...] et de toute réalité constatable dans et par l'expérience[11].

Plus tard, Cassirer reconnaît qu'il s'est surtout appuyé sur la conception du principe de causalité que Helmholtz a donnée en le reformulant comme une exigence de légalité (*Gesetzlichkeit*)[12]. Par la suite, Cassirer interprète même cette exigence comme un principe transcendantal ne signifiant rien d'autre que l'exigence *a priori* de découvrir dans les phénomènes une « régularité conforme à la loi (*Gesetzmäßigkeit*) »[13]. Or, Meyerson se montre très hostile à cette interprétation, qu'il a fermement critiquée dès le début d'*Identité et réalité* en accusant Helmholtz d'avoir réduit la causalité à la légalité[14]. D'ailleurs, c'est bien sur ce point que Meyerson s'écarte radicalement de la conception de Cassirer.

En revanche, on l'aura bien compris, Meyerson reste foncièrement d'accord avec Cassirer sur la manière de procéder en philosophie et en histoire des sciences. C'est d'ailleurs ce qui est à l'origine de leur premiers échanges intellectuels. Malgré cet accord méthodologique, les conclusions philosophiques qu'en tire Meyerson sont diamétralement opposées à celles de Cassirer, car elles montrent que la science reste attachée au monde des

---

11 E. Cassirer, *Substanzbegriff und Funktionsbegriff*, Berlin, 1910, tr. fr. P. Caussat, Paris, 1977, p. 350.

12 Hermann Helmholtz, *Über die Erhaltung der Kraft*, 1862, repris dans *Vorträge und Reden*, I, p. 191 ; cité par Cassirer dans *Determinismus und Indeterminismus*, Göteborg, 1936, rééd. Darmstadt, 1964, p. 202 : « *Eine geistige Befriedigung aber gewärt erst der Zusammenhang des Ganzen, eben durch seine Gesetzlichkeit* ».

13 E. Cassirer, *Determinismus und Indeterminismus*, *op. cit.*, p. 315 : « *Das konstitutive, das wesentliche Merkmal der Kausalität besteht in der allgemeinen Forderung der Gesetzlichkeit, nicht in einer Anweisung darüber, wie diese Gesetzlichkeit im einzelnen zu gewinnen und durchzuführen ist* ».

14 É. Meyerson, *Identité et réalité*, Paris, Alcan, 1926[3], 1932[4], p. 3 : « Il signifie la domination de la loi ».

réalités objectives, c'est-à-dire à une certaine exigence d'ontologie[15]. Tel est, du moins, le sens de la critique que Meyerson adresse à la philosophie de Cassirer :

> Le concept d'une réalité purement phénoménale, d'un monde de rapports sans support, est entièrement étranger à la science ; elle exige impérieusement un monde de réalités objectives ; quand elle détruit celle du sens commun, elle en crée aussitôt une autre, ou plutôt elle crée avant de détruire, car elle ne peut détruire qu'en créant, et ce n'est qu'au profit d'une nouvelle réalité qu'elle détruit l'ancienne[16].

Dans les éditions ultérieures d'*Identité et réalité*, Meyerson revient sur la thèse de Cassirer qu'il rattache aux développements antérieurs de l'École de Marbourg dont il reconnaît que ce dernier est le plus beau fleuron, en objectant qu'il est impossible de poser un « système de rapports sans support » en physique, même en minimisant le rôle de tout substrat éventuel :

> C'est une des pierres angulaires du système de l'école de Marburg. On sait, en effet, que ces philosophes, dont l'œuvre constitue un ensemble incomparable, professent que le concept de fonction mathématique est le fondement de notre raison ; le concept de substance lui est subordonné, et son rôle dans la science et dans la philosophie se bornerait, en quelque sorte, à préparer l'accession, la pénétration du premier ; l'identité ne serait qu'un instrument de la connaissance. C'est donc que, tout comme chez M. Bergson, l'entendement créerait le constant dans son souci de saisir le variable[17].

---

15 Meyerson écrira plus tard dans *De l'explication dans les sciences*, Paris, Payot, 1921, tome I, p. 31 : « La science entière repose sur le tuf, peu apparent sans doute (puisqu'on a tenté de nier l'existence de cette assise) mais néanmoins solide et profond de la croyance à l'être indépendant de la conscience ».

16 É. Meyerson, « L'histoire du problème de la connaissance de M. E. Cassirer », *op. cit.*, p. 129.

17 Meyerson, *Identité et réalité*, Paris, Alcan, 1926[3], 1932[4], p. 491.

Sur le plan personnel, il est fort probable que Cassirer et Meyerson se soient rencontrés à plusieurs reprises, soit en Allemagne soit en France, comme en témoignent certaines des vingt-huit lettres qu'ils ont échangées entre 1909 et 1914. Cette correspondance entre Meyerson et Cassirer compte à l'heure actuelle trente-trois lettres échangées entre 1909 et 1930[18]. En tout cas, comme l'indique expressément dans ses mémoires Toni Cassirer, l'épouse du philosophe allemand qui accompagna son mari en France, au début des années trente, Cassirer rencontra Meyerson :

> Ernst travaillait à son livre *Philosophie der Aufklärung*, et cela nécessitait d'aller à plusieurs reprises à Paris et de se rendre à la Bibliothèque nationale. Il fut reçu très cordialement par les philosophes du lieu : Lévy-Brühl, Brunschvicg, Meyerson etc., et il entra en relation vraiment plus étroite avec ce cercle qu'avec les philosophes allemands[19].

Nous avons donc vu qu'une convergence d'intérêts intellectuels et méthodologiques liait ces deux philosophes depuis la première décennie du XXe siècle, malgré leurs sérieuses divergences épistémologiques et ontologiques.

2. Science et réalité ou la pomme de discorde philosophique

Meyerson a continué toute sa vie de considérer Cassirer comme un représentant particulièrement brillant de l'École de Marbourg, tel qu'il pouvait apparaître encore à l'époque de *Erkenntnisproblem* et de *Substanzbegriff und Funktionsbegriff*,

---

[18] Ces lettres se trouvent au Central Zionist Archives de Jérusalem, mais elles sont directement accessibles dans le CD-Rom de la correspondance générale de Cassirer éditée tout récemment par Meiner. Ernst Cassirer, *Ausgewälter wissenschaftlicher Briefwechsel*, Hamburg, Meiner, 2009, tome 18, p. 360-361.

[19] Toni Cassirer, Toni Bondi Cassirer, *Aus meinem Leben mit Ernst Cassirer*, Hildesheim, Gerstenberg Verlag, 1981, p. 184. Cet ouvrage était déjà paru en tapuscrit à New York en 1950.

c'est-à-dire juste avant la Grande Guerre[20]. Certes, l'idéalisme critique de Cassirer n'a jamais faibli, pas même lors de la mise en place de sa philosophie de la culture dans la *Philosophie des formes symboliques*. En un mot, Meyerson n'a pas suivi le tournant philosophique de Cassirer après la publication de son livre sur la théorie de la relativité d'Einstein en 1921. De son côté, Cassirer ne mentionne pratiquement plus Meyerson dans ses principaux écrits des années vingt. Chacun d'eux semble donc resté sur ses positions, sans que cela ait altéré le moins du monde la grande estime et l'amitié réciproques dont témoigne leur correspondance jusqu'à la mort de Meyerson en 1933.

C'est sûrement dans la *Déduction relativiste* de 1925 que Meyerson expose le plus clairement ses divergences philosophiques avec la conception cassirérienne de la réalité ou plutôt du réel propre aux sciences physico-chimiques. Tout d'abord, on trouve une critique « externe » à l'égard de l'engagement de Cassirer dans une école philosophique, qu'elle soit néokantienne ou non. Ceci constituait, aux yeux de Meyerson, une lourde contrainte intellectuelle puisqu'il lui fallait montrer que la théorie de la relativité d'Einstein reste en accord avec les options philosophiques de l'École de Marbourg. D'où une sorte de mélange des genres plutôt maladroit à ses yeux : « en confondant cette théorie purement physique [s.e. la théorie de la Relativité] avec un système déjà élaboré antérieurement [...], on en fausse le sens fondamental[21]. »

---

[20] É. Meyerson, *La Déduction relativiste*, Paris, Payot, 1925, chap. XVIII, § 157, p. 221 : « M. Cassirer est un des représentants les plus autorisés de la pensée de l'École de Marburg. Nous avions autrefois qualifié cette philosophie également de panmathématisme. [...] Mais c'est un panmathématisme foncièrement philosophique et qui, en cette qualité, s'est accolé, si l'on ose s'exprimer ainsi, à un idéalisme critique emprunté à Kant ou qui constitue, plutôt, un développement d'idées kantiennes ».

[21] *Ibid.*, chap. XVIII, p. 220.

Il est plus regrettable que Meyerson semble n'avoir compris que très superficiellement la démarche de Cassirer. Il cite un extrait du livre du philosophe allemand consacré à la théorie de la relativité en 1920, mais en commettant un contresens à la fois philologique et philosophique sur son propos. En effet, Meyerson écrit :

> Il [s.e. M. Cassirer] affirme que la théorie de la relativité « au point de vue de la théorie générale de la connaissance, est précisément caractérisée par le fait, qu'en elle l'évolution qui, en ce qui concerne la connaissance, mène de la théorie à images vers la théorie à fonctions, s'accomplit d'une manière plus consciente et plus claire que cela n'a eu lieu auparavant »[22].

Malgré l'excellente connaissance de l'allemand que possède Meyerson, la traduction qu'il donne de ce passage est très infidèle et dénote qu'il ne comprend pas vraiment la philosophie de la connaissance de Cassirer. En fait, Cassirer avait écrit :

> La théorie de la relativité de la physique moderne s'accorde aussi sans difficulté à cette conception, puisque du point de vue de la théorie de la connaissance en général, ce qui la caractérise en propre justement, c'est qu'en elle s'accomplit, d'une façon plus consciente et plus claire que jamais, le passage de la théorie de la connaissance conçue comme une copie (*Abbildtheorie*) à celle qui voit en elle une fonction (*Funktionstheorie*)[23].

Sans chicaner sur des questions de traduction, remarquons simplement que l'un des thèmes principaux de théorie de la connaissance de Cassirer, qui se retrouve dans toute son œuvre[24], reste incompris de Meyerson, tout simplement parce

---

[22] *Ibid.*, p. 222, citant Cassirer, *Zur Einsteinschen Relativitätstheorie*, 1921, p. 55.

[23] E. Cassirer, *Zur Einsteinschen Relativitätstheorie*, 1921, p. 55; tr. fr. J. Seidengart, Paris, Cerf, 2000, p. 72.

[24] Depuis *Erkenntnisproblem* de 1906-1907 jusqu'à l'*Essai sur l'homme* (1944) *en passant par* Philosophie des formes symboliques.

qu'il s'est focalisé sur le couple substance/fonction pour défendre à tout prix son réalisme ontologique de la substance que Cassirer avait mis à mal. Or, ces deux philosophies de la connaissance auraient pu s'accorder partiellement, sur l'idée (chère à Cassirer) selon laquelle la connaissance (commune et/ou scientifique) n'est jamais un reflet ou une copie (*Abbild*) de la réalité. Il est clair pour eux deux qu'il n'existe aucune ressemblance entre la réalité physique et son prétendu « reflet » dans les énoncés théoriques construits par la science et qu'il faut donc en finir avec les théories naïves du reflet. D'autre part, il est vrai que Cassirer fait un emploi équivoque du concept de fonction, ce qui a pu égarer Meyerson qui y voit un « panmathématisme » et même un « pan-algébrisme »[25], alors que ce terme désigne surtout les fonctions cognitives de l'esprit, à commencer par la fonction symbolique (expression que Cassirer emploie depuis 1904). Pour Cassirer, c'est toujours l'esprit qui assure activement la mise en forme (*Gestaltung*) symbolique des données de l'expérience quelles qu'elles soient. En outre, certaines des critiques de Cassirer à l'égard du positivisme de Mach auraient pu soutenir nombre de celles de Meyerson à l'encontre du positivisme comtiste.

En revanche, malgré quelques concessions faites à l'égard de l'interprétation idéaliste de la relativité d'Einstein, Meyerson ne peut absolument pas rejoindre Cassirer sur la question du statut ontologique de la réalité objective. En effet, dès la publication d'*Identité et réalité*, Meyerson affiche un engagement réaliste indéfectible et inconciliable avec la philosophie de Cassirer :

> L'ontologie fait corps avec la science elle-même et ne peut en être séparée. [...] Il ne peut y avoir, dans l'évolution naturelle des théories scientifiques, de phase où la réalité ontologique disparaîtrait, alors que le concept de légalité resterait debout[26].

---

25 É. Meyerson, *La Déduction relativiste*, *op. cit.*, ch. XVIII, p. 222 et 224.

26 É. Meyerson, *Identité et Réalité*, *op. cit.*, ch. XII, p. 439-440.

Pourtant, l'idéalisme critique de Cassirer n'a nullement fait l'économie de l'aspect expérimental des sciences de la nature en prise sur la réalité empirique : d'ailleurs, il n'a pas non plus nié la transcendance du réel par rapport au sujet connaissant. Seulement, Cassirer précise que cette transcendance de la réalité objective visée par la science ne doit jamais être prise au sens ontologique du terme, en tant que réalité substantielle, mais au sens symbolique : c'est-à-dire que les concepts de la science ne sont simplement que des signes des objets réels qui ne doivent ni ne peuvent prétendre leur ressembler. Encore une fois, on peut se faire une idée de cette transcendance symbolique à l'aide de la métaphore de la fonction propositionnelle que Cassirer emprunte à la philosophie de Leibniz sans la nommer ici. En effet, en tant que loi de la série, la fonction $\varphi(x)$ est transcendante aux déterminations de la variable, mais cette transcendance ne signifie nullement leur séparabilité, puisque la loi n'est pas autre chose que la série infinie de ses termes : donc elle leur est aussi immanente. Les différentes valeurs numériques de la variable pourraient être fournies (au moins en partie) par des observations et des mesures précises : c'est le moment empirique de la connaissance. Quant à la relation φ, elle possède sa consistance propre que l'ontologie traditionnelle aurait eu tendance à élever au rang de réalité séparée. Toute l'originalité de Cassirer consiste à transformer cette opposition tranchée entre l'empirique et le rationnel en corrélation transcendantale par le truchement des invariants fonctionnels, tout en faisant l'économie de l'idée de substance. C'est là le sens propre de cette transcendance symbolique :

> En ce sens l'idéalisme critique admet lui aussi que le simple « phénomène » renvoie nécessairement au-delà de lui-même, qu'il est le « phénomène de quelque chose ». Mais ce quelque chose ne signifie pas un nouvel être absolu, onticométaphysique. Car, si le représentant et le représenté, le présent et ce qu'il re-présente sont loin d'être identiques, il n'en demeure pas moins que chacun des deux ne produit jamais que par rapport à l'autre un sens intelligible. La fonction « vaut » pour les valeurs particulières, justement

> parce qu'elle n'« est » pas une telle valeur — mais par ailleurs les valeurs particulières ne « sont » que pour autant qu'elles s'unissent dans la connexion exprimée par la fonction[27].

Ce qui rattache Cassirer plutôt à l'idéalisme qu'à l'empirisme, c'est qu'il privilégie la forme de la relation fonctionnelle sur les valeurs numériques qu'elle intègre, parce qu'elle possède, par son caractère légal, une universalité et une nécessité qui ne sont jamais le fait d'un cas singulier isolé. Or, c'est précisément la nécessité et l'universalité qui caractérisent la réalité objective pour Cassirer, mais nullement l'existence singulière contingente. Pour Meyerson, au contraire, le poids de la réalité objective, c'est « qu'elle se révolte et ne permet pas qu'on la nie[28]. »

Jean SEIDENGART
Université Paris Ouest-Nanterre.

---

27 E. Cassirer, *Die Philosophie der symbolischen Formen, III: Phänomenologie der Erkenntnis*, 1929, tr. fr., Paris, Minuit, 1972, p. 361.

28 É. Meyerson, *Identité et réalité*, *op. cit.*, ch. VIII, p. 326.

ÉMILE MEYERSON ET LA PSYCHOLOGIE DE SON TEMPS

Tout au long de son œuvre, Émile Meyerson a essayé de construire un solide système épistémologique, fondé sur le principe d'identité comme mécanisme fondamental de la raison. Ses efforts ont pu bénéficier des discussions qu'il a eues avec de nombreuses figures, qu'il a pris soin de remercier au début de ses livres. Parmi ces relations se trouve son neveu « à la mode de Bretagne », Ignace Meyerson. Jeune médecin et étudiant de philosophie, Ignace entretint avec son oncle un rapport de disciple à maître qui est devenu de plus en plus intense et tendu au fil du temps, comme je l'ai montré dans un travail précédent[1]. Tout semble indiquer que c'est l'orientation d'Ignace vers la psychologie qui a troublé Émile Meyerson. Ainsi, par exemple, en 1924, concernant le premier volume du *Traité de psychologie* dirigé par George Dumas[2], dont Ignace coordonnait l'édition, Émile avouait que cela ne l'intéressait pas et qu'il ne lui restait « littéralement rien » de sa lecture[3].

Le fait qu'Émile se montre aussi réticent devant l'intérêt d'Ignace pour la psychologie pourrait tenir à une idée très répandue, tant à l'époque qu'aujourd'hui, sur les rapports entre épisté-

---

1 Noemi Pizarroso, « L'épistémologie d'Émile dans l'œuvre psychologique d'Ignace Meyerson. Stratégies de réconciliation d'un disciple indocile », *Archives de Philosophie*, 70, 2007, 85-402.

2 Georges Dumas, *Traité de psychologie*, Paris, Alcan, Volume I, 1923. C'est le premier traité de psychologie en langue française et le premier ouvrage collectif du genre.

3 Lettre d'Émile Meyerson à Ignace, 13 avril 1924, Émile Meyerson. *Lettres françaises*, éditées par B. Bensaude-Vincent et E. Telkes-Klein, Paris CNRS éditions, 2009, p. 558.

mologie et psychologie. D'après cette idée générale, l'épistémologie s'occuperait de la connaissance objective, valable et universelle, tandis que la psychologie traiterait de la connaissance individuelle, faillible ou en construction. Il en résulte une vision plutôt négative de la psychologie : celle-ci analyserait comment les sens nous trompent – alors que l'épistémologie nous expliquerait comment surmonter de tels obstacles. La connaissance du sujet, d'après le préjugé platonicien, appartiendrait au monde des apparences et des passions, séparée du monde des idées, essences et formes, où la vraie connaissance demeure[4]. Les débats autour du psychologisme en Allemagne, dans les vingt premières années du XXe siècle, déclenchés par les critiques de Gottlob Frege reprises par Edmund Husserl, approfondissent justement ces questions. Dirigées notamment contre une définition normative de la logique, nécessairement fondée sur la psychologie empirique, science descriptive et explicative de la pensée, ces critiques visent à défendre la logique comme un système de relations objectives, ayant un objet et un mode de recherche propres.

Or, l'épistémologie d'Émile Meyerson, ainsi que l'a remarqué Frédéric Fruteau de Laclos[5], n'est pas exactement une théorie de la connaissance au sens logique, laquelle n'envisage pas que la connaissance puisse ne pas être vraie. Dans le premier chapitre de *Du Cheminement de la pensée,* Émile Meyerson avoue lui-même ne pas savoir si son travail appartient au domaine psychologique ou au domaine logique[6]. Son épistémologie aspire à expliquer le fonctionnement général de l'intellect. En tout cas, « il s'intéressera à la façon dont la pensée chemine réellement,

---

4 Jose Carlos Loredo, *Psicología y epistemología. Un cruce de caminos*. Madrid, UNED, 2008.

5 F. Fruteau de Laclos, *L'épistémologie d'Émile Meyerson. Une anthropologie de la connaissance*, Paris, Vrin 2009, et *Le cheminement de la pensée selon Émile Meyerson*, Paris, PUF, 2009.

6 Émile Meyerson, *Du Cheminement de la pensée*, Paris, Alcan, 1931, p. 14 (§ 9).

spontanément, et non à son investissement dans des enchaînements logiques aussi rigoureux que les veut la logique formelle[7]. »

Cependant, Meyerson n'aime pas les psychologues. En 1931, dans une lettre à son neveu, il insiste : « Tu m'as entendu médire des psychologues, et je ne songe nullement à renier mes opinions dans ce domaine[8]. » Le fait qu'une bonne partie de la psychologie au début du XXe siècle se déclare positiviste empêchait tout dialogue. « C'est au point que si un psychologue autorisé venait me déclarer demain que l'épistémologie de Reichenbach et de Schlick s'accorde infiniment mieux que la mienne avec leur manière de voir, je n'en serais nullement surpris[9].» Toutefois, le paysage de la psychologie naissante se montre un peu plus complexe. Éclairer tout au moins une partie de ce paysage est le but de cet article. En raison de sa prééminence dans les débats autour du psychologisme ainsi que dans l'œuvre d'Émile Meyerson, notamment dans les échanges épistolaires avec Ignace, on limitera ce paysage à la psychologie allemande qui va de Wundt à l'école de Würzburg.

Commençons par un rappel de l'épistémologie de Wilhelm Wundt, que l'on désigne couramment comme fondateur de la psychologie qui se veut scientifique et cherche à fortifier ses racines expérimentales.

Wundt : de la psychologie expérimentale à la psychologie des peuples

D'après l'histoire classique de la psychologie due à Erwin G. Boring[10], le laboratoire fondé par Wundt à Leipzig en 1879 inaugure la psychologie anti-métaphysique, scientifique. En effet,

---

7 F. Fruteau, *Le cheminement de la pensée selon Émile Meyerson*, *op. cit.*, p. 38.

8 Lettre d'*Émile* Meyerson à Ignace, 30 décembre 1931, *Lettres françaises, op. cit.* p. 621-632.

9 *Ibid.*

10 Edwin G. Boring, *A History of Experimental Psychology*, 2nd ed., Englewood Cliffs, NJ: Prentice-Hall, 1950.

Wundt veut faire de la psychologie une science. Mais comme le précise Danziger, il ne s'agit pas d'une science strictement expérimentale, et encore moins d'une science positiviste[11]. Comme Émile Meyerson, Wundt, dans les différentes éditions de sa *Logik*, fait la critique des positivistes, Comte, Spencer et Mach. Pour lui, la science moderne ne vise pas l'établissement de régularités empiriques dans le but de prédire et contrôler mais l'explication théorique des faits[12]. Au principe d'économie de la pensée du positivisme, Wundt oppose le principe de causalité. La science cherche des connexions causales, et non pas des relations fonctionnelles. C'est dans le cadre de cette philosophie de la science qu'il faut comprendre sa psychologie.

Pour Wundt, l'existence de la psychologie est une conséquence directe de la création de la science mécanique, notamment de la distinction galiléenne entre qualités primaires et qualités secondaires. Alors que les sciences physiques s'occupent du monde physique (le mouvement dans l'espace, seul contenu de l'expérience objective donnée sans contradiction), la psychologie, « science de l'expérience immédiate », doit s'occuper des éléments subjectifs de la perception, auxquels les sciences physiques ne s'étaient pas intéressées. Et de même que la physique rapporte les faits à des causes physiques, la psychologie doit faire appel à une forme de causalité psychique, à des lois qui régissent la transformation du matériel sensoriel en complexes mentaux. Le mécanisme central de la *causalité psychique* serait l'« aperception », où l'on a affaire à un effort de *focalisation* de quelque contenu de la conscience, par un *état actif de l'attention.*

Bien que son approche soit souvent présentée comme relevant d'une « psychologie physiologique », Wundt rejette tout réduction-

---

11 Kurt Danziger, *Constructing the Subject. Historical Origins of Psychological Research*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.

12 Wilhelm Wundt, *Die physikalischen Axiome und ihre Beziehung zum Causalprincip*. Erlagen, Enke, 1866 ; Wilhem Wundt, *Logik*, 1. Band, 3rd ed., Suttgart, Enke, 1906, cités par Kurt Danziger, « Wundt's Psychological Experiment in the Light of his Philosophy of Science », *Psychological Research, 42,* 1980, 109-122.

nisme physiologique. La liaison qu'il établit entre psychologie et physiologie, soulignée dans le titre de son fameux *Manuel de psychologie physiologique* (1874-75, six fois réédité jusqu'à 1908-1911), fait plutôt référence à l'adoption de la méthode expérimentale. Cette méthode, néanmoins, est au service de questions théoriques d'ordre psychologique. Pour expliquer le fonctionnement mental, il faut produire des variations systématiques dans les processus mentaux, en introduisant des variations dans les stimuli physiques. L'analyse de ces variations passe par une auto-observation, qui ne se confond pas avec l'introspection. Il ne s'agit pas de donner un récit rétrospectif de l'expérience subjective en général mais de créer les conditions pour transformer la perception interne dans une espèce d'observation scientifique. Ces conditions ne pouvaient être atteintes qu'en se bornant au recueil de types de jugements très restreints, concernant la taille, l'intensité ou la durée, des stimuli sensoriels. Seuls des thèmes comme la *sensation* et la *perception* (les processus « inférieurs ») pouvaient être étudiés ainsi.

Pour l'étude des processus dits supérieurs, Wundt reconnaît la nécessité d'un autre type de méthodologie dès le début de sa recherche, dans la ligne du *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft* (1859-1890) de Lazarus et Steinthal, avec lequel il semble s'être familiarisé très tôt[13]. Dans la quatrième édition du *Manuel de psychologie physiologique*, en 1893, il affirme que la *Völkerpsychologie* constitue, à côté de la psychologie expérimentale, une branche fondamentale de la psychologie scientifique. A partir de 1900 et jusqu'à la fin de ses jours, il publie les dix volumes de sa *Völkerpsychologie*, où il s'occupe de l'analyse de la pensée à travers les produits objectivés de l'esprit. Toutefois, ce programme de recherche ne rencontre pas l'enthousiasme de ses disciples et collaborateurs. En marge de l'approche historique-ethnographique que Wundt met en œuvre au début du XXe siècle, et en dépit des réserves qu'il a manifestées par

[13] Gustav Jahoda, *Crossroads Between Culture and Mind : Continuities and Change in Theories of Human Nature*. Mass., Harvard University Press, 1995.

rapport à l'emploi de la méthode expérimentale et de l'auto-observation, d'anciens collaborateurs de son laboratoire et d'autres chercheurs vont essayer d'analyser les processus supérieurs par introspection expérimentale. C'est autour d'Oskar Külpe, un des représentants les plus renommés formés dans son laboratoire, ayant quitté en 1894 Leipzig pour Würzburg, que se développe tout un programme de recherche centré sur l'analyse expérimentale de la pensée.

L'École de Würzburg : la psychologie expérimentale de la pensée

Après une dizaine d'années au laboratoire de Wundt, Külpe commence à s'écarter de son maître sur différents points. En 1893 il publie son propre *Précis de psychologie*, où il rejette l'idée de causalité psychique en s'appuyant nettement sur l'empirio-criticisme de Mach et d'Avenarius[14]. Külpe définit la psychologie comme la science des données de l'expérience du point de vue de la dépendance des faits par rapport au système physiologique auquel les organismes appartiennent. Ainsi, à l'opposé de Wundt, il refuse la possibilité d'une *expérience immédiate* et aspire, tout au moins à ce moment-là, à réduire les explications psychologiques au niveau physiologique. Peu de temps après, en 1902, Külpe s'écartera aussi de ce positivisme sensualiste, répandu déjà par les laboratoires et départements de psychologie, mais cela n'implique pas un retour à Wundt. Il continue à attaquer sa théorie, notamment l'idée que tous les contenus mentaux sont conscients et représentationnels[15].

Par ailleurs, et puisque toute expérience mentale est en fait une réalité phénoménale, et que toute perception, y compris l'auto-perception, est une interprétation, Külpe n'est pas d'accord

---

[14] Kurt Danziger, « The positivist Repudiation of Wundt », *Journal of the History of Behavioral Sciences*, 15, 1979, p. 205-230.

[15] Sur les relations entre Wundt et Külpe, voir Martin Kusch, *Psychological Knowledge. A social history and philosophy*, New York, Routledge, 2006, p. 131-142.

avec Wundt sur la stricte séparation entre des phénomènes psychiques inférieurs et supérieurs et spécialement sur l'inefficacité de l'expérimentation pour ces derniers. Au lieu d'une psychologie des peuples, qui analyse la pensée par une étude comparative et historique de ses produits, Külpe et ses collaborateurs veulent soumettre la pensée à l'introspection expérimentale. Ce programme de recherche se développe à Würzburg, lorsque Külpe fonde en 1901, avec Karl Marbe, ancien élève de Wundt (formé à la psychologie par Alfred Binet à Paris), un autre laboratoire de psychologie[16].

Le mouvement naît en 1901, avec un travail des étudiants de Marbe (Mayer et Orth), dont le but est de proposer une classification des « associations » à caractère « psychologique ». Au cours de la recherche, ils entrevoient, au-delà des images et des volitions, un groupe des faits de conscience difficiles à décrire, qui ne font pas partie des catégories conventionnelles. Ils les appellent *Bewusstseinslagen*, terme traduit en français par « attitudes de conscience »[17]. La même année, Marbe semble trouver des faits semblables lors d'une recherche sur le caractère psychologique du jugement. Dans les procès-verbaux d'expériences, il note que le jugement s'accompagne quelquefois de sensations ou d'images, et souvent de faits difficiles à décrire, déjà appelés « attitudes de conscience », mais ne découvre aucun corrélat psychologique. À l'opposé de Wundt, qui définit le

---

16 Pour une présentation détaillée des travaux de l'École de Wurzburg, voir Ignace Meyerson, « Les images », *Journal de psychologie*, 1929, *26*, p. 625-709 et *Nouveau traité de psychologie*, sous la direction de Georges Dumas, vol. II, Paris, Alcan, 1932, p. 541-606, repris dans Ignace Meyerson, *Ecrits, 1920-1983. Pour une psychologie historique*, Paris, PUF, 1987, p. 133-194 (nous utilisons cette dernière édition pour les citations) ; George Humphrey, *Thinking. An Introduction to its Experimental Psychology*, New York, Science Editions, 1951, et Martin Kusch, *Psychological Knowledge, op. cit.* En français, plus récemment, Jeanette Friedrich, « La psychologie de la pensée de l'école de *Würzburg*. Analyse d'un cas de marginalisation. » *Marges et marginalisations dans l'histoire de la psychologie*. Paris, L'Harmattan, 2008, p. 251-278.

17 Ignace Meyerson, *Ecrits, op. cit.*

jugement comme l'analyse d'une représentation complexe, Marbe soutient qu'il s'agit d'une opération à caractère purement logique et que la clarification de son essence réelle ne correspond qu'à la logique. Marbe rejoint ainsi jusqu'à un certain point les critiques de Husserl envers le psychologisme de son ancien maître à Leipzig, pour qui l'étude psychologique de la pensée était le premier pas nécessaire pour le développement d'une logique scientifique[18].

Après les nombreuses expériences de chercheurs comme Watt, Ach et Messer, qui approfondissent l'étude des états ineffables, d'une nature difficile à préciser, qui donneraient à la pensée une sorte d'impulsion ordonnatrice, la théorie de l'École de Wüzburg s'affermit et se parachève avec les recherches de Karl Bühler, entre 1907 et 1908. Alors que ses prédécesseurs avaient employé des techniques d'association libre ou des tâches simples comme la comparaison des poids, Bühler utilise des aphorismes philosophiques, poétiques ou des problèmes philosophiques complexes. Il veut savoir ce qui se passe quand les gens pensent vraiment. Le sujet, toujours entraîné, doit répondre par oui ou par non, de manière à ce que son attention puisse se concentrer sur l'observation interne. Au moment d'établir quelles sont les parties constitutives de notre expérience de pensée, Bühler parle de *représentations sensorielles* de modalités différentes, de *sentiments*, et finalement, comme ses collègues, de *mouvements particuliers de la conscience*, provisoirement nommés *Bewusstseinslagen*. Il les définit comme des moments décisifs du processus de la pensée qui n'ont pas de qualité ni d'intensité sensorielles. Dans la mesure où les images que l'on trouve dans la pensée sont des éléments fragmentaires, sporadiques, hasardeux, on ne peut pas les considérer comme le véhicule de la pensée, qui est continue. On peut donc considérer seulement les « pensées », et non pas les images ou représentations, comme les vraies parties constituantes de nos expériences. La pensée a des articulations propres et constitue une unité, formée de parties

[18] Le logicisme de Marbe est si prononcé qu'il reproche même à ses collègues de Würzburg, Messer et Bühler, leur psychologisme (voir Martin Kusch, *Psychological Knowledge*, *op. cit*, p. 67).

dépendantes. Bühler fait la différence entre trois types ou moments de pensée : 1) la *conscience de la règle*, comme une connaissance anticipée de la marche à suivre pour résoudre un problème ; 2) la *conscience du rapport*, la notion d'une relation d'opposition ou de coordination au sein d'une pensée ou qui rattache cette pensée à d'autres ; 3) des *intentions*, la pure direction vers un objet, détachée de toute détermination concernant cet objet. Cette notion d'intention nous renvoie à la psychologie de l'acte de Brentano ainsi qu'aux *Recherches Logiques* de Husserl, dont il loue la méthodologie au début de son travail[19].

Ce déplacement vers l'école de Brentano serait contesté par Wundt, qui qualifiait sa psychologie de réflexive et scolastique, non scientifique. Tout d'abord, il s'oppose à l'utilisation de la méthode introspective pour l'analyse de la pensée : si l'on est en train de penser à la question pour répondre, on ne peut pas être attentif à ce qui se passe. Mais il s'oppose aussi frontalement à l'idée d'une pensée pure, qui est absolument incompatible avec une « psychologie du contenu », où la représentation est le fondement de toute activité, y compris de l'aperception. Pour Wundt, la phénoménologie faisait de tous les contenus de conscience des actes logiques de la pensée ou des formes linguistiques ; c'était une psychologie sans psychologie.

Les critiques d'Émile Meyerson

Dans la mesure où Meyerson s'intéresse au fonctionnement réel de la pensée, son travail trouve nécessairement des points de contact avec les problèmes d'une psychologie de la pensée ou des « processus supérieurs ». Son épistémologie, on le disait, s'intéresse à la façon dont la pensée chemine effectivement, et non à son investissement dans des processus relevant de la logique formelle. Contre les logiciens, *Du cheminement de la pensée* vient prouver la nature psychologique du principe d'identité ; mais aussi, contre les psychologues empiriques, il vient prouver que toute connaissance, vraie ou pas, équivaut à l'affir-

[19] Martin Kusch, *Psychological Knwoledge*, *op. cit.*, p. 160.

mation d'une identité : « Si toute la vérité vient de l'expérience, toute la certitude découle de l'identité : la raison tend à rationaliser, même si elle sait qu'elle ne pourra pas rationaliser intégralement le réel »[20]. Un dialogue avec la psychologie s'impose.

Bien que le parallélisme psychophysique de Wundt et sa distinction entre la manière de procéder des sciences physiques et de la psychologie soient loin de l'épistémologie meyersonienne, notamment de cette notion du réel irrationnel, ils tombent d'accord sur des points importants. En ce qui concerne la méthode, par exemple, pour Meyerson l'histoire des sciences apparaît comme un domaine fondamental où mener l'analyse de la pensée. Cette méthode indirecte, *a posteriori*, qu'il déclare emprunter à Comte, n'est sans doute pas très éloignée de la ligne du deuxième programme de Wundt – bien que ce dernier aborde plutôt le langage, les coutumes et les croyances. À ce sujet, il n'est pas surprenant que Meyerson soit entièrement d'accord avec les critiques que Wundt adresse à l'introspection expérimentale de l'école de Würzburg[21].

Cela dit, c'est la critique de l'inductivisme et du positivisme qui reste leur principal point commun. Selon eux, la science vise l'explication théorique des faits, et non pas l'établissement de régularités empiriques. Meyerson reprendra même une partie de la critique faite par Wundt de l'inductivisme pour défendre sa propre position. Il s'agit de l'idée des « expériences de pensée », à l'aide desquelles Galilée est parvenu à établir le principe d'inertie, d'une « expérimentation dans la représentation pure », sans recours à des expériences matérielles. Meyerson précise que cela ne veut pas dire que le réel est exclu, mais que les phénomènes nous sont devenus si familiers qu'on est dispensé de recourir à des expériences nouvelles. Or, Meyerson estime que Wundt a reconnu que le sentiment de certitude déductive que nous sommes enclins

---

20 F. Fruteau de Laclos, *Le cheminement de la pensée selon Émile Meyerson*, *op. cit.*, p. 84.

21 Émile Meyerson, *Du cheminement de la pensée*, *op. cit.*, p. X.

à éprouver à leur égard provient uniquement de l'application du schéma d'identité[22].

En ce qui concerne Bühler, Meyerson, malgré la méfiance qu'il nourrit à l'égard de l'introspection, s'appuie sur les résultats de son introspection expérimentale lorsque ceux-ci lui semblent étayer son système. C'est ainsi qu'il fait appel notamment au concept de *conscience de relation*, qui rend compte, « même au point de vue de la psychologie même, des relations logiques ». « Cette intellection, cette liaison, ce sont évidemment des concepts qui rentrent dans ce que nous avons qualifié, de manière plus générale, de rationalisation[23]. »

Le rapport que Meyerson établit avec les psychologues demeure tout de même très ambivalent, car il ne peut pas s'empêcher de les taxer de phénoménistes – bien que le paysage, comme on l'a vu, soit un peu plus complexe. Ainsi, tout en reconnaissant la valeur de cette mise au jour des opérations de la pensée logique, Meyerson se montre très critique sur un autre aspect de la recherche de Bühler. C'est le fait de ne pas tenir compte de la transcendance des objets[24]. La psychologie, pour Bühler, ne doit s'occuper que des déterminations d'objets dont j'ai connaissance, par les modifications de ma conscience. Or, que Bühler fasse abstraction de notre penchant réaliste à attribuer une transcendance aux objets de nos visées est inadmissible pour Meyerson. Par ailleurs, c'est cette même critique qu'il adresse à son neveu Ignace, dans sa longue lettre écrite à Leysin[25]. En fait, concernant le réel, Meyerson avoue ne faire confiance à aucun psychologue, à l'exception de quelques « bons philosophes » comme Henri Delacroix et Désiré Roustan. À son avis, on l'a vu, les psychologues s'accorderaient beaucoup plus avec les vues du Cercle de Vienne qu'avec son épistémologie :

---

22 *Ibid.*, p. 343 (§ 206) et p. 396 (§ 235).

23 *Ibid.*, p. 289 (§ 174).

24 *Ibid.*, p. 119-120 (§ 76).

25 Lettre d'Émile Meyerson à Ignace Meyerson, 30 décembre 1931, Émile Meyerson, *Lettres françaises*, *op. cit.* p. 621-632.

> Je suis en effet d'avis que certains d'entre eux mis à part, – je te citerai en première ligne Delacroix et Roustan, qui sont bons philosophes – beaucoup, dès qu'il s'agit du réel me font l'effet de ne pas savoir littéralement de quoi ils parlent.[26]

Ignace, de son côté, dans le brouillon d'une lettre qu'il finit par ne pas envoyer, répond à Émile qu'il s'était contenté de lui indiquer que Bühler n'avait pas fait de métaphysique explicite et que, donc, toute conclusion sur la métaphysique de Bühler est de son propre cru. Au passage, Ignace profite de cet échange pour dénier être du même avis que Bühler : « pour affirmer [cela] il faut ne m'avoir ni lu ni entendu ». C'est justement dans son article sur les images, où il expose en détail les recherches de l'École de Würzburg, qu'Ignace Meyerson s'écarte de cette psychologie de la pensée pure, sans images. Tout en reconnaissant sa valeur lorsqu'il s'agit de dépasser l'associationnisme, Ignace signale que les psychologues de Würzburg n'ont pas assez vu que l'image a toujours le caractère de signe, de symbole, « parce qu'ils n'ont pas vu clairement la nature symbolique de la pensée en général[27]. »

« La réalité psychologique ne connaît pas de formes pures[28].» En ce sens, l'image témoigne de ce que toute pensée a comme point de départ les choses, la réalité sensible, comme Émile Meyerson le soutient. Or, « elle ne peut devenir pensée qu'à la condition d'abandonner la sensation et aussi les premiers concepts, les plus concrets : les objets du sens commun[29]. » Ignace rappelle ici la notion de signe de son maître Henri Delacroix, qui souligne que l'essence du signe est de rompre avec les choses qu'il représente. Il fait aussi référence à Ernst Cassirer, pour qui « le signe n'est pas une copie mais une ombre, une apparence, un fantôme, où la ressemblance avec des choses a été

---

26 *Ibid.* p. 626 (souligné dans l'original).

27 Ignace Meyerson, « Les images », *Écrits, op. cit.*, p. 164.

28 *Ibid.*, p. 172.

29 *Ibid.*, p. 172.

remplacée par un ensemble de conditions logiques[30]. » À partir d'un certain niveau, d'un certain degré de généralisation, la pensée a besoin de signes moins concrets, plus souples, plus conventionnels, comme le mot, d'abord, le symbole mathématique, ensuite. Toutefois, lorsqu'elle hésite et qu'elle veut vérifier quelque chose, elle fait de nouveau appel aux images, comme si elle faisait une « expérience mentale ». « Toute pensée plonge ses racines dans les choses, toute pensée a pour objet véritable et dernier l'étude du réel[31]. »

Ignace Meyerson essaie ainsi de surmonter les distances entre une « psychologie du contenu», fondée sur l'image, et une « psychologie de l'acte », opposée au rôle central de l'image pour rendre compte de la pensée, mais aussi et surtout de rendre compatible son approche psychologique de la pensée avec celle de son oncle. Alors que son article n'a pas retenu l'attention de son oncle, il a été accueilli très favorablement par Cassirer, nommé membre de la Société de psychologie, qui y voit un témoignage du déclin progressif de l'opposition entre la psychologie et la philosophie systématique[32].

Ignace, qui s'était initié à la psychologie par la double voie de la psychopathologie et de la psychologie physiologique, ne s'est jamais cantonné dans ces domaines de recherche[33]. Loin de

---

30 *Ibid.*, p. 173.

31 *Ibid.*

32 « Das Thema, das Sie sich in ihr gestellt haben, ist eben jenes psychologische Zentralproblem, das mich selbst, in anderer Hinsicht und unter einem anderen systematischen Gesichtspunkt, immer wieder beschäftigt und gefesselt hat. So begrüsse ich auch Ihre Arbeit als ein neues erfreuliches Symptom dafür, daβ der Gegensatz, der so lange zwischen der psychologischen und der systematisch-philosophischen Arbeit bestand, mehr und mehr schwindet, und daβ dank dessen die Gemeinsamkeit der Aufgaben immer klarer und sicherer herausgearbeitet wird. » (Lettre de Cassirer à Ignace Meyerson, 28 mars 1930, Archives Privées d'I. Meyerson, Archives nationales de France, 521AP 47).

33 Pour une introduction à la figure d'Ignace Meyerson, voir la postface de Ricardo Di Donato à la réédition de la thèse de celui-ci (Ricardo Di Donato, Postface à Ignace Meyerson, *Les Fonctions psychologiques et les œuvres*,

suivre l'étroite voie expérimentale qui, à la suite d'une lecture très discutable du premier programme de Wundt, a prédominé dans la psychologie du XXe siècle, la psychologie d'Ignace Meyerson pourrait plutôt être liée, bien qu'avec des nuances très importantes, au deuxième programme de Wundt[34] : un programme déclaré mort par ses successeurs et par la plupart des historiens de la psychologie. Ce tournant vers une psychologie historique est opéré par Henri Delacroix, figure incontournable dans l'histoire de la psychologie française qui a mené des analyses de l'esprit à travers le langage, l'art ou la religion[35], ainsi que par les échanges avec des membres de l'école durkheimienne comme Marcel Mauss, Louis Gernet ou Marcel Granet, qui, dans leurs

Paris, Albin Michel, 1995, p. 223-272) ainsi que les travaux de Françoise Parot, Introduction à Ignace Meyerson, *Existe-t-il une nature humaine ?*, Paris, Sanofi-Synthélabo, 2000, p. 19-79. Jean-Pierre Vernant a consacré aussi des nombreuses pages à la psychologie et à l'anthropologie historiques, par exemple dans *Entre mythe et politique*, Paris, Seuil, 1996, p. 139-200. Voir enfin Noemi Pizarroso, *La psychologie historique d'Ignace Meyerson*, thèse en cotutelle de l'université Paris Descartes et de Universidad Complutense de Madrid, 2008, accessible en ligne : http://eprints.ucm.es/9158/1/T30963.pdf.

34 L'esprit dont parle Ignace, en tout cas, est assez éloigné de l'idée d'une force vive, active, latente, sous-jacente aux différents « esprits des peuples » et qui se manifeste par une multiplicité de phénomènes, selon la thèse propre à l'historicisme idéaliste et à la *Völkerpsychologie* de Lazarus et Steinthal ou de Wundt. De la même façon, à la différence de ces auteurs, Ignace ne parle jamais de lois du développement historique ni de « vecteurs » du changement – une question très liée au problème du progrès : il nie la possibilité de parler du progrès en général mais il accepte et réclame la « progressivité » en certains domaines. Quoi qu'il en soit, il n'y a point un esprit supérieur présent en ses diverses manifestations et dirigeant le changement mais un esprit qui se dissout dans ses « opérations » et ses « œuvres » concrètes.

35 Henri Delacroix, *Le langage et la pensée*, Paris, Alcan, 1924 (2e éd. 1930) ; *Psychologie de l'art. Essai sur l'activité artistique*, Paris, Alcan, 1927 ; *La religion et la foi*, Paris, Alcan, 1922.

analyses des civilisations, nuancent l'orthodoxie de leur maître, dévoilant justement cette interaction entre formes mentales et formes sociales ou institutions[36].

C'est sur ce point qu'il s'éloigne de son oncle ; autant que des psychologues, qui continuent à chercher les traits d'un esprit en quelque sorte universel. Dans le brouillon de réponse aux dernières critiques d'Émile, Ignace reproche en ces termes à son oncle de ne s'être jamais intéressé à son travail, ni à la psychologie, ni aux observations relatives aux travaux de Durkheim, Mauss et Lévy-Bruhl :

> Il se trouve que ce que je fais ne t'intéresse pas : tu conviendras que je ne t'ai pas souvent ennuyé par le récit de « mes travaux ». Je ne t'ai signalé le point de vue de la psychologie (ou de la psychologie comparée) que là [où] il me semblait qu'il pouvait intéresser certains chapitres de ton livre, pour te rendre service. L'expérience m'a montré que mon effort dans ce sens était vain : les observations que je t'ai faites à propos de Durkheim, Mauss et Lévy-Bruhl ne t'ont pas intéressé, et lorsque je t'ai apporté en octobre 1930 la lettre écrite à St. Genis à propos de quelques pages d'épreuves de ton livre, lettre que j'ai mise plusieurs jours à rédiger, tu m'as répondu que tu n'avais pas le temps de la lire…[37]

Si Émile Meyerson ne pouvait pas accepter la démarche psychologique de son neveu, ce n'est pas parce qu'il se montrait positiviste ou favorable à une introspection subjective mais parce qu'il mettait justement en question la recherche d'un schéma *a priori* véritablement universel des mécanismes profonds de toute pensée humaine. Émile, qui estimait « avoir découvert le principe fondamental de la pensée en général, la Vérité (avec une majus-

---

[36] Jean-Pierre Vernant, « Mauss, Meyerson, Granet et Gernet ». *Sociologie et sociétés*, 2004, 36, 2, http://www.erudit.org/revue/socsoc/2004/v36/n2/011046ar.html

[37] Lettre d'Ignace Meyerson à Émile janvier 1932, Émile Meyerson. *Lettres françaises*, *op. cit.* p. 635.

cule) »[38] pouvait encore apprécier l'effort d'autres psychologues, que ce soit la recherche du mécanisme de l'apperception chez Wundt ou d'une mécanique de la pensée, d'un certain « montage » au-delà des images, chez l'école de Wurzburg. Il pouvait néanmoins difficilement tolérer l'historisation de la raison visée par Ignace. Mais il faut reconnaître que la psychologie n'a pas, jusqu'à ce jour, réservé un meilleur accueil à cette tentative de « psychologie historique ».

Noemí PIZARROSO
Universidad Nacional de Educación a Distancia, Madrid

[38] Lettre d'Émile Meyerson à Ignace, *ibid.*, p. 631.

L'HÉRITAGE DU DIALOGUE ENTRE ÉMILE MEYERSON ET LUCIEN LÉVY-BRUHL DANS LE DÉVELOPPEMENT DE LA « PSYCHOLOGIE HISTORIQUE » D'IGNACE MEYERSON

Le psychologue américain J.S. Bruner relevait récemment et non sans humour à propos d'Ignace Meyerson et de l'actualité des études meyersoniennes dans le monde anglo-saxon : « Jusqu'à présent, on peut dire qu'Ignace Meyerson était le secret le mieux gardé de France[1].»

Il est vrai qu'on le connaît peu[2]. Ignace Meyerson (1888-1983) est un penseur polymorphe qui traversa le XXe siècle. Difficile à classer, participant à la naissance et au déploiement de la

---

1 Bruner, J.S., « Meyerson aujourd'hui : quelques réflexions sur la psychologie culturelle », in *Pour une psychologie historique. Écrits en hommage à Ignace Meyerson*, Paris, PUF, 1996, repris dans « Ignace Meyerson and cultural psychology », in Erneling, C. E., & Johnson, D. M., *The Mind as a Scientific Object. Between Brain and Culture*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

2 Il faut rendre hommage à J.-P. Vernant, professeur au Collège de France, qui a passé sa vie à faire connaître son « maître » et à l'importance des études de R. Di Donato, Professeur à l'Université de Pise. Mais aussi et plus récemment, les travaux de F. Parot, qui s'est occupée des archives d'I. Meyerson, a édité un de ses cours de l'EHESS publié sous le titre *Existe-t-il une nature humaine ?* en 1999, et a organisé un important colloque en 1995 publié sous le titre *Pour une psychologie historique. Écrits en hommage à Ignace Meyerson*. Signalons aussi N. Pizarroso Lδpez *La psychologie historique d'Ignace Meyerson* (Université Complutense de Madrid et Université Paris V), 2008 ; Ch. Chauviré, professeur à l'Université Paris I, qui a chaleureusement accepté de diriger une thèse de philosophie sur I. Meyerson, ainsi que F. Fruteau de Laclos, et ses conseils précieux.

psychologie depuis le début du XXe siècle, il fit œuvre de penseur en « sciences humaines », à la fois psychologue, anthropologue et philosophe. Il est l'inventeur de la « psychologie historique ».

La relation qu'Ignace Meyerson entretint avec Émile Meyerson fut déterminante, tant sur le plan personnel que sur le plan intellectuel. Né à Varsovie en 1888, dans une famille d'intellectuels et de médecins répartie entre Varsovie et Lublin, habitant une Pologne russe, Ignace Meyerson quitte son pays en 1905 après avoir participé à la révolte contre l'Empire pour étudier la chimie pendant un semestre à l'Université de Heidelberg en Allemagne. Il arrive en France en 1906, accueilli chez son oncle Émile Meyerson, administrateur à cette époque de la *Jewish Colonization Association* et qui travaillait, la nuit, à ses œuvres philosophiques[3].

C'est à cette date que s'engage la relation filiale et intellectuelle entre eux qui, de heurts en complicité et de ressemblances en différences, accompagnera pour longtemps le « neveu à la mode de Bretagne »[4] dans sa vie et dans son œuvre. Il y a, au simple niveau biographique, d'amusantes similitudes de parcours entre Émile et Ignace Meyerson. Emigrés de la *Mitteleuropa*, tous deux sont arrivés en France après avoir étudié à Heidelberg, tous deux sont savants, philosophes, polyglottes. Tous deux, interlocuteurs de grandes figures intellectuelles, reconnus par leurs pairs en privé et par leur postérité, furent tenus pour la majeure partie de leur vie à l'écart de l'académie et des institutions universitaires françaises.

Dès 1906, Émile Meyerson prend son neveu sous son aile et trace pour lui les lignes d'un destin intellectuel exigeant et glorieux. Il l'initie à ses « causes » et à ses intérêts philosophiques tout en l'introduisant dans le milieu intellectuel parisien où beaucoup de penseurs sont des amis du philosophe des sciences.

---

3 Fruteau de Laclos, F., *L'épistémologie d'Émile Meyerson. Une anthropologie de la connaissance*, Paris, Vrin, 2009.

4 Cette expression est d'Émile Meyerson car I. Meyerson n'était pas à proprement parler son « neveu » direct, mais plutôt un cousin ; eux-mêmes, par facilité et par affection, s'adressaient l'un à l'autre comme un « oncle » à son « neveu » et réciproquement.

C'est de cette manière qu'Ignace Meyerson se « forme », à côté de son parcours initial en physiologie et en psychologie, à la philosophie, et rencontre quelques grandes figures scientifiques et philosophiques françaises ou allemandes, comme Ernst Cassirer, qui devinrent plus tard ses propres interlocuteurs et amis[5].

L'influence de la philosophie d'Émile Meyerson est présente à bien des niveaux dans la formation de la pensée d'Ignace Meyerson. De ce point de vue, nous reprendrons la très juste catégorisation dessinée par N. Pizarroso des principaux points de discussion entre les deux penseurs. Il y en a quatre : la discussion autour de *La mentalité primitive* de Lévy-Bruhl ; le problème de la légalité et de l'identité dans la construction des théories ; la question des frontières entre épistémologie et psychologie, à l'occasion de la publication du *Cheminement dans la pensée* en 1931 ; et le problème du « réel transcendant »[6].

Nous montrerons ici que la discussion entre Émile et Ignace Meyerson autour de *La mentalité primitive* de Lévy-Bruhl, en 1924, juste après la rencontre d'Ignace Meyerson avec Marcel Mauss, doit être lue comme le point d'achoppement de l'influence du philosophe des sciences dans la genèse de la psychologie historique, et comme l'antichambre de la différenciation et de l'envol de ce disciple finalement infidèle.

Le problème de la mentalité primitive est en effet, au niveau biographique, la première manifestation d'une dissonance dans leur relation, dont Émile Meyerson désirait ardemment qu'elle fût celle d'un maître à un disciple. Il est, au niveau conceptuel, une dissonance plus profonde et plus radicale : l'introduction dans le parcours d'Ignace Meyerson de la problématique sociologique et anthropologique, et ce faisant la première pierre apportée à l'édifice de la psychologie historique.

---

5 La philosophie des formes symboliques de Cassirer est très importante pour comprendre l'arrière-plan philosophique de la psychologie historique d'I. Meyerson, il est d'ailleurs très présent dans les textes de la maturité.

6 Pizarroso, N., « L'épistémologie d'Émile dans l'œuvre d'Ignace. Stratégies de réconciliation d'un disciple indocile », in *Archives de philosophie*, « Émile Meyerson et les sciences humaines », automne 2007, 70, Cahier 3, p. 385-402.

1. La construction de la psychologie historique

À partir de 1911-1912, à Paris, Ignace Meyerson participe aux travaux de psychologie expérimentale de L. Lapicque au Muséum d'histoire naturelle puis à l'École pratique des hautes études. Lapicque lui fait rencontrer Lucien Herr dont Ignace Meyerson deviendra très proche, ainsi que l'historien Charles Seignobos. Cette dernière rencontre fut déterminante pour Ignace Meyerson qui fera de Seignobos une sorte de « père adoptif », un historien et un philosophe de l'histoire dont il ne se séparera pas, jusqu'à lui dédier, en 1948, *Les fonctions psychologiques et les œuvres*, son grand ouvrage, le seul publié de son vivant. Charles Seignobos fut pourtant une figure contestée, notamment par l'école des *Annales* et les rapports, à la fois proches et critiques, qu'entretinrent Febvre et Meyerson en témoignent. Lucien Febvre et Marc Bloch, lui préférant la mémoire de Simiand, reprochaient à Seignobos une conception de l'histoire dite classique, et ce reproche semblait toucher la bataille du collectif contre l'individuel, de l'histoire sociale contre le témoignage. Dans la querelle qui a ébranlé le siècle de la redéfinition de l'histoire, les historiens des *Annales* semblent incriminer ce qui chez Seignobos pouvait prêter le flanc à une vision bourgeoise de l'histoire, qui heurtait le point de vue collectif et synthétique qu'ils défendaient. Ignace Meyerson, pourtant, défendit toujours la conception de l'histoire de Seignobos.

> Le siècle de Charles Seignobos sera, pour l'historien, celui des efforts pour réaliser l'individu. Il me semble que personne plus que vous n'a fait confiance à l'Homme, l'homme en général, à l'intelligence créatrice et organisatrice des individus, au progrès de la raison humaine[7].

Cet apparent paradoxe sera résolu, nous le verrons, par la question fondamentale que la psychologie historique pose à travers

---

7 Lettre à Charles Seignobos du 13 septembre 1934, citée par R. Di Donato, « Postface », in *Les fonctions psychologiques et les œuvres*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 231.

son dialogue avec Lévy-Bruhl et qui tourne autour de la question de l'individu et de la critique du point de vue sociologique. Cette conception de l'histoire et le problème soulevé par la querelle entre l'histoire classique et les *Annales* fait en effet écho chez Ignace Meyerson à la critique qu'il fera de la notion lévy-bruhlienne de « mentalité », largement reprise par l'école des *Annales*.

En attendant, c'est en 1918, après avoir obtenu deux licences en sciences et en philosophie, qu'il fait la connaissance de Georges Dumas, de Marcel Mauss et de Marcel Granet. Ne pouvant soutenir sa thèse de médecine en 1919 car il n'a pas encore la nationalité française, il est engagé par Dumas comme chef de travaux au laboratoire de psychologie de l'asile clinique Sainte-Anne. Il joue ensuite, dès 1921, un rôle actif à l'Institut de psychologie de l'École des hautes études auprès de Dumas et de Pierre Janet, qui lui demandent de relancer leur journal, le *Journal de psychologie normale et pathologique*, organe très important de la psychologie et des sciences humaines, qui deviendra « son » journal, jusqu'à sa mort en 1983.

Durant les années 1920, il participe ainsi à la rédaction du *Traité de psychologie* de Dumas. D'abord en 1923, puis en 1930, toute une génération participe à l'élaboration de ce premier traité de psychologie en langue française, premier ouvrage collectif de ce genre au niveau mondial : Louis Lapicque, Henri Wallon, Henri Piéron, Ignace Meyerson, Henri Delacroix, Pierre Janet, Benjamin Bourdon, Henri Laugier, Daniel Lagache, Edouard Claparède et Georges Dumas font voyager le « psychobus » d'articles en corrections. Dédié à Théodule Ribot, dont *L'hérédité des caractères psychologiques* avait permis à la psychologie d'entrer à l'université, et qui en avait écrit la préface dès 1914, le traité est introduit par la dédicace « Nous sommes tes enfants ». Or cet ouvrage hautement symbolique fait déjà l'objet des railleries d'Émile Meyerson :

> Ainsi, lisant le tome 1er de votre Traité, je me suis surpris moi-même à parcourir quantité de pages dont il ne me

> reste littéralement rien ; j'ai beau me battre les flancs, me dire que ce doit être intéressant, cela ne m'intéresse point.[8]

L'agacement d'Émile Meyerson exprime, outre son opposition théorique à la problématique psychologique, une certaine impatience liée à la charge qu'il avait confiée à son neveu de construire une œuvre, laquelle semblait se faire attendre du fait des diverses activités d'Ignace Meyerson en différents organes de la psychologie française qui s'organisait alors institutionnellement. Ignace Meyerson est en effet nommé directeur adjoint du Laboratoire de psychologie en 1923 et enfin naturalisé français.

C'est dans ce contexte d'occupations plurielles qu'il entre en dialogue avec Mauss, bâtissant ainsi les premiers fondements de la psychologie historique. En 1923, la même année, Marcel Mauss prend en effet la direction de la Société de psychologie, succédant à Etienne Rabaud, à Henri Delacroix et à Antoine Meillet. Ignace Meyerson, secrétaire immuable de la Société malgré cette valse de présidents, engage alors des relations amicales profondes, notamment avec Mauss, avec qui il travaille jusqu'à la mort de ce dernier en 1950.[9]

Dans une communication à la Société de psychologie, Mauss prononce, le 10 janvier 1924, le discours où il déclare sa volonté d'étudier la « totalité » du fait humain. Sa publication dans le *Journal de psychologie normale et pathologique* garde la trace des discussions avec Ignace Meyerson sur les rapports d'ascendance de la sociologie et de la psychologie. Cet échange

---

8 Lettre du 13 avril 1924, in Émile Meyerson, *Lettres Françaises*, ed. B. Bensaude-Vincent et E. Telkes-Klein, Paris, CNRS Éditions, 2009, p. 32.

9 Mauss écrit à I. Meyerson en 1946 : « Je vous attends et ne demande que de me faire le plaisir de ne pas manquer de vouloir bien m'associer à l'état où était votre travail [...]. Je vous écris de ma large fenêtre en plein soleil à mon sixième. Ce qu'il faudra pour faire quelque chose de solide c'est que nous travaillions ensemble à cheval sur tous les bouts de la psychologie et de la sociologie, en même temps. Tout cela n'est pas terrible et il suffit que nous arrivions à quelque chose de cohérent pour que ça devienne quelque chose d'honnête et de solide. », cité par R. Di Donato, *Les fonctions psychologiques et les œuvres*, « Postface », *op. cité*, p. 242.

est fondamental dans la genèse de la psychologie historique qui se donne pour but d'étudier les catégories de l'esprit humain. Or, partageant la conviction et le projet de Mauss de construire une science de l'homme total, Meyerson est en désaccord sur la question de l'ascendance de la sociologie sur la psychologie.

Émile Meyerson assiste lui aussi aux séances de la Société de psychologie, participe à ses débats, et publie des articles pour le *Journal*[10]. Mais les réponses que Mauss adresse à un « M. Meyerson » semblent plutôt adressées au neveu qu'à l'oncle, comme dans cette conclusion sur l'importance de la question de la formation des catégories de l'esprit et leur caractère historique, qui fut leur souci commun :

> On a soulevé le problème très grave des catégories de l'esprit. […] Nous voulons en effet, *comme vous*[11], que ces catégories soient analysées d'une façon concrète […].
>
> Toutes les catégories ne sont que des symboles généraux qui, comme les autres, n'ont été acquis que très lentement par l'humanité. Il faut décrire ce travail de construction. Ceci est précisément l'un des principaux chapitres de la sociologie entendue d'un point de vue historique. […] L'humanité a édifié son esprit par tous les moyens : techniques et non techniques ; mystiques et non mystiques ; en se servant de son esprit (sens, sentiment, raison), en se servant de son corps ; au hasard des choix, des choses, et des temps ; au hasard des nations et de leurs œuvres ou de leurs ruines[12].

C'est donc la « sociologie » qui doit s'entendre d'un point de vue historique, englobant ainsi la psychologie, et, dans un autre

---

[10] Il est, qui plus est, élu en 1931 membre honoraire de la Société de psychologie.

[11] Nous soulignons.

[12] Mauss, M., « Rapports réels et pratiques de la psychologie et de la sociologie. Extrait de la conclusion du débat », dans *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1950, p. 309-310.

passage de la conclusion, sur « Une catégorie de l'esprit humain : la notion de personne. Celle de "Moi" », le destinataire ne fait plus de doute :

> D'une simple mascarade au masque, d'un personnage à une personne, à un nom, à un individu, de celui-ci à un être d'une valeur métaphysique et morale, d'une conscience morale à un être sacré, le parcours est accompli [...] Qui sait ce que seront encore les progrès de l'Entendement sur ce point ? [...]
>
> Qui sait même si cette « catégorie » que tous ici nous croyons fondée sera toujours reconnue comme telle ? Elle n'est formée que pour nous, chez nous. Même sa force morale – le caractère sacré de la personne humaine – est mise en question, [...] même dans des pays où ce principe a été trouvé. Nous avons de grands biens à défendre [...]
>
> Disons que l'anthropologie sociale, la sociologie, l'histoire, nous apprennent à voir comment la pensée humaine "chemine" (Meyerson) ; elle arrive lentement, à travers le temps, les sociétés, leurs contacts, leurs changements, par les voies en apparence les plus hasardeuses, à s'articuler[13].

Bien que le thème de recherche – la catégorie de personne et de moi – relève du dialogue avec Ignace Meyerson, on note la référence au *Cheminement de la pensée*, et l'hommage appuyé à la philosophie d'Émile Meyerson. Il est frappant de voir combien la notion de « cheminement de la pensée » résonne dans ces années de formation et jusqu'à la fin des années 1930, dans le cheminement d'Ignace Meyerson lui-même comme dans les cercles psychologiques et sociologiques de la Société. Ignace Meyerson, tout comme Mauss, est attaché à cette idée d'un cheminement de la pensée humaine, tout en s'opposant à la philosophie de l'identité d'Émile. Il gardera en quelque sorte le cheminement

[13] Mauss, M., « Une catégorie de l'esprit humain : la notion de personne. Celle de "Moi" », Extrait du *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 68, 1938, repris dans *Sociologie et anthropologie*, *op. cité*, p. 362.

comme moteur, et abandonnera l'identité comme principe. Mais pour Mauss comme pour Ignace Meyerson, contrairement à l'auteur du *Cheminement*, l'entendement a une histoire : il progresse et l'on n'est jamais assuré de la stabilisation de ses acquis[14].

Qu'est-ce qui alors, chez Ignace Meyerson dans ces années d'élaboration de la psychologie historique, tiendra le rôle de moteur de la pensée, tenu par le principe d'identité chez son oncle ?

2. Lévy-Bruhl, pomme de discorde (1924)

Tout en poursuivant ses échanges avec Mauss, Ignace Meyerson rédige son premier texte sur *La mentalité primitive* de Lévy-Bruhl. L'exercice n'était pas évident tant la discussion était vive entre Émile Meyerson et Lévy-Bruhl sur la question d'un état primitif de l'intelligence, d'une mentalité primitive. Ignace Meyerson essaie dans cet article de « concilier » l'héritage de la philosophie de son oncle et celle de Lévy-Bruhl, dont il fait une lecture non critique ; voilà sans doute, après Marcel Mauss, le deuxième point de rupture avec l'épistémologie de son oncle.

L'article de 1925 commence par un résumé du « très important ouvrage »[15] de Lévy-Bruhl puis insiste sur la théorie de la « causalité mystique » dégagée par l'anthropologue. La méthode comparatiste globale de Lévy-Bruhl qui s'accorde avec les prémisses de la pensée autonome d'Ignace Meyerson est un premier motif de distanciation par rapport à l'épistémologie d'Émile Meyerson. Elle paraît à Ignace Meyerson plus juste et plus exhaustive que l'analyse *a posteriori* des produits de la pensée pratiquée par Émile Meyerson. Serrant la réalité anthropologique de plus près, elle a également à ses yeux le mérite de permettre un rapprochement avec la méthode génétique.

---

[14] La date de cette communication n'est pas anodine : c'est ici en 1938 que Mauss insiste sur cette idée, commune avec « les » Meyerson, d'un cheminement de la pensée humaine et de l'assurance fébrile de sa « force morale » c'est-à-dire du « caractère sacré de la personne humaine ».

[15] Meyerson, I., « La mentalité primitive. À propos de l'ouvrage de L. Lévy-Bruhl » 1925, in *Écrits, 1920-1983*, Paris, PUF, 1987, *op. cit.*, p. 337.

Or le premier résultat d'enquête que le comparatisme met au jour est, selon Lévy-Bruhl, qu'il n'y a pas d'hétérogénéité radicale entre la mentalité primitive et la nôtre :

> Y a-t-il, entre la mentalité primitive – telle qu'elle se manifeste dans cet ensemble de faits – et la nôtre, une hétérogénéité radicale ? Il ne nous semble pas, autant que nous puissions en juger, que ce soit la pensée de M. Lévy-Bruhl. Il nous semble, en tout cas, qu'il n'est pas impossible de les voir s'éclairer l'une par l'autre[16].

Qu'il n'y a pas hétérogénéité radicale entre notre mentalité et la mentalité dite primitive, n'est pas une observation qu'Émile Meyerson renierait, au contraire. Mais si Lévy-Bruhl et Ignace Meyerson ne concluent pas à une hétérogénéité radicale entre les deux mentalités, c'est pour la raison exactement *inverse* de celle avancée par le philosophe des sciences. En effet, pour Lévy-Bruhl, la pensée mystique et la pensée scientifique diffèrent mais *s'entremêlent* dans toutes les sociétés, si bien qu'on peut « les voir s'éclairer l'une par l'autre ». Émile Meyerson affirme en revanche que le principe d'identité, principe moteur de la pensée, agit pareillement dans toutes les activités de l'intellect et dans toutes les sociétés. Selon Lévy-Bruhl la participation, caractéristique essentielle de la mentalité primitive, relève de la catégorie du « sentiment », alors que la pensée rationnelle ou scientifique relève de la catégorie de la connaissance. Si bien que la pensée primitive-mystique et la pensée rationnelle-scientifique sont comme l'envers et l'endroit d'un même esprit et non, comme le voudrait Émile Meyerson, deux expressions d'une même tendance fondamentale à l'identification.

Ignace Meyerson insiste dans cet article sur la distinction faite par Lévy-Bruhl entre la « vision du monde » du primitif, sa manière de se rapporter au monde, et l'idée moderne de permanence des lois de la nature :

---

16 *Ibid.*, p. 339.

> Parmi les explications données par les indigènes eux-mêmes de leur conduite, il en est une qui est particulièrement frappante : "Nous observons nos vieilles coutumes afin que le monde se maintienne", dit un chef esquimau à K. Rasmussen, et M. Lévy-Bruhl lui-même observe : "Notre activité quotidienne, jusque dans ses moindres détails, implique une tranquille et parfaite confiance dans l'invariabilité des lois naturelles. Bien différente est l'attitude d'esprit du primitif".
>
> Là est, en effet, nous semble-t-il, le nœud de la question. [...] Ce besoin est très fort chez le primitif. Rien ne démontre en effet que le monde sera demain tel qu'il est aujourd'hui. [...]
>
> Les opérations mentales auxquelles procèdent les primitifs nous sont-elles entièrement impénétrables ? La causalité mystique n'est-elle en aucun point coextensive à la nôtre ? Nous ne le croyons pas. Elle lui est surtout antérieure, et comme telle, elle est plus indistincte[17].

Un besoin de permanence existe chez le primitif, mais il est lié à une conception du *temps* radicalement différente : contrairement à la connaissance établie des lois naturelles par l'homme moderne, le rapport immédiat au monde ne garantit nulle présence future ; l'homme primitif doit « maintenir » l'ordre du monde par ses vieilles coutumes. D'où les catégories de participation et de causalité mystique.

Suite à cet article, le ton et le rythme de la correspondance entre Émile et Ignace Meyerson changeront. Dans une longue lettre du 13 avril 1924, Meyerson résume leur conflit en termes véhéments :

> Je crois [...] comprendre qu'en principe tu approuves entièrement la conception de Lévy-Bruhl sur l'existence d'une mentalité primitive, très distincte de la nôtre. [...] Or [...] je crois qu'il a eu grand tort d'insister [...] sur les côtés distinctifs de ces raisonnements, alors qu'il est facile de se

[17] Meyerson, I., « La mentalité primitive. À propos de l'ouvrage de L. Lévy-Bruhl » 1925, in *Ecrits, op. cit.*, p. 342.

> rendre compte qu'ils dérivent parfaitement des mêmes principes que les nôtres. Car la notion de participation a beau être devenue, comme tu dis "classique", en tant que mode de raisonnement spécifique elle n'existe pas, c'est une pure chimère née dans le cerveau de Lévy-Bruhl. En effet, ce qu'il qualifie ainsi n'est qu'une application du schéma de l'identification ou identification partielle, qui constitue le moule général de la pensée humaine, et il serait même, à mon avis, très difficile de définir en quoi, précisément, cette variété ou cette nuance (car c'en est à peine une) du mode général se distingue de celle dont fait usage par exemple, le physicien [...]. L'attitude de L.-B. n'est qu'une manifestation de cette vérité sur laquelle j'ai maintes fois insisté, que l'acquis scientifique de notre époque fait partie de notre être mental le plus intime[18].

Le 23 décembre, Ignace Meyerson lui répondra :

> L'intelligence, telle qu'elle se présente à nous aujourd'hui, avec ses opérations compliquées, notamment celle d'identification, n'est évidemment pas une forme primitive de l'activité. Assimiler une forme primitive d'activité mentale à l'activité mentale d'un homme blanc, adulte et civilisé serait commettre le même paralogisme que celui d'assimiler biologiquement l'amibe à l'homme. [...] Il y a donc eu une évolution des fonctions intellectuelles comme il y a eu une évolution des formes et des fonctions biologiques[19].

Ainsi 1924, année de l'introduction du point de vue anthropologique et de ses implications dans la genèse de la psychologie historique, via la rencontre d'Ignace Meyerson avec Mauss et sa lecture de Lévy-Bruhl, est celle de la pomme de discorde. La psychologie historique, telle qu'Ignace Meyerson la conçoit en effet, se définit par ses objets, qu'il appelle les « œuvres ». Pour

---

[18] Lettre d'Émile à Ignace Meyerson du 13 avril 1924, in Emile Meyerson, *Lettres Françaises*, *op. cit.*, p. 33-34.

[19] Issu d'une discussion entre Emile et Ignace Meyerson, dactylographiée par J. Brauman, conservée avec la lettre d'Émile à Ignace Meyerson, *ibid.*, p. 44.

lui, comme pour son oncle, l'étude de l'esprit doit être menée par une investigation historique de ses manifestations objectives. Toutefois, à travers l'étude de ces objets, Ignace Meyerson veut découvrir les « catégories » de l'esprit, au sens maussien, terme qu'il utilise au même titre que « fonctions ». L'idée centrale de la psychologie historique est d'étudier ce que Meyerson appelle le « niveau humain », par comparaison avec le niveau animal, par comparaison aussi entre les différentes formes – sociales – humaines. L'« esprit » de l'homme est cet ensemble de catégories, de fonctions, qui se manifeste par des objectivations, dans l'histoire. L'histoire et le visage de l'esprit humain se lisent dans la trace de ses objets qui donne la trace de ses fonctions, « l'esprit est dans les œuvres », « l'homme est œuvres ». Les œuvres de l'esprit de l'homme ne sont autres que les institutions, le langage, les sociétés, les symboles, les œuvres d'art. Ces objets extérieurs à et de l'esprit, pour parler comme Paul Veyne à propos de Michel Foucault, sont « *rares* »[20]. Les œuvres, qui sont le témoignage vivant et historique d'un esprit en l'homme, sont des formes achevées d'un effort spirituel inachevé qui s'exprime par certaines catégories : la mémoire, la volonté, le temps, la personnalité, l'espace, la causalité, l'identification. En ce sens, avant même de savoir s'il existe des « invariants » de l'esprit, des catégories fixes, il faut d'abord en décrire l'objectivation et l'histoire, pour voir et vérifier quelles sont leurs éventuelles permanences, et leurs perpétuels changements. La catégorie de moi ou de personne, par exemple, ne sera pas la même chez l'homme grec et chez l'européen du XVIIIe siècle.

Mais la psychologie historique avait-elle pour autant pris le parti de Lévy-Bruhl ? Comment s'est-elle distinguée de la socio-

---

[20] Veyne, P., *Comment on écrit l'histoire*, 1978, p. 204 : « L'intuition géniale de Foucault, ce n'est pas la structure, ni la coupure, ni le discours : c'est la *rareté*, au sens latin du mot ; les faits humains sont rares, ils ne sont pas installés dans la plénitude de la raison, il y a du vide autour d'eux pour d'autres faits que notre sagesse ne devine pas ; car ce qui est pourrait être autre ; les faits humains sont arbitraires, au sens de Mauss, ils ne vont pas de soi [...] .»

logie lévy-bruhlienne ? Le débat entre Émile Meyerson et Lévy-Bruhl continuera à influencer Ignace Meyerson jusqu'en 1948 quand, dans *Les fonctions psychologique et les œuvres*, il renvoie dos à dos ses deux aînés, Émile Meyerson et Lévy-Bruhl, et critique cette double ascendance.

3. Critique de la notion de mentalité (1948)

Cette discussion générale entre Emile, Ignace Meyerson et Lévy-Bruhl est reprise dans un passage des *Fonctions psychologiques et les œuvres*. Cette fois, Ignace Meyerson prend position non seulement contre Émile Meyerson, mais aussi contre Lévy-Bruhl en adressant une critique violente au concept de « mentalité ».

> Tout le monde connaît la doctrine que Lévy-Bruhl a développée [...] Ce n'est pas seulement un mode de pensée différent du nôtre, c'est *l'autre* mode de pensée, le revers : il y a là une opposition de nature. Il peut y avoir, il y a de la mentalité primitive aux époques historiques, de notre temps même. On peut dire : aujourd'hui encore, tout ce qui n'est pas "scientifique" est "primitif". [...]
>
> Mais les fonctions ne sont pas étudiées pour elles-mêmes [...]. Dans aucune société l'évolution n'a été linéaire, égale pour toutes les fonctions. Dans toutes, il y a eu des progrès, des arrêts, des reculs divers.
>
> L'analyse du principe *d'identité* conduit à des conclusions analogues. [...] Il y a sans doute des formes et des qualités diverses de participation, d'identification, et non une forme unique d'identité et d'identification. [...]
>
> Il y a donc une *Naturphilosophie*, qui comporte des opérations mentales d'espèces diverses et de degrés divers, et qui sans doute a varié avec l'histoire des sociétés et des hommes. [...]
>
> Si la position de principe de Lévy-Bruhl apparaît comme discutable, ses travaux n'en présentent pas moins pour la psychologie une importance de premier ordre. [...] De plus,

> il a rendu service au comparatisme par son insistance même à souligner le principe de la différence, et à secouer ainsi le dogmatisme de l'immutabilité.[21]

Si la démarche comparatiste reste en effet un avantage indiscutable pour la psychologie historique qui étudie les manifestations humaines dans leur histoire, ce que Meyerson tente néanmoins d'approcher avec cette méthode, ce sont les fonctions psychologiques et leur développement autonome, historique et discontinu, en tant qu'il est celui de *chaque* fonction psychologique à travers les formations humaines et sociales.

Le concept de « mentalité » lui semble donc incomplet et partiel. Il englobe et aplatit en une totalité socialisante des fonctions psychologiques elles-mêmes autonomes et historiques, à l'intérieur de groupes eux-mêmes autonomes et historiques. La critique de la notion de mentalité de Lévy-Bruhl annonce ainsi celle qu'Ignace Meyerson adressera aux historiens de l'École des *Annales*, héritiers en grande partie de cette notion lévy-bruhlienne. Et c'est ainsi qu'en 1948 Ignace Meyerson retrouve Charles Seignobos.

Pour Ignace Meyerson, l'esprit, puisqu'il est dans les œuvres, est nécessairement historique et donc discontinu. Il s'exprime par des catégories qui se modifient dans le temps. Ces œuvres qui manifestent l'esprit, qui manifestent l'humain, modifient en retour l'homme lui-même : l'homme est à son tour modelé par son environnement, l'esprit modifié par ses œuvres. Les œuvres n'expliquent donc rien de l'esprit ; elles manifestent ses catégories. C'est l'esprit d'une culture, d'une société, d'un groupe, mais aussi *des* hommes. Le monde humain, l'esprit humain – biologique et culturel – est tendu vers ses réalisations qui forment un monde proprement humain et qui, selon le mot de Montaigne, ne permet « aucune communication à l'être », mais se compose d'objets médias, les institutions, qui sont le bain

---

[21] Meyerson, I., *Les fonctions psychologiques et les œuvres*, *op. cit.*, p. 127-134.

« naturel » de l'homme. On ne pourra donc rien dire de l'esprit tant qu'on n'en aura pas observé ce qu'il dit de lui-même dans le langage de ses manifestations culturelles, situées, historiques.

> Il[22] se trouve en présence non tant du fait social que des faits sociaux. Il a affaire dans chaque cas concret à des hommes ayant une certaine forme mentale et à des groupes ayant une certaine structure sociale. Ni l'une ni l'autre forme ne sont nées ex-nihilo, elles sont la suite d'autres formes sociales et d'autres formes mentales. Il y a eu des transformations et des interactions. Pour une analyse objective, ces effets des structures sociales et l'action de l'homme au sein de l'organisme social sont autant d'expériences que l'homme fait sur son milieu humain et dans ce milieu humain, à côté des expériences qu'il fait sur son milieu matériel. C'est donc *le problème général de l'expérience* que posent le fait social et l'explication par le social.[23]

La condition naturelle et historique de l'esprit « anthropologisé » chez Ignace Meyerson atténue le facteur sociologique dans la causalité du fait humain. S'il y a un interactionnisme et une détermination de l'esprit par la culture, la conception historique de l'esprit et de ses formes d'existence balaye la conception « horizontale » de la causalité sociologique : elle « verticalise » les différentes « formes de vies » anthropologiques, c'est-à-dire des formes de vie à la fois biologiques *et* sociales, pour reprendre une distinction faite par Stanley Cavell à l'usage de son interprétation de la notion de « forme de vie » chez Wittgenstein[24]. C'est le sens

---

22 Le « psychologue comparatiste ».

23 Meyerson, I., *Les fonctions psychologiques et les œuvres*, *op. cit.*, p. 124-125.

24 Cavell, S., *Une nouvelle Amérique encore inapprochable*, Paris, L'éclat, 1991 (trad. S. Laugier), p. 46 : « Appelez la première conception ethnologique, ou horizontale. À l'encontre, il y a l'acception biologique, ou verticale. […] L'acception biologique ou verticale de la forme de vie rappelle des différences entre les formes de vies humaines et celles qu'on appelle « inférieures » ou « supérieures », entre disons, piquer votre nourriture, peut-être avec une fourchette, et y mettre la patte ou le bec. Ici intervient la belle histoire de la main et de son pouce opposable, de la station debout

de la proposition de Meyerson quand il dit vouloir faire, avec la psychologie historique, une « histoire naturelle de l'esprit », « l'histoire de l'homme naturel et social ».

En ce sens, pour Ignace Meyerson, le degré de civilisation de telle culture, l'indice du *progrès*, n'est ainsi aucunement à chercher du côté d'un effort spirituel continu ni d'un progressisme nécessaire ; c'est tout le contraire. Le degré du progrès d'une société dépendra du *niveau de complexité* de ses symboles. Plus exactement encore, le degré de progrès d'une culture se manifestera en ceci même qu'elle aura apporté du changement visible dans les fonctions de l'esprit, qu'elle aura modifié les procédés mêmes de la pensée, qu'elle aura créé de la discontinuité dans une « vieille coutume ».

Conclusion

> « Voilà… Il vaut mieux être un outsider comme toi. »
> Ignace à Émile Meyerson, le 20 août 1923

La *psychologie historique* s'est développée de manière progressive selon, au moins, trois grandes étapes, toutes marquées par l'influence diffuse d'Émile Meyerson et la discussion menée à bâtons rompus sur le principe d'identité.

Jeune étudiant en physiologie, en médecine et en philosophie, Ignace Meyerson est d'abord influencé par la figure tutélaire de son oncle, qui rêve de faire de son prometteur neveu un disciple. Ignace Meyerson pourtant, déjà tenté de regarder vers la psychologie, science naissante du début du siècle, construira une œuvre singulière et pour le moins éloignée de la philosophie de l'identité, ce qu'il aura pourtant toujours du mal, jusqu'à la mort de ce dernier, à lui avouer ouvertement.

La première étape décisive de sa prise de distance fut la rencontre avec Mauss. Leur amitié, leur volonté commune d'étudier la « totalité » du fait humain et l'histoire des catégories de l'esprit, mais aussi leurs dialogues constants sur les rapports

---

et des yeux tournés vers le ciel ; mais aussi la force et la dimension spécifiques du corps humain, des sens humains, et de la voix humaine ».

d'ascendance de la sociologie et de la psychologie l'incitent à jeter les bases d'une réflexion générale sur ce qu'il considérait devoir être le destin et l'objet de la psychologie, cette science de l'homme, de l'esprit humain.

Dans ces mêmes années 1920, Ignace Meyerson découvre la méthode comparatiste de l'anthropologie de Lévy-Bruhl. Ce dernier, postulant l'existence d'une mentalité mystique ou primitive, l'*autre* de la pensée rationnelle, lui permet de préciser davantage son opposition à l'existence du principe d'identité et les fondements théoriques et philosophiques de la psychologie historique, qui se définit alors de plus en plus comme la science de l'histoire discontinue des catégories de l'esprit.

Mais la troisième étape de sa construction est la distance définitive prise avec ces deux aînés, en 1948, c'est-à-dire avec les critiques simultanées du principe d'identité meyersonien *et* du concept de mentalité lévy-bruhlien, qui lui avait naguère servi pour s'opposer à la philosophie de son oncle. La psychologie historique se définit alors par opposition à la fois au principe d'un cheminement de la pensée qui se ferait sous l'égide de la tendance à l'identification, mais aussi par opposition à une caractérisation sociologique des catégories de l'esprit qui rate, pour Ignace Meyerson, l'évolution autonome de *chaque* catégorie dans l'histoire ainsi que sa détermination et son évolution biologique, autrement dit les catégories de l'esprit *des hommes*, les deux étant observables dans les seuls objets de la science psychologique : les œuvres. Le principe d'identification ne devait donc être qu'*une* des catégories de l'esprit humain.

La psychologie, science humaine, devait ainsi pour Ignace Meyerson se définir par *ses* objets, les œuvres humaines, pour traiter de *son* objet, l'esprit de l'homme, lui-même naturel *et* social. La « forme de vie » humaine serait ainsi définie dans le même mouve-ment et *en même temps* qu'est définie la science qui l'étudie : la psychologie historique.

Sarah TERQUEM
Université Paris I-Sorbonne

ENTRE BERGSON ET SAINT THOMAS : LA CORRESPONDANCE METZ-MEYERSON

Maîtres et disciples

Polytechnicien frotté de philosophie des sciences et de scolastique, catholique convaincu, officier de carrière – capitaine puis colonel, avant d'atteindre le rang de général –, André Metz a entretenu avec Meyerson une correspondance nourrie qui occupe à elle seule près de soixante-quinze pages du volume des *Lettres françaises* récemment édité par Bernadette Bensaude-Vincent et Eva Telkes-Klein[1]. Cette correspondance débute en 1924 : on peut y suivre, au fil des pages, l'approfondissement d'un échange intellectuel en amitié et en affection réciproques. On y apprend, au détour d'une lettre, que Meyerson offre de beaux cadeaux de Noël aux enfants Metz[2]. Si c'est la dimension proprement intellectuelle de cette relation qui doit nous retenir principalement ici, il ne fait pas de doute que, pour Meyerson, l'irruption de ce jeune correspondant à la sincérité touchante venait heureusement compenser la prise d'indépendance assez mal vécue du « neveu » Ignace. Très tôt en effet, Metz se déclare disciple de Meyerson. Mais le culte que voue cet autodidacte à celui qu'il n'hésite pas à désigner comme son « maître » en philosophie, l'admiration que

---

1 Émile Meyerson, *Lettres françaises*, B. Bensaude-Vincent et E. Telkes-Klein (éd.), Paris, CNRS-Éditions, 2009, p. 424-500.

2 On sait par ailleurs que le testament de Meyerson prévoyait un legs « à titre particulier [de] la somme de 5000 francs », à destination d'André Metz (voir Eva Telkes-Klein, « Meyerson dans les milieux intellectuels français dans les années 1920 », *Archives de philosophie*, t. 70, 2007, p. 370).

suscitent en lui la solidité et la probité de sa démarche, se doublent constamment d'un anti-bergsonisme farouche, à tel point que leur correspondance prend rapidement la forme d'une espèce de commerce à trois où le nom de Bergson ne cesse de revenir, à la manière d'une obsession.

L'admiration de Metz pour l'auteur d'*Identité et Réalité* se nourrit de l'agacement à peine dissimulé que suscite chez lui la facilité déconcertante et un peu suspecte du philosophe-né qu'est Bergson – son excès de talent, si l'on peut parler ainsi. On croirait presque discerner, dans certaines remarques, l'amertume ou le ressentiment liés à un amour déçu. Il est clair en tout cas que Metz a puissamment ressenti l'effet de séduction de la pensée bergsonienne. Une lettre du 4 avril 1925 en fait état sans ambages et livre peut-être en creux la vérité de la relation Metz-Meyerson :

> Quant à Bergson je me méfie par principe des esprits brillants. J'ai observé en effet, depuis le lycée (et plus encore à l'École polytechnique car on arrive à bluffer énormément à ce que croient les profanes) que les esprits brillants manquent généralement de profondeur parce qu'ils abusent de leurs dons, comme vous dites, et cela leur suffit pour réussir. [...] Les dons sont un peu comme les appuis, ils facilitent la réussite individuelle, mais en revanche ils diminuent le rendement véritable, profond. J'ai d'ailleurs remarqué que les esprits profonds qui devraient tenir rancune aux esprits superficiels de tous les succès dont ceux-ci les privent en prenant leur place, sont souvent au contraire les premiers à admirer les dons et les qualités brillantes qui les tiennent sous le charme. Ils rendent ainsi un très mauvais service à la corporation de travailleurs. Moi qui fais partie de la corporation des travailleurs par nécessité, et qui ai été amené depuis longtemps à réfléchir sur toutes ces choses, je me suis toujours promis de ne pas rendre ainsi de mauvais services à la corporation des travailleurs ; je me suis promis, malgré tout ce qui me porte à admirer, moi aussi, ces dons brillants, de lutter de

> toutes mes forces contre la fausse supériorité des esprits brillants ; et cela, je vous le répète, dans l'intérêt de la corporation[3].

Et il ajoute, faisant allusion au projet d'un article de teneur plus philosophique sur la relativité :

> Ne croyez-vous pas que ce serait intéressant de le montrer, poliment mais nettement, dans une *Revue philosophique* ?. Il faudrait peut-être essayer de se montrer "littéraire" et même "suggestif", dans le genre de Bergson (sans prétendre atteindre à sa hauteur bien entendu…). Enfin je vous soumettrai l'essai que je vais tenter de mettre sur pied, et vous me direz – puisque vous êtes toujours prêt à lire mes écrits – ce que vous en pensez[4].

La force d'attraction que pouvait exercer Bergson sur les esprits désireux d'entrer en philosophie, André Metz l'a si vivement ressentie pour son compte qu'il s'est résolu à s'en préserver à tout prix. Au prix de saint Thomas, peut-être, même s'il est difficile de dater précisément sa conversion à la pensée scolastique. Catholique pratiquant, il fréquente les cercles néo-thomistes dès le début des années 1920, devient le protégé du Père Sertillanges (qui dirige la *Revue thomiste*) et du père Voisine (qui dirige la *Revue de philosophie*, organe de la Société de philosophie thomiste dont Metz devient bientôt un collaborateur régulier[5]). Metz participe également à d'autres revues catholiques : les *Cahiers de la nouvelle journée*, *Les Lettres*[6], *Études*. Autant de lieux, autant de réseaux où il s'emploie activement à défendre et

---

3 André Metz dans É. Meyerson, *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 482.

4 *Ibid.*, p. 483.

5 C'est le même Gabriel Voisine à qui reviendra la tâche de retoucher certains des articles de Metz au point de vue philosophique. On lui doit d'ailleurs une intéressante recension de *Durée et simultanéité*, l'ouvrage de Bergson sur la relativité, « La durée des choses et la relativité », *Revue de philosophie*, 29, 1922.

6 Il s'agit de la revue dirigée par Gaëtan Bernoville, et non de celle, homonyme, dirigée par Fernand Gregh.

propager les idées de Meyerson[7]. Il lui décerne d'ailleurs un brevet de néo-thomisme[8], avant de relever la concordance remarquable qu'il entrevoit entre sa philosophie et une métaphysique qui serait « à la fois réaliste, spiritualiste et déiste[9] ».

Si l'origine exacte de cet intérêt pour la pensée thomiste est difficile à situer, il est certain, en revanche, que c'est la lecture d'Einstein (à l'École de guerre) qui reconduit le jeune André Metz vers la philosophie qu'il avait d'abord rejetée, comme beaucoup de ses camarades scientifiques, dans les parages douteux de la littérature :

> C'est par l'intermédiaire de la théorie d'Einstein que je me suis trouvé lancé à nouveau dans la philosophie après avoir un peu méprisé pendant cinq ans (1914-18) tout ce qui était spéculation (et même mathématiques) parce que je me trouvais, dans une Division d'infanterie, en contact avec une réalité brutale à l'extrême. J'ai d'abord voulu, en simple amateur, m'initier à cette théorie, et en lisant les sottises des vulgarisateurs, j'ai d'abord cru qu'il y avait de grosses erreurs là-dedans ; j'ai donc cherché à mettre quelque chose à la place. Je suis retombé sur les formules et les idées de la relativité, après maints tâtonnements qui m'ont aidé à explorer le champ des objections possibles. Depuis, je me suis trouvé en relations avec M. Becquerel puis avec d'autres savants, enfin avec des philosophes, et j'ai été pris dans une sorte d'engrenage d'où je ne sors plus ; d'ailleurs les problèmes qui se posent à moi m'intéressent de plus en plus, car je m'aperçois qu'une foule de questions philosophiques se posent à nouveau, en fonction du bouleversement amené par les théories d'Einstein…[10]

---

7 *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 459.

8 *Ibid.*, p. 454.

9 *Ibid.*, p. 461. Le ton de cette lettre écrite le jour de Noël est nettement apologétique. Metz y vante les bienfaits de la prière.

10 *Ibid.*, p. 430-431.

Ce que Metz attend de cette confrontation avec la relativité, c'est rien de moins qu'une « épuration de la philosophie » – et plus spécialement de cette philosophie scolastique dont il fait l'apprentissage et qui, tout en lui paraissant plus solide, moins chargée de rhétorique, que celle qu'il trouve chez Bergson, lui semble encore insuffisamment préparée à absorber les conséquences de la physique contemporaine :

> En ce moment je travaille un peu la philosophie scolastique (comme vous avez dû vous en apercevoir par le caractère de la revue où j'écris[11]) et j'y trouve un nombre surprenant de choses profondément justes, lorsqu'on épure les doctrines de tout ce qui s'y trouve comme consé--quences de résultats physiques aujourd'hui controuvés. Du reste, je trouve que l'on pourrait tirer des bouleversements scientifiques (comme ceux introduits par Einstein) une épuration de la philosophie[12].

Cette épuration, si l'on suit Metz, résulterait moins des révélations positives que la science serait en mesure d'apporter, que de ses conclusions négatives. Elle tient au fait que la science interdit, désormais, de poser comme allant de soi un certain nombre de notions – par exemple, celle d'un temps universel[13]. Cette idée selon laquelle il n'y aurait à attendre de la science que des découvertes philosophiques négatives, on la retrouvera plus tard chez Merleau-Ponty[14]. Elle n'est pas si éloignée de certaines positions du Cercle de Vienne.

Quelles sont, cependant, les cibles privilégiées d'une telle épuration, dont on comprend bien qu'elle ne s'appuie pas du tout, comme chez Louis Rougier par exemple, sur une position anti-métaphysique de principe ? C'est ici que les choses se compliquent, et prennent un tour surprenant. La cible est double, en effet. Il s'agit, d'une part, des tenants du scientisme et du

---

11 La *Revue de philosophie*, organe de la Société de philosophie thomiste.

12 *Ibid.*, p. 431.

13 *Ibid.*, p. 432.

14 M. Merleau-Ponty, *La Nature*, Paris, Le Seuil, 1995, p. 138.

positivisme, et d'autre part, des tenants d'un réalisme métaphysique insuffisamment informé de la science. On verra que, d'une manière qui n'est paradoxale qu'en apparence, la première critique concerne au premier chef Bergson. Quant à la seconde, elle effectue un partage au sein des « amis » de la pensée scolastique, entre ceux qui – sans lâcher saint Thomas – sont capables de suivre Einstein, et ceux qui n'ont pas su prendre la mesure de la réforme radicale qu'il impose aux cadres conceptuels : ici, c'est Maritain qui est visé. De façon plus générale, les débats autour de la relativité ont pour effet de révéler et d'accentuer les tensions internes au thomisme français des années 1920.

Mais avant de préciser ces lignes de front qui apparaissent comme un contrecoup de l'introduction de la théorie de la relativité dans le champ philosophique[15], il faut revenir une dernière fois à la curieuse relation qui se noue entre le jeune autodidacte André Metz et son maître Meyerson. L'étrangeté tient, bien entendu, au fait que Meyerson lui-même n'hésite pas, par ailleurs, à se déclarer disciple de Bergson ! Dans la lettre qu'il adresse à ce dernier le 18 novembre 1928, il n'y va pas par quatre chemins. Il est vrai que l'occasion en est fournie par le prix Nobel : « Tous, nous sommes honorés en votre personne, car si distincts que puissent sembler nos champs d'étude du vôtre, nous avons tous montré votre influence et sommes tous vos disciples[16]. »

Alors, comment gérer un disciple anti-bergsonien, lorsqu'on est soi-même un disciple de Bergson ? Sur ce point, l'embarras de Meyerson est palpable. On le devine, d'après ses lettres, peu porté à la médisance et en général à la duplicité. Metz fait allusion à des remarques « spirituelles » de Meyerson au sujet de Bergson, mais la lettre-source a disparu et nous n'en savons pas

---

15 Sur l'histoire de la réception philosophique des idées d'Einstein en France, nous renvoyons aux travaux de Vincent Borella, *L'Introduction de la Relativité en France, 1905-1922*, Lille, Presses du Septentrion, 2000, ainsi qu'à notre édition critique de l'ouvrage de Bergson, *Durée et simultanéité* [1922], Paris, PUF, 2009.

16 É. Meyerson, *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 65.

plus ; d'autres fois, il s'amuse des « coups d'encensoir » et des épithètes élogieuses adressées par Meyerson à son confrère. Il est bien clair que, pour entretenir son échange avec Metz, Meyerson est conduit à lui faire quelques concessions. Et inversement, Metz n'hésite pas à mettre de l'eau dans son vin : il se dit prêt à parfaire la connaissance très parcellaire qu'il a de l'œuvre de Bergson ; il lui demande, comme un élève à son professeur, des conseils de lecture, tout en se plaignant d'un emploi du temps livré aux contraintes de la vie familiale et militaire, qui ne lui laisse pas suffisamment le temps de lire. De son propre aveu, il lui aura fallu près de quarante ans pour se mettre à travailler un peu sérieusement *Durée et simultanéité*, paru en 1922 et qui aura pourtant été – avec d'autres – une cible systématique de ses articles et ouvrages consacrés à l'interprétation de la relativité[17].

La querelle de la relativité

Voyons à présent de quelle manière la pensée de Meyerson se trouve projetée, sans qu'il l'ait vraiment cherché, mais sans qu'il s'en défende non plus, dans une discussion qui le situe de force quelque part entre saint Thomas et Comte, et d'une autre manière entre Maritain et Bergson. Ce débat oblige à sortir du dilemme traditionnel entre d'un côté un réalisme qui ferait de la rationalité scientifique la manifestation de l'intelligibilité de l'Être et, de l'autre, un positivisme qui confinerait au phénoménisme et réduirait la science à un jeu symbolique réglé sur les fins de l'action. Entre ces deux positions extrêmes, que personne du reste n'est prêt à défendre intégralement, toutes les combinaisons sont possibles. De ce point de vue, la correspondance avec Metz est l'occasion pour Meyerson de préciser sa position à l'égard du

[17] Notons cependant que, le temps faisant son œuvre, Metz sera conduit à reconnaître en 1966 que cet ouvrage comporte des thèses très éclairantes sur la genèse intuitive du concept de temps. Voir « De la durée intuitive au temps scientifique », *Dialogue*, 1966.

réalisme métaphysique des thomistes, du courant « sceptique » en philosophie des sciences, ou encore de la critique bergsonienne de la science.

De fait, c'est bien le débat philosophique lié à la réception de la théorie de la relativité qui fut l'occasion de la rencontre Metz-Meyerson. Metz évoque à ce sujet une convergence naturelle, par des voies différentes, et ce avant même la publication de *La Déduction relativiste*[18]. Avant de prendre fait et cause pour Meyerson et de se poser en « propagateur » de sa pensée, Metz apparaît comme un défenseur de la relativité – l'un des plus polémiques de l'heure. Le genre qu'il affectionne est celui de la réfutation[19], ou plus exactement de la rectification, qu'il pratique en usant et abusant des soulignés, dans une veine qui annonce Alan Sokal et Jean Bricmont (ces derniers tirent d'ailleurs de ses écrits sur la relativité l'essentiel des critiques qu'ils pensent devoir adresser à Bergson)[20]. À Einstein en 1924, il écrit : « Je fais en ce moment pas mal d'articles pour défendre la théorie relativiste contre ceux qui ne l'ont pas comprise, et qui encombrent la littérature de leur prose[21]... ». Ce qui ne l'empêche pas de reconnaître au passage que la source des confusions se trouve souvent dans la prose scientifique elle-même :

---

18 André Metz, *Meyerson : une nouvelle philosophie de la connaissance*, Paris, Alcan, 1934, p. 179. *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 446.

19 « J'ai la plume facile pour ce genre de travaux » (*Ibid.*, p. 484-485).

20 A. Sokal et J. Bricmont, *Impostures intellectuelles*, Paris, Odile Jacob, 1997, p. 245-270. À propos de *Durée et simultanéité*, les auteurs écrivent : « Qu'un tel livre, vieux de soixante-quinze ans, soit toujours en vente, contrairement à l'excellent exposé de Metz, en dit long sur le prestige dont jouit Bergson. » (p. 269). Cette injustice est d'autant plus fâcheuse à leurs yeux que l'ouvrage de Bergson « n'est pas seulement un livre de philosophie : c'est aussi un livre de physique, bien qu'erroné ». En raisonnant de la sorte, Sokal et Bricmont reproduisent le geste de Metz : ils procèdent à une correction de copie, sans souci du projet spéculatif qui sous-tend les « erreurs » du philosophe.

21 Albert Einstein, *Correspondances françaises*, Paris, Le Seuil-CNRS, 1989, p. 209.

> La déficience de langage est d'ailleurs pour beaucoup dans l'incompréhension d'un certain nombre de philosophes : ainsi la phrase [...] "une horloge en mouvement marche plus lentement qu'en repos", se trouve réellement chez Einstein, et elle me donne bien du mal. [...] Cette phrase est le point de départ de toutes les illusions bergsoniennes ou bergsonoïdes, qui sont légion[22].

Le titre de son ouvrage de 1923 parle de lui-même : *La Relativité : exposé sans formules des théories d'Einstein et réfutation des erreurs contenues dans les ouvrages les plus notoires*[23]. Bergson en prend déjà pour son grade, et les assauts du capitaine se feront de plus en plus énergiques au cours des mois suivants.

Meyerson, de son côté, était intervenu dans le débat, dès 1922. Au cours d'une séance à la Société française de philosophie tout d'abord, il eut l'occasion d'expliquer à ses confrères qu'au cœur de l'absolu spatio-temporel dégagé par la théorie d'Einstein se logeait l'intuition de l'irréversibilité du cours du temps, comme un « irrationnel » résistant à toute réduction à des relations purement légales[24]. Un article paru en 1924 dans la *Revue de métaphysique et de morale* et intitulé « Le relativisme, théorie du réel », poursuivait sur cette ligne. Il devait être repris, sans grande modification, dans *La Déduction relativiste*, parue au début de l'année 1925. Notons que, dans cet ouvrage, Meyerson ne dit quasiment rien du livre de Bergson, dont il semble néanmoins tenir pour acquis la critique des formes les plus outrancières de « spatialisation » (l'espace-temps comme « bloc » à quatre dimensions où s'abolirait le devenir). Cela se conçoit bien si l'on prend la peine de se placer au point de vue qui est le sien

---

22 É. Meyerson, *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 445-446.

23 Remarquons que dans ce livre les passages concernant Bergson reprennent presque littéralement les critiques formulées quelques mois plus tôt, sur un ton nettement plus courtois, par Jean Becquerel (« Critique de l'ouvrage *Durée et simultanéité* », *Bulletin scientifique des étudiants de Paris*, 10 (2), 1923).

24 Voir *La Déduction relativiste*, Paris, Payot, 1925, p. 97-109.

pour aborder la théorie d'Einstein : il ne s'agit, pour lui en effet, que de « tester » sa doctrine générale sur une théorie physique contemporaine, et nullement de chercher – comme c'était l'ambition de Bergson – à approfondir certaines intuitions philosophiques et donc à produire davantage de métaphysique en se mettant à l'école de la relativité. La théorie d'Einstein apparaît, en somme, comme une *contre-épreuve* de la doctrine meyersonienne de l'identification rationnelle, si magistralement illustrée par les doctrines scientifiques périmées qu'il mobilisait dans ses livres précédents. Cela, Metz l'avait bien vu[25]. Le projet de *La Déduction* était de retourner la lecture « relativiste » ou « idéaliste » de la relativité – celle qui tend à la réduire à une théorie de la mesure, ou de la corrélation mesurant-mesuré – pour montrer que cette théorie est, fondamentalement, une « théorie du réel ». La cible était claire : c'était Brunschvicg, bien davantage que Bergson, qui se trouvait visé[26]. De fait, la véritable discussion entre Meyerson et Bergson n'aura lieu que par disciples interposés : André Metz pour le premier, Edouard Le Roy, pour le second[27].

Lorsque Bergson entre lui-même dans l'arène, c'est pour répondre à Metz qui revient à la charge dans la *Revue de philosophie*[28]. L'échange qui s'ensuit apporte quelques mises au point utiles, mais il aggrave aussi le malentendu. Metz se plaint à Meyerson du ton aigre de la réponse de Bergson, qu'il juge

---

25 *Meyerson : une nouvelle philosophie de la connaissance*, *op. cit.*, p. 172.

26 Voir Léon Brunschvicg, *L'Expérience humaine et la causalité physique*, Paris, Alcan, 1922, p. 404-412. André Metz pour sa part n'hésite pas à renvoyer Brunschvicg et Bergson dos à dos sur ce point : il y voit deux manières de réduire la théorie de la relativité à une théorie de la mesure (voir « Relativité et relativisme », *Revue philosophique*, 51 (1), 1926, p. 65-66).

27 En fait, si Metz attaque bille en tête dès 1923, Le Roy n'intervient publiquement dans le débat qu'une quinzaine d'années plus tard, en 1937, avec son article sur « Les paradoxes de relativité sur le temps », *Revue philosophique*, 123, 1937 (en deux livraisons).

28 « Les temps fictifs et le temps réel », *Revue de philosophie*, 31, 1924, 241-260. Voir notre présentation de cette polémique dans le dossier critique de *Durée et simultanéité*, *op. cit.*, p. 417-431.

« *Hochfahrend* », c'est-à-dire hautaine, fière et cassante. Bergson a peut-être pris le polytechnicien de haut. Dans un premier temps, en tout cas, c'est lui qui semble tirer son épingle du jeu :

> Je dois vous dire que depuis l'article de Bergson du mois de juin 1924, j'ai un mal inouï à faire comprendre certaines choses à plusieurs de mes correspondants qui ont lu cet article, et cela tend à me prouver que Bergson a été très adroit, et que j'ai été bien maladroit[29].

Mais Metz joue bientôt une carte forte. Son atout consiste à rallier à ses positions Einstein en personne (avec lequel il correspond également). Cet épisode peut se lire comme un effet retardé du dialogue manqué du 6 avril 1922 entre Bergson et Einstein à la Société française de philosophie. La citation d'Einstein rapportée dans une lettre à Meyerson concerne une erreur matérielle qui aurait été commise par Bergson (une erreur « purement physique », écrit Einstein, « indépendante de querelles d'écoles entre philosophes[30] »). Le contexte de la correspondance Metz-Einstein montre qu'il ne s'agit pas, comme on pourrait le croire, du problème des jumeaux que Metz a par ailleurs discuté en détail, mais de celui de la simultanéité locale, fondée sur des faits de coïncidence absolue, et que Bergson, croit-on, aurait cherché à relativiser. Sur ce point, il y a un contresens complet, mais il est le fait des lecteurs de Bergson, non de Bergson lui-même[31].

C'est à peu près à ce moment que Metz entre en contact avec Meyerson. Si ce dernier ne prend pas soin de répondre en détail à la question de savoir s'il est convaincu par la « réfutation » menée par son correspondant dans la *Revue de philosophie*, il fait en revanche état de son accord complet sur l'orientation de la critique : « Je suis émerveillé de constater à

---

29 *Lettres françaises*, *op. cit.*, 477.

30 *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 427.

31 Pour une mise au point à ce sujet, voir notre édition déjà citée de *Durée et simultanéité*, p. 287, note 24.

quel point nos conclusions en ce qui concerne l'absolu des conceptions relativistes concordent[32]. » Cette remarque témoigne d'un malentendu assez profond, que Meyerson n'a pas vraiment contribué à dissiper. L'esprit de la réponse de Bergson devait pourtant être sans équivoque :

> M. Langevin a exprimé en termes définitifs l'essence même de la théorie de la Relativité quand il a écrit que "le principe de la Relativité, sous la forme restreinte comme sous sa forme plus générale, n'est au fond que l'affirmation de l'existence d'une réalité indépendante des systèmes de référence, en mouvement les uns par rapport aux autres, à partir desquels nous en observons des perspectives changeantes. [...]". En d'autres termes, l'univers de la Relativité est un univers aussi réel, aussi indépendant de notre esprit, aussi absolument existant que celui de Newton et du commun des hommes : seulement, tandis que pour le commun des hommes et même encore pour Newton cet univers est un ensemble de choses (même si la physique se borne à étudier des relations entre ces choses), l'univers d'Einstein n'est plus qu'un ensemble de relations[33].

En vérité, le problème n'est pas que Bergson donne de la théorie de la relativité une interprétation idéaliste ou « relativiste » au sens vulgaire – c'est tout le contraire –, mais qu'il accorde plus qu'il ne faut à une forme de relationnisme héritée de Mach et de Poincaré. Bergson en retrouve l'esprit dans l'étude de Schlick sur la relativité, dont il avait attentivement lu et annoté l'édition anglaise en préparant son propre ouvrage[34]. Que

---

32 *Lettres françaises*, p. 427.

33 « Les temps fictifs et le temps réel », *art. cit.* (cité dans *Durée et simultanéité*, *op. cit.*, p. 427-428). Le passage dont est extraite cette citation sera repris, tel quel, dans une longue note de *La Pensée et le mouvant* [1934], Paris, PUF, 2009, p. 37 s.

34 Moritz Schlick, *Space and Time in Contemporary Physics : An Introduction to the Theory of Relativity and Gravitation*, trad. H. L. Bose, Oxford, Clarendon Press, 1920. C'est l'ouvrage dont Einstein recommande la

l'univers d'Einstein ne soit « plus qu'un ensemble de relations », cela peut se lire comme l'accomplissement du projet cartésien d'une physique géométrisée ; mais cela suggère aussi que, dans les fameux paradoxes relativistes concernant l'espace et le temps, il s'agit d'effets réciproquables, qui tiennent davantage à notre manière de relier les « choses », ou aux vues perspectives que nous prenons sur elles, qu'à leur devenir effectif. Meyerson a parfaitement identifié le danger d'une telle lecture, de manière beaucoup plus perspicace que Metz. Dans une lettre de l'été 1924, il écrit à ce dernier :

> Vous avez certainement tout à fait raison en ce qui concerne M. Bergson. L'erreur consistant à se méprendre sur le fait qu'il ne peut y avoir réciprocité entre deux observateurs dont l'un se trouve en mouvement inertiel, alors que l'autre s'éloigne et retourne, a été commise par plusieurs contradicteurs d'E.[Einstein] ainsi que cela a été clairement mis en lumière lors des séances au Collège de France. Je me demande comment cela a pu échapper à M. Bergson, mais je crois que ce qui l'a surtout induit en erreur, c'est qu'en parlant de relativisme, sa pensée dévie constamment vers le relativisme philosophique, qui n'a aucun rapport avec celui d'Einstein [...]. Il est très curieux que M. Bergson en tirant le relativisme d'Einstein vers une sorte de phénoménisme extrême, se rencontre ainsi avec les adhérents de Mach (et par conséquent aussi de Comte). Et ce serait même une constatation tout à fait paradoxale que l'on serait tenté d'attribuer à une coïncidence fortuite, si l'on ne se rappelait, qu'en dépit de l'apparente disparité des deux doctrines, Bergson en définissant la science uniquement par son utilité au point de vue de l'action, part d'une affirmation qui fait le fond de l'enseignement des positivistes. Mon principal effort a, tout au contraire, consisté à établir que cette définition est erronée, ou du moins insuffisante, que la raison scientifique vise autre chose que l'action, à savoir la compréhension, à définir avec plus

lecture à Meyerson dans leurs échanges sur *La Déduction relativiste* (voir *Lettres françaises, op. cit.*, p. 198).

> de précision en quoi consiste cette dernière opération, c'est-à-dire à isoler cet élément le plus essentiel de notre intellect que Leibniz appelait l'*intellectus ipse*.

De ce commentaire particulièrement dense, plusieurs points sont à retenir. Tout d'abord, concernant la critique de l'interprétation donnée par Bergson de l'apologue des jumeaux de Langevin : Meyerson fait allusion à la discussion qui eut lieu entre Einstein et Painlevé au Collège de France. Cette discussion, dont il n'existe pas de compte-rendu officiel, a été rapportée de façon très circonstanciée par Charles Nordmann, l'infatigable chroniqueur du voyage d'Einstein à Paris[35]. La rectification avait donc été donnée de longue date, et Bergson le savait si bien qu'il y faisait lui-même référence dans une note de *Durée et simultanéité*, page 185 (ce qui prouve, soit dit en passant, qu'il était parfaitement au courant de l'interprétation relativiste orthodoxe de l'expérience de pensée de Langevin, et qu'il se trompait donc, si l'on peut dire, en connaissance de cause…).

Quant à l'interprétation du relativisme dans le sens d'un relationnisme, Meyerson touche au nœud du problème. Il y voit le danger d'un « phénoménisme extrême », qui est en effet perceptible chez Bergson, dans sa volonté d'arrimer le temps construit par le scientifique au temps vécu, intuitif, associé à la donnée locale d'un observateur. Cette volonté n'est évidemment pas le dernier mot du projet de Bergson, qui ne se résume pas à revendiquer les droits du « temps des consciences » en deçà, ou à côté, du « temps des horloges », pour reprendre un philosophème scolaire. Mais il est clair qu'elle est guidée par deux présupposés épistémologiques complémentaires, dont Meyerson a toutes les raisons de se méfier : (1) une définition *empiriste* du réel, qui tient pour réel tout ce qui (au moins en droit) est perceptible ; (2) une lecture globalement *relationniste* des concepts fondamentaux de la mécanique, à commencer par le principe de relativité lui-même – que Bergson rapproche systématiquement du

---

35 Voir le dossier critique de *Durée et simultanéité*, *op. cit.*, p. 402-409.

caractère relatif ou relationnel du mouvement (au sens de Galilée ou Descartes), rejoignant ainsi les idées de Mach, d'ailleurs cité dans le chapitre II de *Durée et simultanéité*.

Catholiques et roués

Sur la reconduction de la signification du réel scientifique aux conditions de la perception située, Metz s'est souvent exprimé : il y voit la source de la séduction insidieuse des arguments bergsoniens, en même temps qu'une faute épistémologique grave, contre laquelle les physiciens eux-mêmes se sont insuffisamment prémunis :

> Il faut dire que tous les raisonnements explicatifs, vulgarisateurs etc. par lesquels les scientifiques ont essayé de faire comprendre aux non-mathématiciens de quoi il s'agissait, tous ces raisonnements faisaient intervenir des observateurs, censés en chair et en os, censés calculant, raisonnant, interprétant, etc. Tout cela parce que le discours leur paraissait ainsi plus facile, et qu'ils croyaient illustrer de façon imagée et compréhensible les coïncidences d'indications de règles ou d'horloges immobiles par rapport à un système de référence par l'image littéraire de physiciens attachés à ces règles ou à ces horloges.... Imprudents ! Ils avaient compté sans le doute philosophique et sans la dialectique bergsonienne, habile à concilier les oppositions les plus irréductibles dans un langage agréablement fleuri[36].

Mais telle que la restitue Meyerson, la tonalité positiviste des analyses bergsoniennes renvoie, plus profondément, à l'orientation globalement pragmatiste de sa pensée des sciences, à une thèse forte concernant l'orientation pratique de l'intelligence scientifique et le primat de l'action[37].

Ce point fait bien apparaître que sur la discussion au sujet du bergsonisme s'étend l'ombre portée d'un autre débat : celui de la compatibilité entre la relativité et le point de vue néo-thomiste.

---

36 *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 477-478.

37 Voir sur ce point *Du Cheminement de la pensée*, Paris, Alcan, 1931, § 376 s.

La tension déjà mentionnée entre les représentants du néo-thomisme français doit d'ailleurs être rapportée à une autre ligne de fracture entre philosophes des sciences. Metz l'évoque dans son livre sur Meyerson, en désignant les « catholiques » – les Duhem et les Le Roy – qui ont fait le choix de se placer dans le voisinage du positivisme pour mieux faire une place à la foi. Sans aller jusqu'à dire que Meyerson se trouve embrigadé, à son corps défendant, dans un débat qui ne le concerne pas directement, il faut bien reconnaître qu'il se situe « objectivement » du côté des thomistes « réalistes », de Sertillanges et Voisine, tandis que Maritain se place du côté de ceux qui réduisent la science à un simple jeu de conventions efficaces[38]…

Meyerson a lui-même plus d'une fois pointé le double jeu des physiciens : si la science roule sur un fond de réalisme, l'homme du laboratoire est tenté d'enrober ses convictions réalistes dans une phraséologie positiviste, par commodité ou par une certaine fascination pour la technique mathématique ou expérimentale. À cette inconséquence des hommes de science fait écho la rouerie de certains philosophes qui n'hésitent pas à rejoindre les positions du positivisme pour laisser le champ libre à la métaphysique[39]. Cette grille d'analyse s'applique sans doute assez mal à Bergson, pour qui la science touche déjà à l'absolu dans son ordre, celui de la matière étendue. Mais comme on l'a suggéré, *Durée et simultanéité* demeure inintelligible, jusque dans ses erreurs matérielles, si on ne comprend pas que la critique de la relativité s'y trouve sans cesse parasitée par des schémas interprétatifs hérités de Mach et de Poincaré.

---

38 La querelle de Metz avec Maritain se déroule pour l'essentiel par articles interposés dans *Les Lettres*, entre novembre 1924 et mai 1925.

39 Sur le débat qui oppose partisans de l'énergétisme et partisans du mécanisme, et plus généralement représentants de « l'école critique » et défenseurs du réalisme ou de l'objectivité de la science, on se reportera à l'essai d'Abel Rey, *La Théorie de la physique chez les physiciens contemporains*, Paris, Alcan, 1923 (2e éd.). Sur la philosophie spontanée des physiciens, voir p. 281 s. Et sur les idées de Duhem en particulier, p. 106-145 et 285-287.

Quant à la position de Maritain, sans être superposable à celle d'un Duhem ou d'un Le Roy, elle rejoint tendanciellement le camp des « catholiques » positivistes parce qu'elle revient à faire de la physique moderne tout entière une physique mathématisée, autrement dit une science « empirio-métrique » ou « empiriologique », soumise au régime de l'intelligibilité mathématique et de la mesure. Or les mathématiques étant par essence incapables de traiter directement l'être, envisagé comme il se doit du point de vue de l'acte d'exister, la physique est condamnée à demeurer formellement mathématique : physique, elle ne l'est que matériellement, incapable par conséquent de produire, par ses propres moyens, un objet pleinement intelligible, et par là pleinement rationnel[40]. C'est pourquoi, dans le cas de la relativité, la construction spatio-temporelle ne peut être qu'une « fiction commode », pour parler cette fois-ci comme Poincaré. La spatialisation correspond à une opération pratique, et non, comme le pense Meyerson, aux mouvements conjoints de la réalisation et de l'identification rationnelle. Mais là où Bergson voyait dans cette orientation pratique la condition qui permet à la science, quoi qu'on en pense, de mordre sur le réel, Maritain considère qu'elle se condamne à le manquer en confondant les conditions de la mesure et les conditions de la chose. Ainsi reproche-t-il à Bergson de chercher « à l'intérieur de la science physico-mathématique une étoffe métaphysique que cette science ne connaît pas, et qui ne se découvre qu'à l'intuition du changement pur[41] ». Exemple

---

[40] Jacques Maritain, *Réflexions sur l'intelligence et sur sa vie propre*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1924, rééd. in *Œuvres complètes*, Paris, Editions Saint-Paul, 1984 (16 vol.), vol. III, p. 218. Voir également *Théonas ou les Entretiens d'un sage et de deux philosophes sur diverses matières inégalement actuelles*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1921, et *Science et sagesse*, Paris, Labergerie, 1935. Pour Maritain, ce qui est en jeu est finalement la possibilité d'une philosophie de la nature qui trouverait sa place entre la métaphysique et la science physico-mathématique. Cette question est plus largement développée dans *La Philosophie de la nature : essai critique sur ses frontières et son objet* (1935), in *Œuvres complètes*, *op. cit.*, vol. V, notamment p. 919-933.

[41] *Science et sagesse*, *op. cit.*, p. 90.

d'une métaphysique « réflexive et inefficacement réaliste », dont l'horizon véritable, comme il le note justement, est peut-être moins la métaphysique elle-même que la philosophie de la nature.

Cependant, Metz le remarque avec une certaine ironie, le réalisme de Maritain aboutit à une conséquence paradoxale. Sous prétexte que l'espace et le temps de la science seraient essentiellement distincts de l'espace et du temps de la métaphysique, il finit par absolutiser certaines conceptions scientifiques *a priori* de l'espace et du temps, au nom même du caractère relatif des constructions physico-mathématiques[42]. Ainsi, concernant la simultanéité, dont Maritain nous explique qu'elle se présente d'abord comme un « sensible commun », objet d'une « perception intellectuelle[43] » :

> J'avoue que malgré la bonne volonté de ces philosophes néo-scolastiques, je n'ai jamais trouvé auprès d'eux l'accueil que vous m'avez fait et dont je ne saurais trop vous remercier. Ils sont convaincus (surtout M. Maritain) que la philosophie doit régenter les sciences, et ils me présentent souvent des arguments assez pauvres en disant : "cet argument est d'ordre philosophique, donc il échappe à votre critique". Ainsi M. Maritain dans un article de la *Revue universelle* (1er avril 1924), trouvait dans la démonstration d'Einstein (relativité de la simultanéité) une "contradiction flagrante" qu'il était soi-disant seul à pouvoir juger (et condamner) parce que philosophe, et il dénonçait

---

42 Voir par exemple J. Maritain, « Einstein et la notion du temps », *Revue universelle*, 2, 1920, p. 360-361. Dans sa réponse aux attaques d'André Metz, Maritain, tout en prenant ses distances par rapport à la critique bergsonienne des temps relatifs, réaffirme « l'infranchissable distance qui sépare la théorie physico-mathématique de la relativité d'une théorie philosophique du temps réel et de la simultanéité réelle » (« À propos de l'article d'André Metz sur Einstein », *Les Lettres*, 11, novembre 1924, p. 749). On trouverait à la même époque – mais d'un autre point de vue, plus kantien –, des formules assez proches chez Alain, au sujet par exemple de la forme universelle du temps dont aucune reconstruction algébrique ne saurait d'après lui entamer l'évidence rationnelle.

43 J. Maritain, « De la métaphysique des physiciens ou de la simultanéité selon Einstein », *Revue universelle*, 10, 1922, p. 435 (article repris dans *Réflexions sur l'intelligence et sa vie propre*, *op. cit.*).

> rudement les empiètements des physiciens relativistes. D'autres me disaient : "Mais quelle est donc, alors, la simultanéité ? Qu'est-elle, pour Dieu ?" Je leur réponds que le fait de poser cette question montre qu'ils ne sont pas encore assez pénétrés de la réalité physique de la relativité de la simultanéité : s'ils en étaient convaincus, ils se diraient sans doute : "Dieu connaît au moins tout ce que nous connaissons. Il connaît donc toutes les simultanéités relatives". J'ajoute qu'au moment où on a commencé à admettre la relativité des verticales (qui a été démontrée par des mesures physiques), il a dû y avoir des théologiens qui ont démontré quelle était la vraie verticale, pour Dieu…[44].

Cette remarque révèle l'embarras d'un apprenti philosophe idéologiquement proche du néo-thomisme, mais qui a toutes les peines du monde à y acclimater son désir de se mettre à l'école de la science contemporaine. Meyerson pouvait apparaître à cet égard comme une « voie moyenne[45] » susceptible de conjuguer une position fortement réaliste et le souci de suivre le cheminement d'une raison au travail. Il y gagne un disciple paradoxal, à défaut de la reconnaissance attendue. Mais par un effet de brouillage symétrique de cette volonté de conciliation, et au prix de bien des malentendus, Bergson se retrouve dans les rangs des partisans du temps absolu et de la simultanéité « au point de vue de Dieu », au prétexte qu'il emprunte, comme eux, certains motifs positivistes pour affaiblir la portée de la réforme einsteinienne. On ne choisit pas ses disciples…

Elie DURING
Université Paris Ouest Nanterre

---

44 Metz à Meyerson, *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 445.

45 *Ibid.*, p. 454.

MEYERSON RATIONALISTE ?

L'œuvre de Meyerson est souvent résumée en une seule thèse : l'intellect humain se caractérise par la recherche d'identification du divers. Cette façon lapidaire de présenter sa philosophie met au premier plan le travail de la raison, que l'on définit communément comme réduction du divers à l'identique. Puisque Meyerson repère ce processus d'identification à l'œuvre dans toutes les opérations de l'intellect, puisqu'il met au premier plan de sa philosophie les exigences de la raison, il semble naturel de le traiter de rationaliste, en l'opposant aux empiristes comme aux intuitionnistes.

Mais cette étiquette ne lui sied guère si l'on songe à la place que Meyerson accorde à l'irrationnel dans sa philosophie. Car la raison n'est que l'un des acteurs de sa philosophie de l'intellect qui met en scène une véritable dramaturgie où s'affrontent les exigences impérieuses de la raison avec des obstacles irréductibles que Meyerson nomme les irrationnels. Faudrait-il alors basculer en sens inverse et faire de Meyerson un irrationaliste?

Ces valses d'étiquettes démontrent avant tout le flou et la vanité de ces mots en « ismes » dont Bergson disait : « Ils sont vagues, ils sont fourbes, ils sèment la division parmi les hommes[1] ».

Gageons pourtant qu'il vaut la peine de poser la question « Meyerson est-il rationaliste ? » précisément pour aboutir à l'effet inverse, c'est à dire pour surmonter les divisions. Afin de saisir pourquoi ses ouvrages ont eu un grand retentissement, puis les raisons de son éclipse dans la tradition française d'épistémologie,

---

[1] Cité in A. Soulez, F. Worms in *Bergson*, PUF 1994, p. 248. Bergson ajoutait « Hélas je m'en suis servi moi-même et je m'en sers encore ; ils sont si commodes ».

il faut reposer la question du rationalisme de Meyerson en référence aux sens précis que pouvait prendre ce terme dans le contexte où Meyerson écrivait et vivait. En effet, on a tendance à expliquer l'oubli dans lequel est tombé Meyerson en termes polémiques, comme un effet d'occultation produit par le prestige et le brio de l'épistémologie bachelardienne[2]. Ce faisant, on s'expose, d'une part, à surestimer l'influence de Bachelard, d'autre part, à sous-estimer la portée du message de Meyerson et le choc qu'il a pu produire sur ses contemporains.

Meyerson, on le sait, a connu un indéniable succès dès la publication d'*Identité et réalité* (1908), dont il se réjouit. Néanmoins il a souvent exprimé le sentiment de ne pas être bien compris par ses lecteurs et commentateurs. Il s'en plaint ainsi dans une lettre à André Lalande :

> Car vraiment en dépit des compliments qu'on me prodigue, les idées que je cherche à faire prévaloir ne semblent guère faire de progrès. [...] Que faire à cela ? Attendre patiemment, comme Black le conseillait à Lavoisier, qu'une nouvelle génération surgisse qui aura oublié les anciens errements, et qui ne s'effraiera plus du paradoxe épistémologique. [...] Et en attendant, je me console en pensant que cette résistance formidable à laquelle nous nous heurtons constitue précisément (comme je l'ai exposé du reste) une preuve de l'existence même de ce paradoxe[3].

Attendre une génération, c'est le délai que Thomas Kuhn envisageait pour absorber le choc d'une révolution scientifique. Quel est donc le message révolutionnaire délivré par Meyerson ? Qu'est-ce qui ne passe pas auprès de ses contemporains ? C'est ce qu'on tente de repérer ici.

---

2 Voir par exemple Christian de Rabaudy, É. Meyerson, *Identité et réalité*, Paris, Hatier, 1976, p. 9-16.

3 Lettre à André Lalande, s.d. (1923) in É. Meyerson, *Lettres françaises*, éditées par B. Bensaude-Vincent, E. Telkes-Klein, Paris CNRS éditions, 2009, p. 270.

Après avoir présenté quelques-unes des raisons qui contribuent à faire de Meyerson un rationaliste intransigeant au sens non technique du terme, on montrera que le caractère paradoxal de sa pensée le situe en porte-à-faux par rapport aux formes contemporaines du rationalisme en France. En soulignant le côté paradoxal de sa conception, on tentera de comprendre pourquoi il a pu susciter une résistance.

Raison close ?

L'étiquette rationaliste semble, à première lecture, parfaitement convenir à Meyerson si on prend ce terme en un sens vague : accorder de l'importance à la raison. Meyerson reprend, en effet, à son compte la formule « la raison est le propre de l'homme[4] ». Le principe d'identification qui la caractérise opère dans la science, depuis l'atomisme antique jusqu'à la théorie de la relativité en passant par la mécanique quantique. Il n'est pas seulement à l'œuvre dans la science mais également dans la pensée commune et même dans la « pensée primitive ».

Meyerson assume non seulement l'universalité de l'emprise de la raison mais aussi son immutabilité. C'est sur ces mots qu'il conclut *De L'explication dans les sciences*. « Tout le monde, toujours et en toute circonstance, a raisonné et raisonne encore selon un mode essentiellement invariable[5]. » Contre l'idée hégélienne d'un évolution de la raison, Meyerson soutient que partout et toujours la même raison avec son insatiable appétit d'identification est à l'œuvre. À ses yeux, l'histoire des sciences montre la fixité des cadres de la pensée malgré les changements dans la connaissance : « Elle [la raison] plie sans cesse mais c'est pour se redresser aussitôt en formulant à nouveau ses exigences, tou-

---

4 É. Meyerson, *Du Cheminement de la pensée,* Paris, Alcan, 1931, § 456, p. 714.

5 É. Meyerson, *De L'Explication dans les sciences*, Paris, Payot, 1921, cité dans l'édition Paris, Fayard, Corpus des œuvres philosophiques en langue française, 1995, p. 866.

jours les mêmes auxquelles elle ne renonce jamais, pas plus du reste qu'elle y a renoncé dans le passé[6]. »

Cela inclinait-il les premiers lecteurs de Meyerson à le considérer comme un rationaliste ?

Dans une perspective kantienne, l'on associe souvent causalisme et rationalisme. Or Meyerson est bien le champion du causalisme contre la limitation de la connaissance à la recherche des lois. Dès le début d'*Identité et réalité*, il met en place le principe de causalité qui identifie effets et causes et le repère ensuite à l'œuvre dans l'histoire des sciences. « La loi énonce simplement que, les conditions venant à se modifier d'une manière déterminée, les propriétés actuelles du corps doivent subir une modification également déterminée ; alors que de par le principe causal, il doit y avoir égalité entre les causes et les effets, c'est à dire que les propriétés primitives, plus le changement des conditions, doivent égaler les propriétés transformées[7]. » De même que le causalisme de Kant était une réponse au scepticisme de Hume sur la validité de l'induction qui a rétabli la raison dans ses droits; de même Meyerson redonne à la raison libre exercice de ses droits en menant une croisade contre le positivisme ambiant dans les milieux scientifiques. Les philosophes contemporains imprégnés de ce rationalisme là pouvaient donc pleinement adhérer à ce premier message. C'est en ce sens qu'Abel Rey, défenseur acharné de l'atomisme et du mécanisme contre le positivisme des énergétistes reconnaît dans une recension d'*Identité et réalité* que par d'autres voies, il arrive aux mêmes conclusions que Meyerson et souscrit à l'idée que l'atomisme est la résultante nécessaire de notre besoin d'identité

6 *Ibid.*, p. 865. C'est ainsi que Meyerson explique la ressemblance entre la science cartésienne et celle du XXe siècle en réfutant les explications par l'accord de notre esprit avec la réalité extérieure (*Ibid.*, ch 16, p. 695-96).

7 É. Meyerson, *Identité et réalité*, Paris, Alcan, 1908, cité dans la 2e édition, 1912, p. 34.

dans le temps[8]. Mais déjà, premier malentendu, Meyerson ne s'entend guère avec Rey et se méfie de lui[9].

En revanche, Meyerson ne cadrait pas vraiment avec le rationalisme stratégique des fondateurs de la *Revue de métaphysique et de morale*. Dans les années 1890, ce terme prend un sens précis: « Soyons rationalistes avec rage, écrit Xavier Léon à son collaborateur Elie Halévy, contre les empiristes de toutes les catégories, défendons la liberté au cœur de la raison, contre ceux qui soutiennent le libre arbitre au nom d'un mystère[10]. » Le rationalisme 1900 permet de se démarquer de l'empirisme, comme du religieux, mais il définit un espace de liberté. La revendication de liberté, centrale dans le mouvement conventionnaliste[11], chez Henri Poincaré comme dans la science rationnelle de Gaston Milhaud, est étrangère à la conception meyersonienne de l'intellect. La raison, mue par un insatiable appétit d'identification, est tout sauf un espace de libre création. Elle se caractérise au contraire par des exigences tyranniques auxquelles Meyerson ajoute la rigidité. En effet, selon lui, la qualité maîtresse d'un raisonnement ou d'une théorie est sa rigidité. Une théorie souple est sans valeur parce qu'elle n'est pas vraiment explicative et ne peut être réfutée[12]. » Meyerson insiste sur cette exigence dans une note inédite où il précise sa conception du rationnel :

> Rationnel signifie, sans doute, toujours, ce qui est conforme à la raison ; mais sur ce que la raison est susceptible d'agréer ainsi, les suppositions les plus divergentes sont mises en avant, le plus souvent même, on ne formule

---

8 Abel Rey, « Identité et réalité par É. Meyerson », *Revue de métaphysique et de morale*, 11, 1909, 552-565.

9 Voir la lettre du 31 mars 1924 qu'Émile adresse à Ignace Meyerson, in E. Meyerson, *Lettres françaises*, *op. cit.,* p. 554.

10 Lettre de X. Léon à É. Halévy 1891, *Ibid.* p. 12.

11 Voir Anastasios Brenner, *Les origines françaises de la philosophie des sciences, Paris*, PUF, 2003. A. Brenner, Annie Petit éd., *Science, histoire et philosophie selon Gaston Milhaud*, Paris, Vuibert-SFHST, 2009.

12 *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 291

> aucune définition précise, on se contente d'énoncés vagues, laissant croire que les exigences de la raison varient selon les cas particuliers. Or c'est la calomnier, car cela revient proprement à lui dénier la suprématie qui est sienne et devra le rester, si l'homme ne veut pas déchoir. La raison est au contraire, comme je l'établis, parfaitement rigide et précise en ses fondements. Les concessions qu'elle consent ne sont jamais qu'apparentes et momentanées, elle s'accommode sans doute de la réalité parce que les choses sont ainsi, mais elle ne plie que pour « se redresser aussitôt, en formulant à nouveau ses exigences, auxquelles elle ne renonce jamais[13].

Le caractère statique et rigide de la raison chez Meyerson est profondément antipathique à Léon Brunschvicg. Bien que ce dernier s'accorde avec lui sur la nécessité d'étudier l'esprit à travers l'histoire des sciences, et s'attache aux mêmes épisodes que lui – l'atomisme, la science cartésienne, la théorie de la relativité, – Brunschvicg y trouve tout autre chose que Meyerson : une vision dynamique de l'esprit, qui se transforme au contact de l'expérience. Il exalte la « plasticité de l'esprit », le constant remaniement de la raison comme des outils mathématiques et considère l'idéal déductif comme étranger au savant[14]. C'est pourquoi Meyerson se plaint à Lalande d'être mal compris par Brunschvicg[15].

---

13 E. Meyerson, Note A, s.d. [1923] à paraître dans *Mélanges, petites pièces inédites*, édités par E. Telkes-Klein et B. Bensaude-Vincent, Paris, Champion, à paraître.

14 Voir en particulier, L. Brunschvicg, *L'expérience humaine et la causalité physique*, Paris, Alcan, 1922.

15 Voir la lettre à André Lalande, s.d. (1923) citée plus haut, in *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 270. Voir aussi les commentaires de Meyerson lors de la séance à la Société française de philosophie du 31 octobre 1912 où Meyerson considère l'atomisme comme une expression de l'éléatisme et non du pythagorisme, comme le pense Brunschvicg. *Bulletin de la Société française de philosophie,* 13, 1913, 1-46, p. 38.

Parmi ceux qu'irrite le plus le caractère immuable de l'identification meyersonienne, figure Gaston Bachelard[16]. Certes le jeune Bachelard approuvait le réalisme de Meyerson et semblait assez réceptif à la présence de l'irrationnel[17], mais par la suite il semble construire son propre rationalisme en réaction contre Meyerson qu'il ne cesse de critiquer. Il se déchaîne contre lui lorsqu'il prône un rationalisme tonique, et polémique dans *Le rationalisme appliqué*. Avec sa « conception statique de la psychologie de l'esprit scientifique », Meyerson ne peut saisir la rationalité en train de se faire et ne connaît que la raison constituée[18]. Bachelard juge que « le postulat qui assimile la réalité à un pôle d'irrationalité est contraire à tout esprit scientifique»[19].

On voit donc que Meyerson ne s'inscrit pas bien dans le renouveau du rationalisme parmi les philosophes français : il se situe à bonne distance des conventionnalistes au début du siècle et reste étranger au mouvement qui proclame le caractère évolutif de la raison.

La raison et son autre, le réel

Si Bachelard a bien reconnu que le postulat fondamental de Meyerson est que le réel n'est pas rationnel, alors faut-il faire basculer Meyerson vers une philosophie de l'irrationnel ? Si

---

16 Il faudrait aussi invoquer les historiens qui ont reçu l'héritage de Meyerson. Thomas Kuhn qui reconnaît sa dette à l'égard de la méthode historique de Meyerson rejette néanmoins sa philosophie (T. Kuhn, *The Essential Tension*, Chicago, The University of Chicago Press, 1977, p. 11). Mario Biagioli, qui a finement analysé le rôle de l'irrationnel dans la pensée de Meyerson, s'indigne du peu de cas que Meyerson fait de l'historicité du savoir scientifique (M. Biagioli, « Meyerson : Science and the 'irrational', *Historical Studies in the Philosophy of Science*, 10, 1988, p. 5-42).

17 Bachelard, *Essai sur la connaissance approchée* 1928, cité dans l'édition, Paris, PUF, 1973, p. 160-177.

18 Gaston Bachelard, *Le rationalisme appliqué* (1949), cité dans l'édition, Paris, PUF, 1976, p. 9.

19 *Ibid.*, p. 7

l'étiquette de rationaliste ne rend compte que d'un versant de la pensée de Meyerson, quel est l'autre versant qui vient la compléter ?

« N'est véritablement conforme à la raison que ce que celle-ci peut tirer d'elle-même. Cette brève proposition qui ne permet aucune ambiguïté, résume réellement la substance entière de mon travail[20].» En résumant son œuvre par ces quelques mots, Meyerson insiste autant sur le caractère *a priori* de la raison que sur l'altérité du réel. Tandis que la raison aspire à tout réduire à l'identique dans son effort d'explication, les phénomènes lui résistent, et c'est cette résistance qui les constitue comme réels.

> C'est nous qui cherchons à établir l'identité dans la nature, qui la lui apportons, qui la lui *supposons*, si l'on veut bien donner à ce vocable le sens qu'il a dans le terme 'enfant supposé'. C'est là ce que nous appelons comprendre la nature ou l'expliquer. Celle-ci s'y prête dans une certaine mesure, mais elle s'en défend aussi. La réalité se révolte, ne permet pas qu'on la nie[21].

Le réel résiste au rationnel. Car le message de Meyerson est clair, quoiqu'un peu dissimulé dans les volutes de son érudition : il y a de l'irrationnel dans la science, et ce n'est pas un défaut, une imperfection : l'irrationnel conditionne l'activité scientifique et ses progrès.

L'irrationnel est d'abord condition *sine qua non* de l'existence des sciences de la nature. Le libre exercice de la raison aboutirait à la sphère de Parménide, à la négation pure et simple du monde. Le rationalisme éléate est intenable, c'est un mythe, issu d'une sorte de pulsion qui vise à l'anéantissement, comme le souligne Georges de Santillana : « Le mythe éléate c'est un peu le paradis perdu. [...] un monde où tout a lieu, au sens strict, mais

---

20 E. Meyerson, Note A, s.d. [1923] à paraître dans *Mélanges, petites pièces inédites*, *op. cit.*, (à paraître).

21 *Meyerson, Identité et réalité*, *op. cit.*, p. 318.

où rien n'arrive, car d'où arriverait-il[22] ? » Le but ultime de la raison étant d'identifier le tout, elle tend à faire disparaître le réel qui conditionne son activité.

L'irrationnel est également la condition *sine que non* des progrès de la science dans la mesure où il constitue un défi permanent qui met en risque la tendance à l'identification. La science n'avance que par et grâce à l'irrationnel. La raison a besoin de buter sur des obstacles et d'éprouver des résistances. Mais loin de s'épurer comme dans le processus bachelardien de *La Formation de l'esprit scientifique*, elle se charge sans cesse de limon impur sans devenir limpide. Meyerson précise que si la science progresse en rationalisant la nature, elle laisse toujours subsister un résidu d'irrationnel dont elle se charge et s'alourdit. Brunschvicg, estime Meyerson, a pu méconnaître cette vérité parce qu'en parlant de science, il pense surtout aux mathématiques[23].

La montée en puissance des irrationnels

Composante nécessaire de l'activité scientifique, l'irrationnel est également multiple. Et la multiplicité se révèle au fil des œuvres successives.

Le chapitre IX consacré à l'irrationnel dans *Identité et réalité* ne recensait que deux irrationnels très généraux: la sensation, située en bordure du raisonnement scientifique, et l'action d'un corps sur un autre[24]. Toutefois le concept même d'espace suggère déjà l'intrusion d'un irrationnel en tant que ce milieu inerte et non réactif est le prix à payer pour pouvoir penser la permanence dans le mouvement et formuler des explications mécaniques[25].

---

22 Georges de Santillana : Les mythes de la science », *L'homme devant la science, Rencontres internationales de Genève*, Neuchâtel, 1953, p. 101-123, cit. p. 107-108.

23 Meyerson, *Bulletin de la Société française de philosophie*, 13, 1913, p. 37-46. Séance du 31 octobre 1912 sur « L'idée de vérité en mathématiques ».

24 *Identité et réalité*, ch. IX, p. 327-364. Sur la sensation voir p. 338 et sur l'action transitive, voir p. 350.

25 *Ibid.*, chap. 2.

Mais c'est surtout par rapport au temps que s'impose un irrationnel irréductible : « Le principe de Carnot est l'expression de la résistance que la nature oppose à la contrainte que notre entendement, par le principe de causalité, tente d'exercer sur elle[26]. » *De L'explication* élargit et systématise les vues initiales[27]. La diversité même des sciences manifeste les limites du pouvoir d'identification et chaque région du savoir est aux prises avec ses propres irrationnels. Meyerson parcourt ainsi une longue liste d'irrationnels en cheminant à travers les sciences : au *divers*, irrationnel des mathématiques, s'ajoutent le *choc* dans la mécanique, les *qualités* en chimie, etc.[28] La chimie accepte l'illusion d'identité en mettant en équation les ingrédients et les produits de réactions alors qu'ils diffèrent profondément entre eux et que cette différence est précisément la raison d'être de la réaction. L'équation ne renvoie pas à une explication mécanique, elle est juste un moyen de serrer de plus près l'irrationnel. La chimie est un modèle de ruse avec l'irrationnel. Aussi est-ce en dialoguant avec un chimiste, Georges Urbain, que Meyerson s'indigne qu'on le traite de rationaliste :

> Vous me taxez d'un excès de rationalisme. Or j'ai, dès le début de mes travaux, maintenu que le réel ne peut être entièrement rationnel, puisque s'il l'était, il serait inexistant. J'ai aussi montré l'importance de la notion d'irrationnel (que j'ai introduit, dans ce sens, dans la philosophie des sciences). J'ai ainsi constaté qu'aucune explication physique ne peut (et ne pourra jamais) être complète, car elle ferait alors disparaître le phénomène lui-même, le prouverait inexistant. C'est ce qui explique que l'on peut, en effet,

---

26 *Ibid.*, chap. 8, p. 318.

27 *De L'Explication*, ch 6, *op. cit.*, 233-286. Sur le concept d'irrationnel voir aussi l'article de Sophie Roux dans ce numéro « Meyerson et les mathématiques ».

28 *Ibid.*, p. 491-492.

> prétendre que toute explication est nécessairement chimérique ; mais ce que l'on a trouvé présente la valeur la plus haute.[29]

Quand Meyerson parcourt les mathématiques, la logique, la psychologie dans *Du Cheminement de la pensée,* il ne se contente plus d'inventorier la liste des irrationnels propres à chaque science. Il interprète la diversité même des sciences comme marque de la présence de l'irrationalité irréductible du réel[30]. En dépit des théories qui tentent d'unifier la physique et la chimie, par exemple, chaque science développe une « prise » spécifique sur le réel qui n'est ni compatible ni superposable avec celles des sciences voisines[31].

Meyerson va plus loin encore dans cet ouvrage quand il s'évertue à prouver que « le raisonnement ne saurait être entièrement rationnel » (titre du § 169) parce qu'il fait toujours intervenir des éléments irrationnels. Il insiste, en effet, sur la part d'inconscient ou d'impensé qui habite la démarche scientifique. Si chaque science a son ou ses irrationnels propres, c'est parce qu'il y entre une part « d'instinct particulier indépendant de la raison » comme dans la cuisine de Vauvenargues[32]. En évoquant la figure de son ancien maître en chimie, Robert Bunsen, Meyerson parle d'une sorte d'instinct qui guide le savant rompu aux exercices de laboratoire[33].

---

29 Meyerson à Urbain s.d. [1932], in *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 897.

30 Meyerson, *Du Cheminement*, *op. cit.*, chap. II, Livre III. À Dominique Parodi qui croyait déceler un mouvement inverse de recul des irrationnels dans *Du Cheminement de la pensée*, Meyerson répond fermement qu'il n'y a aucune évolution sur ce point , Meyerson, Lettre à Parodi s.d. [septembre 1931], in *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 736.

31 *Du Cheminement*, *op. cit.*, § 313, p. 500.

32 *Ibid.*, p. 506. Dans une lettre à Weber de 1921, Meyerson précise que l'instinct manifeste dans le travail de laboratoire ou les analogies est irrationnel au sens de pré-rationnel. in *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 941

33 Meyerson, *Du Cheminement*, p. 494. Voir aussi *De L'explication*, *op. cit.*, chapitre 16, p. 763.

Avec la mécanique quantique surgit un nouvel irrationnel. Dans *Réel et déterminisme*, Meyerson prend le contre-pied de Langevin qui est prêt à sacrifier le concept de particule individuelle pour sauver le déterminisme. Meyerson lui n'est pas prêt à renoncer à la réalité des particules mais il voit dans les quanta l'émergence d'un irrationnel d'un type nouveau puisqu'il porte atteinte au déterminisme. En jouant sur la distinction qu'il a établie dans *Identité et réalité* entre causalité et légalité[34], Meyerson limite l'emprise du déterminisme : ce postulat, indispensable à la science, régit seulement notre intellect mais non pas le réel[35]. Il faut donc accepter que la causalité soit flexible et qu'elle tolère des exceptions pour s'adapter aux données expérimentales[36]. Au prix de cette restriction infligée au principe de causalité, Meyerson parvient à se convaincre que la mécanique quantique est une « évolution » plus qu'une « révolution » de la physique.

À première vue, ces irrationnels logent exclusivement dans le monde extérieur, le donné, qui oppose une résistance à la raison. On aurait donc, d'un côté, la raison qui tire de son propre fonds tout ce qui concerne l'identique - par exemple les principes de conservation qui, d'après les chapitres III, IV et V de *Identité et réalité* ont tous été formulés sans preuves expérimentales et néanmoins admis sans discussion et considérés comme inébranlables. De l'autre côté, on aurait un réel rebelle et rétif à l'identique, changeant, divers, irréversible etc. Du coup la connaissance con-

---

34 « La loi énonce simplement que, les conditions venant à se modifier d'une manière déterminée, les propriétés actuelles du corps doivent subir une modification également déterminée ; alors que de par le principe causal, il doit y avoir égalité entre les causes et les effets, c'est à dire que les propriétés primitives, plus le changement des conditions, doivent égaler les propriétés transformées. » (*Identité et réalité*, *op. cit.*, p. 34)

35 « Ainsi la supposition selon laquelle la science serait solidaire du déterminisme constituait une erreur, erreur fort excusable certes, puisque (le positivisme même mis à part) le physicien était naturellement poussé à attribuer au réel ce qui constituait effectivement un postulat indispensable au travail de celui qui cherchait à pénétrer ce réel. » (*Réel et déterminisme*, Paris, Hermann, 1933, p. 43)

36 *Ibid.*, p. 42.

siste à « projeter » de l'identique sur ce donné, à hypostasier les sensations fluctuantes à substantifier les phénomènes, etc.[37]

C'est une interprétation courante de la pensée de Meyerson, propagée par certains de ses disciples les plus zélés, comme André Metz, par exemple, qui estime que l'irrationnel fournit un point de départ à la raison pour déduire[38]. Si cette lecture n'est pas totalement fausse, elle n'est pas vraie pour autant. Partager le monde en deux pôles : avec la raison au pôle subjectif et l'irrationnel au pôle objectif, c'est éliminer ce que la théorie meyersonienne présente de paradoxal.

Le paradoxe épistémologique

Dans *De l'explication* chapitre XVII, Meyerson introduit ce qu'il désigne à Lalande comme le nœud central de son message, à savoir le « paradoxe épistémologique ». En quoi ce paradoxe qui gît au cœur même de l'entreprise scientifique est-il déstabilisant ? C'est que la thèse d'un conflit entre la tendance à l'identification, force motrice de l'intellect, et la réalité qui lui résiste est encore trop sereine. Elle alimente une vision polémique un peu dramatique de l'aventure scientifique, somme toute assez peu inquiétante. En témoigne la conclusion d'un interprète juif de l'œuvre de Meyerson qui tout en soulignant l'importance de l'irrationnel dans l'œuvre de Meyerson y détecte une ambition prométhéenne :

---

37 « Le réel ne nous apprend quelque chose que parce que nous y mettons de la raison » (*Du Cheminement, op. cit.*, p. 715).

38 Metz communique sa lecture de l'irrationnel dans une lettre à Meyerson: « Non, l'irrationnel n'a rien du hasard, mais il est le donné qu'il faut accepter comme tel, pour que l'exercice de la raison scientifique puisse en déduire le reste ; et à ce titre, il est bien loin de s'opposer à la raison comme la contingence absolue s'y opposerait, ou comme A+B=0 s'oppose à A+B=1. Il s'oppose au rationnel en tant que celui-ci est déduit (ou déductible) ; exactement il s'oppose à une certaine tendance de la raison humaine, tendance qui peut s'appeler tendance scientifique, et qui consiste à rechercher l'identique au sein du divers. » (André Metz, Lettre du 25 décembre 1924, in *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 460).

> « Selon Meyerson ce n'est pas parce que notre désir d'unité est insignifiant par rapport à l'immense multiplicité des images et des tendances du monde à la diversité, que nous avons le droit de minimiser la valeur explicative de la pensée humaine agressive. Meyerson nous invite à parcourir les 'cheminements de la pensée', voies parsemées d'obstacles et jalonnées de martyrs ; il nous mène et nous apprend à croire en une issue victorieuse, en une sortie triomphale. Le Prométhée enchaîné ne renonce pas, au milieu des souffrances, au feu divin[39]. »

Mais il n'y a pas, à nos yeux, d'espoir de 'sortie triomphale' chez Meyerson car le combat entre la raison et l'irrationnel du réel n'est encore que l'un des aspects de l'entreprise scientifique. Chacun des deux pôles est à son tour dual. Chacun est un mélange en proportions variables.

Au pôle objectif, le réel se définit à la fois par sa révolte contre la raison et par le fait qu'il se prête à la rationalisation. Si la nature résiste, c'est qu'elle est irrationnelle. Pourtant elle se prête en partie au désir de l'intellect car elle présente des îlots de cohérence que Meyerson compare à des « fibres », en empruntant cette métaphore à Arthur Balfour[40]. La nature est donc à la fois irrationnelle et néanmoins en partie rationnelle[41].

Au pôle subjectif, même dualité. La tendance explicative et la tendance réaliste s'opposent à l'intérieur de l'intellect. Il veut certes l'identité, fût-ce au prix de nier le monde en voulant l'expliquer, mais en même temps il ne croit pas à la réalité de ce qui est trop rationnel. « Car nous voudrions sans doute que le réel fût rationnel ; mais sentons en même temps que ce désir est essentiellement chimérique, qu'il ne se peut pas qu'il soit vérita-

---

39 Kalmen Gutenbaum « La philosophie d'Émile Meyerson », texte de 1932 traduit par Michel Biezunski, *Fundamenta scientiae*, 4, N°2, 1983, p. 135-145, cit. p. 144.

40 Meyerson, *De L'explication*, *op. cit.*, ch. IV, p. 136-137. Voir aussi *Du Cheminement*, Livre I, ch. 3, *op. cit.* p. 157.

41 Meyerson, *Du Cheminement*, §162, p. 273-274.

blement satisfait[42]. » Dans *La déduction relativiste*, Meyerson donne deux exemples de ce paradoxe : le romancier qui crée ses personnages doit veiller à ce qu'ils ne soient pas trop logiques ni trop prévisibles ; les défenseurs de l'historicité de Jésus s'évertuent à montrer que son comportement ne se déduit pas entièrement de l'Écriture[43]. L'intellect, d'après Meyerson, « est heureux de s'arrêter en chemin[44] », il reconnaît le divers de la sensation et s'incline devant lui. Et l'irrationnel ne provient pas uniquement de la sensation. Il se loge jusque dans les raisonnements les plus abstraits et conditionne leur progression[45]. Si l'intellect était purement rationnel, il serait immobile dans l'affirmation tautologique. Meyerson insiste sur le fait que même le raisonnement mathématique n'est pas pleinement rationnel. Tout raisonnement qui fait cheminer l'intellect est nécessairement contaminé par un élément irrationnel qui le met en mouvement. Mieux, la présence de l'irrationnel dans le raisonnement est ce qui distingue la pensée, qui autrement serait une action machinale : « La pensée de l'homme n'est jamais complètement logique, entièrement rationnelle. Si elle l'était elle ne serait pas pensée, car pensée signifie cheminement, progrès, et dans le rigoureusement rationnel – qui ne peut être que l'identique – aucun progrès ne s'accomplit[46]. »

La science est prise dans une double tendance contradictoire et cette contradiction est indépassable, contrairement à celles de la dialectique hégélienne. Le paradoxe épistémologique

---

42 Meyerson, *La Déduction relativiste*, Paris, Payot, 1925, §140, p. 198.

43 *Ibid.* p. 200-201.

44 Meyerson, *Du Cheminement*, §35, *op. cit.*, p. 58.

45 À Dominique Parodi qui, dans sa recension *De l'explication* suggérait que l'importance des irrationnels chez Meyerson tenait à son intérêt exclusif pour les sciences de la nature, Meyerson répond dans *Le Cheminement* en soulignant l'irrationnel jusque dans les raisonnements mathématiques. Parodi, *Revue de métaphysique et de morale*, 31, 1924, p. 592-593. Voir aussi Frédéric Fruteau de Laclos, *Le Cheminement de la pensée selon Émile Meyerson*, Paris, PUF, 2009.

46 Meyerson, *Essais*, Paris, Alcan, 1936, p. 108.

est irréductible, insurmontable. La pensée scientifique vit de ces tensions entre deux pôles contradictoires, qui sont eux-mêmes irréductiblement contradictoires.

Aux yeux de Meyerson, la science accepte l'irrationnel, alors que la philosophie y rechigne. Dans *Du Cheminement de la pensée*, en écho au paradoxe épistémologique, Meyerson parle de « flottement de la raison » : « Tout en s'obstinant dans cette poursuite [de l'identité] l'intellect se montre disposé à reconnaître l'existence d'un obstacle, d'un irrationnel. Ces deux éléments contradictoires coexistent. La raison ne les concilie pas, elle flotte de l'un à l'autre[47]. » Arriver à cette constatation est la tâche la plus haute de la philosophie de l'intellect. Elle ne peut aller plus loin.

Entre rationnel et irrationnel où passe la frontière ?

Mais il faut aller plus loin. En relisant Meyerson à la lumière du postmodernisme qui brouille systématiquement tous les grands partages, on peut entendre un message encore plus troublant, une véritable bombe : il n'y a pas de frontière assignable entre le rationnel et l'irrationnel. Comment s'exprime ce doute, ce vacillement du grand partage qui constitue le pilier de toute philosophie des sciences ?

Premièrement, Meyerson met en doute l'existence d'une différence de nature entre rationnel et irrationnel. C'est plutôt une question de gradation[48]. Même le principe de Carnot qui fait figure d'irrationnel par excellence dans *Identité et réalité*, recèle une part de rationalité[49]. Il n'y a pas d'irrationnel pur, pas plus qu'il n'y a de rationalité pure et dure. C'est pourquoi, au début des années 1930, Meyerson regarde avec un certain détachement les débats de l'Union rationaliste. Dans une note inédite sur le

47 Meyerson, *Du Cheminement*, *op. cit.*, p. 290.

48 Voir *La déduction relativiste*, *op. cit.*, §144, p. 204.

49 Meyerson lettre à Parodi, août 1931, *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 736.

problème de l'existence de Jésus il constate que le rationalisme devient polémique et suggère qu'en durcissant il s'abêtit[50]. Fondamentalement, à ses yeux, la rationalité pure est un mythe.

Un deuxième vacillement de frontière ravage encore plus les certitudes rationalistes. Entre raison et déraison, il n'y a pas non plus de différence de nature : ce sont les mêmes mécanismes à l'œuvre. Meyerson qui a rédigé l'article « magie » pour le *Vocabulaire philosophique* de Lalande est convaincu que la pensée magique ne diffère pas radicalement de la pensée scientifique. Tel est le sens des critiques qu'il adresse aux vues de Lévy-Bruhl sur la pensée prélogique. Lorsqu'ils écrivent des équations chimiques les savants se conduisent exactement comme les primitifs décrits par Lucien Lévy-Bruhl. Pareils aux Bororos qui s'identifient aux araras, leur animal totémique, les chimistes se permettent d'identifier les ingrédients et les produits des réactions[51]. Le signe « = » exprime cet espoir totalement fou que si notre intellect pouvait avoir une connaissance complète de l'ensemble du monde, alors les antécédents et les conséquents se révèleraient identiques. Meyerson donne certes raison au chimiste mais il avoue en même temps que, au plan formel, il raisonne comme un primitif [52].

La tendance à l'identification conduit à des rêves chimériques. En témoigne le rêve de déductibilité totale où s'abîme la grande entreprise de Hegel. De plus, le mécanisme de projection, d'objectivation des créations de l'intellect est le même chez le physicien et le médium spirite. Le savant comme l'électricien croient tellement à l'existence objective du courant qu'il finissent par le matérialiser comme un médium spirite prétend matérialiser sa pensée[53].

---

50 Meyerson in *Mélanges*, *op. cit.*, à paraître.

51 *Du cheminement*,livre II, ch 5, p. 276-78.

52 Meyerson, Lettre à Millioud, sans date, in *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 667.

53 *De l'explication*, *op. cit.*, p. 46.

La science n'a donc pas le monopole de la raison. Il importe de souligner ce point avec force car dans les années 1930 la science se fait défensive et même offensive. Meyerson a parfois été récupéré par des scientistes militants. Marcel Boll, par exemple, qui part en croisade contre le spiritisme, les sourciers, la métapsychique, l'invite à publier dans les *Nouvelles littéraires* deux articles sur « Les fausses sciences », et sur « La métapsychique ». Ces deux articles grand public donnent l'impression d'une condamnation sans appel de ces prétendues sciences par « un membre de l'Institut[54] ». Or loin d'emboîter le pas aux savants qui dénigrent les tentatives pour établir la réalité de ces phénomènes, Meyerson déclare que la charge de la preuve est aux croyants et dénie aux savants une quelconque compétence d'experts en ce domaine. Leur pratique expérimentale ne les prépare pas à débusquer les fraudes car « la nature a toujours été de bonne foi ». Aux yeux de Meyerson, la réalité des phénomènes métapsychiques est le produit d'un jugement fondé sur la conviction intime d'un réel donné sans intervention d'aucun jugement. Mais cette conviction intime n'est pas propre aux témoins de phénomènes occultes. Elle domine notre intellect et fausse les opinions que nous formulons à partir de nos perceptions. Ainsi les phénomènes médiumniques perdent-ils de leur mystère pour rentrer dans le cadre général d'une réflexion sur la réalité des objets de science.

Enfin, Meyerson délivre un troisième message plus décapant encore, qui met en risque le rationalisme dynamique que défendent Brunschvicg et Bachelard. La raison est proche de la folie : il y a de la folie dans la science tout comme il y a de la

---

54 Meyerson, « Les fausses sciences », *Les nouvelles littéraires*, 10 mai 1930 et « La métapsychique », *Les nouvelles littéraires*, 6 février 1932, repris dans *Du cheminement, op. cit.*, pp. 364-70 ; voir aussi p. 185-186 et p. 628-629. Meyerson ne méprise pas un inventeur René Giat qui lui écrit pour l'entretenir de ses tentatives d'explication électrique de la baguette des sourciers (Archives, A 408/53). Sur Boll, voir l'article de P. Schröter dans ce numéro.

raison dans la folie. Meyerson ose comparer la physique quantique au délire des alcooliques :

> Il y a certes de la raison, du rationnel, dans la physique des quanta, comme il y en a partout où, consciemment ou non, s'applique l'intellect humain (si je ne craignais d'être accusé du crime de lèse-science, à propos de découvertes que j'admire aussi profondément que faire se peut, je dirais ici qu'il y en a même dans les rêves du délire alcoolique et les imaginations des fous furieux)[55].

Non seulement la raison est proche du délire, mais elle est essentiellement absurde. Mue par une insatiable tendance à l'identification, elle contribue à détruire le réel qu'elle veut appréhender et soumettre à son empire. Spontanément elle tend au suicide. Prenons garde qu'au moment où Meyerson proclame très doctement que la raison est le propre de l'homme, à la fin *Du Cheminement*, ce qu'il vient d'exposer au paragraphe précédent, c'est que le propre de l'homme est absurde.

> Si on se figure l'idéal de la raison réalisé, on reconnaît qu'il est absurde. Si la quête rationnelle paraît à peu près raisonnable, c'est seulement parce que la raison se heurte sans cesse à des obstacles, qu'elle est entravée dans son élan par des « fissures » (par exemple les quanta)[56].

> La condition du philosophe est d'assumer jusqu'au bout cette vocation absurde. Tel est le dernier mot du *Cheminement de la pensée* : « Si dur que soit l'effort, et si gros de déception s'en révèle parfois le résultat, si rétif que se montre le réel quand la raison cherche à s'emparer de lui, nous devons, sous peine de déchoir, tendre de tout notre être vers le but, cependant inaccessible par essence qu'elle nous assigne[57]. »

---

55 Meyerson, Lettre à Urbain 1932, *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 899.

56 *Du Cheminement*, *op. cit.*, p. 672

57 *Du Cheminement*, *op. cit.*, p. 716.

En conclusion, autant Meyerson semblait mériter à première vue l'étiquette de rationaliste, autant il s'avère difficile de l'inscrire dans aucun courant rationaliste contemporain. Les rationalistes contemporains de Meyerson avaient quelque raison de rejeter le caractère statique et immuable qu'il prête à l'intellect, déniant ainsi toute historicité à la raison. Plus encore ils rechignaient, comme Bachelard, devant le rôle central que Meyerson accorde à l'irrationnel. Tel est en effet le premier message qui dérange le rationalisme constructiviste triomphant : la raison n'est pas l'atout maître de la science. Meyerson a introduit de l'irrationnel dans la science non pas comme un épiphénomène ou un obstacle à dépasser, mais comme une composante intrinsèque de l'activité scientifique. Pire encore, dans la multiplication des irrationnels, il voit le témoignage et même la condition des succès de la science.

Toutefois il serait tout aussi trompeur de présenter Meyerson comme un philosophe de l'irrationnel. Car il fait entendre un message plus troublant : c'est l'impossibilité de démarcation entre rationnel et irrationnel. Ce message-là ne pouvait pas passer dans une période où le rationalisme tend à devenir une position défensive cantonnée derrière des lignes de démarcation supposées. Meyerson sape la croisade des nationalistes en récusant le partage *a priori* entre rationnel/irrationnel, entre raison et folie, entre science et croyance. La croyance, la pensée sauvage, celle du sens commun, celle de la science périmée ne sont pas moins rationnelles que la science moderne.

Si Meyerson échappe néanmoins au relativisme – toutes les pensées se valent – ce n'est pas parce que la science serait plus rationnelle que les autres formes de pensée. Au contraire, la science se distingue par une concentration inégalée d'irrationnels et par un appétit si féroce pour l'identification que l'exercice de la raison scientifique confine à l'absurde.

Bernadette BENSAUDE-VINCENT
Université Paris 1 / Panthéon-Sorbonne
Institut universitaire de France

LA POSITION CONTINUISTE D'ÉMILE MEYERSON

Émile Meyerson affirme la continuité entre le sens commun et la connaissance scientifique. En même temps, il insiste sur la continuité du développement de la science. Nous avons affaire à un continuisme gnoséologique et historique. Le second est largement reçu à l'époque. Sous l'effet des théories de Darwin et surtout de Spencer, un évolutionnisme diffus a gagné les esprits et domine la pensée de la seconde moitié du XIXe siècle. Il donne lieu à l'idée d'un progrès continu et cumulatif. En revanche, le continuisme gnoséologique place Meyerson à part. De manière générale, les rationalistes du tournant des XIXe et XXe siècles s'inscrivent en faux contre cette thèse, et Bachelard renforcera cette direction.

La question du rapport entre sens commun et science ne détermine pas celle de la nature du développement scientifique. Nous pouvons en dresser une typologie. En croisant les deux perspectives, nous obtenons quatre possibilités, toutes représentées par des systèmes philosophiques :

1. continuisme gnoséologique et continuisme historique (Meyerson),

2. continuisme gnoséologique et discontinuisme historique (les empiristes classiques et Kant)

3. discontinuisme gnoséologique et continuisme historique (Duhem)

4. discontinuisme gnoséologique et discontinuisme historique (Comte, Brunschvicg, Bachelard, Koyré).

En optant pour un continuisme intégral, Meyerson marque clairement sa position. Elle ne manque pas de cohérence : le processus logique de construction des connaissances reflète le parcours historique d'élaboration de la science. Nous constatons que le débat entre continuistes et discontinuistes ne recoupe pas

entièrement celui entre empiristes et rationalistes, ni même celui entre réalistes et idéalistes. Nous avons là une autre voie d'approche, une manière d'interroger à nouveaux frais le clivage entre tradition continentale et tradition anglo-saxonne. Car recourir à l'opposition entre méthode historique et méthode logique n'est pas vraiment éclairant ; de nombreuses exceptions se présentent. En revanche, le continuisme de Meyerson pourrait expliquer la réception précoce et positive de son œuvre dans le cadre de la philosophie anglo-saxonne, et inversement la réticence envers Bachelard.

De plus, la question du rapport entre sens commun et science présente un caractère précis et concret qui devrait permettre de formuler à son endroit une réponse suffisamment claire et déterminée.

1. Connaissance commune et connaissance scientifique

Que Meyerson soit continuiste ne fait pas de doute. Il le dit explicitement dans le chapitre onze d'*Identité et réalité* consacré au sens commun :

> Nous affirmons la continuité absolue, le sens commun n'étant qu'un système scientifique et métaphysique et se transformant sous l'influence de la science, avec beaucoup plus de lenteur pourtant que les théories scientifiques proprement dites[1].

Cette thèse est au centre du système meyersonien. Le sens commun est le terreau dans lequel s'enracine la science. En

[1] Émile Meyerson, *Identité et réalité* (1908), Paris, Vrin, 1951, p. 435. Meyerson vient de citer Édouard Le Roy en ces termes : « M. Le Roy admet qu'il n'y a pas, entre le sens commun et la science, de limite précise, qu'il existe entre eux, dans l'intervalle, une zone trouble. C'est là, à notre avis, une concession insuffisante ». Cependant Le Roy écrira, en reprenant ses idées antérieures : « Dès que l'on passe du sens commun à la science de laboratoire, n'y a-t-il pas bientôt plus de perception possible qu'au moyen d'un groupe d'instruments, d'appareils, c'est-à-dire en somme à travers un faisceau d'idées préalables, de conceptions théoriques matérialisées », « Ce que la microphysique apporte ou suggère à la philosophie », in *Revue de métaphysique et de morale*, 42, 1935, p. 151-184, 319-355, citation p. 325.

retour, la science fait évoluer le sens commun pour constituer une raison émancipatrice dans la droite ligne du projet des Lumières. La tâche de l'épistémologue consiste à rendre explicite les procédés et les présupposés qui imprègnent la connaissance commune, en faisant appel à l'histoire des sciences. Une rupture ici signifierait une perte de sens, l'écartèlement entre deux vérités et l'impossibilité de mener à bien l'exercice de la rationalité philosophique[2].

Meyerson maintient cette position dans *Du cheminement de la pensée* en1931 :

> La science, elle aussi, demeure [...] en son fin fond réaliste, ontologique, et [...] à cet égard donc la pensée scientifique se meut selon un schéma se rapprochant de celui qui sous-tend la pensée du sens commun[3].

Curieusement, Meyerson se trouve ici en accord avec les positivistes logiques, alors qu'il formule une critique sévère de leur philosophie. Ainsi Carnap écrit-il :

> Par 'science', on entend ici la totalité des propositions reconnues comme vraies ; en font partie non seulement les affirmations des savants mais également celles de la vie quotidienne ; il n'existe aucune frontière précise entre ces deux domaines[4].

---

2 Meyerson se montre proche de la conception traditionnelle de la vérité en tant qu'adéquation entre la pensée et la chose. Il adresse à cet égard des critiques aux positivistes et aux pragmatistes. En particulier, il écrit à propos de Philipp Frank, l'un des membres du Cercle de Vienne : « M. Frank croit pouvoir affirmer que 'le physicien, au cours de son activité scientifique, n'a jamais mis en œuvre un concept de vérité autre que le concept pragmatique'. Or c'est là [...] méconnaître les tendances réelles qui dominent la pensée de l'homme de science comme celle de tout homme en général », *Du cheminement de la pensée*, Paris, Alcan, 1931, p. 772.

3 *Ibid.*, p. 150.

4 Rudolf Carnap, « La tâche de la logique de la science » (1934), in *Philosophie des sciences*, trad. fr. sous la direction de S. Laugier et P. Wagner, t. 1, Paris, Vrin, 2004, p. 194-229, citation p. 194.

On note une formulation analogue à celle de Meyerson. Mais si la science s'enracine dans l'expérience ordinaire, ses énoncés théoriques doivent pouvoir être ramenés à des énoncés d'observation et recevoir ainsi une signification empirique. Référence est faite dans ce passage à Hume : l'empirisme est néanmoins élargi pour faire place à la logique et aux langages formels dans toute leur extension[5]. Ce texte traduit l'état de la question en 1934. Devant la difficulté de réduire la science à l'ensemble des propositions vraies, les positivistes logiques assoupliront leurs conditions, pour parler de la vérification possible ou encore du degré de confirmation[6].

Bien que Carnap ne s'intéresse pas à l'histoire des sciences, en sondant ses textes, on pourrait trouver des passages témoignant d'une conception cumulative et graduelle du progrès scientifique[7]. Sa façon de concevoir la connaissance est largement répandue dans le cadre de la philosophie analytique. Si Quine rejette les dogmes de l'empirisme, il partage ce continuisme :

> La totalité de ce qu'il est convenu d'appeler notre savoir [*knowledge*] ou nos croyances, des faits les plus anecdotiques de l'histoire et de la géographie aux lois les plus profondes de la physique atomique, ou même des mathématiques pures et de la logique, est une étoffe tissée par l'homme, et dont le contact avec l'expérience ne se fait qu'en bordure »[8].

---

5 *Ibid.*, p. 197. Cf. p. 215.

6 Voir Carnap, « Vérité et confirmation », *L'âge d'or de l'empirisme logique*, sous la direction de C. Bonnet et P. Wagner, Paris, Gallimard, 2006, p. 559-574. La première version de ce texte de 1936 a été remaniée en 1949.

7 Cette conception va être combattue par Thomas Kuhn. Voir *The Structure of Scientific Revolutions* (1962), University of Chicago Press, 1970 ; *La structure des révolutions scientifiques*, trad. fr. L. Meyer, Paris, Flammarion, 1983, en particulier le chapitre 10.

8 Willard V. Quine, *From a Logical Point of View* (1953), Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1980 ; *Du point de vue logique*, trad. fr., sous la direction de S. Laugier, Paris, Vrin, 2003, p. 42, trad. p. 76.

Le holisme de Quine biffe encore davantage les frontières entre les différents genres de connaissances.

Ce qui nous paraît plus significatif que la référence à l'empirisme signalée plus loin dans le texte, c'est le rapport qui est suggéré entre connaissance commune et connaissance scientifique. Kuhn retrouve le holisme de Quine ; il en tire les conséquences quant à la nature de l'observation et de l'expérience : les faits sont chargés de théorie[9]. Les notions de commutation perceptive, de conversion ou de changement de vision du monde n'y changent rien. Il ne faut pas voir ici de véritable proximité avec Bachelard[10]. Le continuisme gnoséologique, largement partagé dans la tradition anglo-saxonne, sous-tend une certaine conception de la pratique philosophique.

2. La critique de la rupture épistémologique

Marquons la différence avec Bachelard. Celui-ci, on le sait, affirme une discontinuité radicale entre connaissance commune et connaissance scientifique[11]. Ce sont les obstacles épistémo-

---

9 Voir Kuhn, *op. cit.*, Préface et *The Road since Structure*, édité par J. Conant et J. Haugeland, University of Chicago Press, 2000, p. 279.

10 Sur la rencontre manquée entre Kuhn et Bachelard, voir Kuhn, *op. cit.*, p. 254.

11 Dès 1929, dans son *Essai sur la connaissance approchée*, Gaston Bachelard affirme : « Même dans l'évolution historique d'un problème particulier, on ne peut cacher de véritables ruptures, des mutations brusques, qui ruinent la thèse de la continuité épistémologique », Paris, Vrin, 1987, p. 270. C'est William James qui est visé ici, mais Bachelard accentuera cette thèse par la suite en s'opposant à Meyerson. Ainsi que l'écrit Jean Gayon : « Il y a certes, pour Bachelard, des ruptures qui affectent plus profondément que d'autres le sens commun, mais l'histoire des sciences est tout entière faite de ruptures avec le sens commun [...]. La connaissance sensible, la recherche obsessionnelle de l'unité de la connaissance, les schémas de la pensée substantialistes et animistes, la séduction des formes simples et achevées [...], ce sont là quelques-unes des classes d'obstacles épistémologiques qu'analyse Bachelard », « Bachelard et l'histoire des sciences », *Bachelard et l'épistémologie française*, sous la direction de J.J. Wunenburger, Paris, PUF, 2003, p. 51-113, citation p. 100.

logiques que le scientifique doit surmonter. La discontinuité s'exprime également sur le plan de l'histoire : révolutions scientifiques et ruptures épistémologiques vont de pair. Bachelard construit sa position contre Meyerson[12].

Comme je l'ai montré ailleurs, il s'appuie sur ses prédécesseurs[13]. En effet Poincaré, Duhem, Le Roy et Milhaud ont développé une analyse de l'expérimentation qui met en évidence toute sa complexité : correction des valeurs, prise en compte de l'approximation et représentation de l'instrument[14]. L'observation se fait à la lumière des théories. Apparaît déjà l'idée d'une discontinuité. Ainsi, Duhem écrit :

> Les lois de sens commun sont des jugements touchant les idées générales, extrêmement complexes, que nous concevons à propos de nos observations quotidiennes ; les hypothèses de physique sont des relations entre les symboles mathématiques amenés au plus haut degré de simplification ; il est absurde de méconnaître l'extrême différence de nature qui sépare ces deux sortes de propositions[15].

Meyerson connaît bien cette analyse. Il la rappelle longuement dans *Identité et réalité* et y revient en d'autres ouvrages[16]. Ce qui est surprenant ici c'est qu'il prétend s'appuyer sur l'analyse de l'expérience proposée par les conventionnalistes, alors

---

12 Voir Frédéric Fruteau de Laclos, *L'épistémologie d'Émile Meyerson : une anthropologie de la connaissance*, Paris, Vrin, 2009, p. 10, 229, 235.

13 Voir Anastasios Brenner, « Le jeune Bachelard et les conséquences philosophiques de la révolution en physique », in *Cahiers Gaston Bachelard*, 7, 2005, p. 25-35.

14 Les échanges épistolaires avec Milhaud éclairent bien le désaccord de Meyerson avec le courant conventionnaliste. Voir Meyerson, *Lettres françaises*, édité par B. Bensaude-Vincent et E. Telkès-Klein, Paris, CNRS éditions, 2009.

15 Pierre Duhem, *La théorie physique, son objet, sa structure* (1906), Paris, Vrin, 1981, p. 403.

16 Voir Meyerson, *Identité et réalité*, p. 420-437 et *Du cheminement de la pensée*, p. 800.

que précisément cette analyse semble servir de base à l'affirmation d'une discontinuité. Sa lecture est curieuse : il laisse de côté de nombreux points, n'évoque qu'une seule fois l'expérience cruciale, ne fait pas grand cas du holisme et néglige la critique de la méthode inductive[17]. Il retourne les arguments de Poincaré, de Duhem, de Le Roy et de Milhaud, monte en épingle certaines de leurs concessions et avoue parfois son incompréhension. Ainsi écrit-il au sujet de Duhem : « Nous ne sommes pas bien sûrs d'avoir compris la différence que ce savant établit entre le sens commun et les théories scientifiques[18] ». Meyerson ne cherche pas ici à faire œuvre d'historien, mais plutôt à imposer sa conception qui fait place à la permanence, à la constance et à l'identité.

3. Continuisme et méthode historique

Revenons à la philosophie anglo-saxonne. Quine cite Meyerson dans un passage décisif de son célèbre article « Les deux dogmes de l'empirisme »[19]. Il réintroduit, contre Carnap, des considérations ontologiques, en s'appuyant sur l'auteur d'*Identité et réalité*. Il abolit la dichotomie entre analytique et synthétique ainsi que celle entre langage théorique et langage d'observation. La théorie imprègne tout, mais aucun énoncé n'est immunisé contre l'expérience. C'est bien une interprétation continuiste que Quine privilégie. Il se montre proche de Meyerson, et nous ne sommes pas étonnés de le voir ainsi rappeler l'importance de l'ontologie. Il y a certes une innovation : il est désormais question des engagements ontologiques d'un discours[20].

---

17 Voir Meyerson, *Identité et réalité*, p. 449.

18 *Ibid.*, p. 435-436.

19 Cet article de Quine est repris dans son recueil *Du point de vue logique*, p. 49-81. S'autorisant de Meyerson, il écrit : « Les questions ontologiques sont [...] sur le même plan que les questions des sciences naturelles », p. 80.

20 Voir Sandra Laugier, « Science and realism : the legacy of Duhem and Meyerson in contemporary American philosophy of science », *French studies*

Quant à Kuhn, il renvoie de façon appuyée à Meyerson. Celui-ci lui permet d'échapper à l'aridité d'une analyse purement logique du langage de la science, d'introduire toute l'épaisseur du développement historique de la science[21]. La description meyersonienne de la résistance des savants aux nouveautés, de la permanence de certaines façons de penser a pu aussi aider Kuhn à formuler sa notion de science normale.

Le continuisme de Meyerson tient à sa méthode. En effet, celui-ci tente de saisir les modes du raisonnement ordinaire en scrutant la science, censée en être le prolongement. Tel est l'objet de l'épistémologie. Meyerson veut cerner aussi précisément que possible les modalités de la connaissance scientifique. L'approche consiste à recourir à l'étude historique et à l'analyse conceptuelle :

> Il devient évident qu'en formant ces concepts des objets extérieurs selon le système du sens commun, notre entendement n'a pas suivi d'autres règles que celles que nous lui avons reconnues en scrutant les procédés de la science. C'est toujours le principe de causalité, la tendance à voir, par besoin d'explication, toutes choses persister sans changement ; c'est aussi, pour répondre à ce besoin, le même procédé de substitution d'une cause quantitative à la sensation qualitative[22].

L'ambition de Meyerson est de parvenir à dévoiler les mécanismes généraux de l'esprit à partir d'une analyse de la science. Pour que ce procédé puisse fonctionner, il faut admettre

---

in the philosophy of science, sous la direction d'A. Brenner et J. Gayon, Vienne/New York, Springer, 2009, p. 91-112.

21 Voir Kuhn, *The essential tension* (1977), University of Chicago Press ; *La tension essentielle*, trad. fr. M. Biezunski *et al.*, Paris, Gallimard, 1990, p. 11, trad. p. 44, p. 108, trad. p. 161 et p. 212, trad. p. 288. Cf. *The road since Structure*, p. 286. Il est à noter que c'est Popper qui attire l'attention de Kuhn sur *Identité et réalité* en 1950.

22 Meyerson, *Identité et réalité*, p. 413. Cf. p. XVI.

une certaine unité des sciences, refuser une dichotomie entre science de la nature et science de l'esprit. C'est ce que fait Meyerson[23].

Il affirme clairement dans la conclusion de son ouvrage : « L'élaboration des hypothèses scientifiques se fait bien par la continuation du processus qui crée les réalités du sens commun[24] ».

Il faut bien comprendre que le sens commun n'est ni circonscrit ni figé : la science l'enrichit et le transforme. Car il nous faut une langue commune pour traduire les multiples théories que propose la science. Le sens commun figure, pour ainsi dire, ce que les logiciens appelleront métalangue, cette partie du discours qui sert à donner signification aux symboles conventionnels choisis.

Conclusion

Je suis tenté ici de prendre le contre-pied de Meyerson. Sur le développement de la science, on doit admettre des moments d'accélération, des seuils, des découvertes induisant une réorganisation en profondeur de notre savoir. Certes, de nombreux historiens associent des éléments de continuité et de discontinuité : science normale et science extraordinaire, transformation lente et partie par partie des traditions de recherche[25]. Tout dépend du niveau où se situe l'analyse : examine-t-on les procédés de raisonnement, la construction théorique, la conversion individuelle ou le ralliement de la communauté des spécialistes ? Mais je tiens le passage à une histoire discontinuiste pour un

---

23 Voir Meyerson, *Du cheminement de la pensée*, p. XI.

24 Meyerson, *Identité et réalité*, p. 487. Dans le même sens : « La science n'étant [...] qu'un prolongement du sens commun », p. 402. Ou encore, en parlant des décrets du sens commun : « Ils sont de même nature, engendrés par le même procédé que ceux de la science », p. 437.

25 Voir par exemple Kuhn, *The road since Structure* ; Larry Laudan, *Progress and its Problems*, University of California Press, 1977 ; *La dynamique de la science,* trad. fr. P. Miller, Bruxelles, Mardaga, 1987.

enrichissement : les interprétations de Koyré et de Kuhn donnent une description plus satisfaisante de l'activité scientifique[26].

Le continuisme, en ce qui concerne le rapport entre sens commun et science, pose également problème. Nous avons certes l'exemple des classiques. Mais précisément le développement de la physique au XIXe siècle, l'apparition de nouvelles sciences ont changé la donne. La science est venue contredire les croyances reçues : l'espace n'est pas euclidien, le temps n'est pas absolu, et les lois de la pensée ne confluent pas en un système logique unique. De la découverte des géométries non euclidiennes, vers 1830, à celle des logiques non classiques, un siècle après, s'est produit une série de révolutions qui ont rendu caduque la vision classique de la science.

Une certaine conception de la rationalité sous-tend cette thèse : une raison unitaire caractérisée par sa constance, évoluant de manière continue. Il me semble qu'au contraire la science contemporaine révèle une raison hétérogène, plastique, en réaction constante. À la notion d'esprit – primitif ou contemporain – ou celle de mentalité – prélogique ou scientifique –, je préfère celle de styles de raisonnement développée par Crombie et Hacking[27]. Le progrès n'est pas simplement une succession de théories de plus en plus larges, il comporte des déplacements. De nouvelles techniques d'exploration du monde s'ajoutent aux anciennes, et notre outillage conceptuel s'enrichit. Le développement de la science est accompagné par l'apparition de différents styles de raisonnement, de la postulation et déduction à la dérivation historique du développement génétique. Ces styles

---

26 Bien qu'il dédie en 1939 ses *Études galiléennes* (Paris, Hermann, 1980) à la mémoire d'Émile Meyerson, Alexandre Koyré emprunte à Bachelard la notion de « mutation intellectuelle ». Les échanges épistolaires entre Koyré et Meyerson sont très instructifs ; se reporter à Meyerson, *Lettres françaises.*

27 Voir Alastair C. Crombie, *Styles of Scientific Thinking in the European Tradition*, 3 vols, Londres, Duckworth, 1994 ; Ian Hacking, *Historical Ontology*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2002. Lucien Lévy-Bruhl, *La mentalité primitive*, Paris, Alcan, 1922.

désignent des façons de mettre en œuvre nos conceptualisations, des manières d'intervenir dans le monde, dans le but de le comprendre et de le maîtriser. Ils sont autonomes, ce qui ne les empêchent pas de se combiner. Ainsi, les sciences dites exactes ont intégré des techniques statistiques élaborées en premier lieu en étudiant des populations humaines. Il faut repousser l'idée d'une hiérarchie des sciences, d'un progrès qui consisterait simplement à étendre davantage les méthodes de la physique.

Alors que nous apprend la lecture de Meyerson ? Il marque à n'en pas douter une étape décisive de l'épistémologie en France : il prolonge les analyses antérieures et offre une vue ample. *Identité et réalité* fournit une illustration remarquable de cette discipline. Rompant avec le positivisme de Comte mais aussi avec le positivisme nouveau de Le Roy, Meyerson élargit l'assise philosophique de l'épistémologie. En suivant la réception de son œuvre, on comprend mieux certains déplacements dans la philosophie anglo-saxonne, par exemple la réintroduction de l'ontologie par Quine ou la notion de science normale chez Kuhn. Nous avons maintenant à notre disposition sa correspondance française, qui éclaire les discussions qui alimentent l'œuvre. Il reste encore à découvrir la correspondance étrangère de ce penseur cosmopolite.

Anastasios BRENNER
Université Paul Valéry-Montpellier III.

MEYERSON À L'ÉPREUVE DU CONSTRUCTIVISME CONTEMPORAIN[1]

On présente souvent Meyerson comme un épistémologue réaliste, champion de l'idéal d'intelligibilité classique, que ce soit pour s'en féliciter ou le déplorer. Tantôt on propose de vibrants plaidoyers en faveur de « Meyerson, philosophe oublié », tantôt on admet la justesse de la description meyersonienne de l'histoire de la science moderne en termes d'« identification du réel », mais on souligne que cette justesse est ruineuse pour l'avenir des sciences[2].

Bien sûr, Meyerson affirme que les savants sont réalistes. Mais cela ne signifie pas que l'épistémologue soit lui-même réaliste. Nous voudrions montrer que Meyerson, s'il présente le point de vue de la science classique, n'adhère pas pour autant à ce point de vue. Il ne s'y oppose pas non plus : il l'expose, et cette exposition manifeste toute sa réserve à l'égard de quelque prise

---

[1] Merci à Sophie Roux pour sa lecture critique. Nous utiliserons les abréviations suivantes des œuvres de Meyerson : *IR* pour *Identité et réalité*, 1908, cité dans l'édition Paris, Vrin, 1951 ; *ES* pour *De l'explication dans les sciences*, 1921, cité dans l'édition Paris, Fayard, Corpus des œuvres philosophiques en langue française,1995 ; *DR* pour *La déduction relativiste*, Paris, Payot, 1925 ; *CP* pour *Du cheminement de la pensée*, Paris, Alcan, 1931 ; *RDPQ* pour *Réel et déterminisme dans la physique quantique*, Paris, Hermann, 1933 ; *E* pour *Essais,* 1936, cité dans la réédition au Corpus des œuvres philosophiques en langue française, Paris, Association Corpus/EUD, 2008.

[2] *Cf.* respectivement Jean Largeault, « Émile Meyerson, philosophe oublié », *Revue philosophique,* n° 3, 1992, p. 273-295 et Ilya Prigogine, Isabelle Stengers, *La nouvelle alliance,* Paris, Gallimard, 1986, p. 365.

de parti ontologique que ce soit. Meyerson est moins soucieux de faire sien le réalisme des savants que de montrer de quelles tendances fondamentales dépend la *construction* de ce réalisme.

Afin de préciser le sens du « constructivisme » de Meyerson, nous utiliserons le travail de clarification des enjeux des controverses récentes proposé par Ian Hacking dans *Entre science et réalité. La construction sociale de quoi*[3] *?* Hacking isole trois « points de blocage ». Réalistes et constructivistes s'opposent d'abord sur la question de l'*inéluctabilité* ou de la *contingence* des connaissances scientifiques. Pour le réaliste, il est inévitable que les découvertes adviennent compte tenu de l'état d'avancement historique des sciences. Peu importe *qui* a découvert et *comment* il a découvert : si cela n'avait pas été lui, ç'aurait été un autre savant. La thèse anti-contingentiste du réaliste, qui porte sur la signification de l'histoire des sciences, est complétée par une thèse métaphysique, qui concerne la nature des entités inventées. Ce deuxième « point de blocage » fournit une justification ontologique au premier : ici apparaît très précisément la question du *réalisme* des savants, auquel les constructivistes opposent leur *nominalisme* ou leur *idéalisme*. Le troisième « point de blocage » concerne la *stabilité des énoncés scientifiques*. Pour le réaliste, de la portée ontologique des découvertes scientifiques découle la stabilité des théories : elles sont robustes parce qu'elles s'appuient sur une réalité qu'elles expliquent. Le réaliste ne croit pas en la consistance des réseaux psycho-sociaux décrits par le constructiviste.

À cela s'ajoutent deux « surdéterminations affectives » du débat. Un effet de « dévoilement » ou de « démystification » est spontanément associé par le réaliste au travail du constructiviste : en faisant apparaître les entités scientifiques comme des construits, le savant des sciences sociales ferait s'évanouir l'importance ontologique que les savants des sciences exactes donnent à leurs objets. Les options politiques des protagonistes de cette « guerre des sciences » entrent enfin en jeu : les hommes

---

3 Paris, La découverte, 2001, p. 98-135.

de science estiment que leurs découvertes sont porteuses de progrès pour l'humanité. Or, ils se sentent dépassés sur leur « gauche » par les constructivistes, dont le « dévoilement » est conçu comme un facteur de libération.

Nous n'ignorons pas que ces perspectives, notamment celles d'un dévoilement philosophique et d'un engagement du théorique dans les luttes pratiques, sont des problématiques des années 1960, bien étrangères aux préoccupations de Meyerson et de ses contemporains. Mais l'acclimatation des problèmes d'un penseur ne nous embarrasse nullement pourvu que l'actualisation des thèses philosophiques soit une reprise consciente des ruptures advenues depuis l'époque de leur première formulation[4]. Cela nous semble d'autant moins gênant dans le cas de Meyerson que bien des aspects de son œuvre se prêtent à une telle reprise. Du reste, cette reprise a déjà eu lieu : Meyerson a été engagé, mobilisé, dans les débats théorico-pratiques de la « guerre des sciences » par Isabelle Stengers[5].

Cette auteure part de la défiance des physiciens contemporains à l'égard du constructivisme compris comme antifétichisme démystifiant les productions scientifiques. Les physiciens sont prêts à admettre qu'ils construisent, mais ils veulent aussi qu'on les laisse construire tranquillement : ils estiment que si l'on attente à leur foi en la construction, on ruinera leur vocation. Meyerson qui, au début du XXe siècle, se fit le relais de cris similaires lancés par Max Planck et Albert Einstein contre Ernst Mach serait le parfait héraut d'un tel « fétichisme » assumé : les tendances scientifiques à l'identification des phénomènes sont une « fatalité » pour l'esprit humain, juge Meyerson, qui se révèle en « savoir long » sur la raison, son fonctionnement et la portée de ses inventions.

---

4 Sur la rupture et la reprise en philosophie, voir Frédéric Worms, *La philosophie en France au XXe siècle. Moments,* Paris, Gallimard, 2009, p. 553 et suiv.

5 Isabelle Stengers, *Cosmopolitiques, 1. La guerre des sciences,* Paris-Le Plessis-Robinson, La découverte-Les empêcheurs de penser en rond, p. 29-49.

Trop peu de place faite à la contingence historique, pas assez d'attention accordée à la diversité foisonnante des options théoriques possibles, et surtout suivisme aveugle de la conviction réaliste des physiciens : ces traits de la pensée meyersonienne, du fait même de leur grande « plausibilité » épistémologique, font écran à l'intelligence du constructivisme « faitichiste » appelé par Stengers – les faits sont faits, mais ils sont d'autant plus indépendants de nos pratiques qu'ils sont mieux faits par elles. Nous voudrions montrer qu'il n'en est rien, et que, du point de vue même des exigences du « constructivisme » contemporain, Meyerson est plus « plausible » encore, ou autrement « plausible », que ne le pense Stengers.

1. La conception de l'histoire des sciences : un « contingentisme »

Pour commencer, Meyerson est *contingentiste*. Il ne croit pas en l'« inéluctabilité » du devenir des découvertes scientifiques : l'histoire aurait pu ne pas se dérouler comme elle l'a fait. « Jamais une théorie ne meurt de sa belle mort[6] ». Il faut une nouvelle théorie pour dépasser l'ancienne et enterrer la multitude d'hypothèses auxiliaires qui avaient été inventées pour la préserver. Tout dépend de l'advenue imprévisible de génies scientifiques. Une complexe théorie du génie, qui ruine la simplicité du « continuisme » attribué à Meyerson, est développée dans *De l'explication dans les sciences* à travers le cas de Lavoisier[7] : l'inventivité théorique du savant français était nécessaire pour que s'instaure une révolution chimique. Ses contemporains Priestley, Cavendish ou Scheele ont beau être d'excellents expérimentateurs, ce ne sont que des « esprits consciencieux » : il leur manque toujours cette imagination métaphysique qui permet à Lavoisier de voir « quelque chose » là où jusqu'alors on ne voyait rien. Le phlogistique n'est pas rien, c'est même une excellente

6 Meyerson, *ES*, p. 111.

7 Cf. Frédéric Fruteau de Laclos, *L'épistémologie d'Émile Meyerson. Une anthropologie de la connaissance*, Paris, Vrin, 2009, p. 234-245.

hypothèse explicative. Mais tout tient à la perspective nouvelle adoptée par Lavoisier, à son renversement de perspective, la véritable révolution de pensée qu'il instaure, en faisant du phlogistique une « sorte d'oxygène négatif[8] ».

Certes, Meyerson admet du nécessaire, ou du non-contingent. Il est nécessaire pour l'esprit scientifique qu'« il y ait quelque chose qui demeure constant[9] ». La forme de la théorie et des principes est dictée par le « moule » immuable de l'intellect. Le besoin rationnel d'identité ne sera satisfait que s'il y a conservation[10]. Mais il importe de bien souligner que si la forme est donnée, tout le reste, c'est-à-dire le contenu même de telle loi et de telle hypothèse, est contingent, ainsi que l'a souligné Alexandre Koyré, disciple de Meyerson : « les différences *matérielles* laissent subsister l'identité formelle de la pensée[11] ». Pour s'en persuader, il suffit de parcourir les longues listes de « choses » identifiées auxquelles se ramènent en un sens les trois chapitres successifs d'*Identité et réalité* consacrés aux principes d'inertie, de conservation de la matière et de conservation de l'énergie[12].

2. La question de la stabilité des théories : une philosophie de l'*esprit* scientifique

Nous allons faire un sort dès maintenant au troisième point de blocage, qui est plus aisé à appréhender que le deuxième. Rappelons qu'il concerne la question de la « stabilité des énoncés scientifiques ». Pour le réaliste, seule la référence au réel assure cette stabilité. Rien de semblable chez Meyerson. Cette stabilité dépend de la puissance de l'esprit à imposer sa

8 Meyerson, *ES*, p. 847.

9 Meyerson, *IR*, p. 234.

10 *Ibid.*, p. 162.

11 *Revue philosophique*, n° 101, 1926, p. 466.

12 Meyerson, *IR*, p. 114-235.

tendance à l'identité. L'identité relève d'un principe anthropologique, et non logique ; la satisfaction de l'esprit est indépendante de la vérité des faits[13].

Il n'y a de stabilité des énoncés de la science qu'en vertu d'une nécessité qui, tout en étant interne à l'esprit, est externe à la science : l'esprit scientifique n'est pas la science, il produit la science. Plus précisément, la forme des théories découle de la nature des « pulsions » de la raison. La rationalité elle-même est l'effet de *tendances* de l'intellect, la déduction relève du travail d'un inconscient animé de « penchants » et d'« instincts[14] ». La mise en branle de la raison, le cheminement de la pensée, ne dépendent pas d'un réel extérieur, mais d'un dedans qui lui échappe le plus souvent sans cesser de le commander : de mouvements si rapides et si profonds de notre intellect que la raison ne les connaît pas. Fondamentalement il n'y a de science que dans l'inconscience des conditions essentielles de la production. Et comment du reste le savant percevrait-il ces mouvements alors que son souci est moins de les saisir que de les produire, de penser des objets plutôt que de se penser comme sujet les produisant ?

Les « créations » de la tendance humaine à l'identification « sautent » dans le réel, elles sont « objectivées » ou « matérialisées ». Les hypothèses sont posées ou projetées comme autant d'« hypostases », et le sens commun même se constitue ou se construit à partir d'elles[15]. Le mécanisme de projection n'est pas individuel, il est immédiatement collectif[16]. La conception meyersonienne de l'intellect renvoie à l'« esprit humain » ou à la « nature humaine », saisis à travers l'épaisseur de travaux singuliers. Meyerson se sent à cet égard très proche de la

---

13 Frédéric Fruteau de Laclos, *L'épistémologie d'Emile Meyerson*, *op. cit.*, p. 51-65.

14 Meyerson, *IR*, p. 162, *ES*, p. 74-75, *CP*, p. 64-66.

15 *Ibid*, p. 406, 411-413, 421-423.

16 *Ibid*, p. 414, 417 et 428.

recherche durkheimienne des « représentations collectives »[17]. Cette proximité n'est pas étonnante si l'on considère que la notion d'esprit autant que la méthode d'« analyse *a posteriori* des produits de la pensée » sont chez Meyerson héritées d'Auguste Comte, fondateur de la sociologie[18]. On pourra déplorer l'absence de prise en compte par Meyerson des médiations matérielles ou économiques nécessaires à la compréhension des théories, à l'élucidation des conditions de leur formulation. Il n'empêche que l'œuvre de Meyerson représente un travail sur la pensée considérée dans la masse de ses productions historiques, dans la « multiplicité inévitable du détail scientifique » (*IR*, p. IX). Au même moment, Lucien Lévy-Bruhl propose une lecture comparable de Comte et applique ce programme sociologique dans ses recherches sur « la morale et la science des mœurs »[19]. Ce n'est donc pas sur n'importe quel point que porte l'inspiration ou la dette de Meyerson, mais précisément sur ce qui fait de Comte un sociologue, et non par exemple un psychologue enté sur l'introspection, à savoir son attention aux productions historiquement ou culturellement situées de l'esprit.

3. La discussion de l'engagement ontologique : l'idéalisme du philosophe de l'intellect

Passons à présent au deuxième point de blocage. Nous traiterons en même temps des deux « surdéterminations affectives », les peurs de la « démystification » et du débordement « par la gauche ».

Meyerson est-il nominaliste ou idéaliste, comme le sont nos constructivistes ? C'est le point le plus délicat. Allons droit au but : si comme le dit Meyerson le savant est spontanément réaliste, on est cependant forcé d'admettre que l'épistémologue, qui vient après lui et réfléchit sur la nature des théories

---

17 Meyerson, *CP*, p. 775.

18 Meyerson, *IR*, p. XVI, *E*, p. 123-168.

19 Lucien Lévy-Bruhl, *La philosophie d'Auguste Comte*, Paris, Alcan, 1900, et *La morale et la science des mœurs*, Paris, Alcan, 1927.

produites, est porté à adopter une « attitude idéaliste[20] ». C'est ce dont Meyerson ne prend conscience que lentement, au contact de son parent Ignace Meyerson, futur initiateur de la « psychologie historique ». Ainsi qu'il l'écrit dans une longue lettre rédigée à la fin de sa vie, quand on est psychologue, ou quand on réfléchit sur l'intellect, on est spontanément porté à l'idéalisme : « Il va sans dire qu'en faisant de la philosophie des sciences, on sera souvent amené à traiter de la genèse des notions de physique, en tant que projetées au dehors par un acte de l'esprit[21] ». Plus loin, il ajoute :

> Mes lecteurs, même attentifs, ont eu l'impression que je m'affirmais réaliste à tous crins. [...] je ne suis pas réaliste au fond. Je suis, tout au contraire, dans le temps, parti d'un idéalisme très avancé, et je n'ai jamais complètement abandonné cette manière de voir. J'ai même essayé, il y a plus d'un quart de siècle, de présenter les opinions que j'ai exposées dans le XIe chap. d'*Identité et réalité* [sur le sens commun], en langage idéaliste[22].

Tout cela va tellement « sans dire » qu'Émile Meyerson ne l'a jamais formulé avant d'être confronté de façon aiguë, par le biais de contacts réguliers avec son neveu Ignace, au problème de l'idéalisme spontané du psychologue[23].

Suivre le réaliste ?

Cependant, Meyerson n'ajoute-t-il pas foi aux déclarations des savants, comme le suggèrent des aveux disséminés ici ou là dans son œuvre ? Ne dit-il pas lui-même que le savant identifie, et qu'il a raison de le faire, les faits se pliant le plus souvent à ses raisons ? Il est possible de rendre compte de cette façon des

---

20 Robert Blanché, *Les attitudes idéalistes*, Paris, Alcan, 1949, p. 50, 92.

21 Émile Meyerson, *Lettres françaises*, Paris, CNRS éditions, 2009, p. 624.

22 *Ibid.*, p. 627.

23 Frédéric Fruteau de Laclos, *Le cheminement de la pensée selon Emile Meyerson*, Paris, PUF, 2009, p. 97-118, et la contribution, ici même, de Noemi Pizarroso.

conclusions « équilibrées » qui se dégagent des ouvrages de Meyerson, de son « rationalisme tempéré » qui, sans être aussi puissant que le « grand rationalisme », n'a rien perdu de ses prétentions[24]. Il faut reconnaître que Meyerson se laisse souvent aller à descendre la pente rationaliste, adhérant par là à la métaphysique spontanée des savants. L'aventure de la rationalité scientifique a été écrite dans *Identité et réalité* du point de vue même de l'homme de science, de ses ambitions intimes et du sentiment profond de ses succès. Tant que le savant ne rencontre pas de résistance à la forme voulue par son esprit, rien ne l'empêche de croire qu'il est parvenu à identifier les phénomènes. C'est là précisément l'histoire des principes de conservation retracée par Meyerson, jusqu'à la grandiose perspective, à laquelle la raison veut croire, d'une réduction complète des phénomènes, d'une déduction absolue du réel, dans les chapitres sur « l'élimination du temps » et « l'unité de la matière[25] ».

Tout ne change-t-il pas néanmoins lorsque de grandes résistances se font jour ? L'exposé de ces résistances fait l'objet de la deuxième partie d'*Identité et réalité,* et oblige à tempérer l'enthousiasme d'une raison conquérante. Les derniers chapitres, qui portent sur « le principe de Carnot », « principe du devenir », « vérité de fait »[26], et sur « l'irrationnel », lequel doit immédiatement se décliner au pluriel – Meyerson analyse dans ces pages l'action par le choc, l'action à distance, la sensation – se développent selon une ligne « catastrophique » qui ramène la raison à l'évidence indépassable de son point de départ et de ses points d'achoppement. Les prétentions d'explication totale de l'univers sont dénoncées comme « illusoires »[27]. Le « réel » change alors de sens : la « réalité » ne renvoie plus au rationalisme clas-

---

24 Sur le « grand rationalisme » classique et le petit rationalisme français du début du XXe siècle, voir Maurice Merleau-Ponty, *Signes*, Paris, Gallimard, 2001, p. 238-246 et 296-322.

25 Meyerson, *IR*, p. 236-287.

26 *Ibid*, p. 297, 293

27 *Ibid.*, p. 297, 315, 319.

sique ou à ses survivances contemporaines, mais à un « réalisme empirique », en des positions proches de l'« idéalisme transcendantal » défendu par Kant. « Réel » qualifie dans ce dernier sens l'empirie irréductible aux cadres de l'intellect[28], alors qu'il renvoyait précédemment à la recherche, explicitement antipositiviste, du « mode de production des phénomènes » au cœur des choses mêmes[29].

Pour autant, ce renversement ne semble pas entamer la profonde foi du physicien en une transcendance de son objet : réductible ou non aux principes de la raison, l'empirique est toujours conçu comme extérieur au sujet connaissant. Surtout, l'irrationalité d'une portion de l'expérience n'amène nullement le savant à renoncer à son ambition d'une déduction intégrale du réel. Quand bien même la pensée devrait se contenter de limites de fait, jamais elle ne renonce en droit à ses visées rationnelles. On ne trouve pas trace dans les sciences d'un repli sur des positions sceptiques ou critiques – comme si la nécessité, ici ou là, de concéder le caractère empirique du réalisme obligeait plus généralement à dissiper l'illusion du réalisme transcendantal. À vrai dire, l'homme de science est si peu sensible à cette tentation d'une limitation néo-kantienne des prétentions rationnelles que Meyerson ne l'évoque même pas comme une possibilité pour la pensée. Il fournit au contraire une lecture tranquillement rationaliste du kantisme[30]. À cet égard, son analyse est très différente de celle de ses contemporains Ernst Cassirer ou Harald Höffding. Dans la correspondance avec ce dernier, philosophe danois proche du physicien Niels Bohr, se font jour de bien significatifs malentendus. Ainsi le concept d'« analogie » est-il interprété par Höffding comme approximation du réel par l'esprit : l'ordre et la connexion de nos représentations se développent selon des rapports *analogues* à ceux des choses mêmes, sans qu'il soit possible d'atteindre à plus de précision dans l'adéquation de la

---

28 *Ibid.*, p. 323, 326.

29 *Ibid*, p. 49, 52.

30 *Ibid*, p. 460-461, *ES*, p. 585.

chose et de l'intellect. Cette conception néo-kantienne de l'analogie n'effleure pas Meyerson : au contraire, il voit en elle une méthode d'identification effective, quoique partielle, du réel, ou de transport de la certitude d'un domaine de scientificité à un autre[31].

Dresser la carte des engagements ontologiques possibles

Toutefois, Meyerson admet, pour finir, que deux lectures « métaphysiques » sont possibles de cette opposition entre réussites des tendances *a priori* de l'esprit et résistances irréductibles à toute déduction. Elles sont énoncées dans les dernières pages d'*Identité et réalité,* qui contiennent l'ébauche du « paradoxe épistémologique » de *L'explication dans les sciences*[32]. On peut en effet estimer que le principe de Carnot et les irrationnels n'entament en rien notre foi en la rationalité du réel. Dans ce cas, on adopte une posture réaliste, qui équivaut à un franc rationalisme. Y adhèrent les savants-philosophes de l'âge classique autant que l'inventeur de la théorie de la relativité, Einstein. Les irrationnels sont refoulés, « oblitérés[33] » ou considérés comme réductibles en droit, à défaut d'avoir pu l'être jusqu'à présent dans les faits. Mais face à la découverte de l'irréductibilité de l'objet de la science à la forme de la raison, on peut aussi choisir la voie de l'idéalisme : l'irrationalité est telle qu'elle oblige l'esprit à considérer que tout est dans l'esprit plutôt que dans le réel. La rationalité est postulée, mais, n'étant pas confirmée, elle est seulement considérée comme une « supposition[34] ». Selon cette approche, il ne faut pas opposer le réel rationnel et le réel irrationnel, ainsi que le fait le rationalisme tempéré par de récentes crises, mais se résoudre à une solution de repli subjectiviste résolument anti-réaliste : « le conflit se transporte à l'intérieur même de

---

31 *Correspondance entre H. Höffding et É. Meyerson*, Copenhague, Einar Munksgaard, 1939, p. 44, 51, 56-57, 82-83.

32 Meyerson, *IR*, p. 483-486, *ES*, p. 825-827.

33 Meyerson, *ES*, p. 492.

34 Meyerson, *IR*, p. 326, *ES*, p. 190.

l'intelligence[35] ». Là, « à l'intérieur même de l'intelligence », se retrouve une contradiction insurmontable, qui rapporte l'identité comme forme de l'intellect aux sensations données antérieurement à toute projection réifiante. Les hommes de science ont donc le choix entre deux systèmes d'oppositions. Soit ils persistent à identifier, en estimant que le réel finira par se laisser réduire – et dans ce cas ils demeurent aussi réalistes qu'au « Grand Siècle ». Soit ils estiment que l'irrationalité apparue porte un coup fatal à toute tentative d'identification et que nous sommes condamnés à décrire ce qui se passe en nous plutôt que ce qui a lieu dans les choses hors de nous – ils deviennent alors idéalistes au sens promu par la *Critique de la raison pure* : leur idéalisme transcendantal *est* un réalisme empirique.

Il est vrai que, le plus souvent dans l'œuvre de Meyerson, le réalisme recouvre l'attitude des savants, tandis que l'idéalisme décrit le type de position défendu par les philosophes[36]. Dans ce dernier cas, la dualité est intériorisée. Au lieu d'être « naïvement » rapportée aux « choses », elle est pensée réflexivement comme dualité des sources d'une connaissance pour nous. L'identité comme catégorie fondamentale de la raison est opposée aux sensations qui constituent la matière à laquelle cette catégorie s'applique. Mais dans un système comme dans l'autre, pour le savant comme pour le philosophe, la notion de vérité n'est pas mise à mal, ou si elle l'est, si elle apparaît dans un contexte bien singulier, changeant, historique, elle est loin de disparaître – il y a un devenir du vrai, un vrai en incessante évolution[37]. La dualité même rend possible la vérité, quel que soit le point de vue, philosophique ou scientifique : il y a toujours quelque « dehors » auquel rapporter nos identités – sensations pour le philosophe, divers empirique pour l'homme de science.

Meyerson va jusqu'à envisager qu'un savant ou qu'un groupe de savants passe par ces deux états d'esprit, réaliste ou

---

35 Meyerson, *ES*, p. 827.

36 *Ibid.*, p. 647-648

37 Meyerson, *DR*, p. 352-354.

idéaliste, qu'il oscille ou flotte d'un extrême à l'autre. En période de crise, les hommes de science peuvent être amenés à défendre des positions idéalistes. C'est ainsi que Meyerson interprète le recours à la « mauvaise philosophie » des physiciens des quanta Bohr, Heisenberg, Born ou Dirac. Nul doute, estime-t-il, que les physiciens reviendront à un « *Weltbild* cohérent », c'est-à-dire à une attitude nettement réaliste, dès qu'une occasion se présentera[38]. Mais une chose est sûre : les savants ne sauraient être dans les deux états *en même temps*. On n'est pas réaliste *et* idéaliste, comme une lecture trop simple de la cartographie meyersonienne des états de l'esprit pourrait le laisser penser.

Il n'y a donc pas grand sens à demander si Meyerson lui-même est rationaliste ou pas, réaliste « Grand Siècle » ou réaliste empirique, idéaliste classique ou idéaliste critique. Il ne se range ni d'un côté ni de l'autre, mais sa prise réflexive suppose la description des deux côtés à la fois. Refusant de se plier à une « injonction bergsonienne[39] », Meyerson reste sur le seuil de la métaphysique. Il fait toutefois de ce « défaut » une vertu : il a décrit les « prolégomènes à toute métaphysique future[40] ». Ces prolégomènes consistent en un répertoire des attitudes métaphysiques possibles. L'épistémologue s'emploie à dresser calmement l'échiquier des positions tenables, il met à plat les options ontologiques entre lesquelles chaque savant doit se déterminer à tout moment de son parcours. Il ne le peut qu'à la condition de suspendre en lui le jugement métaphysique qu'il tend à porter, comme tout homme, sur les phénomènes. Il lui faut réfréner, le temps de l'exposition épistémologique, ses propres tendances ontologiques. Précaution d'autant plus nécessaire que Meyerson est homme de science avant d'être épistémologue, formé à la chimie avant de se former à la philosophie. S'il ne l'était pas, la

---

38 Meyerson, *RDPQ*, p. 49. Cela a été en partie le cas dans les années 1950, avec le revirement causaliste de Louis de Broglie, sous l'impulsion des travaux de David Bohm et de Jean-Pierre Vigier.

39 Frédéric Fruteau de Laclos, *L'épistémologie d'Émile Meyerson*, *op. cit.*, p. 137-190.

40 Meyerson, *ES*, p. 14.

suspension du jugement ne serait pas moins impérieuse : suivant la métaphysique spontanée du sens commun, il serait porté au dualisme réaliste de l'esprit et du réel, d'un esprit persuadé de son bon droit à rationaliser et d'un réel réfractaire à l'identification[41].

« *Il faut, partout où cela est, si peu que ce soit possible, parler un langage réaliste…* »

Et pourtant, nous devons bien l'admettre, Meyerson ne cesse d'employer un langage réaliste, bien au-delà des rares fois où, ne se contrôlant pas – comme il l'indique dans les *Essais*[42] –, il s'est laissé aller à suivre sa propre pente réaliste. L'impression dominante, persistante, à la lecture de Meyerson est qu'on a affaire à un épistémologue qui épouse d'aussi près que possible le réalisme des savants. En vérité, cet emploi du langage réaliste a lui-même une signification philosophique profonde, sur laquelle Meyerson revient dans la longue lettre à Ignace :

> Je suis parvenu à adopter cette règle à laquelle je crois m'être assez rigoureusement tenu : il faut, partout où cela est, si peu que ce soit possible, parler un langage réaliste, car c'est lui qui traduit le mieux la marche spontanée de l'esprit[43].

Meyerson précise qu'en faisant de la philosophie des sciences il est amené à considérer les objets comme des objectivations, le réel comme la réalisation des idées de notre raison, hypostases « projetées au dehors par un acte de l'esprit ». Il met à présent en garde contre la tentation des développements épistémologiques unilatéralement idéalistes :

> Mais il faudra constamment avoir conscience qu'en parlant ainsi [le langage idéaliste] on ne parle pas en physicien, que l'on a ouvert, en quelque sorte, une parenthèse dans

41 Meyerson, *CP*, p. 66.

42 Meyerson, *E*, p. 84-87.

43 Émile Meyerson, *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 627-628.

> le texte strictement scientifique, parenthèse qu'il importe de fermer soigneusement quand on veut retourner à la science[44].

Après avoir remonté la pente du réalisme spontané, et avoir isolé la structure idéelle de toute identification historique, il importe de refermer cette « parenthèse » et d'épouser le mouvement même de la tendance causale. Il n'est pas question de s'en tenir à une réduction et à une démystification du « mécanisme » de la pensée. Meyerson s'attache toujours à composer ou à recomposer les théories, selon la ligne d'évolution irrépressible des physiciens eux-mêmes. Sans renoncer à la mise au jour du décalque philosophique sous-tendant toute construction scientifique, il n'entend pas céder sur l'impératif du respect de la langue et des élans propres au savant.

Par là est dénoué par avance tout point de blocage éventuel lié au « dévoilement » philosophique, première « surdétermination affective » dont parlait Hacking. Remonter la pente que la nature humaine descend est essentiel, pour découvrir d'où part la science ; il n'est pas moins essentiel de repartir de ce point et d'épouser le mouvement par lequel la science se construit effectivement.

L'idée d'un progrès dans les sciences, chère au réaliste de « gauche » tel que le décrit Hacking, n'est pas non plus remise en cause. Selon la phrase de Pascal citée par Meyerson, « Toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement[45] ». Cette conception est judicieusement rapprochée de celle de Marx par le socialiste Bracke, ami de Meyerson[46].

---

44 *Ibid.*, p. 624.

45 *Ibid.*, p. 848.

46 Desrousseaux, A.-M, dit Bracke, *Le populaire*, 5 décembre 1933. Cité par Frédéric Fruteau de Laclos, *L'épistémologie d'Émile Meyerson*, *op. cit.*, p. 268.

En « prenant langue » avec les savants dans un idiome réaliste, l'épistémologue tend à leur faire prendre conscience des présupposés et des limites de leur travail. Un accroissement de l'efficacité théorique résultera de la mise à l'écart des doctrines parasites et de l'élucidation parallèle du penchant à la métaphysique. En particulier, la mise au rancart de la doctrine positiviste et de ses interdits dogmatiques doit permettre une libération de l'inventivité ontologique, de l'imagination métaphysique. Surtout, le savant se rendra compte de la nécessité d'instaurer un dialogue digne de ce nom avec la nature : l'empirique est le point d'appui ou la matière des identifications autant que le point de bascule indispensable pour d'authentiques changements de plan théoriques. « Toujours de nouvelles expériences feront éclater de nouvelles contradictions » dans les anciens cadres[47]. Toujours des faits nouveaux engageront les hommes à réaliser des révolutions nécessaires[48].

Conclusions

Meyerson révèle ainsi aux philosophes qu'ils trouveront dans les sciences matière à décrire des « manières de faire des mondes ». Il indique aux hommes de science que les explications épistémologiques du philosophe représentent une mise à disposition de tous les instruments et de tous les ingrédients en vue de bâtir de nouveaux édifices théoriques.

Il ne porte pas moins loin que nos contemporains son regard constructiviste. Il ne cherche pas la paix au point de répéter simplement le contenu des sciences. Mais à aucun moment il ne prend un ton guerrier en donnant l'impression de tout vouloir détruire ou déconstruire. C'est un constructiviste respectueux des pratiques des savants, qui vise à qualifier les doutes et les espoirs des savants sans jamais les disqualifier. Il n'en cherche pas moins, en tant que philosophe, à faire apparaître les principes de la construction.

---

47 Meyerson, *ES*, p. 286.

48 *Ibid.*, p. 853.

Frédéric Fruteau de Laclos

Peut-on lui reprocher d'en savoir trop long sur la raison ? Mais d'abord, ce savoir épistémologique porte sur la forme du savoir scientifique et non sur le contenu des identifications historiques. Y a-t-il dans cette forme une fatalité pour la raison ? Disons plutôt une tendance, mais une tendance parmi d'autres, toutes à prendre en considération à qui voudrait décrire l'aventure des idées scientifiques.

Frédéric FRUTEAU DE LACLOS
Université Paris I - Panthéon-Sorbonne

LA PLAUSIBILITÉ DU DIAGNOSTIC MEYERSONIEN

Identité et Réalité, le premier et le plus connu des livres d'Émile Meyerson, avance à propos des sciences une thèse originale et forte, qui peut être lue sous deux angles : du point de vue du moment historique où elle s'énonce, mais aussi de sa « plausibilité » aujourd'hui et de ses conséquences si elle devait être acceptée comme telle. C'est ce dernier point de vue qui m'impose de parler de « défi », c'est-à-dire de tenter de résister au diagnostic meyersonien.

Rappelons que la plausibilité au sens de Meyerson se distingue tant de l'a priori que de l'empirique. Une proposition plausible « trouve notre esprit préparé, le séduit et est immédiatement adoptée à moins d'être contredite par des faits très manifestes[1]. » Cette définition apparaît dans le chapitre consacré au principe d'inertie, où Meyerson développe la thèse qui rendra plus tard célèbre les *Études galiléennes* d'Alexandre Koyré : celle d'un Galilée qui n'aurait jamais fait les expériences qu'il décrit, celles-ci n'étant que des expériences de pensée mettant en scène les conséquences de ce que Galilée « sait » alors qu'aucun fait empirique ne le montre.

La singularité de la lecture de Meyerson est que, pour lui, l'épisode galiléen inaugure non une proposition plausible parmi d'autres, mais le mode d'explication mécaniste lui-même, à propos duquel il écrit : « l'explication des phénomènes par le mouvement est et sera éternelle. Tant que l'humanité cherchera à développer la science, le mécanisme continuera à se développer

---

1 É. Meyerson, *Identité et réalité*, Paris, 1908, cité dans la 5e édition, Paris, Vrin, p. 162.

avec elle[2]. » C'est ce qui permet de parler de « diagnostic meyersonien », diagnostic redoutable de par ses conséquences. Je me bornerai à en citer quelques unes.

Le mécanisme et la science

On sait que Thomas Kuhn, dont le concept de science « normale », fonctionnant sous paradigme est un héritier direct de la plausibilité meyersonienne, a différencié les sciences dotées d'un paradigme de celles qui en sont dépourvues et sont incapables du progrès que connaissent les premières. Suite à la publication de *La structure des révolutions scientifiques*, l'idée que se doter d'un paradigme est la clef du progrès a mené à la prolifération de candidats paradigmes, mais en vain : un paradigme au sens de Kuhn ne se décrète pas.

Meyerson n'aurait aucune peine à montrer que les véritables paradigmes appartiennent au mécanisme, et démontrent sa fécondité propre, unique. Mais il ne pourrait que reconnaître l'inégalité entre les sciences, car il exclurait la possibilité pour celles que le mécanisme ne fertilise pas de produire leur chemin propre. Il condamnerait également la biologie contemporaine à subir sur un mode négatif le fait que, pour l'histoire évolutive comme pour le développement embryonnaire[3], aucune mise en perspective n'apparaît susceptible de lisser ce qui fait sans cesse intervenir la contingence (au sens non arbitraire de rencontre), les hiatus et les causalités en zigzag . Les biologistes ne se heurtent pas à de l'irrationnel au sens meyersonien, qui implique une relative rareté, mais plutôt à une insoumission généralisée alors que leurs explications se muent en labyrinthes narratifs. Mais ils seraient voués à maintenir malgré tout des références à ce qui demeure constant, comme « le gène ».

---

2 *Ibid.*, p. 480.

3 Voir le champ nommé « Evo-Devo » qui développe un art de l'intrigue narrative, liant causes et concours de circonstances, suivant la manière dont, à chaque moment, se renouvelle la distribution des pertinences et des possibles.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que la grande œuvre de Joseph Needham sur la science chinoise eut pour origine son hypothèse d'embryologiste, selon laquelle les catégories identitaires qui dominent la science moderne sont un handicap pour l'étude des vivants. À sa manière François Jullien a aujourd'hui repris le projet de Needham, celui de « titrer », au sens des chimistes[4], nos évidences dominantes en utilisant la pensée chinoise pour réactif. Mais le diagnostic meyersonien permettrait d'annuler les questions qui s'ouvrent avec ces enquêtes. Le sens commun tel que le conçoit Meyerson serait certainement assez plastique pour englober la pensée chinoise traditionnelle, tout en laissant inaltéré le privilège de la causalité dans sa version mécaniste car, soulignerait Meyerson, la pensée chinoise n'a pas engendré une science qui progresse.

Il ne s'agit pas ici de critiquer Meyerson. Les enjeux sont nôtres, et c'est à nous que se pose la question : comment hériter de sa proposition, mais aussi, et plus généralement, de l'ensemble des propositions qui, d'une manière ou d'une autre, de Kant à Bachelard, ont mis en communication directe une forme de théorie de la connaissance avec la démarche des sciences – et plus précisément de celles dont le progrès apparaît indiscutable. Ces sciences constitueraient alors une sorte de laboratoire offrant aux théoriciens de la connaissance l'arène purifiée où confronter leurs mises en théorie respectives.

On peut être tenté de parler ici de doublet empirico-transcendental au sens de Foucault, car la transformation du progrès en témoignage pour une théorie de la connaissance vient redoubler une caractéristique empirique manifeste. Mais désigner un tel doublet ne suffit pas à en désamorcer la prise. Ainsi, Thomas Kuhn, qui se voulait historien et non philosophe, caractérise le paradigme sur un mode qui hésite entre histoire et « théorie ». D'une part, avec notamment le rôle des manuels dans l'éducation scientifique, le paradigme pointe vers la spécificité de

---

4 Le bilan des recherches de Needham, paru en français sous le titre *La Science chinoise et l'Occident*, avait pour titre anglais *The Grand Titration : Science and Society in East and West*.

communautés scientifiques qui sont devenues responsables tant de la production du savoir disciplinaire que de la reproduction disciplinée de leurs propres membres – une spécificité qui s'affirme au cours du XIXe siècle et correspond à ce que Dominique Pestre appelle un « nouveau régime de savoir[5]. » D'autre part, il est clair que, pour Kuhn, l'institution scientifique du XIXe siècle correspond aux conditions optimales demandées par le progrès des sciences, du moins de celles qui sont capables de progresser. Ce faisant, l'événement datable devient un avènement, avènement de ce qu'exigeaient ces sciences pour progresser sur le mode que les théories de la connaissance prennent déjà pour modèle.

Penser le réalisme en temps de crise

Parmi les théories de la connaissance, celle de Meyerson se propose comme particulièrement plausible car elle offre l'intéressante singularité de trancher avec le triomphalisme révolutionnaire de rigueur au XXe siècle, et de donner leur importance à l'inquiétude et à la perplexité. On ne peut qu'être frappé par la différence de traitement qu'il a réservée aux révolutions relativiste et quantique. L'interprétation anti-réaliste associée à cette dernière tient pour lui du pis-aller, du renoncement douloureux, de telle sorte que les chercheurs saisiraient avec empressement toute possibilité de faire retour au type de réalisme caractéristique des visions du monde physique. C'est en effet ce qui s'est passé, et cela malgré les extraordinaires réussites expérimentales de la mécanique quantique.

On peut penser ici à la longue méditation nostalgique de Bernard d'Espagnat à propos du « réel voilé[6] », ou à l'acceptation par les physiciens de la légitimité d'étranges hypothèses mettant en proximité la physique avec une ontologie proprement fantastique, telle la multiplication des univers à chaque opération de mesure, c'est-à-dire à chaque réduction de la fonction d'onde.

---

5 D. Pestre, *Science, argent et politique*, Paris, INRA éditions, 2003.

6 Bernard d'Espagnat, *Le Réel voilé, analyse des concepts quantiques*, Paris, Fayard, 1994.

Mais le fait même de l'existence du « problème de la mesure » semble témoigner pour l'invincible tendance que Meyerson attribue au sens commun – c'est-à-dire aussi pour le jugement porté par Meyerson contre la « mauvaise philosophie[7] », phénoméniste et donc anti-réaliste, de Bohr et Heisenberg.

Je me référerai ici à la mémorable analyse de ce problème par Nancy Cartwright[8]. Cartwright montre que le problème de la réduction de la fonction d'onde associée au calcul des probabilités de mesure, s'impose à partir de 1935 à ceux qui « pensent » la mécanique quantique, mais que ce n'est pas du tout un problème pour les physiciens au travail. Dès lors qu'ils ont à concevoir et à rendre compte de situations expérimentales, les physiciens font intervenir des approximations sans lesquelles la fameuse équation régissant la fonction d'onde serait impertinente, des approximations qui, elles aussi, réduisent la fonction d'onde. Pour Cartwright le problème qu'on appelle « de la mesure » se situe, en fait, au niveau du formalisme lui-même, qui cantonne officiellement à l'événement de mesure ce qu'exige pourtant son usage quotidien entre les mains des physiciens. La réussite expérimentale de la mécanique quantique est intrinsèquement liée à un usage réaliste que le formalisme tient officiellement pour impossible. Mais du point de vue de Meyerson, ce que décrit Cartwright caractérise bien la force du mécanisme, qui n'est pas une doctrine cohérente mais plutôt un montage plastique, et plus ou moins acrobatique. En l'occurrence, Meyerson aurait diagnostiqué un montage articulant deux réifications distinctes. D'une part, la réification de l'espace de Hilbert, correspondant à l'équation de Schrödinger, qui se voit attribuer une valeur réaliste affirmant pleinement la convergence entre explication et évanouissement de la réalité : rien ne peut s'y passer. D'autre part, la réification opérée par les physiciens expérimentateurs, dont le

---

7 Lettre d'Émile Meyerson à son neveu Ignace, 30 janvier 1931, É. Meyerson, *Lettres françaises*, éditées par B. Bensaude-Vincent et E. Telkes-Klein, Paris CNRS éditions, 2009, p. 369.

8 N. Cartwright, *How the Laws of Physics Lie*, Clarendon Press, Oxford, 1983.

raisonnement suppose la réalité des êtres quantiques auxquels s'adressent leurs dispositifs de détection, véritables protagonistes des processus quantiques qu'ils caractérisent.

La singularité de l'approche de Meyerson – le fait que sa description est loin de ratifier l'identification de la physique à une voie royale vers l'intelligibilité des phénomènes – est déjà bien présente dans *Identité et réalité*, et en particulier dans le chapitre consacré au principe de Carnot, dont la dernière phrase introduit la question de l'irrationnel : « Le principe de Carnot est l'expression de la résistance que la nature oppose à la contrainte que notre entendement, par le principe de causalité, tente d'exercer sur elle[9]. »

Or c'est ici aussi que se complique l'impression de troublante plausibilité du diagnostic meyersonien quant à la physique. Car dans ce chapitre, Meyerson souligne la « découverte définitive » que constitue le principe de Carnot, qui « précise ce qui fait le fond de notre concept du monde sensible et ce que pourtant nous ne sentons qu'obscurément : les notions de temps, de changement, d'irréversibilité[10]. » Une note ajoutée à cet énoncé après la première édition, puisqu'elle cite un texte de Planck publié en 1909, insiste encore : Planck y prévoit « que la physique de l'avenir ne connaîtra qu'une seule division importante, celle en processus réversibles et en processus irréversibles ». Meyerson connaît bien l'interprétation probabiliste à laquelle Boltzmann a finalement été contraint, et il cite les spéculations de celui-ci à propos de notre univers observable : au sein d'un univers où règne l'équilibre thermique et où les deux directions du temps sont impossibles à distinguer, celui-ci serait un écart local définissant un futur, ni plus ni moins improbable qu'un autre écart où la direction du temps serait inverse. De manière plus générale, il discute de l'ensemble des tentatives de réduire l'irréversibilité au mécanisme pour en souligner les difficultés. Le malaise, prédit-il, subsistera, l'insatisfaction persistera, car

9 Meyerson, *Identité et réalité*, *op. cit.*, p. 326.

10 *Ibid.*, p. 325.

même si la réduction de l'irréversibilité au mécanisme était possible, « elle répugnera toujours, dans une certaine mesure, à notre pensée, car les deux concepts d'identité dans le temps et d'irréversibilité se trouvent ici d'une manière trop précise en face l'un de l'autre pour être facilement réconciliés dans notre entendement[11]. »

La plausibilité du diagnostic meyersonien se heurte ici à un fait incontestable : non seulement l'interprétation probabiliste de l'irréversibilité satisfait les physiciens, mais elle fait désormais partie de l'identité même de la physique, qui ne se borne pas à « aller au-delà des phénomènes », mais qui découvre dans cet au-delà les attendus autorisant à juger ces phénomènes, à en montrer le caractère relatif. Le démon de Maxwell a triomphé : c'est parce que, contrairement à lui, nous ne pouvons observer les particules individuelles, ou calculer leurs trajectoires, que nous méconnaissons le caractère réversible de toute évolution. L'irréversibilité n'est qu'un fait statistique.

La physique en tant que modèle

Je suis d'autant plus sensible à ce « fait incontestable » que j'ai été témoin et interprète du travail d'Ilya Prigogine, qui a remis en chantier l'articulation de l'irréversibilité tant avec la théorie quantique qu'avec la dynamique classique[12]. Pour Prigogine, comme l'avait prévu Meyerson, l'élimination probabiliste de la flèche du temps, loin d'être un triomphe, était une forme d'échec, car elle coupait la physique de ce qui importe à toutes les autres sciences, à commencer par la biologie. Mais c'est aussi en tant que spécialiste de mécanique statistique que Prigogine critiquait l'interprétation probabiliste, adéquate pour l'équilibre mais incapable de donner une intelligibilité intrinsèque aux grandeurs physiques qui caractérisent l'évolution d'un système vers l'équilibre. Le scepticisme, voire l'hostilité qui a accueilli ses propositions, démentent la répugnance prédite par Meyerson, et font

---

11 *Ibid.*, p. 315.

12 I. Stengers, « Au nom de la flèche du temps : le défi de Prigogine », *Cosmopolitiques II*, Paris, La découverte, 2003.

intervenir une dimension du mécanisme sur laquelle Meyerson n'insiste pas. La réversibilité est privilégiée à cause de la garantie qu'elle apporte : un système au comportement réversible a reçu une définition « complète », qui ne laisse rien échapper. En d'autres termes, la « plasticité » du mécanisme fait partie d'une économie clandestine, et qui doit le rester. Ce qui prime ici est, me semble-t-il, le pouvoir officiel d'une définition qui peut prétendre qu'elle ne doit rien aux choix humains. Et cette prétention est moins celle de « la science » que celle de cette science vraiment très particulière qu'est la physique[13].

C'est de ce point de vue qu'il convient peut-être d'interroger la redoutable plausibilité du diagnostic meyersonien. Le nœud proposé entre la réussite de la science et une théorie de la connaissance a beau être original, il revient, comme c'est le cas chaque fois qu'un tel nœud est proposé, à confirmer la physique dans sa position privilégiée de modèle. Modèle est pris ici au double sens où un modèle désigne ce qui importe – en l'occur-

[13] Corrélativement, l'explication cinétique, qui n'est pour Meyerson qu'une forme de mécanisme, pourrait bien ouvrir des perspectives originales. L'événement cinétique que constitue la collision a deux faces : d'une part, avec le théorème H de Boltzmann (que Prigogine a entrepris de généraliser), il recentre la description du changement sur le calcul de la fréquence relative de « types » d'événements ; d'autre part, il est assimilé par Maxwell à une transformation dynamique, la description cinétique n'étant alors qu'une « théorie dynamique incomplète ». Cependant, aujourd'hui, les descriptions de type cinétique se sont diversifiées à l'extrême. Ainsi un modèle pourra définir comme un type d'événement dont la fréquence est un enjeu la rencontre entre un prédateur et une proie, « causant » la disparition de la proie et la reproduction du prédateur (il faut manger pour se multiplier). En d'autres termes, au départ des collisions qui permirent à Boltzmann de proposer un modèle cinétique d'irréversibilité (vaincu par l'argument de la réductibilité à la dynamique), en passant par les réactions nucléaires en chaîne et la cinétique chimique avec ses couplages non linéaires, jusqu'à l'épidémiologie, à l'écologie, etc., une autre histoire pourrait être racontée, où le changement n'est plus nié mais mis en scène et où la diversité des modes d'évolution est devenue un objet pleinement positif. Ce que Meyerson associait avec un irrationnel, l'action transitive, est devenu dans cette histoire enjeu de modèles non plus déductifs mais narratifs.

rence, ce qui fait la singularité des sciences modernes –, et où il constitue un idéal - en l'occurrence ce qui permet de juger toutes les autres sciences à partir de leur distance à l'idéal que constitue l'explication physique. Certes, Meyerson s'intéresse à d'autres sciences, et en particulier, bien sûr, à la chimie, mais la chimie n'a jamais pu se départir de la diversité, de l'hétérogénéité qualitative qui fait sa « matière ». Ses explications n'ont jamais conduit à des éliminations. À leur corps défendant, peut-être, mais c'est ainsi[14]. C'est bien la seule physique qui donne son ampleur à la mise en scène d'une passion de la raison dont la satisfaction ultime serait, paradoxalement, l'élimination de l'objet ou du phénomène à expliquer.

Mon propos, je le répète, n'est pas de critiquer Meyerson, mais d'interroger la position privilégiée que, comme bien d'autres, de Kant à Bachelard, il accorde à la physique. Parmi ces autres, Meyerson est original en ce qu'il ne se fonde pas sur une image épique de la Raison triomphant des ténèbres mais sur un « diagnostic » de la continuité historique d'une passion de type quasi-métaphysique. Aussi s'agit-il pour moi de tenter de restituer tant ce diagnostic que sa redoutable plausibilité à la contingence historique.

Un diagnostic contingent

Il convient évidemment de ne pas confondre contingence et arbitraire. L'arbitraire implique toujours un manque de détermination. La contingence implique, elle, la densité des raisons et donc la nécessité d'un récit qui résiste à toute différenciation a priori entre l'anecdotique et l'essentiel. Si, dans le cas des sciences, elle peut sembler une catégorie négative, démystificatrice,

---

[14] Voir la boutade attribuée à Ernest Rutherford : « il n'existe que deux types de science, la physique et la collection de timbres ». Rappelons que Rutherford fut l'un des protagonistes de « l'unification » du tableau de Mendeleïev, dont les éléments seront associés à des atomes composés de particules communes à tous (protons, électrons, neutrons) quitte à ce que la diversité qualitative réapparaisse avec la caractérisation des orbitales atomiques.

c'est parce qu'elle semble vouée à affaiblir les raisons que les scientifiques eux-mêmes ont fait primer dans leurs histoires. Or, il ne s'agit pas de les affaiblir mais de les situer, de suivre la manière dont les problèmes ont été posés, c'est-à-dire de résister au pouvoir que s'arroge la solution de définir comment le problème a été, finalement, « bien posé ».

Ainsi, l'historien Stephen G. Brush a « mis en histoire » la question de savoir pourquoi, contrairement à ce qu'avait pensé Meyerson, l'élimination probabiliste de l'irréversibilité a été admise comme parfaitement satisfaisante[15]. Il a montré que l'hypothèse du chaos moléculaire qui permettait de « sauver » le théorème H de Boltzmann, c'est-à-dire d'affirmer ainsi l'impossibilité physique d'évolutions à entropie décroissante, n'a pas été rejetée par ceux des physiciens, en assez petit nombre, qui se préoccupaient de la question. Elle a plutôt été « éclipsée » par l'innovation quantique, au sens où l'indétermination quantique semblait la justifier dans la foulée. Pourtant ce rebondissement de la question de l'irréversibilité n'a pas été célébré : c'est la question elle-même qui n'a plus été posée, qui a été renvoyée à la physique du XIXe siècle, une vieille lune rendue invisible par le rayonnement solaire de la révolution quantique. Qui s'intéresserait à ce cas particulier, formulé dans le cadre de la physique « classique », d'une indétermination qui désormais remettait en question l'ensemble de la physique ? Et lorsque les physiciens quantiques ont conféré à l'équation (réversible et déterministe) de Schrödinger et à l'espace de Hilbert une valeur (sur)réaliste, la pauvre irréversibilité n'était plus susceptible de faire objection car pour tous (à l'exception de quelques hérétiques tels Ilya Prigogine) il s'agissait d'une affaire classée. L'interprétation probabiliste de l'irréversibilité confirmait désormais l'idée que la physique ne s'est pas bornée à aller au-delà des phénomènes, mais a obtenu le pouvoir de juger les phénomènes en allant au-delà d'eux[16].

---

15 Stephen G. Brush, « Irreversibility and Indeterminism. Fourier to Heisenberg », in *Journal of the History of Ideas*, vol. 37, 1976, 603-630.

16 Significatif à cet égard est que la proposition finale d'Ilya Prigogine, la définition de la classe des systèmes qui requièrent une représentation

Un récit comme celui de Brush traduit une différence entre l'époque de Meyerson et la nôtre : l'existence de véritables historiens des sciences, pour qui la reconstitution de ce qui s'est passé importe plus que la leçon à en tirer. Et c'est également à de tels historiens que nous devons une version de l'innovation galiléenne qui diffère aussi bien de celle de Meyerson et Koyré que de celle que Galilée lui-même a fait primer. *Galileo at work* de Stillman Drake[17] est l'œuvre d'un historien, parce que l'auteur se base non sur les textes publiés par Galilée, où celui-ci développe la « grande histoire » d'une connaissance enfin fondée sur les faits, mais sur des notes que Drake et ses collègues ont laborieusement déchiffrées et mises en ordre chronologique. Et c'est sur un humble feuillet qui aurait été griffonné en 1608 qu'apparaît ce qui est sans doute « le » mot de l'expérimentation, non pas « ceci explique cela », mais « *doveria* » (cela devrait) : si j'ai raison, je devrais obtenir tel résultat que nul autre n'aurait pu prévoir avant moi.

C'est peu dire que Galilée a expérimenté, on peut aller jusqu'à affirmer que « notre » Galilée est issu, aussi bien que les lois de la chute des graves, de cette première mise en scène expérimentale, de la réussite de ce premier *doveria.* Galilée a conféré à une bille descendant le long d'un plan incliné un pouvoir de type nouveau : devenir témoin fiable de la manière dont sa descente, et la vitesse qu'elle y gagne, doit être définie[18]. Meyerson, et Koyré après lui, ont certes raison lorsqu'ils résistent

---

irréductiblement probabiliste à symétrie temporelle brisée, ait été assimilée à un échec car cette représentation n'a pas le pouvoir de juger et de ramener au même la diversité des cas, sa construction étant « dépendante du cas ».

17 S. Drake, *Galileo at work*, Chicago, the University of Chicago Press, 1978.

18 Pour une reconstitution de l'expérience de 1608, voir l'appendice de I. Stengers, *La Vierge et le neutrino*, Paris, Le Seuil/Les Empêcheurs de penser en rond, 2006. Pour une critique de la manière dont Koyré (et Meyerson) ont surestimé le rôle des convictions de Galilée dans l'innovation que constitue la possibilité de conférer un sens physique à une loi mathématique, voir I. Stengers, « Les Affaires Galilée », in *Eléments d'histoire des sciences*, sous la direction de M. Serres, Paris, Bordas, 1989.

aux « faits » positivistes, auxquels Galilée lui-même prétend s'être soumis. Mais ils négligent l'événement que constitue le fait expérimental, l'enrôlement réussi (et non imposé) d'un phénomène dans une argumentation. La bille a effectivement joué le rôle que le *doveria* de Galilée anticipait.

Dès que la physique est pensée dans le cadre d'une théorie de la connaissance, l'événement rare et sélectif que constitue une réussite expérimentale est oublié, et le fait qu'un tel événement soit susceptible de faire danser les scientifiques ou de les faire rêver au Nobel est renvoyé au registre de la psychologie. Comme l'a montré Bruno Latour[19], deux grosses « forces » se disputent alors l'explication d'un énoncé expérimental, la force des faits empiriques et celle des convictions ou des préjugés – à moins que l'on ne se résigne à un pauvre mélange des deux. Mais considérer l'expérimentation sous l'angle d'une réussite, c'est aussi prendre en considération ce que présuppose et vérifie une telle réussite. Le rôle conféré au phénomène dans l'expérimentation implique que, en cas de réussite, ce phénomène reçoit du dispositif la capacité de donner raison à qui lui attribue la réponse obtenue[20] – « la Nature a parlé ».

La tendance à réifier les rapports expérimentaux relevée par Meyerson pourrait alors être interprétée différemment. Au lieu de témoigner pour un sens commun invincible, elle peut être vue comme le corrélat de ce type de réussite, identifiant le témoin à partir de l'ensemble des témoignages qui ont pu lui être attribués. Ce pourquoi, d'ailleurs, les dispositifs expérimentaux survivent aux révolutions paradigmatiques : la réussite pourra être interprétée autrement, mais elle devra être interprétée.

De fait, la satisfaction apportée par une explication qui réifie perd sa plausibilité dès que l'on s'éloigne des sciences expérimentales. Les études historiques, par exemple, apparaissent d'autant plus passionnantes qu'elles ne réduisent pas le

---

19 Voir notamment B. Latour, *L'Espoir de Pandore*, Paris, La Découverte, 2001, p. 139-145.

20 Voir I. Stengers, *L'Invention des sciences modernes*, Paris, La Découverte, 1993.

récit à un déploiement rigide, réductible à quelques grosses causes, mais lient causes et concours de circonstances et suivent la manière dont se renouvelle la distribution des possibles. Et cet appétit proprement non meyersonien pour l'intrigue narrative est aussi celui que nourrit l'art du roman. En fait, s'il existe un « sens commun » peut-être les scénaristes d'Hollywood le connaissent-ils mieux que les épistémologues.

Mise en histoires

La plausibilité du diagnostic meyersonien, lorsqu'il s'agit de la physique du XXe siècle, appelle également une mise en histoire. Entre « expliquer » et traduire des régularités observables sous forme de « lois », la différence fut d'importance à l'époque de Meyerson. Elle portait non pas seulement sur les « valeurs » de la science (voir la querelle française de la « banqueroute de la science ») mais aussi sur l'autonomie des communautés scientifiques. Observer et établir des lois est une pratique tout terrain, vulnérable donc à une soumission aux impératifs industriels[21]. Cette soumission possible a été ce contre quoi des scientifiques, inquiets, ont produit leurs propres arguments.

On peut évoquer ici le surgissement, au début du XXe siècle, d'une rhétorique nouvelle dont la puissance mobilisatrice n'a cessé de se faire sentir depuis. Elle appartient aux physiciens qui entreprennent, pourrait-on dire, de se sauver tout seuls, laissant les autres sciences à un destin qu'il s'agit de ne pas partager. Alors que, jusque là, la physique se prévalait, comme les autres sciences, des valeurs de la raison, elle va être mise sous le signe d'une vocation qui explique ses succès, et qu'il faut défendre contre le doute ou le scepticisme. Une histoire n'est jamais ni morale ni immorale, mais désormais l'histoire des

[21] Voir l'extraordinaire plaidoyer de Justus von Liebig pour l'autonomie des communautés scientifiques, dès 1863 : dans *Lord Bacon*, trad. fr Paris,. Librairie Baillière, 1894. En revanche, Henry Le Chatelier, physico-chimiste, n'a que mépris pour qui tente d'aller « au-delà des phénomènes » (*Science et Industrie*, Paris, Flammarion, 1925).

physiciens implique activement la question non de sa morale épistémologique mais de leur moral, de ce qui risque de les démoraliser – de tuer « la poule aux œufs d'or ».

Émile Meyerson est contemporain de l'anathème jeté en 1908 par Max Planck à l'encontre du « phénoméniste » Ernst Mach, accusé d'empoisonner la foi qui a toujours été nécessaire aux physiciens pour progresser, et aussi d'Abel Rey qui diagnostiqua en 1904 la foi catholique de Pierre Duhem comme ce qui le déterminait à saper la confiance dans l'intelligibilité causale du monde qui nourrit les physiciens. En d'autres termes, Meyerson appartient à une époque qui a vu l'expulsion hors du territoire nouveau que constituait désormais « la physique » de ceux qui étaient soudain considérés comme des intrus et des traîtres. Sa lecture anti-positiviste de la science a donc été confirmée par une rencontre, contingente comme toute rencontre, avec la transformation en « cause » de l'identité du physicien[22]. C'est pourquoi la plausibilité de son diagnostic dissimule une divergence profonde entre ses propres thèses et ceux qui semblent les vérifier. Pour lui, la passion métaphysique appartenait au sens commun et était invincible, alors que pour les physiciens elle constitue ce qui fait leur singularité, ce qui est à défendre et protéger, ce dont la destruction ferait d'eux … des scientifiques comme les autres.

Résister à la plausibilité du diagnostic meyersonien sur le mode que je viens de proposer, par les moyens de la mise en histoires, c'est tenter de résister, avec les moyens appropriés pour son œuvre, à ce qui fait de « la science » une donnée à partir de laquelle des théories se fondent et entrent en conflit. C'est restituer aux sciences leurs enjeux, leurs divergences et surtout leurs inconnues. Car nous ne savons pas, comme dirait Spinoza, de quoi les sciences, ni d'ailleurs de quoi le sens dit commun, sont capables. Dès lors la question porte d'abord sur ce qui a

---

22 On peut parler à ce sujet d'un nouveau type psycho-social, au sens de Deleuze et Guattari dans *Qu'est-ce que la philosophie ?*, où un tel type est inséparable d'un territoire et des processus associés de déterrritorialisation et de reterritorialisation.

permis de supposer qu'une théorie de la connaissance, quelle qu'elle soit, puisse nous le faire savoir. En tout état cause, ce qu'il s'agit alors de « savoir » n'est-il pas la meilleure manière de définir la « morale » dont l'existence des sciences serait porteuse ? Ce dont il s'agit toujours, avec cette « moralisation » de l'histoire, n'est-il pas le pouvoir d'affirmer la supériorité de « la science » sur tous les autres savoirs ? En ce cas, les rapports entre science et connaissance devraient faire l'objet non d'une analyse épistémologique mais bien plutôt d'un traité théologico-politique.

Isabelle STENGERS
Université libre de Bruxelles

Corpus, revue de philosophie, a été créée en 1985 pour accompagner la publication des ouvrages de la collection du **Corpus des Œuvres de Philosophie en langue française**, sous la direction de Michel Serres, éditée chez Fayard de 1984 à 2005 puis publiée à Dijon, par Corpus – EUD.

La revue contient des documents, des traductions, des articles historiques et critiques. Son lien avec la collection ne limite pas ses choix éditoriaux.

La revue est éditée par **l'Association pour la revue *Corpus*** (Présidente : Francine Markovits. Bureau : André Pessel et Christiane Frémont). Depuis 1997, la revue est rattachée à l'équipe d'accueil EA 373-IREPH, et publiée avec le concours de l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense et du Centre national des Lettres.

Direction éditoriale de la revue : Francine Markovits et Thierry Hoquet

Comité scientifique : Miguel Benitez (U. de Séville), Olivier Bloch (U. Paris I), Philippe Desan (U. of Chicago), Maria das Graças de Souza (U. de Sao Paulo), Michele Le Doeuff (CNRS), Renate Schlesier (U. de Berlin), Mariafranca Spallanzani (U. de Bologne), Diego Tatian (U. nationale de Cordoba), Rita Widmaier (U. de Hanovre)

Comité éditorial : Jean-Robert Armogathe (EPHE), Jean-François Balaudé (U. Paris Ouest), Bernadette Bensaude-Vincent (U. Paris Ouest), Michèle Cohen-Halimi (U. Paris Ouest), Stéphane Douailler (U. Paris VIII), Laurent Fedi (IUFM Strasbourg), Christiane Frémont (CNRS), Philippe Hamou (U. Paris Ouest), Thierry Hoquet (U. Paris Ouest), Francine Markovits (U. Paris Ouest), Barbara de Négroni (Classes préparatoires, Versailles), François Pépin (l'EA 373 de Paris Ouest), André Pessel (IGEN honoraire), Jean Seidengart (U. Paris Ouest), Michel Serres (Académie française), Patrice Vermeren (U. Paris VIII et Centre franco-argentin, U. de Buenos-Aires)

http://www.revuecorpus.com
revue.corpus@noos.fr

ISSN 0296-8916

POUR COMMANDER

Sommaires et index sur le site.

http://www.revuecorpus.com

Abonnements, commande de numéros séparés, courrier au siège et à l'ordre de

Association pour la revue *Corpus*,
99 avenue Ledru-Rollin, 75011 Paris,
Répondeur et télécopie : 33 (0)1 43 55 40 71.
Courriel : revue.corpus@noos.fr

Abonnement : 34 € ;
Après remise consentie aux libraires, distributeurs, étudiants (photocopie de la carte) : 22 €.

Vente au numéro :
Du numéro 1 au numéro 14/15 : 8 €
Du numéro 16/17 au dernier numéro : 16 €
Frais d'envoi en plus.
A paraître : 2011 ... en préparation :
N° 60 : *Lerminier* (mis en œuvre par Georges Navet, Université de Paris 8)
N° 61 : *Matérialisme et cartésianisme* (mis en œuvre par Alexandra Torero-Ibad et Josiane Ayoub, Université du Québec à Montréal)
A paraître 2012
N° 62 : *La philosophie française en Amérique latine* (mis en œuvre par Patrice Vermeren, Université de Paris 8- Université de Buenos-Aires)
N° 63 : *Le fétichisme* (mis en œuvre par Xavier Papaïs)

Toute commande de plus de 10 numéros bénéficiera d'une réduction de 50 %.

Règlement des commandes et abonnements à l'ordre de Corpus, revue de philosophie par chèque ou virement sur le CCP (La Banque Postale) :

Etablissement	*guichet*	*Numéro de compte*	*clé*
20041	*01012*	*675680V033*	*28*

CODE IBAN : FR 89 20041 01012 3675680V033 28
CODE BIC : PSSTFRPPSCE

Numéros commandés : .....

NOM.....

Prénom.....

Fonction.....

Adresse .....

e-mail.....

Téléphone.....

Revue de synthèse
Tome 131 • 6e série • N° 3 • 2010

Revue de Synthèse

TRIMESTRIEL - N° 3/2010 - 24 €

TRAVAIL ET SAVOIRS TECHNIQUES DANS LA CHINE PRÉMODERNE
2. TRAJECTOIRES D'EXPERTS

TRAVAIL ET SAVOIRS TECHNIQUES DANS LA CHINE PRÉMODERNE
2. Trajectoires d'experts

Christian Lamouroux, Bing Zhao, Frédéric Obringer, Lucia Candelise

VARIA

Éric Brian
Cent dix ans de renouvellements incessants
Note sur l'itinéraire de la *Revue de synthèse* de 1900 à 2010

Yves Gingras
Naming without necessity. On the genealogy and uses of the label "historical epistemology"

CHRONIQUE DE LA RECHERCHE

Philippe Minard
Révolution industrielle et divergence Orient-Occident
Une approche d'histoire globale

COMPTES RENDUS

Sciences et civilisation chinoises

Direction et rédaction
Fondation « Pour la Science »
Centre international de synthèse
45, rue d'Ulm,
F-75005 Paris
Tél. : +33(0)1 44 32 26 55
Fax : +33(0)1 44 32 26 56
revuedesynthese@ens.fr

Publication et diffusion
Springer-Verlag France
NPAI - Service abonnements
26, rue Kléber
F-93100 Montreuil cedex
Tél. : +33 (0)1 43 62 66 66
Fax : +33 (0)1 43 62 84 29
springer.abo@npai.fr

www.revue-de-synthese.eu
www.springer.com/11873/

Available online
springerlink.com

Springer

FONDATION POUR LA SCIENCE

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS
DU CNL ET DE L'UNIVERSITÉ PARIS OUEST NANTERRE LA DÉFENSE

Mis en page
et achevé d'imprimer en novembre 2010
à l'Atelier Intégré de Reprographie
de l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense
Dépôt légal : 4ème trimestre 2010

N° ISSN : 0296-8916

SOMMAIRE

Emile Meyerson

Bernadette Bensaude-Vincent:
Avant-propos. 5-6

Une épistémologie à revisiter

Anne Fagot-Largeault: *Meyerson : science et philosophie* 9-22
Sophie Roux *: Meyerson et les mathématiques*..... 23-46
François Pépin : *Un historien à rebours de l'histoire ? Meyerson et l'épistémologie historique de la chimie*..... 47-62
Françoise Balibar : *Einstein et Meyerson : éloges et malentendus* 63-80
Michel Bitbol: *Aux rives de l'île de la raison. Meyerson et la physique quantique* 81-98
Eva Telkes-Klein: *« Coucher avec ma chimère ». Itinéraires parisiens d'un Juif polonais* 99-114
Philippe Oriol: *Meyerson face à l'affaire Dreyfus* 115-128
Stephan Soulié : *L'intégration d'Emile Meyerson à la communauté philosophique : le rôle de Xavier Léon et du réseau de la Revue de métaphysique et de morale* 129-142
Peter Schöttler : *Marcel Boll, physicien philosophe et critique d'Emile Meyerson* 143-158
Dominique Merlié : *Entre Meyerson et Lévy-Bruhl : Hélène Metzger.* 159-172
Frédéric Keck : *Le problème de la rationalité chez Meyerson et Lévy-Bruhl*..... 173-186
Jean Seidengart : *Science et réalité chez Meyerson et Cassirer : les ressorts philosophiques d'un grand débat épistémologique au XXè siècle*..... 187-200
Noemi Pizarroso : *Emile Meyerson et la psychologie de son temps*..... 201-216
Sarah Terquem : *L'Héritage du dialogue entre Emile Meyerson et Lucien Lévy-Bruhl dans le développement de la « psychologie historique » d'Ignace Meyerson*..... 217-234
Elie During : *Entre Bergson et saint Thomas : la correspondance Metz-Meyerson* 235-254
Bernadette Bensaude-Vincent : *Meyerson rationaliste* ?..... 255-274
Anastasios Brenner : *La position continuiste d'Emile Meyerson* 275-286
Frédéric Fruteau de Laclos : *Meyerson à l'épreuve du constructivisme contemporain*... 287-304
Isabelle Stengers : *La plausibilité du diagnostic meyersonien*..... 305-320

CORPUS, revue de philosophie, N° 58, 2010. 1er semestre 2010, **16 €**
Liste des sommaires : voir notre site http://www.revuecorpus.com